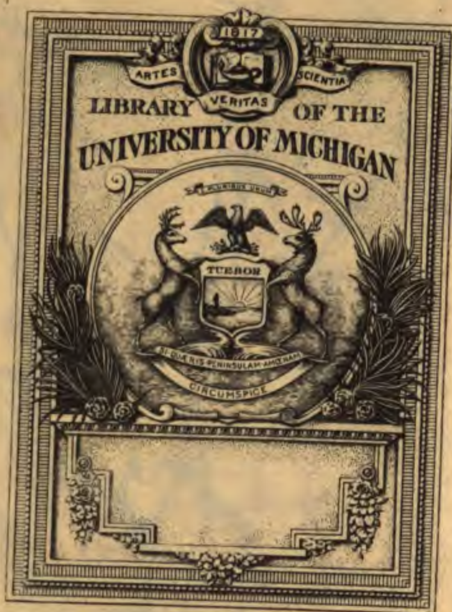
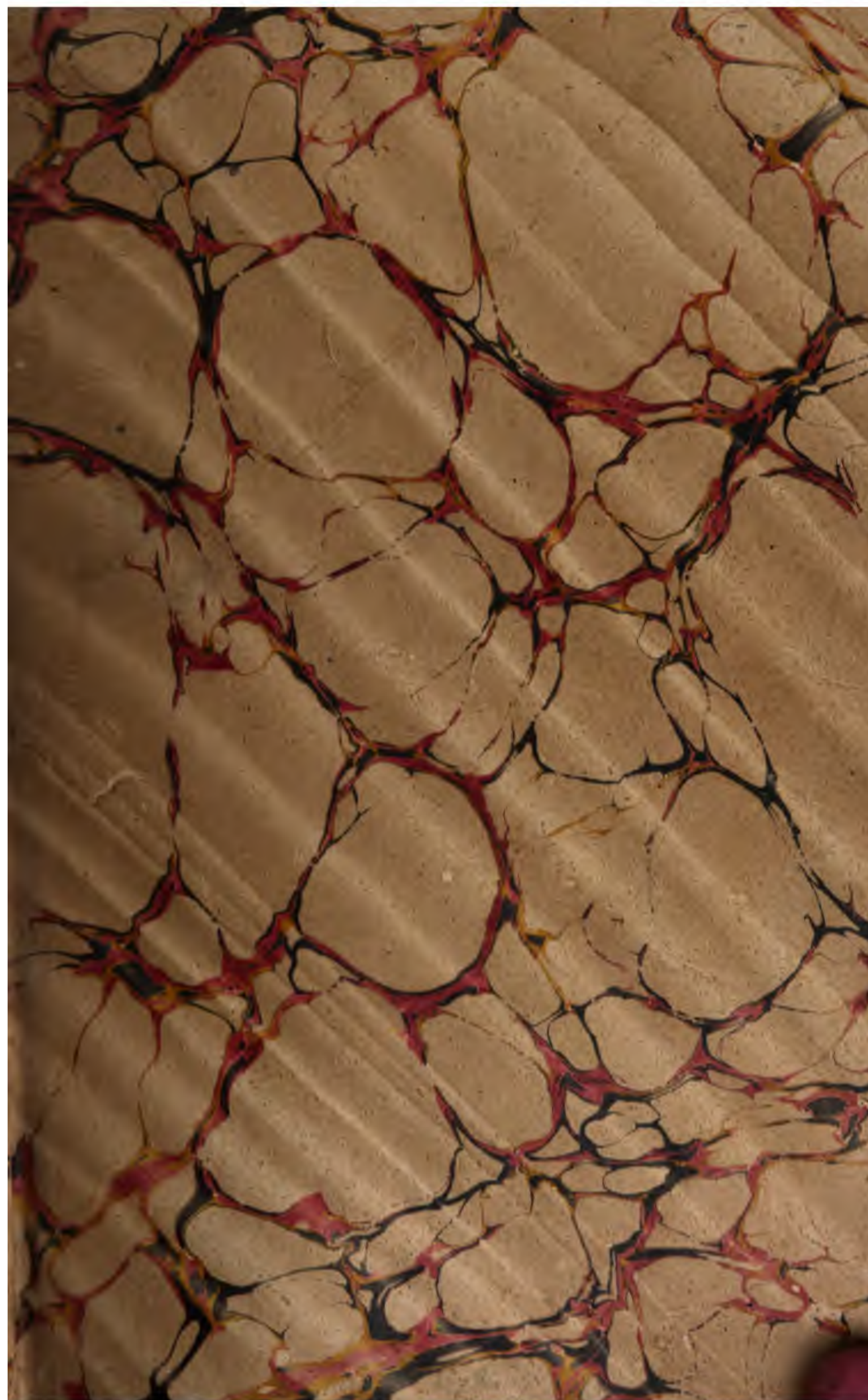

1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE



HISTOIRE

MILITAIRE

DE LA FRANCE

HISTOIRE

MILITAIRE

DE LA FRANCE

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET
RUE DE VAUGIRARD, 9

HISTOIRE

MILITAIRE

DE LA FRANCE

PAR P. GIGUET

ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE POLYTECHNIQUE

OUVRAGE QUI A REMPORTÉ LE PRIX

DANS LE CONCOURS OUVERT SUR CE SUJET

Et adopté par le Ministre de la guerre pour les Écoles régimentaires

TOME PREMIER

PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie

RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 12

(Quartier de l'École de Médecine)

1840

AVERTISSEMENT.

L'histoire militaire de la France est un ouvrage à créer. S'il existe quelques écrits sur certaines périodes de cette histoire, il n'en est aucun qui ait présenté le tableau complet des faits et des institutions militaires depuis les premiers temps de la monarchie jusqu'à l'époque contemporaine. Les temps antérieurs à la révolution n'ont jamais été traités que partiellement par le père Daniel, par Feuquières, par le commentateur de Polybe, et dans quelques mémoires spéciaux. De nos jours, Napoléon, Jomini, les maréchaux Saint-Cyr et Suchet, les généraux Foy, Mathieu Dumas, Pelet et Koch, ont jeté les plus vives lueurs sur l'ère républicaine et impériale; mais nul n'a entrepris d'écrire l'histoire entière des guerres de la France.

Le ministre de la guerre a mis au concours un ouvrage de ce genre; c'est une mesure à laquelle le public et l'armée ne manqueront pas d'applaudir; car

un résumé rapide, mais complet, de nos glorieuses annales, mis entre les mains des jeunes militaires, est de nature à leur présenter de nobles exemples et d'utiles leçons.

L'histoire militaire contenue dans les deux volumes qui font suite à cet avertissement a obtenu le premier rang dans le classement des manuscrits déposés sur l'appel du ministère ; elle a été adoptée pour le service des écoles régimentaires d'infanterie et de cavalerie.

Conformément au programme du concours, l'auteur a divisé son travail en une introduction et huit périodes.

L'introduction (du VIIe siècle avant J. C. à l'an 420 de l'ère chrétienne) indique, en peu de mots, comment les Romains ont fait la conquête des Gaules et les ont administrées jusqu'à l'établissement des Francs. Elle donne un aperçu de l'organisation de la force publique, de l'armement, de la manière de combattre.

La première période (de 420 à 752), comprenant la race Mérovingienne, traite succinctement des débats qu'a fait naître le partage de l'autorité souveraine et du domaine royal entre les descendants de Clovis ; elle passe en revue les révolutions opérées

dans les mœurs ainsi que dans le gouvernement des Francs. Elle se termine par un tableau de l'organisation de l'armée, de la maison militaire du roi, de l'ordonnance des troupes et de la manière de combattre.

La seconde période (de 752 à 987), ou l'époque Carlovingienne, est particulièrement consacrée à l'exposé des réformes apportées par Charlemagne dans l'administration et dans l'armée, à l'histoire de ses grandes expéditions et des commencements de la féodalité.

La troisième période (de 987 à 1328) embrasse la première branche des Capétiens, c'est-à-dire l'époque dominée par les croisades, les guerres féodales et l'extension du pouvoir royal. Pendant ces trois siècles et demi, la chevalerie d'abord occupe seule la scène. Peu à peu, les archers des communes, les soldats mercenaires rivalisent avec elle; la science finit par lui disputer le sort des batailles, dont précédemment disposait la valeur individuelle; les engins reparaissent dans l'attaque et la défense des places; les dignités militaires reçoivent de nouvelles attributions; la tactique renaît et dirige l'emploi des diverses armes, la manière de marcher, de camper, de combattre; la poudre commence à être connue en Europe.

La quatrième période (de 1328 à 1483) est signalée

par la longue et sanglante lutte entre la France et l'Angleterre, puis par la rivalité entre la branche aînée et la branche bourguignonne de la maison de Valois; elle est signalée encore par l'invention des bouches à feu, l'organisation de la gendarmerie permanente, et la formation d'une infanterie nationale.

La cinquième période (de 1483 à 1547), qui commence à Charles VIII et finit avec François Ier, est absorbée par les guerres d'Italie et par la révolution qui s'opère dans les mœurs, la religion et la politique. C'est l'époque de la diffusion des lumières et de la soif des conquêtes. L'armée française, particulièrement l'infanterie et l'artillerie, est en progrès constant; l'usage des armes à feu devient général.

La sixième période (de 1547 à 1643) comprend le siècle des guerres civiles et religieuses. Les généraux méthodiques commencent à se révéler; la science des siéges se perfectionne, les armées sont soumises à une discipline sévère; elles ont une administration plus prévoyante.

La septième période (de 1643 à 1792) comprend les trois derniers règnes de l'antique monarchie. Les armées reçoivent un accroissement formidable. La fortification et l'attaque des places font d'immenses progrès. Les campements, les marches, les approvision-

nements, le recrutement, la manière de combattre sont réglementés. L'armement et l'ordonnance des troupes ne laissent plus à désirer que quelques améliorations d'ensemble et de détail.

Ces sept périodes, de plus en plus développées à mesure qu'elles se rapprochent des temps modernes, forment le premier volume.

La huitième période (du 10 août 1792 au 8 juillet 1815) remplit à elle seule le second volume.

Elle est si féconde en grands événements, que l'esquisse de l'histoire des guerres et des perfectionnements apportés dans l'organisation de l'armée laisse à peine quelque place à l'indication des révolutions intérieures.

Pendant les vingt-trois années qu'ont duré les campagnes gigantesques comprises dans cette période, l'Europe a été sillonnée dans tous les sens; tous les théâtres de guerre ont été explorés. Mais l'impression la plus saisissante qui reste de l'étude de cette grande époque, est celle que fait naître l'imperturbable fidélité de l'armée française au sentiment du devoir. Supérieure aux factions, toujours inspirée par le patriotisme le plus pur, elle n'a jamais failli; et, quoique ses faits d'armes égalent, s'ils ne surpassent, les plus beaux faits d'armes des temps anciens et modernes,

c'est encore comme citoyen que le soldat de la République et de l'Empire a laissé le meilleur héritage de nobles traditions à ceux qui le suivent dans la carrière.

HISTOIRE
MILITAIRE
DE LA FRANCE.

INTRODUCTION.

Salve magna parens..... virûm!

La tradition n'indique pas d'habitants des Gaules, antérieurs aux Galls, émigrants de la haute Asie. Divisés en une multitude de tribus, dont la forme sociale était l'aristocratie militaire, ces peuples ne paraissent point avoir eu d'autre lien fédératif que le souvenir d'une origine commune. Peut-être ce défaut d'unité fut-il cause du succès des Kimris, qui les envahirent par le nord, et leur enlevèrent la moitié de leur territoire. Ces derniers venus étaient forts d'une organisation plus compacte, due sans doute à la religion sacerdotale qu'ils importèrent chez leurs devanciers. Toutefois les druides, quels que fussent les progrès de leur autorité morale, ne purent jamais resserrer les Gaules en un seul corps politique, et, après l'établissement de la religion druidique, elles restèrent une

1re PARTIE.

VIIe siècle avant J. C.

vague association d'États soumis chacun à ses lois particulières.

Les Gallo-Kimris eurent longtemps la prépondérance en Occident; ils firent souvent la guerre en Germanie et, à cause de l'exubérance de leur population, ils envoyèrent des colonies au delà du Rhin; enfin ils
591. portèrent leurs établissements et le nom gaulois, d'une part, jusqu'en Asie Mineure, et de l'autre, entre les Alpes, les Apennins et la mer Adriatique. Comme de ce côté, ils cherchaient encore à s'étendre, ils se heurtèrent contre Rome.

Le brenn (chef) de la tribu des Sénonais, provoqué par une violation du droit des gens, marcha contre l'armée romaine et la rencontra sur les bords de l'Allia, petit affluent du Tibre. La taille gigantesque de ses guerriers, leur longue épée tranchante, leurs cris tumultueux, leurs chants sauvages effrayèrent les Romains, et son coup d'œil militaire décida brusquement de la victoire. Il dirigea l'attaque sur une colline où ses adversaires avaient rangé leur réserve, et, en taillant en pièces ce corps d'élite, il mit l'armée
388. entière dans une affreuse déroute.

Rome fut prise, hormis le Capitole, et ne se racheta qu'à prix d'or; mais ses intrépides citoyens bravaient promptement ce qui les avait d'abord étonnés; ils continuèrent avec succès la lutte; ils s'aperçurent que la longue épée gauloise était de mauvaise trempe, ils l'émoussèrent en parant ses coups avec leurs javelots; ils reprirent peu à peu l'ascendant et finalement ils
296. anéantirent la tribu des Sénonais.

241-222. Ce n'était pas assez; ils subjuguèrent la Gaule cisalpine; ils passèrent les Alpes à leur tour et réduisirent

en province romaine le Dauphiné, la Provence, le 209-123.
Languedoc. Enfin Jules César, ayant été nommé gou- 58.
verneur des Gaules cisalpine et transalpine, entreprit la conquête de la Gaule indépendante. Depuis plusieurs siècles, cette vaste contrée était déchirée par des luttes sans cesse renaissantes, entre le pouvoir sacerdotal et l'aristocratie militaire; « ce chaos barbare et belliqueux était une superbe matière pour un tel génie (*M. Michelet*). » Il saisit avec ardeur l'occasion de surpasser en renommée ses rivaux de Rome.

Les Séquanes (Franche-Comté), pour se soustraire *Id.*
à la domination des Édues (Bourgogne), attirèrent sur leur territoire les Suèves, nation germanique dont Arioviste était roi. Ces alliés tourmentèrent par leurs excursions les Édues qui, à leur tour, invoquèrent le secours des étrangers. Le parti aristocratique appela la nation entière des Helvètes, en lui promettant des terres et des habitations; le parti druidique eut recours aux Romains. César en toute hâte amène six légions
sur le Rhône, arrête les Helvètes (90 000 combat- *Id.*
tants), leur livre bataille sur les bords de la Saône, les défait, les poursuit, les combat encore et les oblige de retourner dans leur patrie. Aussitôt il marche contre Arioviste, atteint l'armée germaine à seize lieues du Rhin (vers Belfort), remporte une seconde victoire et dégage toute la rive gauche du fleuve.

Cependant tout le nord de la Gaule (les Belges) s'a- 57.
gite et comprend le danger qui le menace; une grande armée (300 000) se rassemble et entre dans le pays des Rhèmes, alliés des Édues. César transporte huit légions à Agendicum (Sens), lance sur le territoire ennemi ses auxiliaires gaulois et conduit les Romains

contre l'armée confédérée qu'il bat sur les rives de l'Aisne (près de Pontavaire). Ces mesures, cette victoire dénouent la coalition; César soumet les Suessones, les Bellovaques, les Ambianes (Soissons, Beauvais, Amiens), et s'enfonce dans la forêt des Nerviens (Hainaut), où les plus belliqueux des confédérés se sont retirés et recrutés. La bataille s'engage sur les rives de la Sambre (vers Maubeuge). Après de longues alternatives, les Nerviens (300 000) sont anéantis et la guerre, pour longtemps terminée au nord, est reportée à l'ouest.

56. Pendant que ses lieutenants envahissaient l'Aquitaine et le Cotentin, César, en une seule bataille navale, détruisit ou prit la flotte des Vénètes (Bretons de Vannes), et les força de se soumettre, après quoi il marcha sur la Morinie (Boulonais, etc.). Tout cédait à ses armes; il n'y eut plus, dans les années qui suivirent ces expéditions, que des soulèvements partiels, encouragés par les incursions des Germains et l'influence druidique de la Grande-Bretagne. Il fit une descente en cette île et passa deux fois le Rhin, mais sans résultat.

52. Les Gaules semblaient subjuguées et les vainqueurs ne cachaient plus le projet de les réduire en province romaine : une insurrection générale fut préparée. Le signal partit du pays des Carnutes (Chartres) et des feux, qu'on alluma sur les collines, le transmirent rapidement dans toutes les provinces. Le vercingétorix des Arvernes (Auvergne) fut le premier sous les armes et devint le chef de cette dernière coalition : tout le favorisait, César était en Italie et, en plein hiver, la province romaine ne se tenait point sur ses gardes,

il la fit attaquer, espérant abattre d'un seul coup la domination des vainqueurs.

Il fallait le génie et l'activité de César pour renverser des plans si bien concertés; il accourt, il dégage la Provence, il rejette les insurgés sur le bas Languedoc, il s'enfonce, malgré les neiges, dans les défilés des Cévennes, et paraît soudainement au cœur de l'Auvergne, au centre des ressources de la confédération.

Mais il sait qu'elle n'est point complète, que les Édues hésitent, que le nord n'a pas encore pris les armes. Aussitôt qu'il a vu le vercingétorix se retirer chez les Boïens (Bourbonnais), il évacue l'Auvergne, il rallie au pas de course ses troupes cantonnées sur le Rhône et la Saône, il les concentre chez les Sénonais. Les Édues sont contenus, le nord n'ose éclater; le vercingétorix est réduit aux forces qu'il a d'abord mises en mouvement. Il assiége Gergovie des Boïens (Moulins); César laisse à Sens ses bagages avec deux légions qui doivent être renforcées; il y laisse Labiénus, dont la mission est de surveiller le nord; puis, à la tête de huit légions, il marche sur la Loire. Vellodunum (Château-Landon), Genabum (Orléans), Noviodudum (Nouan) sont emportées, mises à feu et à sang; Avaricum (Bourges) est menacée. Les Gaulois ne perdent pas courage; leur énergie se résigne à tous les sacrifices; ils ont déjà levé le siége de Gergovie, ils brûlent en un jour vingt villes des Bituriges (Berri) et ils apprêtent la flamme qui doit dévorer Avaricum. Le vercingétorix toutefois, soit qu'il espérât épuiser les Romains par un long siége, soit qu'il cédât aux instances des habitants, épargna cette grande cité. César l'assiégea sans être arrêté ni par les difficultés de la

saison, ni par la disette, ni par la défense désespérée des citoyens, ni par les efforts du vercingétorix pour troubler ses opérations, qui se terminèrent par un assaut et le massacre des habitants (40 000).

Sa cruauté ranima la guerre; pendant qu'il assiégeait Gergovie des Arvernes (Clermont), les Édues se déclarèrent contre les Romains et prirent Nevers où étaient enfermés leurs otages. Cette défection pouvait tout perdre, César se sauva encore par la promptitude de sa décision, par l'à-propos de ses mesures; au lieu de faire retraite au midi et d'attirer toutes les forces ennemies sur la province transalpine, il remonte au nord, il passe la Loire, il se rend chez les Sénonais, il rallie Labiénus qui s'est maintenu victorieusement sur l'Yonne et la Seine, il rallie un corps de cavalerie germaine et il se porte sur la Saône. Toutes ses forces sont réunies quand le vercingétorix, qui l'a suivi, se décide à l'attaquer; la bataille est longue et terrible, mais les Gaulois succombent et s'enferment dans Alise

Prise d'Alise. 51. (vers Montbard, Côte-d'Or). La prise de cette ville, les défaites des armées de secours décidèrent du sort de la Gaule. Le vercingétorix se rendit; quelques marches sur Chartres, sur Beauvais, la prise de Cahors où s'étaient réfugiés les débris des armées vaincues éteignirent toute résistance. La Gaule perdit sa nationalité; Auguste, Tibère, Claude complétèrent la conquête par leurs règlements.

2e PARTIE. Les deux derniers proscrivirent, sous peine de mort, le culte antique, auquel ils substituèrent le paganisme de Rome. Le premier organisa l'administration et la force publique comme elles l'étaient dans tout l'empire. Il forma des Gaules, de l'Espagne, de l'île bri-

tannique une des quatre grandes préfectures, dont le chef-lieu fut Trèves.

La force publique se composa, 1° des milices des cités, sorte de réserve qui ne conserva pas longtemps son énergie; 2° de quelques détachements de troupes réglées réparties dans les provinces; 3° et enfin de huit légions, grands corps permanents qui possédaient des terres à titre de bénéfice, et dont l'ensemble constituait une armée d'environ quarante-huit mille hommes. Chaque légion avait son infanterie, sa cavalerie, ses troupes légères, ses machines, ses équipages de pont, d'outils, de matériaux: tout ce qu'il fallait pour combattre, faire ou soutenir un siége, ouvrir des routes, passer des rivières, fortifier un camp ou même bâtir une forteresse (*Allent*).

Jusqu'à Constantin, qui l'amoindrit pour lui ôter sa consistance politique et plaça à côté d'elle des cohortes et des escadrons détachés, la légion était composée : 1° de dix cohortes d'infanterie commandées par cinq tribuns : la première, commise à la garde de l'aigle;

2° De dix escadrons, montant à un peu plus du dixième de l'infanterie;

3° D'un train d'artillerie où se trouvaient de grosses balistes et des balistes légères, propres à lancer, en tous sens, des dards ou des pierres énormes.

Les armes défensives de l'infanterie étaient un casque sans visière, une cuirasse ou une cotte de mailles, des cuissarts et un vaste bouclier. Les armes de trait étaient le javelot, l'arc ou la fronde, enfin l'arme d'hast, une courte épée à double tranchant.

La cavalerie avait casque, cotte de mailles, cuis-

sarts, bouclier, javeline et longue épée, à quoi on ajouta la masse d'armes et la lance.

La grosse infanterie se formait sur trois lignes, chacune de douze rangs; et, tandis que les troupes légères harcelaient l'ennemi avec des frondes, des flèches ou des dards, elle marchait droit en avant, lançait sa grosse javeline, puis, tirant l'épée, abordait corps à corps des hommes déjà ébranlés et achevait leur défaite. Cependant la cavalerie, toute pesamment armée, tantôt manœuvrait à côté de la légion, tantôt, selon les conditions du terrain, était portée tout entière aux ailes du front de bataille. Elle combattait d'une manière analogue à celle de la grosse infanterie, et était secondée par la cavalerie légère des auxiliaires.

Mais à la fin de l'empire, l'impétuosité des barbares ôta l'initiative de l'attaque à la légion, et l'infanterie se réduisit à deux lignes qui se couvrirent d'une troupe d'élite cuirassée et bardée de fer, sorte de muraille vivante qu'elle opposait aux premiers coups. Si l'ennemi rompait ce premier obstacle, ce n'était jamais sans éprouver de grandes pertes, alors les lignes s'ouvraient, le laissaient s'enfourner jusqu'au sommet de l'angle qu'elles formaient, appelaient à leur aide la cavalerie et tombaient à la fois sur ses deux flancs. Grâce à cette terrible tactique, il y eut encore, jusqu'aux derniers jours, quelques rares reflets des plus beaux temps de Rome guerrière.

Quand l'empire fut réduit à la défensive, les légions des Gaules couvrirent le Rhin; c'était par là que l'avant-garde des nations germaniques pesait avec le plus de poids et que s'agitaient, frémissants de haine et d'impatience, les peuples belliqueux dont la désunion

donnait prise à la domination romaine, et qui, après de longues luttes intestines, se confédérèrent sous la dénomination de Francs.

Jusqu'à ce qu'ils prissent l'attaque, les Gaules restèrent romaines. Civilis voulut vainement réveiller leur indépendance. Après sa révolte, promptement réprimée, elles n'apparaissent plus dans l'histoire que comme théâtre de guerres entre les prétendants à l'empire, de troubles intérieurs ou d'incursions de barbares (*Sismondi*). Les Francs posèrent, les premiers, le pied sur ces provinces auxquelles ils devaient donner leur nom.

Révolte de Civilis. 68-70.

Grande incursion des Francs. 253-268.

La lutte, une fois engagée, ne cessa plus que par intervalles. Les invasions, secondées par des guerres civiles, se succédèrent avec une fureur toujours croissante et furent signalées par d'horribles dévastations.

Suite d'invasions. 268-275.

Le génie des Césars ne pouvait que retarder ce qui était désormais inévitable. Le vieil empire s'écroulait de toutes parts. Ce ne fut point assez d'incursions nouvelles; les serfs, les esclaves, les paysans, poussés à bout par leur extrême misère, se révoltèrent sous le nom de Bagaudes et mirent le comble aux désastres publics.

Nouveaux désastres.

Révolte des Bagaudes. 284-292.

Deux grands règnes les suspendirent. Constance Chlore battit les Allemands à Langres, forma des colonies militaires de Germains et laissa un trône affermi à son fils Constantin, qui vainquit à son tour les Allemands, les Francs, et fit jeter aux bêtes fauves leurs rois captifs, dans l'amphithéâtre de Trèves; provocation cruelle et hautaine qui retentit dans les forêts d'outre-Rhin, et fit entrer dans tous les cœurs un insatiable désir de vengeance.

Victoires de Constance Chlore. 292-306.

Victoires de Constantin. 310.

Paix sous le règne de ce prince. 310-337.

Toutefois, aussi longtemps que vécut Constantin les Gaules furent presque paisibles; mais, sous se

Progrès des barbares. 337-395.

successeurs, les discordes intérieures, les attaque extérieures reprirent leur cours.

395-420.

Enfin ces belles provinces furent définitivemen perdues pour l'empire sous Honorius, qui laissa le Bourguignons à l'est, les Visigoths au sud et les Franc saliens au nord, y former des établissements fixes.

TABLEAU DES ROIS ET MAIRES D

(La première date indique la naissance, la deuxième l'avénement, la ...ent.)

DES FRANCS.	D'AUSTRASIE. (Reims, puis Metz, puis Cologne).		...UITAINE.
ROIS.	ROIS.	MAIRES DU PALAIS.	ROIS.
PHARAMOND, 420, 428.			
CLODION, 428, 447.			
MÉROVÉE, 448, 458.			
CHILDÉRIC, 433, 458, 481.			
CLOVIS Ier, 466, 481, 511.			
	THIERRI Ier, 483, 511, 534.		
	THÉODEBERT Ier, 504, 534, 548.		
	THÉODEBALD, 535, 548, 553.		
	CLOTAIRE Ier, 555.		
CLOTAIRE Ier, 499, 558, 561.			
	SIGEBERT Ier, 531, 561, 575.		
	CHILDEBERT II, 570, 575, 595.	GOGON.	
		WANDELIN.	
	THÉODEBERT II, 587, 595, 612.		
	SIGEBERT II, 602, 613, 613.		
	CLOTAIRE II, 613.		
CLOTAIRE II, 584, 613, 628.			...ERT II, 616,
	DAGOBERT Ier, 607, 622, 638.	RADDON.	
		PÉPIN DE LANDEN.	
DAGOBERT Ier, 607, 631, 638.			...ERT Ier, 631.
	SIGEBERT III, 629, 633, 650	ADALGISE.	
		PÉPIN DE LANDEN.	
		GRIMOALD.	
	DAGOBERT II, 648, 650, déposé en 653.		
	CLOVIS II, 653.		
CLOVIS II, 634, 653, 655.			
	CHILDÉRIC II, 652, 655, 670.	WULFOAD.	
	DAGOBERT II (restauré), 670, 680.	MARTIN et PÉPIN D'HERSTALL.	
	Interrègne.	PÉPIN D'HERSTALL, maire et duc de France, 679.	
	CLOTAIRE IV, 717, 719.	CHARLES MARTEL, id., 716.	
	CHILPÉRIC II, 719.		
CHILPÉRIC II, 674, 719, 720.			
THIERRI IV, 716, 722, 736.			
... III, 742, 754.		CARL...	

, page 11.

PREMIÈRE PÉRIODE.

(420-752.)

DE PHARAMOND A PÉPIN LE BREF.

CONQUÊTE DES GAULES PAR LES FRANCS; GUERRES ENTRE LES AUSTRASIENS ET LES NEUSTRIENS.

Monarchie des Francs. 420.

Les Francs commencèrent, au nord, à déborder des limites où l'empereur Gratien les avait renfermés. C'est à cette époque que l'on fait remonter l'origine de la monarchie, en plaçant à la tête de la liste des rois Pharamond, prince dont l'existence n'est pas incontestable, et à qui l'on attribue toutefois la surprise de Trèves. Après lui vient, dans l'ordre chronologique, Clodion, son fils, qui s'empara de Tournai, de Cambrai, puis étendit son autorité de la Meuse à la Somme.

Victoires d'Aétius. 425-446.

Aétius, chef des milices impériales et patrice de Rome, réprima Clodion, après avoir contenu tour à tour les Visigoths, les Bourguignons et les Armoricains.

Irruption des Huns. 449-451.

Mais bientôt les forces de ces diverses puissances se réunirent contre un ennemi commun. Les Huns, conduits par leur roi Attila, surnommé le *fléau de Dieu*, s'étaient avancés depuis Metz jusqu'à Orléans, répandant partout leurs fureurs sauvages. A l'approche des confédérés, Attila battit en retraite, fut atteint dans les plaines de la Champagne, perdit la sanglante bataille de Châlons et s'enfuit au delà du Rhin. Quelques

historiens placent, parmi les rois qui le combattirent, Mérovée, successeur de Clodion, mais le fait est très-problématique.

Règne de Childéric. 459-481. Childéric, fils de Mérovée, n'est signalé que par sa déposition, son remplacement par le patrice de Rome Égidius et sa restauration; le Tournaisis est le centre de sa domination.

Avénement de Clovis. 481. Enfin, avec Clovis Ier, fils de Childéric, apparaissent plus de certitude historique et des événements plus étendus. Comme Syagrius, fils d'Égidius, cherchait à se créer, au centre des Gaules, une souveraineté indépendante, Clovis, aussi habile politique que capitaine actif, se ligue avec les autres princes des Francs saliens, rassemble, contre les milices romaines, sept à huit mille guerriers, débouche de Tournai, fond sur le patrice, le bat près de Soissons et le fait périr.

Bataille de Soissons. 486.

491-492. Avant de s'étendre au sud, il revint sur ses pas et

493. soumit les Tongriens (pays de Liége), puis il épousa Clotilde, princesse catholique, exilée et dépossédée par le roi des Bourguignons son oncle, qui, ainsi que le roi des Visigoths, professait l'hérésie arienne.

Bataille de Tolbiac. 496. Cependant, les Allemands passent le Rhin et prétendent à leur tour s'établir dans les Gaules; Clovis court à eux, rallie les Francs ripuaires, fait vœu d'embrasser le catholicisme et bat à Tolbiac ces guerriers germains, qui se fondent dans ses rangs ou se réfugient au pied des Alpes, entre le Danube et le Lech (en Souabe).

Sa victoire, son génie, son ambition ranimèrent dans un but de communes entreprises l'ancienne confédération des Francs, qui, depuis ses établissements fixes, semblait s'être dénouée; il en fut aussitôt le chef. Sa conversion, son baptême, son orthodoxie, la joie qu'en conçurent le pape et le clergé gaulois, le mirent non moins inopinément à la tête des Romains. Les

Armoricains le reconnurent aussi pour roi, soit forcément, soit d'eux-mêmes, et sa domination eut pour limites l'Océan, le Rhin, la Saône, le Rhône et la Loire. 497-500.

On évalue à quinze mille combattants la force de son armée; il la tint constamment cantonnée chez les habitants, autour de sa résidence, qui fut d'abord Soissons, puis Paris. Il ne tarda pas longtemps à la tourner contre les Bourguignons et contre les Visigoths; car l'appui du clergé catholique lui avait fait des partisans dans ces deux royaumes. Il accabla d'abord, mais sans le soumettre, Gondebaud, l'oncle de Clotilde; ensuite il passa la Loire, vainquit et tua, dit-on, de sa main, Alaric, roi des Visigoths; puis il forma deux colonnes qu'il porta, l'une à travers l'Auvergne jusqu'en Provence, l'autre par Bordeaux et la vallée de la Garonne, jusqu'aux rives de l'Aude. L'intervention de Théodoric, roi d'Italie, l'arrêta et il se retira, ne laissant à la dynastie des Visigoths que la Septimanie[1], où de faibles détachements suffirent à la bloquer.

500 et suiv.

Bataille de Vouglé. 507.

508-509.

Le but de Clovis était l'unité du pouvoir; les moyens les plus atroces ne lui répugnaient nullement; de retour à Paris, il fit périr tous les princes de sa race. Après quoi il porta la guerre chez les Bretons de la péninsule armoricaine, qui s'étaient donné un roi; mais la mort le surprit, âgé de quarante-cinq ans, avant qu'il eût réussi à les subjuguer. 510. 511.

Jusque-là, les chefs barbares n'avaient fondé que des empires éphémères, faute d'avoir su combattre la tendance de leurs troupes à se substituer aux vaincus dans la jouissance des propriétés qu'elles leur enlevaient, à se disperser sur le territoire concédé et à s'amollir à leur tour. Le soin que prit Clovis de garder toujours son armée sur pied, concentrée autour

[1] Le haut Languedoc.

de sa résidence, ne fut pas une des moindres causes de la fortune des Francs.

A la mort de ce prince, ses compagnons, fidèles à l'esprit d'égalité des Germains, partagèrent le commandement entre ses quatre fils. L'aîné, Thierri, eut l'orient ou l'Austrasie, dont la capitale fut d'abord Reims, puis Metz, puis Cologne; Clodomir eut Orléans; Childebert, Paris; Clotaire, Soissons.

Ambitieux et cruels non moins que leur père, ces rois se tendirent presque toujours des embûches où
528 il y allait de la vie. Cependant pour satisfaire à l'activité et au vœu d'unité de la nation, ils étendirent leurs conquêtes. Thierri, et après lui son fils Théodebert, soumirent la Germanie, depuis le Weser jusqu'aux grandes Alpes. Ensuite Théodebert se coalisa avec les Grecs de Constantinople, et aida l'empereur
539-540. d'Orient à enlever l'Italie aux Ostrogoths (Goths orientaux); pour prix de leur intervention, les Francs obtinrent la Provence, mais ils ne formèrent pas d'établissements au delà des monts.

523-534. De leur côté, les trois frères de Thierri firent alliance avec les Bretons, dépossédèrent la dynastie bourgui-
543. gnonne, achevèrent de ruiner les Visigoths en France, et tentèrent, mais vainement, de pénétrer en Espagne.

525. Dès le début de ces guerres, Clodomir périt; Clotaire et Childebert égorgèrent et dépouillèrent ses fils; à l'héritage de ces infortunés, Clotaire joignit, trente ans après, le royaume de Metz, vacant par la mort de son petit-neveu Théodebald, fils de Théodebert, et il se garda d'en faire part à Childebert.

Mais il subit d'abord l'influence de ses nouveaux sujets; ils le forcèrent à porter les armes contre les Saxons; il s'enfonça donc dans les forêts de la Thuringe; il y essuya une sanglante défaite et se trouva
555. trop heureux d'obtenir la paix.

D'autres soins le rappelaient dans ses propres domaines; Childebert avait excité à la révolte Chramme, l'aîné de ses fils; il fallut le combattre; sur ces entrefaites Childebert mourut; Clotaire saisit ses États, poursuivit à outrance, jusque chez les Bretons, son coupable fils et le fit périr cruellement. L'année suivante, lui-même expira après avoir réuni sous son sceptre toutes les Gaules, moins la Septimanie, et presque toute la Germanie. 561.

Les débats sanglants qui le mirent en possession de ce vaste empire n'avaient pas seulement pour cause l'ambition du commandement, ils étaient encore excités par le désir de posséder, sans partage, le domaine royal et les trésors.

Les Francs ne payaient pas d'impôts; les vaincus n'étaient point exploités régulièrement par un système financier, comme sous les Romains; on les pillait, et les valeurs mobilières que leur extorquait la force, réparties entre toute l'armée dont elles faisaient la solde, grossissaient surtout les coffres des rois. Ceux-ci, outre leur part du butin, possédaient, dans le plus grand nombre des provinces, de vastes domaines où ils se transportaient avec toute leur maison, passant de l'un à l'autre quand ils avaient tout épuisé.

A ces motifs de convoitise, de rivalités personnelles, se joignait déjà une profonde dissidence entre les citoyens des divers royaumes, due à d'inégales modifications qui s'opéraient dans les mœurs ainsi que dans le gouvernement. A l'origine, le pouvoir résidait dans la nation entière qui s'assemblait en armes, au mois de mars, délibérait sur la guerre et nommait un chef pour faire exécuter ses résolutions.

Après l'occupation, les liens entre les Francs commencèrent à se relâcher dans les provinces qu'on nomma la Neustrie (Soissons, Paris, Orléans). Les

vainqueurs adoptèrent la langue, les usages de la population romaine et ne tardèrent pas, comme elle, à s'énerver. Toute l'énergie de la conquête, toute la rudesse germanique, entretenues par le contact du Rhin et de ses vieilles forêts, se concentrèrent en Austrasie (royaume de Metz et provinces transrhénanes). Aussi lorsque les quatre fils de Clotaire, comme jadis ceux de Clovis, se partagèrent le commandement, outre ce morcellement plus militaire que politique, la force des choses fit du pays entier deux grandes subdivisions : la Neustrie où prévalurent la civilisation, les institutions romaines; l'Austrasie tout imprégnée de l'esprit germain. Là, les sauvages leudes du prince, séduits par les mœurs élégantes et polies, par les raffinements d'une société vieillie, oublièrent leur ardent amour de l'égalité et se prêtèrent à l'agrandissement du pouvoir royal. Ici, pour élever contre ses empiétements une barrière infranchissable, les grands éle-
575. vèrent un maire du palais, représentant énergique de la force aristocratique et guerrière [1]. Il y eut, d'un côté : la monarchie sédentaire, civilisatrice; de l'autre, l'aristocratie militaire, turbulente, avide de conquêtes et de butin. La lutte entre deux principes si tranchés ne pouvait se faire attendre; elle éclata. Après cinquante ans de discordes, de guerres atroces, signalées par la rivalité, par les fureurs de Brunehaut, reine de Metz, et de Frédégonde, reine de Soissons, femme de Chilpéric, les idées austrasiennes l'emportèrent et pla-
614. cèrent sur le trône Clotaire II, qui, depuis l'âge de quatre mois, régnait en Neustrie et sous le nom du-

[1] Gogon fut le premier : son titre fut mord-dom (juge du meurtre) ou maiordome. On a, depuis, confondu ce titre avec celui de l'économe du palais, *majordomus;* mais, dans l'origine, la distinction résultait des manières diverses dont les deux fonctions étaient désignées (*Sismondi*).

quel gouvernèrent en Neustrie, en Austrasie, en Bourgogne, trois maires du palais.

Six ans avant sa mort, Clotaire abandonna l'Aus- 622.
trasie à son fils Dagobert, alors âgé de quinze ans; il espérait assurer à son second fils Haribert, la Bourgogne et la Neustrie. Mais, à peine eut-il fermé les
yeux, que les Austrasiens levèrent une armée et firent 628.
proclamer roi, par les leudes de tout le royaume, le jeune prince qu'ils tenaient en tutelle. Haribert s'enfuit à Toulouse et son frère lui permit de prendre le titre de roi des Aquitains, peuple qui, depuis les troubles du Nord, s'efforçait de se rendre indépendant.
Deux ans après, Haribert mourut; Dagobert entra, à 631.
main armée, dans le royaume qu'il lui avait laissé et y fit reconnaître son autorité. Il profita de cette heureuse expédition pour tenter, comme tous les princes de sa race, d'abaisser les grands et de fortifier le pouvoir. Une administration habile et surtout l'appui de nouveaux leudes que la guerre du midi avait formés, le secondèrent dans ces projets. Mais la barbarie vint en aide aux barbares; les Slaves prirent la Bohême, poussèrent jusqu'à la rive droite du Danube et interceptèrent les relations commerciales qu'on avait renouées avec l'Orient. Les tributaires germains des Francs balayèrent la vallée du Danube; mais les Austrasiens, après avoir traqué les Slaves, après les avoir renfermés dans leur dernière forteresse, soudain lâchèrent prise et les encouragèrent à porter le ravage jusque dans la Thuringe.

Dagobert ne se méprit point sur la cause de la conduite hostile des Austrasiens. Il leur donna pour roi
son fils Sigebert avec un maire du palais; ils repous- 633.
sèrent alors les ennemis qu'ils avaient favorisés, et Dagobert renonça à établir, dans leur royaume, ses plans de réforme qu'il n'appliqua plus qu'à la Neus-

trie. Ainsi, ses efforts civilisateurs ne servirent qu'à ranimer la rivalité entre les deux nations, et à rendre inévitable une nouvelle guerre.

Elle dura un demi-siècle encore, mêlée de vicissitudes, de troubles, de crimes effroyables. Ce fut pendant cette douloureuse période que les princes mérovingiens, épris, moins de la culture romaine que du luxe, des plaisirs, de la mollesse dont ils goûtaient les délices dans les provinces neustriennes, méritèrent le nom de *rois fainéants*, s'affaissèrent sous la puissance toujours croissante des maires du palais, et excitèrent l'inimitié de plus en plus violente des leudes de l'Austrasie. Enfin, Pépin d'Herstall, maire du palais de cette contrée, leva une grande armée sur les deux rives du Rhin, et atteignit les Neustriens à Tertry, entre Saint-Quentin et Péronne. Sa victoire fut complète, il prit Paris, fit prisonnier Thierri III, arrière-petit-fils de Dagobert, et subjugua tout le royaume. Son premier soin fut de réprimer les Frisons et les Allemands qui aspiraient à s'affranchir de la suzeraineté des Francs; il les vainquit, les réduisit et mourut. Les Neustriens aussitôt se raniment; secondés par un nouveau soulèvement des Frisons, ils marchent sur Cologne. Charles-Martel, bâtard de Pépin, ne peut empêcher la jonction des deux armées; elles assiégent, dans Cologne, la veuve de d'Herstall, et la forcent d'acheter leur retraite.

Bataille de Tertry. 687. — 689-690. — 714-716.

717. Cependant, Charles a convoqué les Austrasiens; il s'est embusqué dans les défilés des Ardennes; il épie le retour des Neustriens; il les surprend au passage de l'Amblavé; il tombe sur eux, et les disperse. L'élan est donné; il fait irruption dans leurs provinces. Toutes leurs forces se rallient, et viennent à sa rencontre. On se heurte près de Cambrai, à Vincy, où il porte le coup mortel aux idées neustriennes et à la dynastie des Mérovingiens.

Bataille de Vincy. 21 mars 717.

Après avoir poussé jusqu'à Paris les débris des vaincus, il revint sur ses pas, prit Cologne, reçut toute l'autorité dont avait joui son père, et réprima les peuples d'outre-Rhin. Cependant les Neustriens invoquèrent le secours de l'Aquitaine, et tentèrent un dernier effort. Charles les écrasa sous Soissons, prit Paris, 719.
Orléans, Tours, assiégea et fit périr, dans Angers, Ranfroi, maire du palais de Neustrie, et reçut la soumission d'Odon ou Eudes, duc d'Aquitaine.

Désormais seul maître, avec des fantômes de rois, il dépouille le clergé pour enrichir ses leudes; puis il porte la guerre chez les Saxons qui ont formé une con- 720-737.
fédération redoutable, et soulèvent, au cri de liberté, les tributaires d'outre-Rhin. Durant près de vingt ans, il combattit cette nation indomptable, tandis que d'intrépides missionnaires s'efforcèrent de la convertir à la foi chrétienne. S'il ne put la subjuguer, il eut du moins la gloire de la contenir au sein de ses forêts.

Ainsi, Charles rendit l'unité aux contrées conquises par Clovis, et opposa une digue insurmontable au flot encore redoutable de la barbarie et du paganisme. Mais un autre péril menaçait le christianisme et la civilisation de l'Occident.

Dans le même temps qu'Eudes embrassait la cause de la Neustrie contre les Austrasiens, barbares encore à ses yeux, les lieutenants des califes Ommyades, après avoir, en trois ans, conquis toute l'Espagne, saisirent la province visigothe en deçà des Pyrénées. Ce voisi- 714-720.
nage changea les dispositions d'Eudes qui se hâta de traiter avec le vainqueur de Ranfroi. Sa prudence ne tarda pas à être justifiée; les Sarrasins assiégèrent Toulouse; il les battit, les refoula en Espagne, mais ils revinrent plus nombreux, et s'emparèrent de tout le littoral jusqu'au Rhône. Eudes les vainquit encore; mais ils avaient acquis de bonnes forteresses, et ils

gardèrent pied dans la Gaule. Sur ces entrefaites, Muñoz, gouverneur des provinces en deçà de l'Ebre, dans le dessein de se rendre indépendant des califes, fit alliance avec Eudes. Celui-ci, soit que se croyant assuré du côté de l'Espagne, il voulût relever le parti neustrien, soit que Charles l'eût poussé à bout par ses exigences, recommença la guerre avec les Austrasiens, qui le battirent, et dévastèrent le pays entre Loire et Garonne.

Cependant, Abd-el-Rhaman, lieutenant des califes en Espagne, marchait contre Muñoz. Après l'avoir écrasé, il franchit le col de Roncevaux, prit et saccagea Bordeaux, passa la Garonne, défit, aux bords de la Dordogne, Eudes qui avait appelé le secours de Charles-Martel, et croyait avoir le temps de l'attendre en tenant tête aux Musulmans. Le vainqueur pilla Poitiers, et attiré par les trésors que renfermait l'abbaye de Saint-Martin, se dirigea sur Tours. Chemin faisant il rencontra le chef redouté des Austrasiens qui, ayant rallié les Aquitains, accourait au-devant de lui. Les deux armées, pendant sept jours, manœuvrèrent en s'observant. Enfin elles se heurtèrent dans les plaines de Poitiers. L'islamisme fut vaincu; la fougue furieuse des Musulmans se brisa contre les bataillons imperturbables des Francs. Abd-el-Rhaman fut tué, et les siens, après un horrible carnage, se retirèrent à grandes journées en Septimanie.

Bataille de Poitiers. Octobre 732.

733-734. Charles, les laissant s'éloigner, ramena en Austrasie son immense butin, se montra aux Saxons, toujours prêts à profiter de ses excursions lointaines, traversa la Bourgogne, encore émue des souvenirs de sa nationalité, laissa des leudes dans Lyon, dans les places
735-737. du Rhône, accabla les Frisons, et revint paralyser l'ingrat Eudes, puis son fils Hunold, en prenant les forteresses qui dominaient le cours de la Garonne.

Ces opérations consumèrent deux années, durant lesquelles Lyon chassa les Francs, et appela les Sarrasins. Charles ne leur donna pas le temps de s'affermir; il leur enleva les deux rives du Rhône, pénétra jusqu'en Provence, et mit garnison dans Arles, dans Marseille.

Cependant, les Saxons l'attirèrent au nord; il re- 737-739.
passa le Rhin et mit pour longtemps les peuples germains hors de combat. Mais les Arabes avaient déjà débouché de la Septimanie, inondé la Provence, remonté le Rhône, la Saône, et porté le ravage jusqu'aux rives de l'Yonne. L'activité de Charles suffit à tout. Il refoula les Musulmans jusque dans Avignon, prit la ville par escalade, et les passa au fil de l'épée. La Provence fut le fruit de sa victoire, et il investit la grande ville de Narbonne, boulevard de la Septimanie. L'Espagne envoya par mer un puissant secours que les Francs anéantirent. Toutefois ils ne purent réduire les assiégés; mais ils démantelèrent Nîmes, Agde, Béziers, Maguelonne, et revinrent en Austrasie chargés des dépouilles de ces villes. Les Musulmans ne tardèrent pas à rentrer en Provence; ce fut la dernière fois. Charles, secondé par le roi des Lombards, les renferma sans coup férir dans l'imprenable Narbonne, en même temps il fit passer des secours aux princes chrétiens des Asturies, et seconda puissamment la réaction qui se termina, sept cents ans plus tard, par l'entière expulsion des infidèles.

Les Neustriens s'étaient fondus avec les Austrasiens; les provinces où l'esprit romain dominait : l'Aquitaine, le Lyonnais, le Dauphiné, la Provence, étaient réduites; le flot des Musulmans s'éloignait sans retour; enfin les Germains étaient abattus. Charles avait noblement préparé l'avénement de sa race. Quoiqu'il n'y eût point de roi, il n'en prit pas le titre, et il mourut

à Kersy, laissant à ses trois fils légitimes, Carloman, Griffon et Pépin, le pouvoir suprême sous le titre de
741. ducs et princes des Français.

Carloman et Pépin dépouillèrent Griffon et prirent: le premier l'orient, le second l'occident. Cependant les grands tributaires du royaume, à peine délivrés de ce marteau qui tombait à coups si précipités sur tous ses ennemis à la fois, crièrent aux armes! Les
742. deux frères se réunirent d'abord pour accabler le duc d'Aquitaine et se partager une partie de ses États, puis pour faire rentrer dans l'obéissance le duc de Souabe ou des Allemands. A cette époque, dans le dessein d'ôter tout prétexte à ces soulèvements, ils donnèrent la couronne à Childéric III, vingt et unième et dernier roi mérovingien. Mais cette ombre d'une puissance à jamais déchue n'imposa pas aux mécontents. Odilon,
743. duc de Bavière, leva une armée et donna le signal auquel répondirent les Saxons, puis les Allemands. Hunold osa encore agiter l'Aquitaine; Pépin acheva de l'abattre, pendant que son frère pacifiait par des vic-
747. toires les provinces de la Germanie. Carloman, au fort de ses succès, fut pris d'un dégoût soudain pour les grandeurs, et se retira au Mont-Cassin, dans l'abbaye de San-Germano. Pépin eut hâte de saisir son héritage,
748-749. et, comme Griffon prétendait le lui disputer, il poursuivit ce prince chez les Saxons; il les vainquit, puis il poussa jusqu'en Bavière où son frère s'était réfugié. Grâce à cette activité, il prévint le mauvais vouloir des Bavarois et des Allemands. Enfin pour trancher la querelle il se fit élire roi par l'assemblée générale des
752. Francs, en vertu d'un décret du pape, et commença la dynastie des Carlovingiens.

Lors de l'avénement de la première race, l'armée et la nation étaient une seule et même chose. Sauf l'obligation de respecter le droit d'égalité dans le partage

des dépouilles, le roi la commandait avec une autorité absolue, en ce qui concernait la discipline, qu'il resserrait ou relâchait à son gré. Selon l'ancien usage des Germains, ce chef, élu parmi la caste privilégiée des Mérovingiens, qui se distinguait des autres familles par sa longue chevelure, ce chef, réputé le plus vaillant, était entouré de leudes (fidèles), guerriers intrépides qui se vouaient à son service personnel, formaient son cortége public, le défendaient dans les combats, se jetaient au-devant des coups qui menaçaient de l'atteindre, rivalisaient avec lui en exploits audacieux et cherchaient la mort s'il venait à périr.

C'était la maison militaire du prince; elle vivait à sa table, tenait de lui ses armes, ses chevaux, et recevait, pour solde, une part de son butin. Elle combattait vraisemblablement à cheval, armée de la lance; le roi seul avait une cuirasse et un casque.

Le reste de la nation, sauf quelques éclaireurs, se battait à pied, par bataillons en forme de coin; ses armes offensives et défensives étaient le bouclier, le sayon de cuir (gilet serré) rembourré de laine à l'épreuve des traits, l'arc et la fronde, pour quelques troupes légères, et pour le corps de bataille, l'épée courte et le javelot droit ou à crochets (en hameçon). Mais l'arme spéciale des Francs était la francisque, hache à deux tranchants qu'ils maniaient avec une adresse extrême. Une touffe de cheveux au sommet de la tête était toute leur coiffure.

Leurs enseignes étaient chargées de symboles : une épée, une tête de bœuf ou des animaux. Sous Clovis et ses descendants, saint Martin de Tours devint le patron de la France; la bannière de son abbaye fut l'étendard royal (bleu clair uni) et, dans les circonstances extraordinaires, on porta la *chappe* de saint Martin, petite châsse contenant une partie de ses reliques.

L'ordre tactique qu'affectionnaient ces hommes impétueux était, pour toute l'armée comme pour le bataillon, la forme angulaire du coin. Ils marchaient à l'ennemi d'un pas rapide, jetaient d'une main sûre leurs francisques sur les boucliers d'adversaires qui déjà leur avaient cédé l'initiative de l'attaque, brisaient ces armures, semaient le désordre dans les rangs; puis s'y lançaient l'épée à la main, tandis que les leudes à cheval, se ruant au fort de la mêlée, achevaient de décider de la victoire.

Après l'invasion, lorsque le butin fut la vaste province des Gaules; lorsque les rois eurent un immense domaine, les leudes reçurent pour leur part des terres appartenant au fisc, dont ils ne furent toutefois que possesseurs amovibles, tandis que les autres Francs, sans doute aux mêmes conditions que les Bourguignons et les Visigoths, devinrent propriétaires et se fondirent avec les Gaulois qui parvinrent comme eux aux dignités de l'armée, parce que ces dignités étaient afférentes à la propriété. Les leudes, seuls alors, furent toujours tenus personnellement au service militaire; les provinces, sans distinction, ne furent plus obligées qu'à fournir, dans les occasions de guerre, un certain nombre de troupes que l'on distingua par le nom du pays d'où elles étaient tirées, et qui se rangèrent autour du roi, sous la conduite de leurs seigneurs, ducs ou comtes, ayant sous eux des vicomtes, des vicaires (viguiers) et des centeniers. Chaque province approvisionna sa milice de vivres pour trois mois, d'armes et d'habillements pour six mois. Les transports furent faits par les possesseurs des fiefs sur lesquels on passait.

En dispersant les troupes de Syagrius, Clovis s'appropria, selon toute apparence, leurs armes défensives; il s'empara aussi du matériel et des trains d'ar-

tillerie des légions; mais, quoiqu'il les transportât à la suite de ses armées, il en fit peu d'usage; l'impatience de ses compagnons ne se prêtait pas à la lenteur des opérations de siége. Ils marchaient sur une ville comme sur une troupe en campagne; ils éloignaient à coups de pierre les assiégés rangés sur les remparts qu'ensuite ils escaladaient. Si la place résistait à ce brusque assaut, ils n'en tenaient compte et passaient outre. Ainsi, la balistique commença dès lors à tomber dans l'oubli d'où elle ne sortit qu'après la première croisade.

SECONDE PÉRIODE.

(752-987.)

DE PÉPIN LE BREF A HUGUES CAPET.

	NAISS.	AVÈN.	MORT.	
PÉPIN LE BREF	714	752	768.	
{ CARLOMAN	746	768	771.	
{ CHARLEMAGNE	738	768	814.	
CHARLEMAGNE	738	771	814,	emp. en 800.
LOUIS Ier (le Débonnaire)	778	814	840,	roi et emp.
CHARLES Ier (le Chauve)	823	840	877,	emp. en 876.
LOUIS II (le Bègue)	854	877	879.	
LOUIS III et CARLOMAN		879	882-884.	
[1] CHARLES II (le Gros)	834	884	888,	emp. en 881.
[2] EUDES	862	888	898.	
[3] CHARLES III (le Simple)	885	898	929.	
[4] RAOUL		923	936.	
LOUIS IV (d'Outre-mer)	616	936	954.	
LOTHAIRE	941	954	986.	
LOUIS V (le Fainéant)	966	986	987.	

GUERRES DES CARLOVINGIENS.

Sous les derniers Mérovingiens, les assemblées nationales ne furent plus convoquées; Pépin les rétablit, mais avec les modifications que le temps avait apportées dans les croyances et dans les mœurs. Les champs de mai ne furent plus des réunions d'hommes en armes, prêts à porter chez leurs voisins la guerre et le pillage. Les évêques prirent place parmi les leudes et les seigneurs; ils introduisirent dans les délibéra-

[1] Fils de Louis le Germanique, fils du Débonnaire. — [2] Comte de Paris. — [3] Frère de Louis III. — [4] Duc de Bourgogne. Pour les autres Carlovingiens l'ordre de succession n'est point interrompu.

tions l'usage de la langue latine, des longues harangues et des discussions sur les matières religieuses. Leur influence bientôt y prévalut, et les grands conseils de la nation se transformèrent en synodes dont les guerriers se dégoûtèrent.

Le nouveau roi, sacré par des prélats et par le pape lui-même, sembla confesser que le pouvoir spirituel pouvait seul sanctionner sa puissance. Ses armes furent principalement employées au service de l'Église.

Les Lombards avaient dépossédé, dans la haute Italie, les Grecs jadis vainqueurs des Hérules et des Ostrogoths; ils poursuivaient leurs conquêtes. Ataulfe, leur roi, s'empara de l'exarchat de Ravenne et mit le siége devant Rome, qui reconnaissait encore l'autorité des empereurs d'Orient. Le pape Étienne se réfugia où il
pût trouver des secours efficaces; il vint en France, 754.
et, après avoir solennellement conféré l'onction sainte au fils de Charles Martel, il le décida sans peine à conduire une armée au delà des monts. Pépin força le col de Suse, renferma Ataulfe dans Pavie, le réduisit à demander la paix, se fit livrer Ravenne et la donna à l'Église, dont il fonda le pouvoir temporel. A peine se fut-il éloigné, que les Lombards marchèrent de nou-
veau sur Rome; il y arriva sur leurs pas, les vainquit, 755.
les soumit au tribut, et ramena ses troupes en France. Profitant du moment où les Saxons prêtaient une oreille docile aux prédications des missionnaires, il
chassa les Arabes de la Septimanie, prit Narbonne, 752-759.
leur dernier refuge, passa en Aquitaine, détruisit la
famille d'Hunold, et réunit à la couronne cette contrée 760-768.
insubordonnée, où les Gascons seuls gardèrent leur indépendance.

Pépin laissa le royaume à ses deux fils, Carloman, 768.
qui eut l'est, et Charles, qui eut l'occident. Sa mort fut, comme l'avait été celle de son père, le signal du

769. soulèvement des Aquitains. Hunold, depuis vingt-cinq ans, s'était retiré dans un cloître où il survivait à toute sa race; il en sortit, il fit appel aux ressentiments de ses anciens sujets, il se mit à leur tête; mais en deux campagnes Charles le réduisit à se réfugier chez les Lombards. Carloman, dans le même temps, mourut; sa veuve, ses enfants, redoutant l'ambition de son frère, allèrent demander asile à Didier, successeur d'Ataulfe, et Charles prit possession de tout l'hé-
771. ritage de Pépin.

De ce moment date la grandeur de son règne; mais avant d'en faire le récit, il est à propos de résumer les réformes qui mirent le sceau à sa gloire.

Une des plus importantes, eu égard à ses nombreuses expéditions, fut de rendre le gouvernement laïque et de restituer aux assemblées nationales leur caractère militaire. Dans ce but, il prit à tâche de les convoquer sur des territoires en litige, au milieu du fracas des armes, au sein de contrées dévastées et menacées encore, où les prélats, étrangers aux intérêts qui s'y débattaient, se lassèrent de le suivre. Mais ce n'étaient que des moyens transitoires; il fit plus : il releva les écoles publiques; il attira des savants de l'Italie, de toutes les parties du monde chrétien; il recommanda aux évêques, aux couvents, l'étude, la culture de l'esprit; il réveilla le goût des arts, et porta son influence civilisatrice jusqu'au nord de la Germanie.

Sa législation embrassa toutes les matières religieuses, politiques, judiciaires, fiscales, administratives et militaires, et parmi ses institutions on doit distinguer celle des *missi dominici* ou, députés impériaux, qui, tous les trois mois, visitaient les comtés, y tenaient des assises pour rendre la justice, examinaient la conduite des magistrats inférieurs et réglaient les finances.

Les traditions romanesques et quelques indices historiques font remonter jusqu'à son époque, l'origine de la chevalerie qui ne brilla de tout son éclat que sous la troisième race. C'était une association dont les membres, unis par les liens de la fraternité, recevaient une véritable ordination, analogue à celle du prêtre, et vouaient leurs armes à la défense des faibles. Il n'est pas sans vraisemblance que le berceau de cette institution soit le même que celui de la féodalité dont elle dérive, et qui elle-même est née, dans ces temps reculés, de la collation de fiefs ou bénéfices, à la charge par le bénéficiaire d'être toujours prêt à prendre les armes pour le service du donateur.

La hiérarchie des fiefs et arrière-fiefs apparaît déjà dans les Capitulaires qui réglementèrent les levées prescrites sous les rois précédents. A la proclamation de l'heer-ban[1] (mandement du seigneur), tous les feudataires ou vassaux et tenanciers se rangeaient sous la conduite des seigneurs. En outre, les propriétaires libres fournissaient, eux compris, un homme par manse (terre de douze arpents). Tous ces services étaient gratuits, et chaque combattant se présentait avec la lance et l'écu ou avec un arc, deux cordes et douze flèches. Il fut pourvu comme par le passé aux vivres et à l'armement.

Les services furent de deux natures : celui de l'host (armée) ne se rapporta qu'à la défense du pays, celui de la chevauchée à la défense du seigneur, même hors des limites de son territoire[2].

Ainsi, une expédition résolue, l'empereur publiait son mandement; les comtes veillaient à l'exécution;

[1] D'où viennent les termes, usités plus tard, de *ban* et d'*arrière-ban*, en rapportant *ban* aux vassaux, et *arrière-ban* aux arrière-vassaux.

[2] Cela résulte d'un capitulaire qui dispense et élimine les évêques de l'host et de la chevauchée.

et les seigneurs, à la tête des troupes convoquées, obéissaient soit au souverain, soit, par une première modification aux usages antiques, à de grands vassaux qu'il désignait arbitrairement, à cause de leur rang, de leurs richesses, ou de leurs talents militaires.

Telle fut la loi commune : mais, par exception, à des hostilités toujours renaissantes, Charles opposa des armées sédentaires. Elles furent divisées en corps (scarræ) de 8 à 10 000 hommes chacun, et eurent pour généraux des rois, des ducs, des marquis dont la mission fut permanente.

Pépin, roi d'Italie, secondé par Hildebrand et Vénégise, duc de Spolète, contint la Grande Grèce; Louis, roi d'Aquitaine, sous la tutelle du duc Arnold, surveilla tout le midi; Henri, duc de Frioul, observa les Alpes carinthiennes; Guillaume, duc de Toulouse, les Sarrasins de la Catalogne; Roland et après lui Guy, les Bretons; Théodoric, les Saxons et les Slaves. Entre les colonnes stationnaires le grand empereur avec une colonne mobile d'environ 70 000 hommes, y compris une nombreuse cavalerie, se porta tour à tour où l'appelait le péril.

A son avénement, les califes Ommyades, ayant été dépossédés en Orient par les Abassides, l'Espagne s'était donné des califes nationaux à la domination desquels les provinces en deçà de l'Ebre cherchaient à se soustraire. En Italie, Didier s'efforçait, comme son père, de ruiner la puissance naissante des papes et de maîtriser toute la péninsule. En Germanie, du Lech à l'Ems, les Bavarois aspiraient à fonder leur indépendance par l'alliance des Lombards et des Abares descendants des Huns, qui, sur leurs derrières, occupaient toute la vallée du Danube; au delà de la Thuringe, la confédération saxonne, appuyée sur le Danemark, et sur la Scandinavie, semblait inacces-

sible dans la forêt marécageuse que circonscrivaient la Lippe, le bas Elbe et la mer d'Allemagne; sur ses flancs, la nation des Slaves moins compacte, moins turbulente, avait épuisé son élan à s'asseoir sur le haut Elbe et à pénétrer jusqu'à la Saale.

Charles porta d'abord la guerre chez les Saxons; ils 772.
vinrent à sa rencontre et éprouvèrent, non loin du vallon où s'élève maintenant Osnabruck, une déroute sanglante à la suite de laquelle le vainqueur passa le Weser, s'enfonça intrépidement dans leurs repaires, détruisit le temple d'Hermann-Soul, leur arracha leurs armes et avant de se retirer, bâtit, dans des positions propres à les commander, des forteresses où il laissa garnison. A côté des forts il fonda des abbayes; à côté des garnisons, il appela des moines, non moins ardents, non moins dévoués, non moins braves que les guerriers.

Rassuré du côté de la Germanie, Charles songea à 773.
dégager le pape et réunit à Genève l'armée destinée à faire tomber Didier du trône de Lombardie. Le gros de ses troupes tirant à droite, déboucha des vals de la Savoie par les cols des monts Saint-Bernard et du Mont-Cénis. Les Lombards lui tinrent tête; rangés en avant de Turin, ils barraient les défilés depuis le Pas de Suse jusqu'au val d'Aoste. Mais un détachement, se glissant au travers des gorges, des glaciers du Valais, parut inopinément derrière leur aile droite et les frappa d'épouvante. Ils s'enfuirent en désordre; Didier se renferma dans Pavie, tandis que son fils Adalgise conduisait à Vérone une partie des fuyards. Cependant toute la rive droite du Pô se soumit au pape, et Char- 774.
lemagne fit assiéger Vérone tandis qu'une partie de l'armée bloquait Pavie. Adalgise n'attendit pas l'assaut; il s'enfuit en Grèce laissant les Francs maîtres de l'Adige, qui ferme de ce côté l'entrée de l'Italie.

Pavie, séparée de tout secours, ne pouvait être sauvée; le siége traîna en longueur, mais les habitants affamés se soulevèrent, le vieil Hunold, le plus opiniâtre des assiégés, fut lapidé; Didier se rendit, et fut confiné au fond d'un monastère. La péninsule pres qu'entière se soumit aux vainqueurs, et Charles, après avoir posé sur sa tête la couronne de fer des Lombards, repassa les Alpes pour courir en Hesse, où ses ducs
775. étaient aux prises avec les Saxons. Les révoltés plièrent à son approche; il les contraignit de repasser le Weser, il les poursuivit jusqu'à l'Elbe, en leur portant de si sanglantes blessures qu'ils déposèrent les armes et donnèrent des otages.

776. Adalgise avait profité de cette diversion pour lancer une flottille à la mer et soulever les provinces au delà de l'Adige. Charles y courut, les accabla, dépossédа les leudes lombards et nomma duc de Frioul un leude franc, Henry, qui eut le commandement de la Carinthie et de la Styrie. Enfin, pour satisfaire au vœu d'indépendance des Italiens, il se démit du titre de roi en faveur de Pépin, le second de ses fils.

Pendant cette rapide expédition, les Saxons remuèrent encore, mais les garnisons franques les avaient déjà repoussés, quand, à la nouvelle de l'arrivée du roi, ils demandèrent le baptême et le pardon.

777. L'année suivante, Charles tint à Paderborn une de ces assemblées éclatantes où les leudes étaient admis à discuter les grands intérêts du royaume. La plupart des chefs saxons s'y rendirent, et l'on y remarqua plusieurs princes sarrasins des provinces en deçà de l'Èbre, qui vinrent demander au roi sa protection contre les califes espagnols. L'occasion était trop conforme à ses désirs pour qu'il ne la saisît point. Il conduisit, au pied des monts, deux armées qui entrèrent, l'une en
778. Catalogne, l'autre en Navarre. Celle-ci, après avoir

pris Pampelune, rallia l'autre sous les murs de Sarragosse. Charles donna cette grande ville à un émir de son parti, reçut des otages, établit des comtes francs dans les places de la Catalogne, démantela Pampelune et rentra en Aquitaine. Les Gascons l'attendaient au passage, embusqués derrière les rochers du col de Roncevaux. Ils laissèrent défiler l'armée, et, lorsqu'il n'y eut plus dans ces gorges étroites que les bagages et leur escorte, ils firent main basse sur le convoi et tuèrent tous les combattants jusqu'au dernier. C'est là que les chroniques font périr Roland, dont au reste elles n'ont conservé que des souvenirs fabuleux. A son retour, Charles détruisit l'ancienne organisation de l'Aquitaine, réunit cette province à la Septimanie, la divisa en quinze comtés et l'érigea en un royaume qu'il donna, peu après, à Louis, son troisième fils, enfant au berceau.

Selon leur coutume, les Saxons avaient recommencé 779.
la guerre. Le plus héroïque de leurs princes, Vitikind, porta ses armes jusqu'aux murs de Cologne et de Mayence. Le roi d'abord les fit contenir par trois corps d'armée. Il envahit ensuite en personne leur territoire, les écrasa sur les rives de la Lippe, parcourut pendant deux ans, le fer et la flamme à la main, toutes leurs provinces jusqu'aux bouches de l'Elbe, franchit ce fleuve et frappa de terreur les Slaves de la rive droite. Victoire de Buckholz.

L'année suivante, Charles passa les Alpes, fit couronner à Rome, par le pape Adrien, ses fils Pépin et Louis, rois d'Italie et d'Aquitaine. Certain désormais d'avoir donné un aliment et une direction centrale à l'activité de ces deux contrées, à l'une par ses hostilités avec les Sarrasins, à l'autre par ses idées d'indépendance, dont les seuls ennemis apparents étaient l'empereur grec et Arigise, duc de Bénévent, il résolut

782. d'en finir avec les Saxons. Il tint son assemblée générale à l'entrée de leurs forêts, donna audience aux envoyés des princes du nord, et reçut des otages de Tassilon, duc de Bavière, dont il soupçonnait la secrète hostilité.

Vitikind ne put se dissimuler que sa nation était perdue, à moins d'un effort désespéré; il fit appel à tout ce qui pouvait tenir une arme; il entraîna les Slaves sorabes, et débuta par une victoire. Les trois corps du duc Théodoric furent enveloppés et taillés en pièces, non loin de la Saale. Mais l'armée entière accourut si formidable, que les vainqueurs se soumirent et livrèrent quatre mille cinq cents de leurs chefs qui furent impitoyablement massacrés. Alors une nouvelle fureur les transporta; ils livrèrent, ils perdirent coup sur coup deux terribles batailles. C'en était fait, Charlemagne et son fils aîné, Charles, divisèrent l'armée en deux camps volants qui ne cessèrent de sillonner la contrée, dans tous les sens, qu'après l'avoir désarmée. Vitikind reçut le baptême; le roi lui donna le duché d'Angrie (Brandebourg), et il resta fidèle tributaire jusqu'à sa mort.

Bataille de Sonnethal.

Victoires de Dethmold et de la Hase. 783.

785.

Les Saxons abattus, Charlemagne jeta son regard sur le monde; l'Orient l'attirait, et Adalgise lui donnait prétexte de déployer, dans le bassin de l'Adriatique, dans la vallée du Danube, ses enseignes victorieuses. Le fils de Didier, maître de la mer, excitait sans cesse contre les Francs le duc de Bénévent, Tassilon, et les Abares. Cette ligue était à redouter; Charles la prévint. D'abord, pour ne rien laisser d'inquiétant sur ses derrières, il fit une excursion en Bretagne, et rappela à l'obéissance cette contrée toujours impatiente de secouer le joug; ensuite il franchit une quatrième fois les Alpes, réduisit Arigise à l'impuissance, ramena l'armée de Pépin en Lombardie et passa lui-même en

786.

787.

Allemagne. Bientôt Tassilon eut sur les bras trois armées : la première, pointant droit sur Augsbourg, attira les Bavarois à la rive droite du Lech; les deux autres les débordèrent, l'une en descendant la rive gauche du Danube, l'autre en débouchant par Trente et les défilés du Tyrol. Tassilon ne tint pas contre ces combinaisons irrésistibles; il s'humilia, mais sa soumission ne suffit pas au vainqueur qui le fit déposer, condamner à mort comme traître, et reléguer à l'abbaye de Jumièges. La Bavière fut partagée en plusieurs 788.
comtés.

Les Abares, prévoyant le sort qui les attendait, envahirent à la fois la Bavière et le Frioul, en même temps qu'Adalgise débarqua en Calabre. Cette triple attaque échoua, le prince lombard fut pris et mis à mort, les Abares furent refoulés sur tous les points. Avant de les poursuivre, il fallut se montrer en Germanie, où les Slaves wilses, partant des bords de l'Oder, s'élançaient jusqu'à l'Elbe et agitaient les
Saxons. Rapide comme la foudre, Charles établit un 789.
pont sur ce dernier fleuve, saisit les forteresses des
Wilses et les reçoit à merci. Alors il prépare contre 790.
les Abares une grande expédition.

Trois armées se dirigèrent vers cette contrée, où 791.
sept vastes camps retranchés (rings) renfermaient d'immenses trésors, contrée que dans leur langue tudesque les Francs appelaient ost-reich (royaume du levant), nom qui lui est resté. Charlemagne côtoya les deux rives du Danube, suivi d'une nombreuse flottille chargée d'approvisionnements. Cependant, à sa gauche, une armée de Saxons, de Thuringiens, de Germains, rassemblés par l'espoir du pillage, traversa la Bohême, et, à sa droite, l'armée d'Italie, comme dans la campagne de Bavière, descendit des cimes des Alpes. Les Abares éperdus s'enfuirent en désordre et

laissèrent les vainqueurs pénétrer, sans coup férir, jusqu'à la Raab.

Ces grandes invasions, ces rapides campagnes, cette fermeté du conquérant à pousser, sur de nouveaux ennemis, les peuples subjugués, semblent un chapitre de l'histoire du Charlemagne de notre âge. L'armée des Francs fut arrêtée dans ses progrès par une contagion qui tua tous les chevaux. Elle évacua, chargée d'un immense butin, les contrées dévastées. Mais Charles commanda aussitôt les apprêts d'une nouvelle
792. campagne. Comme il faisait jeter un pont à Ratisbonne, il commença un canal de jonction entre le Danube et le Rhin, par l'Altmuhh, la Rednitz et le Mein. D'autres soins l'éloignèrent de ces grands travaux que sa présence seule pouvait mener à fin, et qu'après dix siècles on a songé, de nos jours, à reprendre.

Sa longue absence, sa retraite, ses pertes que s'exagérait la haine des peuples vaincus, un complot contre ses jours ranimèrent tous ses ennemis. Il y eut de grands soulèvements en Italie, suscités par Grimoald,
793. successeur d'Arigise; il y eut en Espagne un nouvel effort des Sarrasins, qui franchirent l'Èbre, puis les Pyrénées, ravagèrent la Septimanie et s'emparèrent de Narbonne. Enfin, ce qui fut plus sensible au roi, les Saxons qui, depuis huit ans, étaient assoupis, se réveillèrent avec toute leur ancienne fureur. C'est contre eux qu'il fit éclater sa colère; ses fils comprimèrent les autres mouvements : Pépin abattit Grimoald, Louis refoula les Musulmans au delà des monts et se rendit
794-795. enfin maître du bassin de l'Èbre. Cependant Charlemagne, à la tête d'une grande armée, parut inopinément au delà du Rhin. Les Saxons, qui le croyaient engagé au fond de l'Autriche, foudroyés de son apparition soudaine, se rendirent sans combattre. Alors il enleva et fit transporter en Flandre le tiers des hommes

valides. Toutefois ils remuèrent encore et massacrèrent, au passage de l'Elbe, les troupes des Abodrites, tribu slave qui s'était récemment établie vers les bouches de l'Oder, sous la protection du roi, et qui, à son appel, s'ébranlait pour prendre part à la guerre contre les Abares. Ce dernier attentat attira encore Charlemagne; sa vengeance fut atroce; il passa au fil de l'épée 30 000 combattants. Malgré ces diversions, les Abares, affaiblis par une guerre civile, furent battus par Henri et Pépin, qui firent la conquête de leur 796.
pays jusqu'à la Theiss et prirent leur plus riche camp. On leur enleva des monceaux d'argent et d'or, fruit des rapines que, pendant deux siècles, leurs ancêtres avaient exercées en Orient et en Occident. Ces succès décisifs déterminèrent le roi à passer trois ans encore en Saxe, à sillonner le pays, à bâtir des villes, des abbayes, à comprimer la population. Les Abares, les Bretons, pendant ce temps, se soulevèrent, mais en vain : le comte Guy ne se contenta pas de battre les révoltés de l'Armorique, il prit possession de la contrée entière.

Charles quitta enfin la Germanie pour passer les 800.
Alpes, sous prétexte de châtier une insurrection en Frioul et les derniers efforts de Grimoald, mais en réalité dans un but plus vaste. Sa présence seule pacifia tout, et il se rendit à Rome où, le jour de Noël, le pape Léon, aux acclamations du peuple, le proclama empereur et posa sur sa tête la couronne impériale d'Occident. Ce n'était pas assez, ce grand homme 801.
aspirait à réunir, sous son sceptre puissant, tout l'empire romain; il négocia son mariage avec Irène qui régnait à Constantinople. Mais, sur ces entrefaites, Nicéphore la détrôna et reconnut la dignité du prince barbare.

Charlemagne proclamé empereur d'Occident. 25 décembre.

Son activité s'en prit aux Saxons encore remuants; 804.

il fit passer en Helvétie les tribus de la rive droite de l'Elbe, donna leurs terres aux Abodrites et institua le sanglant tribunal wémique, véritable inquisition qui punit, comme crime d'État et révolte, la moindre infraction aux préceptes de l'Église. L'empereur tourna enfin ses armes contre les Slaves bohémiens et les So-
808-812. rabes qu'en deux années il soumit. Ce fut sa dernière expédition; il eut désormais pour ennemis : 1° les Bretons toujours insubordonnés, toujours vaincus; 2° les Sarrasins, à qui Louis enleva, après de longs siéges, Barcelone et Tortose, leurs derniers boulevarts; 3° les Grecs qui lui disputèrent la Dalmatie et Venise, et firent éprouver, dans les lagunes, à son fils Pépin, un cruel échec; 4° quelques tribus slaves qui opérèrent sans accord et ne purent nouer une confédération; 5° enfin le roi de Danemark. Ce prince avait été l'âme des dernières révoltes des Saxons; il entreprit de faire à son tour la guerre; mais, à l'approche du fils aîné de l'empereur, il se retrancha sur ses frontières; les Francs, de leur côté, se fortifièrent vers les bouches de l'Elbe et les hostilités cessèrent sur le continent. Mais déjà les courses des pirates normands avaient commencé sur toutes les mers. Un jour, du haut d'un château de la Provence, Charlemagne aperçut quelques-uns de leurs navires et ne put retenir ses larmes. La pensée dominante de tout son règne avait été de tarir les sources de l'invasion, il n'avait fait que les détourner. Il ordonna de grands armements maritimes. On éleva des tours pour défendre les havres principaux. Mais le vieil empereur touchait au terme de la vie; ses deux fils aînés moururent; il ne rechercha
814. plus que la paix, et, deux ans plus tard, il expira dans
28 janvier. sa soixante-treizième année, après un règne de quarante-huit ans, le plus glorieux peut-être de l'histoire.

Ce grand homme, comme la plupart de ceux qui

ont rempli la terre de leur nom, ne fit point ce qu'il avait eu dessein d'accomplir. Héritier de l'activité de ses aïeux, il la déploya sans relâche, pendant une longue carrière, pour faire adopter par les Austrasiens ce qu'ils pouvaient s'approprier de la civilisation romaine, sans perdre, comme l'avaient fait les Neustriens, leur caractère conquérant et germanique. Ses terribles travaux n'aboutirent qu'à niveler l'Europe moderne et à la préparer pour des destinées nouvelles.

Lorsqu'il prit des mains du pape Léon la couronne des Césars, il crut mettre l'Église dans l'État et discipliner, sous la loi de l'autorité morale, la force matérielle qu'il avait si puissamment organisée. Mais au lieu de conserver leur esprit de subordination militaire, les grands officiers, ducs, marquis, comtes et barons, ne songèrent qu'à devenir souverains héréditaires des fiefs attachés viagèrement à leurs grades.

Le clergé lui-même fut ébranlé dans sa constitution civile, et entraîné par l'esprit de morcellement; néanmoins l'unité de foi le rattacha toujours à Rome, et il finit par seconder le pape dans sa tendance à surmonter la force temporelle et à soumettre la chrétienté tout entière. Les conséquences les plus immédiates de la politique de Charlemagne furent donc la féodalité et la théocratie romaine, telles qu'elles s'élaborèrent sous ses pâles successeurs, telles qu'elles apparurent aux xe et xie siècles.

Louis d'Aquitaine (le Débonnaire) se fit sacrer em- 816.
pereur par le souverain pontife; il s'agenouilla devant lui et se courba pieusement en entendant ces paroles superbes : « Reçois ce sceptre, saint Pierre te le donne. » L'État était déjà dans l'Église; l'empire allait dégénérer d'abord en une république cléricale, où

[1] Marquis, *gardes des marches;* barons, *gardes des barrières,* dénominations nouvelles.

prêtres et moines, maîtres de la moitié du territoire, disposant de la force militaire, devaient laisser le courage national s'éteindre, pour confier la défense commune à des sanctuaires, à des reliques, à des miracles (*Sismondi*).

819-830. La guerre cependant se ralluma sur toutes les frontières; les Normands se mirent à dévaster audacieusement les côtes de France; les Slaves, les Abares convoquèrent, au fond de leurs forêts, l'arrière-ban des barbares; le prince de Bénévent, les Gascons, la Bretagne refusèrent le tribut, et les Sarrasins reprirent une partie de la Septimanie.

Mais les Slaves n'étaient ni assez puissants, ni assez compactes pour susciter une guerre nationale; mais les Abares n'avaient plus les célèbres rings qui attiraient dans leurs contrées sauvages les insatiables leudes. Louis n'entra qu'en Bretagne; sur tous les autres points, l'attitude défensive de ses ducs suffit à repousser les ennemis. Le temps des grandes invasions était passé; les entreprises du nouvel empereur n'étaient point assez saisissantes pour absorber l'activité des titulaires des grands fiefs, et donner le change à leurs désirs d'indépendance.

830-840. L'exemple partit du sein de sa famille; il concéda à ses fils de vastes royaumes; trois fois ils se soulevèrent contre sa suzeraineté, et sa vie entière s'usa dans les discordes civiles. A sa mort, son fils aîné Lothaire, qu'il avait associé à l'empire, réclama la suprématie sur ses deux frères, Louis, roi des provinces d'outre-Rhin, Charles (le Chauve), roi de la Gaule nord-occidentale. Ces princes coururent aux armes; Lothaire rassembla contre eux les forces de l'Aquitaine, de l'Italie, de la Provence, de la Gaule nord-Bataille de Fontenay. 25 juin 841. orientale. Deux armées dont les historiens ont peut-être exagéré le nombre et les désastres, livrèrent

bataille près de Fontenay sous Vezelay (Yonne). S'il faut ajouter foi aux anciens récits, 300 000 combattants se heurtèrent; 40 000 de chaque côté périrent, et Lothaire s'avoua vaincu. Quoi qu'il en soit, cette journée rompit irrévocablement l'unité de l'empire, et le César carlovingien ne fut plus qu'un roi d'abord héréditaire, ensuite électif.

Les trois frères, par le traité de Verdun, se partagèrent la succession de Charlemagne. Charles eut pour limites l'Escaut, la Meuse, la Saône et le Rhône. Louis reçut tout le pays au nord des Alpes et au delà du Rhin. Lothaire, comme pour consacrer à jamais la séparation de leurs deux lots, eut, outre l'Italie, toutes les provinces comprises entre eux. Traité de Verdun. 843.

Mais le royaume que Charles accepta était loin d'être compacte et soumis. Malgré ses efforts, les Bretons et la Septimanie le forcèrent à reconnaître leur indépendance; et il n'obtint des seigneurs de l'Aquitaine un hommage illusoire qu'après vingt-cinq ans de guerres et de vicissitudes.

Cependant, les Normands, redoublant d'audace, portèrent le fer et la flamme jusque sous les murs des grandes villes du centre. Des pirates sarrasins s'emparèrent de la Provence et du Dauphiné. Les seigneurs se consolidèrent chacun chez soi, et Charles, pour obtenir leur assentiment à la prise de possession de la couronne impériale et de l'héritage de ses frères, au détriment de leurs fils, convoqua une diète à Kersy, où, par un célèbre capitulaire, il consacra en droit ce qui était irrésistible en fait : l'hérédité des comtés et des fiefs. 843. Capitulaire de Kersy. 14 juin 877.

Cet infortuné prince espérait, par cette concession, relever dans tout son éclat le trône de Charlemagne; il précipita la ruine de sa race. L'esprit d'isolement, de localité prévalut, et son fils et ses petits-fils, Louis le 877-884.

Bègue, Louis III et Carloman, pressés, désolés par les hommes du Nord, se trouvèrent sans ressources, sans trésors, sans armées.

881. A la mort de Carloman, les Français, sans tenir compte des droits que pouvait prétendre Charles (le Simple), fils de Louis le Bègue, donnèrent le trône à Charles le Gros, déjà empereur et roi d'Italie. Ce déplorable successeur de Charlemagne quitta à peine la Germanie, et laissa la France en proie aux incursions des Normands, qui, partant de la Belgique où ils s'étaient fortifiés, marchèrent sur Rouen, dispersèrent, sans combat, l'armée royale, et dévastèrent la contrée. Personne n'osait leur tenir tête en plaine; seigneurs, comtes, évêques, abbés ne se croyaient en sûreté que derrière des remparts, et le pays se hérissait de forteresses. Paris venait d'être mis en état de défense quand les Normands l'investirent. Le siége dura un an, et fut signalé par la résistance opiniâtre du comte Eudes; Charles le Gros, cédant à de pressantes instances, se décida enfin à marcher au secours de la capitale de son nouveau royaume, et crut assez faire en achetant, à prix d'or, non la retraite des assaillants, mais leur promesse de transporter la guerre et le pillage au cœur de la Bourgogne.

Siége de Paris. 885-886.

887. C'était trop d'humiliations; les Allemands le déposèrent comme empereur, et peu après il mourut.

888. Plusieurs prétendants réclamèrent sa succession en France; mais le vaillant Eudes assembla une diète à Compiègne, où l'archevêque de Sens lui mit la couronne sur la tête. Son avénement était un gage de plus pour l'indépendance des grands barons, qui dès lors songèrent à opposer aux infatigables envahisseurs des efforts plus généreux. Eudes lui-même les battit à Montfaucon dans la forêt de l'Argonne; Sens, Paris les repoussèrent, et les Allemands leur firent essuyer, à

Louvain, une grande défaite. Le roi, moins préoccupé Défaite des Normands à Louvain. 891.
de leurs attaques, passa la Loire, et s'y fit reconnaître. Cependant un parti se forma au nord en faveur de Charles (le Simple), et après quelques hostilités, Eudes consentit à lui céder la rive droite de la Seine. 893.
Eudes mourut, et, sur sa recommandation, les feudataires déférèrent à Charles cette couronne qui était devenue élective comme sous la première race. 898.

Au commencement de ce règne, on continua à fortifier villes, couvents et châteaux, et les Normands, s'étant jetés sur l'Angleterre, on eut le temps de s'affermir contre eux.

Quand ils reparurent, commandés par Rollon, Robert, frère de Eudes, les vainquit près de Chartres. 911.
Toutefois, le roi ne crut pouvoir arrêter leurs ravages qu'en leur cédant la Neustrie maritime, à laquelle ils donnèrent le nom de Normandie. 912.

Vers ce temps, l'empereur Louis IV mourut, et les Hongrois attaquèrent l'est de la Germanie. Charles mit à profit ces deux circonstances pour s'emparer de la Lorraine et porter avec succès la guerre au delà du Rhin. Mais il perdit ses conquêtes, et laissa honteusement les Hongrois dévaster ses propres provinces. 919-923.

Les barons le déposèrent, et élurent à sa place Robert qui, au titre de comte de Paris, avait ajouté celui de duc de France. Robert lui fit aussitôt la guerre, et fut tué à la bataille de Soissons; mais son fils Hugues le Blanc ou le Grand décida de la victoire.

Au lieu de prendre pour lui la couronne, Hugues la fit donner à Raoul ou Rodolphe, duc de Bourgogne, et le comte de Vermandois s'empara de la personne du vaincu qu'il retint en captivité, et dont il se fit une arme, soit pour résister à la suzeraineté royale, soit pour agir sur ses voisins. Charles le Simple mourut son prisonnier.

Cependant, l'élection de Raoul ne fut point contestée, et, par ses victoires sur les Hongrois, il mit fin aux
923-927. guerres étrangères; mais ce fut sous son règne que commencèrent les guerres féodales entre grands vas-
936. saux. Lorsqu'il eut fermé les yeux, Hugues, qui était le maître de succéder à la royauté, préféra s'approprier la plus grande partie de ses domaines. Il prit pour lui la Bourgogne, et disposa du trône en faveur du jeune fils de Charles le Simple, Louis d'Outre-mer, qui s'était retiré dans l'île britannique.

La maison ducale de France était devenue, à l'égard des Carlovingiens, ce qu'était jadis celle de Pépin d'Hérstall à l'égard des Mérovingiens.

Louis chercha d'abord à se soustraire à cette tutelle; il lutta pendant dix-huit ans pour conquérir sa suprématie sur des vassaux qui ne l'avaient rappelé que pour régner en son nom. Mais son domaine propre se réduisait à la ville de Laon, et ses feudataires possédaient de vastes provinces : il ne put que les opposer les uns aux autres, et donner une activité nouvelle aux guerres privées, à l'insubordination féodale.

954. Lothaire, son fils, ne fut élu que grâce à ce même Hugues qu'il avait combattu presque toute sa vie. Ce prince fut en butte aux mêmes rivalités; il s'attira de plus l'inimitié de l'empereur Othon II, en cherchant
978. à s'emparer de la Lorraine. Othon donna une partie de cette province à Charles, second frère de Lothaire, puis il amena 60 000 hommes jusque sous les murs de Paris, où ils chantèrent *alleluia ;* après quoi ils se retirèrent non sans perte.

986. A Lothaire succéda Louis V le Fainéant, qui mourut
Sacre de Hugues Capet. 3 juillet 987. sans postérité. Alors les grands et le clergé, au préjudice de Charles de Lorraine, proclamèrent roi Hugues Capet, fils de Hugues le Grand.

TROISIÈME PÉRIODE.

(987-1328.)

DE HUGUES CAPET A PHILIPPE VI (DIT DE VALOIS).

Hugues Capet..........	Né en 941,	roi en 987,	mort en 996
Robert (le Sage).......	— 971,	— 996,	— 1031
Henri Ier..............	— 1005,	— 1031,	— 1060
Philippe Ier............	— 1051,	— 1060,	— 1108
Louis VI (le Gros)......	— 1077,	— 1108,	— 1137
Louis VII (le Jeune)....	— 1120,	— 1137,	— 1180
Philippe II (Auguste)..	— 1164,	— 1180,	— 1223
Louis VIII.............	— 1187,	— 1223,	— 1226

Connétable. Mathieu II de Montmorency (1218).

Louis IX (saint).......	Né en 1214,	roi en 1226,	mort en 1270
Philippe III (le Hardi)..	— 1245,	— 1270,	— 1285

Connétables. Amaury II de Montfort (1231); Humbert V de Beaujeu (1240); Giles II de Trasignies (1241); Humbert de Beaujeu-Montpensier (1250).

Philippe IV (le Bel)....	Né en 1268,	roi en 1285,	mort en 1314

Connétables. Raoul II de Clermont de Nesle (1287); Gauthier IV de Châtillon (1302).

Louis X (le Hutin).....	Né en 1289,	roi en 1314,	mort en 1316
Philippe V (le Long)[1]...	— 1294,	— 1316,	— 1322
Charles IV (le Bel)....	— 1295,	— 1322,	— 1328

Maréchaux depuis Philippe II. Albéric Clément; Newlon d'Arras; Henri Clément; Jean Clément; Simon de Montfort; Henri Clément; Ferri Pasté; Guillaume de Beaumont; Gautier de Nemours; Renaud de Pressigni; Raoul de Sores; Heric de Beaujeu; Lancelot de Saint-Maard; Ferri de Verneuil; Guillaume du Bec-Crespin; Jean de Harcourt; Raoul le Flamenc; Jean de Varennes; Simon de Melun; Gui de Clermont; Foucaud de Merle; Miles de Noyers; Jean de Corbeil; Jean de Beaumont; Renaud de Trie; Jean des Barres.

[1] Les deux derniers frères du précédent. Louis X eut un fils posthume du nom de *Jean*, qui ne vécut que huit jours.

I. GUERRES PRIVÉES; CONQUÊTE DE L'ANGLETERRE; PREMIÈRE CROISADE.

Les fiefs, devenus héréditaires, la propriété libre disparut bientôt. Les possesseurs ne purent être protégés qu'en abandonnant leurs *terres* aux seigneurs et au clergé pour les recevoir et les tenir en fiefs. Il n'y eut plus que deux classes : les paysans ou serfs et les nobles ou propriétaires : ces derniers, unis entre eux par des liens de suzeraineté et de vasselage, « la France elle-même ne fut plus qu'une confédération de princes indépendants, assemblage d'États de diverses grandeurs bizarrement constitués. Il n'y eut de sûreté que dans les châteaux, les monastères et les églises. Rois, prélats, seigneurs s'enfermèrent dans des forteresses, et les villes disparurent. » (*Sismondi.*)

La royauté du chef des Capétiens n'est qu'un vain titre. L'adjonction de ses propres domaines au domaine de la couronne le rend plus puissant que les derniers Carlovingiens; mais ses grands vassaux, le duc de Normandie, le duc ou comte de Bretagne, le duc de Guienne, le duc de Bourgogne, le comte de Barcelone, le comte de Toulouse, le comte de Flandre, le comte de Vermandois, mais les feudataires du second rang, mais le clergé surtout, mais tous ceux qui ont favorisé son élévation se gardent bien d'ajouter à son pouvoir. S'il veut rappeler un comte à l'obéissance : Qui vous a fait roi? répond l'altier châtelain. S'il veut par une alliance assurer à Robert, son fils, la succession du duché de Bourgogne, le pape, sous prétexte de parenté, brise ce mariage, et excommunie Robert. Le droit de guerre privée, l'oubli de toute idée générale rendent illusoire sa suzeraineté centrale. De ces châteaux, de ces tourelles dont le pays est cou-

vert, s'élancent sans cesse, au gré de leurs passions,
des hommes bardés de fer, qui ont toujours quelque
sanglant sujet de querelle avec leurs plus proches voi-
sins. Tout est morcelé; la guerre est partout; la peste,
la famine sévissent presque sans relâche. La foi seule
maintient l'ordre social, et l'empêche de tomber dans
un effroyable chaos; elle est inséparable de terreurs
superstitieuses, mais l'humanité en profite.

La millième année de l'ère chrétienne approche :
dans les idées populaires, ce doit être la dernière an-
née du monde; les églises se remplissent; le clergé
se réveille, et les évêques français obtiennent que tout
combat soit suspendu du mercredi soir au lundi ma-
tin : cette trêve est la *trêve de Dieu*. A la même épo- 994.
que, et encore en France, car la France marche à la
tête de la civilisation, la chevalerie, que nous avons
déjà vue poindre, prend la consistance d'un ordre puis-
sant dont la constitution se fortifie sous l'influence
d'idées morales. Ses membres prêtent le serment de
combattre pour la foi, pour la gloire, pour la chose
publique; ils se proclament les défenseurs des pauvres,
des femmes, des prêtres. La papauté qui, à cette épo-
que, résume toutes les tendances humaines et civili-
satrices, la papauté a enfin une milice.

Bientôt le cours des événements met entre les mains
du souverain pontife d'immenses armées. Ce fatal an
mille, qui trouble toutes les têtes, attire au midi de
l'Italie, à la célèbre abbaye du Mont-Cassin, des pèle-
rins normands, même après l'heure du péril. Mais des 1016.
pèlerins normands ne marchent pas sans leur épée. Ils
la mettent au service des villes grecques du royaume de
Naples, pour chasser les Sarrasins qui s'y sont formé
des établissements. Leur succès est prodigieux; à
cette nouvelle, des aventuriers accourent en foule de
la Normandie, et ne tardent pas à se trouver assez forts

pour s'approprier les provinces qu'ils ont d'abord vaillamment défendues. L'empereur de Constantinople, le César allemand, le pape s'émeuvent de cette audace, arment contre eux, et sont vaincus. Le pape tombe prisonnier entre leurs mains; mais au moment où il se résigne à subir leurs outrages, les victorieux s'agenouillent devant lui, et le reconnaissent à jamais
1053. suzerain des Deux-Siciles. L'âme de la cour de Rome était alors Hildebrand, depuis Grégoire VII : ce grand homme roulait dans sa pensée le magnifique dessein d'abaisser toutes les puissances brutales sous qui gémissait le monde, et de les soumettre à l'autorité de la morale évangélique. Frappé de l'héroïsme des Normands et de leur facilité à faire hommage de leurs conquêtes au souverain pontife, il résolut d'enrôler cette race indomptable sous les drapeaux de l'Église. La couronne d'Angleterre était vacante par la mort du dernier roi saxon, Édouard le Confesseur. Hildebrand en disposa en faveur de Guillaume le Bâtard, duc de
Bataille de Hastings. 14 oct. 1066. Normandie. La bataille de Hastings valida la donation; le compétiteur de Guillaume, Harald, périt les armes à la main. Les Saxons, d'abord soumis, s'agitèrent encore; alors le conquérant divisa leur territoire avec la pointe de son épée, le distribua par fiefs et arrière-fiefs à ses compagnons, fit peser sur les vaincus un joug de fer, et réalisa de la manière la plus complète, mais sur une moindre échelle, le régime féodal qui, faute de subordination au pouvoir central, n'était qu'ébauché dans le système général européen. Mais Guillaume prit pour lui la suzeraineté suprême, et ne s'empressa nullement de se reconnaître feudataire de Rome. Néanmoins, le souverain pontife eut la mesure de son autorité morale; il comprit qu'il pouvait exciter, diriger, confondre, dans un intérêt unitaire, l'activité des races barbares qui se consumaient faute d'aliment, et il

aspira dès lors à pousser toute l'Europe chrétienne contre les infidèles.

Le brillant empire des califes s'affaissait; les Turcs, maîtres de l'Asie Mineure, menaçaient de lui enlever la Syrie, et ses anciennes provinces étaient en proie aux factions. Depuis la dernière année du xe siècle, le tombeau de Jésus-Christ était constamment visité par les pèlerins les plus fervents. Après l'an mille, quoique la crainte d'une catastrophe finale fût effacée, Jérusalem continua d'être le but de ces dévotes excursions. D'abord bien accueillis, les Occidentaux furent enfin persécutés par le calife Hakem, et l'on s'accoutuma à faire, par grandes bandes, les armes à la main, ce périlleux voyage. Mais on apprit en Europe, avec autant de douleur que d'effroi, que la Palestine était tombée au pouvoir des Turcs et que d'affreuses cruautés fermaient l'accès des lieux saints. *Il faut*, s'écria Grégoire, *il faut que moi-même, à la tête de* 50 000 *chevaliers, je parte pour délivrer le saint sépulcre.* Ses luttes avec l'empereur, sa mort firent avorter ce généreux dessein; mais son second successeur Urbain II épia l'occasion de prêcher la croisade. Un prêtre picard nommé Pierre l'ermite la fit naître. Cet homme doué d'une éloquence dont les sources étaient dans son cœur, arriva de l'Orient exalté par les souffrances de ses frères. Le pape, après s'être assuré qu'en Italie on ne lui prêterait pas attention, le conduisit en France au concile de Clermont-Ferrand. Une multitude immense accourut, s'enivra de ses paroles ardentes et prit la croix en criant : *Dieu le veut.*

1009.

Concile de Clermont. 1095.

Sous cette impression, une immense cohue se précipita aveuglément sur l'Asie pour y trouver la mort. Elle partit des bords du Rhin, conduite par l'ermite et par un chevalier nommé Gautier sans avoir. Elle traversa en désordre l'Autriche et la Hongrie, souf-

Première croisade. 1096.

frante, affamée, pillant les chrétiens, massacrant les Juifs, jetant partout l'épouvante. 100 000 hommes, femmes et enfants, dit-on, parvinrent sous les murs de Constantinople, exténués et tellement hideux que l'empereur se hâta de leur fournir des vaisseaux pour les faire passer en Asie et les livrer au cimeterre des Turcs. La seconde expédition, plus régulière, comptait dans ses rangs un prince souverain, Raymond, comte de Toulouse, deux princes royaux, Hugues, frère de Philippe, roi de France, et Robert Courte-Heuse, fils de Guillaume d'Angleterre, plus une foule de chevaliers des plus illustres familles de France, d'Allemagne, d'Italie, entre lesquels brillèrent les Normands-Napolitains Boémond, Tancrède, et les fils du comte de Boulogne, Baudoin et Godefroy de Bouillon.

Elle se divisa en trois armées bien organisées, où la chevalerie forma le corps le plus imposant. Chaque seigneur leva dans ses domaines, parmi ses tenanciers, des sergents d'armes et des archers à pied; il se fit suivre en outre d'un grand nombre de serfs armés seulement de l'épée et du bouclier. Sur sa troupe, flottait une enseigne où étaient peintes ses armoiries, qu'il inventa pour cet usage; signe de ralliement à l'égard des siens, signe équivalent à l'uniforme à l'égard du général en chef, qui savait par ce moyen à qui transmettre ses ordres et comment combiner ses mouvements.

15 août. La première armée, sous Godefroy de Bouillon, suivit le cours du Danube, et, grâce à une sévère discipline, elle arriva en bon ordre sous les murs de Constantinople. Godefroy rallia lentement les fractions éparses de la seconde armée qui, conduite par Courte-Heuse, s'était rendue sans ensemble en Orient. La troisième
Fin d'octob. armée, commandée par le comte de Toulouse, côtoya,

non sans souffrances, les rives septentrionales de la mer Adriatique, et arriva la dernière au rendez-vous.

Les Grecs ne mirent pas moins d'empressement à détourner ce torrent formidable. Toutes les forces de l'expédition dont Godefroy prit le commandement en chef, furent transportées dans les plaines de l'Asie Mineure, après avoir fait hommage de leurs futures conquêtes à l'empereur Alexis Comnène. Les croisés, après deux grandes victoires remportées sous ses murs, s'emparèrent de Nicée où les Turcs avaient établi le siége de leur empire naissant. Les Grecs se remirent en possession de ce boulevart de Constantinople et ne s'occupèrent plus de leurs généreux auxiliaires. Ceux-ci vainquirent encore les Turcs à Dorylée, à Antioche; prirent cette grande ville, la donnèrent à Boémond, laissèrent à Tripoli Raymond, à Édesse Baudoin, et entrèrent en Palestine, réduits par les privations, par la désertion, par les maladies à 40 000 combattants (de 600 000?). Godefroy conduisit cette vaillante poignée d'hommes sous les murs de Jérusalem. Les musulmans d'Égypte avaient profité des défaites des Turcs pour leur reprendre la Syrie; ils se hâtèrent de mettre Jérusalem en état de défense; de réparer ses tours, ses murailles; de creuser ses fossés que le temps avait comblés; enfin d'y faire entrer les approvisionnements qu'exige un long siége.

Prise de Nicée. 4 mai 1097.

4 juillet. 21 octobre. 3 juin 1098.

Lorsque les croisés arrivèrent devant la ville sainte, ils ne purent maîtriser leur enthousiasme, et, peu de jours après, ils marchèrent à l'assaut, bravant les poutres, les pierres énormes, les flots de poix bouillante que faisaient pleuvoir sur eux les assiégés. Ils dressèrent leurs échelles; mais il ne s'en trouva qu'une assez haute pour atteindre les parapets, et il n'y eut qu'un petit nombre de braves qui put escalader le rem-

Prise de Jérusalem. 15 juill. 1099.

part; ils périrent; le reste se retira et se résigna à faire un siége régulier.

Les croisés avaient appris des Grecs l'usage des anciens engins, ils construisirent des machines. Malgré toutes sortes d'obstacles, malgré les ardeurs d'un été brûlant et les souffrances que leur causa la disette d'eau, ils furent, au bout de cinq semaines, en mesure de tenter une attaque mieux concertée.

Ils font rouler au pied des murailles de hautes tours surmontées de ponts-levis qui doivent s'abattre sur les parapets. Mais les Égyptiens ont épié leurs travaux, et à leurs machines ils opposent d'autres machines; les traits, les flammes volent des deux parts, et les assiégés, par d'audacieuses sorties, portent l'incendie jusqu'aux tours qui les menacent.

Pendant deux jours on combattit avec une égale fureur. Vers le milieu de la seconde journée, les croisés commençaient à se décourager, quand le bruit se répandit que plusieurs de leurs chefs, morts pendant le siége, se montraient au fort de la mêlée. En même temps on aperçut, au sommet du mont des Oliviers, un cavalier inconnu qui agitait un bouclier étincelant. On crut à des secours miraculeux, on redoubla d'ardeur, on jeta enfin les ponts-levis sur les murailles, on pénétra dans la ville, on ouvrit les portes, toute l'armée y fit irruption. Mais la victoire de ces hommes si vaillants fut souillée par d'atroces cruautés, conséquences trop ordinaires du fanatisme qui les avait exaltés. Ils massacrèrent impitoyablement les 70 000 habitants que renfermait Jérusalem. Peu après, ils décernèrent la couronne ducale, puis royale à leur sage capitaine, qui mit le sceau à sa gloire en gagnant, sur le sultan d'Égypte, la bataille d'Ascalon.

Toute l'Europe tressaillit d'allégresse. Les déserteurs de la grande expédition, le cœur contrit, le front cou-

vert de honte, se hâtèrent de reprendre la croix, sous les ordres de Guillaume IX, comte de Poitiers et duc d'Aquitaine; 200 000 hommes les suivirent, marchèrent sur Constantinople, le long de l'Adriatique, et nommèrent Raymond de Toulouse leur général. Mais, victimes de leur propre insubordination, de la perfidie des Grecs et de la vaillante activité des Turcs, presque tous périrent avant d'avoir entrevu le mont Taurus. A peine quelques milliers purent gagner la terre sainte où ils furent rejoints par un troisième renfort que Boémond lui-même vint recruter en France.

1100-1102.

1102-1106.

Cependant, le départ de cette multitude d'hommes d'armes donna un surcroît d'activité à la fermentation qui, en France, s'était déjà manifestée avant les croisades. Quelques communes, profitant de circonstances particulières, avaient obtenu de leurs seigneurs des chartes qui leur rendaient la jouissance des anciens droits municipaux. Pendant les expéditions en terre sainte, les demandes de chartes se multiplièrent tantôt paisiblement, tantôt par l'insurrection. Le roi Philippe Ier, et surtout son fils Louis VI (le Gros) favorisèrent ce mouvement; car ils entrevirent quel accroissement en tirerait la puissance royale. Toute la féodalité était ébranlée; les grands barons s'étaient affaiblis pour courir à de lointaines conquêtes, et, parmi les hommes de fiefs de rang inférieur, les uns avaient disparu, les autres avaient engagé leurs domaines. Cette confédération, fondée sur la possession du sol, sur la domination locale, se détendait au moment où les communes, enrichies, agrandies, réveillées, cherchaient, pour assurer leur affranchissement, un point d'appui que leur offrit la royauté.

II. GUERRES ENTRE LA ROYAUTÉ ET LES GRANDS FEUDATAIRES; SUITE DES CROISADES.

1108-1111. Louis le Gros, secondé par l'Église, par les bourgeois affranchis, se sentit assez fort pour réclamer, autour de sa résidence, le droit de suzeraineté attaché au titre de roi. Il réprima d'abord les sires de Montlhéry et de Montmorency, et, lorsqu'il eut ouvert, par trois ans de combats contre ces audacieux seigneurs, les routes de Paris qu'interceptaient leurs forteresses, il fit la guerre à Henri Ier, roi d'Angleterre, duc de Normandie, prince entreprenant, qui ambitionnait de réunir la couronne de France à ses riches domaines. Louis, soutenu à droite par l'alliance du comte de Flandre, à gauche par celle du comte d'Anjou, pénétra en Normandie; il perdit la bataille de Brenneville; (Bataille de Brenneville. 20 août 1119.) mais les milices des communes continuèrent à ravager les possessions de son puissant rival. Celui-ci invoqua le secours de l'empereur Henri V, son beau-frère. Louis, selon les formes anciennes, lesquelles quoique tombées en désuétude n'avaient jamais été contestées, 1124. convoqua les grands vassaux à Reims en leur rappelant leur devoir féodal. Les comtes de Champagne, de Nevers, de Vermandois, le duc de Bourgogne, la chevalerie et les milices de Reims, de Châlons, de Laon, de Soissons, d'Orléans, d'Étampes, de Paris, de Saint-Quentin, d'Amiens, de Beauvais, du Ponthieu, formèrent en un clin d'œil une armée tellement ardente et formidable (120 000) que l'empereur n'entra pas même en France. Les vassaux plus éloignés, cependant, se disposaient à obéir, et, après deux siècles de morcellement, la monarchie, dans un danger commun, retrouvait un sentiment d'unité. 1125 et suiv. Louis redoubla d'activité; il acheta le comté de Bourges et poussa ses

incursions jusque dans l'Auvergne, se faisant l'arbitre des querelles entre les évêques et les seigneurs. A la fin de son règne, ce prince, qui d'abord était comme bloqué dans Paris par de simples châtelains, avait pris une véritable prépondérance sur les plus puissants vassaux. Il ferma les yeux après avoir uni son fils 1137.
Louis VII à Éléonore, héritière du Poitou et de l'Aquitaine. Mais cette grande alliance, qui semblait devoir restaurer la monarchie, la mit à deux doigts de sa ruine.

Tout périssait en Orient : l'orgueil des barons la- Seconde croisade.
tins, leur esprit d'indépendance avaient annulé le pouvoir du roi de Jérusalem, quand le sultan d'Alep enleva Édesse à l'un des plus puissants princes établi par les croisés, et fit massacrer la population de cette ville. On cria vengeance dans toute la chrétienté; le jeune roi de France se croisa avec l'empereur Conrad; ils levè- 1145-1148.
rent chacun 100 000 hommes. Ces deux grandes armées, suivies d'une épaisse nuée de pèlerins, partirent par la vallée du Danube. Leur marche témoigne d'un progrès dans la discipline et dans l'administration. Elles espacèrent leurs étapes, de manière à trouver toujours des vivres préparés. Toutefois elles eurent encore à souffrir de la mutuelle défiance entre les Grecs et les Latins. On passa le Bosphore; mais les Allemands, ayant résolu de pénétrer en Syrie par l'intérieur de l'Anatolie, furent battus et presque détruits dans les montagnes de la Lycaonie. Les Turcs s'y étaient embusqués; ils massacrèrent les pèlerins, l'infanterie; ils harcelèrent, à coups de flèches et de javelots, la pesante cavalerie, et, après l'avoir longtemps troublée, ils la chargèrent et la rompirent. Conrad, avec quelques débris, rejoignit son allié sur le littoral et le quitta presque aussitôt. Le roi continua à se porter en avant. Arrivé sur les bords du Méandre, il se trouva aux

prises avec deux armées musulmanes, dont l'une barrait le passage du fleuve, tandis que l'autre descendait des montagnes et attaquait son arrière-garde. Les chevaliers se jettent bravement dans le courant d'eau, se forment en bataille sur la rive opposée, chargent avec
1148. fureur et dispersent les ennemis. On continua à marcher victorieusement jusqu'à Laodicée. En cet endroit, il fallait traverser des gorges escarpées que la première moitié de l'armée franchit sans coup férir; mais, comme elle s'éloignait, comme la seconde moitié était à son tour engagée dans toute la longueur du défilé, les Musulmans sortirent de toutes les roches, de tous les ravins de ces hautes montagnes, et firent un horrible massacre, pendant lequel le roi courut les plus graves dangers. Ce désastre fut suivi d'autres désastres; enfin à Satalie, les seigneurs désespérant de pénétrer par terre jusqu'à Antioche, s'embarquèrent et abandonnèrent l'infanterie qui fut exterminée.

Ainsi, de cet immense armement, il ne parvint en Syrie que l'élite de la chevalerie. Conrad reparut au camp des chrétiens, mais les deux souverains échouèrent au siége de Damas; l'empereur échoua à celui d'Ascalon et partit sans retour. Dès lors Louis ne regarda plus son expédition que comme un pèlerinage.
1149. Après avoir accompli pendant un an des exercices de piété, il revint en Europe brouillé avec sa femme qui
1152. l'avait accompagné en Palestine. Éléonore demanda le divorce; puis elle apporta, en mariage, ses riches provinces à Henri Plantagenet, comte d'Anjou. Ce prince recueillit, deux ans après, la succession du roi d'Angleterre son grand-oncle, et, non moins ambitieux que
1159. lui, il se mit à empiéter sur tous ses voisins. Il saisit le Quercy, il assiégea Toulouse; contraint par Louis à lâcher prise, il s'empara du Berri, du Limousin, de l'Auvergne, de la Marche, et se trouva possesseur, sur

le continent, de domaines doubles en étendue de ceux du roi. Enfin, par ses alliances avec la Flandre et la Champagne, il réduisit celui-ci à la même impuissance que les premiers Capétiens. Des troubles en Angleterre, le cri de détresse des Saxons opprimés, l'assassinat de Thomas Beckett, archevêque de Cantorbéry, qui, au gré de Henri, embrassait trop vivement leur cause, mirent un terme à ses prospérités.

Louis profita de la réprobation universelle qu'il 1170-1178.
avait soulevée pour reprendre l'attaque en Normandie. Les comtes de Flandre, de Champagne, les Aquitains, les fils de Henri lui-même vinrent à son aide. Mais Plantagenet ne se laissa point abattre; il fit une pénitence publique; il se déclara le vassal du saint-siége et, ayant ainsi désarmé les alliés du roi de France, il le refoula dans ses limites. Louis mourut sans s'être 1180.
vengé; il légua sa haine à son fils Philippe Auguste, qui brûlait de poser sur son front une véritable couronne. Henri, frappé de la jeune ardeur du nouveau roi, se hâta de lui céder le Berri. Mais leurs querelles furent interrompues par un événement sinistre. On apprit en Occident que la dynastie chrétienne de Jérusalem était renversée; les Latins avaient perdu la Bataille de Tibériade.
bataille sanglante de Tibériade; la ville sainte était au 3 juill. 1187.
pouvoir de Saladin, sultan des Abassides. L'Europe retentit d'un long gémissement; le pape Clément III adjura les princes de se croiser; ils obéirent. Philippe, Troisième croisade.
Richard Cœur de lion, fils aîné de Henri qui venait 1188.
d'expirer, l'empereur Frédéric Barberousse levèrent leur chevalerie. 83000 Allemands partirent d'abord 27 juill. 1189.
et prirent en Asie la route qu'avait si malencontreusement suivie Conrad. Ils gagnèrent la victoire d'Iconium et percèrent, l'épée à la main, jusque sous les murs de Ptolémaïs (Acre), qui était assiégée par les Latins depuis trois ans. Mais les combats, les

maladies, les fatigues les avaient cruellement affaiblis;
1190. l'empereur lui-même avait succombé, et ils avaient besoin des renforts que leur amenèrent les deux rois.
12 juill. 1191. Ils prirent Acre après cent combats et neuf grandes batailles où Richard joua un rôle non moins héroïque
3 août. qu'aventureux. Philippe, jaloux de sa gloire, l'abandonna et partit après avoir juré de respecter ses États. Richard, peu après, s'embarqua, fut jeté par la tempête
9 octob. 1192. sur les côtes de Dalmatie et livré, par le duc d'Autriche, à l'empereur Henri VI, qui le retint prisonnier dans le château de Dürnstein. A cette nouvelle, Phi-
1193. lippe envahit la Normandie, se servit de machines de siége importées de l'Orient, enleva plusieurs places et
1194-1199. investit Rouen. Le retour soudain de Plantagenet le força de se retirer; malgré sa fureur, Richard acheta la paix en cédant l'Auvergne que du reste il fallut conquérir. Armés encore, au sujet de la prise de Naples par l'empereur et des querelles entre l'empire et le sacerdoce, les deux rivaux signèrent une trêve dernière, pendant laquelle Richard, en bataillant dans le Limousin contre un de ses vassaux, fut tué.

1199-1205. Philippe aussitôt attaqua son successeur, Jean sans Terre, sous prétexte de défendre les droits du jeune Arthur de Bretagne, neveu des deux rois anglais. Des démêlés avec le pape suspendirent un moment ses coups; mais lorsque Jean, par l'assassinat d'Arthur, eut comblé la mesure de crimes qui dès longtemps l'avaient rendu odieux, Philippe, sans tenir compte des remontrances du pape, s'empara des places de la Normandie, de Rouen et de toute cette belle province, qu'il réunit pour toujours au domaine royal; la Bretagne qui en relevait devint un fief de la couronne; le Poitou, l'Anjou, le Maine, la Touraine se soumirent sans restriction. Jean, après avoir amené une armée d'Anglais à la Rochelle, s'enfuit sans combattre, et

un jugement solennel de la cour des pairs, convoquée pour la première fois par un Capétien, adjugea au roi de France les provinces abandonnées par Plantagenet.

Le petit-fils de Louis le Gros poursuivait dignement l'œuvre de son aïeul; le cours des événements de toutes parts le favorisa. La quatrième croisade, dirigée par les Vénitiens, eut pour résultat de renverser la dynastie grecque et de mettre sur le trône de Constantinople, Baudoin, comte de Flandre. Le pape Innocent III en fut transporté de joie; l'orthodoxie faisait une grande conquête et le précédent s'établissait de prendre la croix contre des schismatiques ou des hérétiques. Quatrième croisade. 1202 et suiv.

Toulouse, Béziers, Carcassonne, le littoral de la Méditerranée, l'Aragon, contrées riches et populeuses, libres autant qu'on pouvait l'être alors, tendaient à former une confédération qui eût dominé tout le midi. Le clergé de ces provinces, plus avancées en culture intellectuelle que tout le reste de l'Europe, hormis l'Italie, professait des opinions indépendantes, et les seigneurs, parmi lesquels brillaient le comte de Toulouse et le vicomte de Béziers, bravaient les foudres de Rome, et toléraient, s'ils ne la protégeaient, l'hérésie des Vaudois ou Albigeois. Innocent résolut de ramener leurs domaines à l'unité catholique. Une croisade, conduite par le cruel Simon de Montfort, écrasa le parti albigeois; don Pèdre, roi d'Aragon, intervint; il perdit la vie et la bataille de Muret. Les vaincus, forcés dans leurs châteaux par les progrès de l'art des siéges, meurtris, ruinés, désolés par d'abominables excès, n'eurent de ressource que la pitié du souverain pontife. 1208 et suiv. Bataille de Muret. 12 sept. 1213.

Philippe resta spectateur, en apparence indifférent, de cette guerre dont il pressentait qu'il recueillerait le fruit. Mais les grands vassaux du nord pénétrèrent ses

secrets désirs. Lorsque le pape, enhardi par le succès, assimilant noblement le crime à l'hérésie, déclara vacant le trône d'Angleterre, prêcha la croisade, contre Jean sans Terre, comme meurtrier du jeune Arthur, et donna son royaume à Philippe qui ne fit aucune difficulté de l'accepter, une coalition se forma pour affaiblir cette puissance qui s'était si rapidement accrue; coalition analogue par ses principes et son but à celles qui tant de fois se sont reproduites. Jean, Othon IV, successeur d'Henri VI, en furent les chefs; les comtes de Flandre, de Hollande, de Namur, de Boulogne; les ducs de Brabant, de Limbourg, de Lorraine livrèrent leurs troupes et leurs trésors. Toutefois, Philippe les devança; il dévasta la Flandre, mit à rançon ses villes opulentes, pilla, brûla Lille, et revint triomphant à Paris. Mais, l'année suivante, la ligue ayant rassemblé toutes ses forces, opéra selon un plan général. Jean débarqua à la Rochelle; la Normandie, les provinces d'outre-Loire se soulevèrent, et l'empereur concentra 150 000 hommes à Valenciennes. On croyait envelopper dans un vaste réseau les troupes du roi de France et Paris. Philippe courut sur tous les points au-devant du péril. Son fils Louis, à la tête de 10 000 hommes, marcha résolûment au travers des pays soulevés par le prince anglais, et le roi en personne entra en Flandre avec 50 000 hommes, y compris une vaillante infanterie tirée de la milice des communes.

Bataille de Bouvines. 27 août 1214.

Comme il passait le pont de Bouvines sur la Marque, affluent de l'Escaut, l'armée confédérée déploya sur ses derrières un immense demi-cercle. C'était un dimanche, jour sanctifié alors, même à la guerre, par le repos. Le roi ne crut pas d'abord qu'il eût immédiatement à combattre; mais ses doutes furent bientôt éclaircis, et il se hâta de faire rétrograder les troupes qui étaient déjà sur la rive droite du cours d'eau. Ce-

pendant, le chevalier Guérin, évêque désigné de Senlis, forme les rangs; il appuie l'aile droite à un ravin; il serre le centre autour de Philippe; il pousse vivement l'aile gauche pour rompre la ligne des confédérés. Ceux-ci resserrent leurs positions et se groupent en trois grandes masses dont chacune semble suffire à écraser l'armée royale. A gauche galopent les chevaliers flamands. Au centre s'avancent Othon et ses hommes d'armes précédés d'une ligne d'infanterie; au-dessus de la tête de l'empereur, plane un aigle aux ailes dorées, traîné par un char magnifique. A droite, le comte de Boulogne dispose ses piquiers, comme une tour hérissée de fer qui renferme un corps de cavalerie.

Pendant les apprêts, Philippe encourage les siens. *Souvenez-vous,* s'écrie-t-il, *que cet empereur est excommunié!* Son chapelain entonne le psaume *exsurgat dominus;* les âmes s'exaltent, les Français impatients demandent à grands cris l'attaque; la milice des communes s'élance intrépidement sur les chevaliers flamands. Ceux-ci chargent et traversent l'infanterie, puis ils se heurtent contre la chevalerie française; après trois heures d'un choc furieux, ils cèdent; leurs rangs se rompent, leur comte Ferrand est prisonnier : de ce côté la victoire n'est plus indécise.

Cependant, près du roi s'engage une mêlée terrible; les coalisés ont juré sa mort, un fantassin brabançon le saisit à la gorge avec un crochet de fer et le renverse de cheval; les impériaux, Othon lui-même, accourent pour lui faire rendre son épée. Mais ses indomptables compagnons de la croisade lui ont déjà fait un rempart de leurs corps et, hors de leurs rangs, Guillaume des Barres se rue au plus fort de la mêlée, fait tournoyer sa grande épée, et s'ouvre un chemin *comme un char à quatre roues.* Le cheval d'Othon, atteint d'une blessure, emporte au loin l'empereur

éperdu, Philippe remonte en selle; les impériaux sont hachés et leur aigle est pris.

Restent le comte de Boulogne et sa forteresse vivante. De ce côté l'évêque de Beauvais, de peur de verser le sang chrétien, s'est armé d'une massue et il porte de tels coups qu'il supplie ses voisins de s'en attribuer avec lui l'honneur. Mais l'ennemi tient encore; enfin 3 000 fantassins des communes forment une colonne, foncent sur les piquiers le coutelas à la main, ouvrent une sanglante brèche, et sautent à la gorge des chevaliers déconcertés de cet assaut imprévu. Bernard se rend, les siens suivent son exemple ou fuient en désordre. La grande armée coalisée se disperse; le nord reçoit la loi du vainqueur.

1214. Jean ne fut pas plus heureux; il prit d'abord Angers et rejeta son jeune rival en Touraine; mais celui-ci ne tarda pas à se venger; il assaillit l'Anglais, entre Angers et Nantes, au siége d'un château sur le bord de la Loire, le battit, le refoula au delà du fleuve et le força de se rembarquer.

Cette glorieuse campagne fut pour l'Europe une véritable révolution : elle affermit la monarchie féodale dont Louis VI avait jeté les fondements; elle inspira aux barons anglais la hardiesse d'imposer à Jean la grande charte, base de la constitution britannique; elle fit déposer Othon; elle précipita la ruine de la maison de Souabe, et l'affaiblissement du pouvoir impérial.

Paris en fut enivré. On accueillit Philippe avec des acclamations frénétiques. On lui donna les noms d'Auguste, de conquérant. Il avait satisfait aux passions de l'époque : la foi, la liberté des communes, l'abaissement des grands feudataires, la gloire du nom français.

Ce fut son dernier exploit. Les princes du midi res-

pirèrent, favorisés par la mort d'Innocent et par l'échec de la cinquième croisade.

Le concile de Saint-Jean de Latran convoqua encore la noblesse chrétienne au secours de l'Orient; une grande armée se mit sous les ordres de Jean comte de Brienne, prétendant au trône de Jérusalem, qui lui-même cédait à l'influence du légat du pape, Pélage cardinal d'Albano. Chose étrange, le concile avait tracé le plan de campagne; instruit par l'expérience des précédentes expéditions, on avait reconnu que sans la possession de l'Égypte il est difficile de se maintenir en Orient, on en avait conclu que c'était par là qu'il fallait commencer la conquête. Les croisés prirent donc terre à Damiette, et assiégèrent cette forteresse qui renfermait des richesses immenses. Les Musulmans alarmés demandèrent à traiter et offrirent de restituer la terre sainte si l'on évacuait l'Égypte. Le légat repoussa follement ces ouvertures et les chrétiens s'épuisèrent devant Damiette. Ils y entrèrent après un siége de près de dix-huit mois, mais pour y périr de la peste et rendre presque aussitôt ce seul point d'appui. Il ne leur restait plus en Syrie que Tyr et Ptolémaïs (Acre). Le trouble où leurs désastres jetèrent l'Église fit reprendre l'avantage aux seigneurs albigeois; Montfort (fils de Simon), désespérant de les subjuguer, légua au roi les droits que lui avait donnés la conquête. Dans le même temps les barons anglais, s'appuyant sur les communes, déposèrent Jean Plantagenet et invitèrent Louis de France à s'asseoir sur son trône vacant. Le midi, le nord à la fois appelaient la domination des Capétiens. Mais Louis ne réussit pas en Angleterre, et son père mourut en lui laissant le soin de recueillir le riche héritage de la maison de Montfort.

Cinquième croisade. 1217-1221.

Prise de Damiette. 5 octob. 1219.

Louis de France en Angleterre. 1216-1217.

Louis VIII débuta par enlever aux Plantagenets ce 1223-1226.

qu'il leur restait du Poitou, puis Limoges, la Rochelle et Périgueux. Il reçut l'hommage des seigneurs de l'Aquitaine, après quoi il envahit le Languedoc, prit Nîmes, Albi, Carcassonne. Mais une épidémie dispersa l'armée; lui-même en fut atteint et revint mourir à Paris.

III. EXTENSION DU POUVOIR ROYAL; SUITE DES CROISADES; COMMENCEMENT DES GUERRES AVEC LES FLAMANDS.

Le règne de saint Louis commence un ordre d'événements dont on ne saisirait pas l'enchaînement si l'on ne jetait un regard rétrospectif sur ceux qui les ont préparés.

Les premiers Mérovingiens, investis par le choix national d'un pouvoir plutôt militaire que politique, lorsqu'ils se virent maîtres des Gaules, tentèrent de s'approprier les traditions militaires et gouvernementales des empereurs d'Occident; leur propre avilissement, la résistance des nobles austrasiens amortirent leurs efforts. Puis quand la première race céda le trône aux Carlovingiens, l'aristocratie que ceux-ci représentaient était tellement subordonnée à l'Église, qu'elle disparut sous l'influence sacerdotale. Les guerres, les grandes institutions civilisatrices de Charlemagne firent diversion à cette tendance, mais aussitôt qu'il eut fermé les yeux, elle reprit son cours et si une nouvelle nation guerrière ne fût venue du nord se mêler aux premiers conquérants on eût vu le territoire français se subdiviser en monastères, servis par des esclaves et en seigneuries dévouées aux monastères. La nécessité de se mettre en défense contre les Normands, la naturalisation de ces derniers rendirent la prépondérance aux idées héroïques. Les feudataires renversèrent la dynastie qui n'avait pas su les défendre; mais

en mettant à leur tête un des leurs ils craignirent de lui donner toute la force féodale qu'eux-mêmes exerçaient à l'égard de leurs tenanciers, et ils gardèrent, chacun dans ses fiefs, toutes les attributions de la souveraineté : le droit de faire la paix et la guerre, de battre monnaie, de rendre la justice. Les quatre premiers Capétiens subirent cette condition de leur avénement et s'effacèrent devant eux dans l'ombre et le silence. Cependant, leurs excès et les circonstances exaltèrent le pape Grégoire VII qui réclama, pour le saint-siége, la suzeraineté temporelle que les rois ne pouvaient faire reconnaître. Quoiqu'il ne réussît pas, la puissance morale de Rome s'accrut et produisit les croisades. Ces lointaines expéditions mirent fin à l'état de morcellement pour faire revenir à des idées d'intérêt commun. Elles donnèrent d'ailleurs un surcroît d'activité au commerce qui commençait à renaître; elles agrandirent la scène des affaires et du monde; elles mirent en fermentation tous les esprits.

Louis le Gros en profita pour réagir contre les seigneurs en favorisant le réveil des classes inférieures et l'affranchissement des communes. Son fils, absorbé par la croisade et les malheurs qui s'ensuivirent, eut grande peine à maintenir les choses comme il les avait laissées, mais son petit-fils Philippe Auguste, poussa en avant; il réunit de grands fiefs à la couronne; il fonda par des victoires la suprématie du pouvoir royal; il interdit les guerres privées; il substitua l'autorité constitutionnelle de la cour des pairs aux caprices individuels des grands vassaux.

Saint Louis consacra par le droit ce que l'épée de ses aïeux avait fait; il commença la période pendant laquelle les légistes subordonnèrent le régime féodal au principe monarchique; par les appels il ramena la justice féodale sous la dépendance de la justice royale;

il se considéra lui-même comme le premier juge du royaume; enfin il résista à l'autorité canonique.

1228-1230. Les vassaux du nord voulurent tirer parti de sa minorité pour former une ligue, que devait diriger Henri III, roi d'Angleterre. Mais la reine mère, Blanche de Castille, l'ayant paralysée, grâce à l'habileté de sa politique et au dévouement du peuple de Paris, réduisit la Bretagne et acheva la conquête du Languedoc. Henri, enchaîné par ses barons, ne put prendre part aux opérations des confédérés. Mais, lorsque l'attention générale fut détournée par le redoublement de la guerre entre l'empire et le sacerdoce, par les dangers dont l'invasion des Mongols menaçait l'Orient, par les apprêts d'une sixième croisade dans laquelle saint Louis eut l'imprudence de s'engager, Henri se jeta seul dans le Poitou. Les seigneurs d'outre-Loire, placés entre l'Angleterre et la France, ne pouvaient rester indépendants, et le maître qu'ils préféraient était toujours celui qu'ils n'avaient pas; ils donnèrent promptement une armée au prince anglais. Louis accourut, les contint au delà de la Charente, et côtoyant la rive droite, arriva presque seul au pont de Taillebourg. Sans hésiter, il le passa, se trouva aux prises avec le gros de l'ennemi et lui tint intrépidement tête, jusqu'à ce que 500 balistiers survenant déblayèrent le champ de bataille. Henri obtint une trêve d'un jour dont il profita pour battre en retraite vers Saintes; on l'atteignit sous cette ville; on lui fit essuyer une déroute complète, et cette tentative avortée eût amené sa destruction si des maladies contagieuses n'avaient frappé le roi et l'armée.

Bataille de Taillebourg. 1242.

Bataille de Saintes.

25 août 1248. Toutefois Henri était hors de combat; les progrès des Mongols hâtèrent le départ de la croisade; Louis cingla vers l'Égypte. Il prit Damiette avec une facilité qui, dans ces temps de foi naïve, fut réputée miracle

Prise de Damiette. 7 juin 1249.

et sembla promettre des succès surnaturels. Mais, au lieu de saisir le moment où les canaux, dont le Delta du Nil est entrecoupé, se trouvaient à sec, au lieu de profiter de la stupeur des Musulmans, Louis permit aux siens de piller méthodiquement leur conquête; il y perdit cinq mois bien précieux. Lorsqu'il en sortit, les canaux étaient remplis; faute de science ou de matériaux, on eut l'étrange pensée d'entreprendre de les franchir sans ponts, sans bateaux. On combla les premiers que l'on rencontra et l'on consuma un mois entier pour arriver à Mansourah, à dix lieues du point de départ. On ne put pénétrer plus loin; les Sarrasins désormais rassurés bloquèrent le camp des croisés, les harcelèrent avec des engins supérieurs aux leurs et les frappèrent d'effroi, en lançant sur eux le feu grégeois qui incendiait leurs machines.

Le canal de Thanis séparait les deux armées; après avoir vainement tenté, pendant cinquante jours, de le combler, les croisés découvrirent enfin un endroit guéable; ils passèrent, et leur avant-garde, traversant le camp des Sarrasins, pénétra jusque dans Mansourah. Mais les portes de la ville se refermèrent sur elle, et, tandis que l'armée se portait confusément à son secours, elle fut anéantie. Cependant on livra, au pied des remparts, une multitude de combats corps à corps, où la valeur des chevaliers l'emporta sur la fougue de leurs adversaires. Ceux-ci lâchèrent prise et abandonnèrent leur camp. Bataille de Mansourah. 8 févr. 1250.

Trois jours après, ils s'efforcèrent de le reprendre et furent repoussés; mais les Français, dans ces deux sanglantes journées, perdirent la moitié de leurs hommes et presque tous leurs chevaux. Pour comble de malheur, la contagion éclata; on resta six semaines sur ce terrain empesté que bloquaient la flottille et l'armée musulmanes. Lorsqu'enfin on se résolut à repas- 11 février. 27 mars.

ser le canal, on fut harcelé sur tous les points; on perdit navires, équipages, provisions, et, après des
5-6 avril. prodiges de valeur, on fut contraint de déposer les armes.

Louis, pour sa rançon et celle des autres prisonniers, rendit Damiette et paya une somme énorme. Aussitôt remis en liberté, il passa en terre sainte.

1254-1270. La mort de la reine mère le rappela en Europe, et après son retour il fut longtemps absorbé par les affaires intérieures : on peut regarder cette époque comme la transition du régime féodal au système monarchique.

Au dehors, depuis la guerre des Albigeois, la maison de France regardait le midi. Charles d'Anjou, frère du roi, épousa l'héritière de Provence et accepta du pape le royaume de Naples, que la famille impériale de Souabe s'était approprié. Le prince français conquit
Bataille de la Grandella. Naples en courant, battit à la Grandella, prit et fit
26 févr. 1266. mettre à mort le jeune Conradin, son compétiteur. Maître des Deux-Siciles, il détermina le roi à s'emparer du nord de l'Afrique, au profit commun de sa famille et de la chrétienté.

1270. Louis débarqua près de Tunis, mais son armée fut dévorée par le climat et lui-même mourut sur la
1270-1273. cendre. Son fils, Philippe III, continua toutefois la guerre et ne revint en France qu'après avoir soumis les Tunisiens au tribut. D'abord il réunit au domaine royal le comté de Toulouse, après quoi il maria l'héritier de la couronne à l'héritière de Navarre; il fit don-
1273-1281. ner par le pape le trône d'Aragon à son second fils Charles de Valois, et tenta de dominer en Castille. Le malheur de ses armes, le massacre des Angevins, en Sicile (vêpres siciliennes), déconcertèrent ces projets d'établissement en Espagne et reportèrent vers le nord l'activité des Capétiens.

Philippe IV, ou le Bel, employa son long règne à élever le pouvoir monarchique au-dessus des institutions qui jusqu'alors avaient balancé, partagé ou entravé ce pouvoir. Mais on ne combat point sans auxiliaires; on ne détruit une des forces vives de l'ordre social qu'en lui opposant une autre force. Philippe, à l'exemple de son aïeul, s'appuya sur les légistes et sur les masses populaires; il favorisa partout, hors de ses domaines, l'esprit de liberté qui déjà minait les grands feudataires; enfin il donna une existence gouvernementale à la bourgeoisie en convoquant aux états généraux les députés des communes du royaume.

Les guerres extérieures ne sont qu'un accessoire de son règne et des règnes de ses fils; après des hostilités sans portée avec l'Aragon terminées par le traité de 19 févr. 1291.
Tarascon, il fut sourd aux instances du pape en faveur de l'Orient, et eut hâte de s'attaquer aux grands fiefs.

Édouard Ier d'Angleterre était aux prises avec les 1294.
Écossais; Philippe lui acheta le Quercy sans le payer, et, après cette provocation, il fit prononcer, sur le même prince, sous les plus vains prétextes, la confiscation de la Guienne. Édouard, selon les traditions, noua contre la France une coalition dans laquelle entrèrent les princes de l'empire et le comte de Flandre qui s'était aliéné ses riches sujets.

Philippe rassemble son armée, assiége Lille, bat par 2 juin au 9 oct. 1297.
ses lieutenants deux corps de secours, prend la place, entre sans résistance dans Courtrai, dans Bruges, dans plusieurs autres villes, pendant que les Impériaux, conduits par le comte de Bar, sont battus en Champagne.

Les confédérés aux abois demandent une trêve; lorsqu'elle est expirée, Philippe, qui s'est fait un parti parmi les bourgeois flamands, épie le moment où Édouard est rappelé en Écosse, reprend les armes et

1300. met en prison le comte Gui de Flandre, qui se rend volontairement.

Son fief fut saisi; on y établit un gouverneur français, et, avec une plus sage conduite, on fût peut-être resté dès lors en possession de cette florissante province, où l'industrie et le commerce avaient pris un développement immense. Mais les nobles à qui Philippe confiait les hautes dignités militaires n'étaient point dans la confidence de sa politique qu'ils n'eussent peut-être point servie. Son lieutenant offensa les

21 mars 1302. Flamands; la corporation des tisserands de Bruges, soulevée contre lui, le chassa et se porta en armes au-devant de 20 000 chevaliers qui accouraient à toute bride, impatients de les châtier et de les mettre à rançon.

Bataille de Courtrai. 11 juillet. Les Flamands se rangèrent sous Courtrai, derrière un fossé large et profond dans lequel leurs brillants adversaires n'hésitèrent pas à lancer leurs chevaux; mais cette témérité fut cruellement punie; les assaillants ne purent escalader le talus opposé, et presque tous périrent sous les coups de ce qu'ils regardaient comme une cohue d'artisans.

Le roi, transporté de colère, marcha contre les vainqueurs; ils levèrent 60 000 hommes et le tinrent en respect pendant toute une campagne. L'année suivante, comme ils cherchaient à couvrir Lille, il

Bataille de Mons-en-Puelle. Sept. 1304. remporta la victoire signalée de Mons-en-Puelle; cependant ils ne cédèrent point, et il reconnut leur indépendance en gardant seulement Lille, Douai et Orchies.

Toutes ses préoccupations se concentrèrent sur ses plans de réforme : c'est à lui que l'on doit l'établissement d'une justice permanente à Paris, où il rendit le parlement sédentaire; il fonda les grandes charges de la maison royale; il établit des officiers royaux dans

toutes les provinces; il fut entraîné par l'institution d'une nouvelle forme administrative à organiser un régime fiscal et à admettre dans les assemblées nationales, qui prirent le nom d'états généraux, des représentants du tiers état, à qui il reconnut le droit de consentir la levée des impôts; il consacra la séparation des laïques et des clercs en interdisant à ceux-ci les fonctions judiciaires et celles qui s'y rapportent; mais il porta de plus rudes coups à la suprématie, jusque-là incontestée, de la cour de Rome; il rompit violemment avec le pape Boniface VIII, le fit enlever et outrager dans Agnagni, intenta à sa mémoire un procès scandaleux et eut assez d'influence pour le faire remplacer, après sa mort, par Clément V, qui fut l'instrument docile de sa volonté; enfin il détruisit le puissant ordre des templiers, corporation chevaleresque et religieuse, née des croisades, qui, par ses grandes richesses et ses affiliations dans toute l'Europe, eût peut-être tout dominé.

Les trois fils de ce roi si actif, Louis X, Philippe V, 1314-1328. Charles IV, moururent sans enfants mâles, et cette assemblée des états généraux, qu'il avait instituée pour l'aider à lever des impôts, fut appelée à interpréter la loi salique, ou, en d'autres termes, à disposer de la couronne qu'elle décerna à son neveu Philippe de Valois, au détriment de son petit-fils Édouard III, roi d'Angleterre, fils d'Édouard II et d'Isabelle de France.

Avant de passer outre, il est à propos de mentionner un édit de Louis X pour rendre la liberté aux serfs, édit motivé sur le droit de nature, *selon lequel chacun doit naître franc*, et sur ce que la servitude des particuliers est un malheur public.

Sous la première branche de la troisième race, la plupart des familles suzeraines s'éteignirent, et le domaine royal qui, à l'avénement de Hugues Capet, ne

comprenait que l'Ile-de-France, la Picardie et l'Orléanais, s'accrut du Berri, de la Normandie, du Vermandois, de la Touraine, du Languedoc, du Lyonnais, de la Champagne et du noyau de la Flandre française.

Les modifications dans la composition des armées, dans leur ordonnance, dans la manière de combattre, de se recruter, de marcher, de camper, furent en rapport avec les transformations sociales.

Dans les guerres privées ou guerres purement féodales, la valeur individuelle décidait de tout; il n'y a point de légendes authentiques de ces exploits obscurs; mais les surnoms des suzerains, des héros de ces temps, en disent assez : c'est *Longue-Épée*, *Taillefer*, *Tête-d'Étoupes*, *Fier-à-Bras*, etc.

Toute l'éducation tendait à fortifier le corps et à rendre habile à tous les exercices; elle s'ébauchait dans les châteaux et s'achevait dans les tournois, jeux militaires où la victoire appartenait à celui qui désarçonnait, à grands coups de lance, un certain nombre de concurrents.

Dans les batailles, les hommes d'armes, la tête couverte d'un casque à visière fermée, enveloppés d'une armure de fer ou de bronze, montés sur des chevaux dont la tête, le poitrail et la croupe étaient cuirassés, ayant au côté dague et longue épée, au bras gauche rondache, écu ou bouclier, au poing droit une lance, et souvent, pendant à l'arçon droit, une lourde masse d'armes, se rangeaient en haie de part et d'autre, s'élançaient à toute bride, au signal des trompettes, la lance en arrêt, et se heurtaient en s'écriant Montjoye-saint-Denis! Ceux qui n'étaient point abattus se retournaient, reprenaient champ et recommençaient la charge jusqu'à ce que la victoire fût acquise ou définitivement enlevée à leur parti.

Sous eux les *varlets*, les tenanciers du dernier

ordre, formaient une sorte de cavalerie légère, et les serfs, à pied, employés plutôt comme ouvriers, maréchaux ou autres, et comme bêtes de somme que comme soldats, armés de frondes, d'arcs, de demi-piques, d'épieux, n'étaient qu'une foule confuse destinée à être sabrée à plaisir ou foulée aux pieds des chevaux.

Les arrière-fiefs devaient leurs hommes d'armes aux fiefs, et tous étaient légalement redevables envers la couronne d'un contingent qu'elle fut longtemps impuissante à convoquer, contingent déterminé d'après un rôle où le nombre assez limité des jours de service était fixé.

La chevalerie était l'âme de ces réunions; elle se subdivisait 1° en chevaliers *bannerets* ou châtelains armés chevaliers qui, sans être grands feudataires, faisaient marcher sous leur bannière un certain nombre de vassaux, quelquefois plusieurs milliers, mais au moins quatre à cinq, et seize chevaux; 2° en chevaliers bacheliers qui, ayant fait preuve de quatre quartiers de noblesse, avaient reçu l'ordre, mais ne pouvaient *lever bannière*. Les uns et les autres avaient leurs écuyers et leurs pages.

Les croisades régularisèrent l'aveugle impétuosité des premiers temps; lorsque des masses considérables parcoururent, au travers de populations hostiles, d'énormes distances comme celle du Rhin au Bosphore, et du Bosphore à Jérusalem, elles se façonnèrent à marcher militairement en colonnes, à camper, à combattre selon des règles antiques mais oubliées. Elles eurent à enlever d'abord puis à défendre les places de la Syrie; elles firent revivre l'usage des *engins*; à leurs armes elles ajoutèrent l'arbalète (arc à affût et détente) et Philippe Auguste eut, outre des sergents d'armes pour sa garde, des corps d'arbalétriers à pied et à cheval.

L'affranchissement des communes rendit du nerf à l'infanterie; elles levèrent librement des milices; leurs archers devinrent redoutables; ils s'exercèrent avec toute l'ardeur que donne la liberté et ils ne tardèrent pas à braver la chevalerie, sans autres armes que leurs flèches et leurs coutelas. Le temps de leur service était nécessairement restreint, mais la solde les mit à la disposition des rois, et les populeuses communes de
1137-1140. Flandre exportèrent en tous pays des aventuriers à pied et à cheval connus sous les noms de Brabançons, routiers, cotereaux.

Alors, outre les chevaliers, les écuyers et les pages, il y eut à cheval des combattants que l'on nomma routiers, sergents d'armes, clients, satellites, arbalétriers, tantôt mercenaires, tantôt fournis par les hommes de fiefs ou les communes. Outre les serfs, il y eut à pied, dans une tenue formidable, des sergents d'armes armés de pied en cap, des routiers, des archers, des enfants perdus, des piquiers, des satellites, des arbalétriers et des ribauds, soldats d'élite, grenadiers de l'époque.

On peut se figurer ces troupes en marche et l'éclat des armes de l'infanterie comme de la cavalerie. Au-dessus de chaque corps, le vent agite la bannière armoriée de la commune ou du seigneur à qui il appartient. Si le roi est présent, on voit flotter l'étendard royal, et, s'il s'agit d'une grande expédition, l'oriflamme, bannière de l'abbaye de Saint-Denis, qu'il est allé prendre lui-même solennellement, et, qu'à partir de Louis le Gros, la dévotion des Capétiens a substitué à la bannière et à la chape de Saint-Martin, employées dans les mêmes circonstances, pendant les deux premières races.

A défaut du roi, l'armée était commandée par des dignitaires dont le plus ancien est le grand maître ou grand sénéchal de France, charge héréditaire dans la maison d'Anjou.

Au grand maître succéda le sénéchal ; le dernier fut Thibaud comte de Blois, et après lui le connétable prit le commandement en chef, d'abord (pendant soixante-treize ans) par commission, puis enfin de droit.

Ses lieutenants furent 1° les maréchaux de l'host, dont la mission spéciale était de se porter au-devant des troupes qui arrivaient au camp, pour leur distribuer leurs quartiers; 2° le grand maître des arbalétriers ; 3° l'amiral ; 4° le capitaine général ; puis, en sous-ordre, le porte-oriflamme, le prévôt, le maître d'office, les fourriers.

Lorsque l'armée manœuvrait, elle était précédée d'un détachement où se trouvaient les fourriers pour tracer le camp de la journée. Venait ensuite l'avant-garde sous les ordres immédiats du connétable, puis les arbalétriers, corps très-nombreux et à leur tête le grand maître, puis le corps de bataille où était le roi, puis l'arrière-garde composée de soldats d'élite.

Il y a peu de renseignements sur les campements, cependant on peut conjecturer qu'on ne se retranchait point, mais que l'on se couvrait de quelque obstacle naturel, comme une rivière, derrière laquelle on dressait les tentes selon l'indication des maréchaux et des fourriers, et vraisemblablement selon l'ordre de marche ou de bataille.

Malgré les perfectionnements de l'infanterie, la cavalerie avait conservé sa prépondérance; tout le reste ne remplissait qu'un rôle accessoire qui consistait surtout à la harceler, sinon pour ouvrir la ligne qu'elle formait, du moins pour la plier et interrompre sa continuité.

Malheur à celle qui fléchissait ; ses adversaires épiaient ce moment pour charger avec plus de chance. Il arrivait aussi que soudain les chevaliers se pelotonnaient pour écraser les importuns qui osaient troubler leurs rangs.

Sauf à Courtrai, ce fut toujours la gendarmerie, c'est-à-dire la cavalerie, qui décida de la victoire. Mais c'est dans les siéges que se développèrent le courage et le talent militaire des nouveaux venus de l'armée.

Les machines de guerre, à peine employées de Clovis à Charlemagne, tout à fait oubliées après le premier empereur carlovingien, reparurent pendant les croisades.

Les places étaient à peu près ce qu'elles avaient toujours été : une simple muraille flanquée de tours et, en avant, un fossé. La maçonnerie était percée de mâchicoulis, ouvertures voûtées par où les assiégés pouvaient brûler, repousser, rompre les échelles des assaillants. Les portes s'ouvraient entre deux herses de fer qu'on levait et faisait tomber tour à tour.

On se remit à les assiéger régulièrement; on s'entoura du côté de la ville d'un mur de contrevallation, et du côté de la campagne d'un mur de circonvallation. On combla les fossés; on ouvrit la brèche à coups de bélier (grosse pièce de bois armée d'une tête de fer, qu'on ébranlait à force de bras), ou bien on poussa jusqu'au pied des murailles des tours mobiles (chats), dont les flancs s'ouvraient pour laisser sortir une longue poutre, armée de crochets de fer, qui saisissait les parapets et les démolissait; on pratiqua des mines en sapant les remparts après les avoir étançonnés à l'aide de solives enduites de résines auxquelles on mettait le feu quand l'ouverture était faite.

Cependant, assiégeants, assiégés se lançaient mutuellement des brandons enflammés, avec des arbalètes, et d'énormes blocs de pierre ou de métal, avec des balistes, avec des clides et des mangonneaux (jadis onagres et catapultes), pièces de bois chargées à leur extrémité de projectiles, et maintenues en arrière au moyen de ressorts que douze hommes tendaient à l'aide

de leviers. A la détente, des masses de sept cents kilogrammes s'élevaient dans les airs et retombaient à une distance quelquefois de mille mètres.

Après l'assaut, point de merci, et par un usage barbare qui s'est longtemps maintenu, une résistance trop opiniâtre était punie; on mettait à mort, même après une capitulation, le chef qui l'avait prolongée.

La guerre grandissant, les dignités militaires étendent leurs attributions; dès Philippe Auguste, on voit un maréchal de l'host prendre le titre de maréchal de France et commander en chef. Saint Louis nomme deux maréchaux; il institue la *ceinture militaire*, décoration surchargée d'or et de pierreries; il fonde le premier hôpital militaire, celui des Quinze-Vingts, triste legs des croisades. Enfin ces expéditions lointaines ont été l'occasion de la fondation des ordres de chevalerie monastique.

Depuis la destruction des templiers, deux de ces ordres subsistaient encore : 1° les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem (chevaliers de Rhodes puis de Malte); 2° les chevaliers de Saint-Lazare de Jérusalem.

QUATRIÈME PÉRIODE.

(1328-1483.)

DE PHILIPPE VI A CHARLES VIII.

Philippe VI (de Valois), né en 1293, roi en 1328, mort en 1350.

Connétables. Raoul III de Brienne; Raoul IV de Brienne, comte d'Eu.

Maréchaux. Mathieu de Trie; Robert Briquebec; Ancel de Joinville; Bernard de Moreuil.

Grands maîtres des arbalétriers. Étienne de la Baume (le Gallois) Mathieu de Roye (le Flamand); Robert d'Houdetot.

Jean (le Bon), né en 1320, roi en 1350, mort en 1364.

Connétables. Charles d'Espagne de la Cerda; Jacques Ier de Bourbon, comte de la Marche; Gautier VI, comte de Brienne, duc d'Athènes; Robert de Fiesnes.

Maréchaux. Charles de Montmorency; Robert Vaurin; Gui de Nesle; Édouard de Beaujeu; Hugues de Hangest; Jean de Clermont; Arnoul d'Audenham.

Grands maîtres des arbalétriers. Baudoin de Lens; Nicolas de Ligne.

Charles V (le Sage), né en 1337, roi en 1364, mort en 1380.

Connétable. Bertrand Duguesclin.

Maréchaux. Boucicaut; Jean de Neuville; Jean de Blainville; Louis de Sancerre.

Grands maîtres des arbalétriers. Hugues de Châtillon de Dampierre; Marc de Grimaut; Guichard, dauphin, sire de Jaligny.

Charles VI, né en 1368, roi en 1380, mort en 1422.

Connétables. Olivier de Clisson; Philippe d'Artois, comte d'Eu; Louis de Sancerre; Charles d'Albret; Wallerand de Luxembourg, comte de Saint-Pol; Bernard VII, comte d'Armagnac; Charles Ier, duc de Lorraine.

Maréchaux. Pierre de Craon; Boucicaut II; Jean de Rieux; Louis de Loigni; Jean d'Heilli; Amauri de Severac; Pierre de Rieux; Cl. de Beauvoir; Jean de Villiers de l'Isle d'Adam; Jacques de Montberon; De Vergi de Dampmartin; Jean de la Baume; Gilbert de Lafayette.

Grands maîtres des arbalétriers. Renaud de Trie; Jean de Bueil; Jean de Hangest; David de Rambures; Jean de Torsay; Jacques de la Baume: Hugues de Lannoy.

Maîtres et visiteurs de l'artillerie. Milet du Lion, 1378; Jean de Soisi; Matthieu de Beauvais; Jean Gaude; Nicolas de Mandreville; Jean Petit; Philbert de Molans; Pierre Bessonneau; Pierre Caresme; Raymond Marc et Guillaume Troye.

CHARLES VII, né en 1403, roi en 1422, mort en 1461.

Connétables. Jean Stuart, comte de Buchan; Arthur de Bretagne, comte de Richemont.

Maréchaux. Jean de Labrosse; Gilles de Laval de Retz; André de Laval de Loheac; Philippe de Culant; Jean de Talbot: Jean de Saintrailles.

Grands maîtres des arbalétrters Jean Malet de Gravile; Jean d'Auxi, non remplacé par Louis XI.

Maîtres et visiteurs de l'artillerie. Tristan l'Ermite; Jean Bureau; Gaspard Bureau.

LOUIS XI, né en 1423, roi en 1461, mort en 1483.

Connétables. Louis de Luxembourg, comte de Saint-Pol, exécuté en 1475 et non remplacé sous ce règne.

Maréchaux. Jean, bâtard d'Armagnac; Joachim Rouault; Wolfart de Borselle; Pierre de Rohan de Gié.

Maîtres et visiteurs de l'artillerie. Helion le Groing; Louis de Crussol-Beaudinier; Gobert de Cadiot; Guillaume de Bournel; Jean Cholet; Bertrand de Samand; Perceval de Dreux; Guillaume Picard; Jacques Ricard de Genouillac dit Galiot et Helion de Montenard.

I. SUITE DES GUERRES AVEC LES FLAMANDS; RÉACTION CONTRE LA BOURGEOISIE; GUERRES AVEC L'ANGLETERRE.

Le temps a marché; la royauté n'est plus, comme celle de Hugues Capet, un droit de suzeraineté illusoire sur des vassaux insoumis; mais à tout ce qui résistait jadis elle a substitué les états généraux qui peuvent l'entraver à leur tour. Toutefois les Valois ont des sujets, des finances, une autorité respectée.

Dans toute l'Europe, le moyen âge s'est diversement modifié. Les empereurs se sont effacés devant les grands feudataires qui composent le corps électoral; l'héritier prétendu des Césars ne peut disposer d'aucune autre force que celle de ses propres domaines. Rome a perdu son prestige. La Suisse est affranchie. Les communes d'Italie, après avoir glorieusement défendu leur indépendance contre les princes allemands, après être parvenues sous leurs constitutions républicaines au plus haut point de prospérité commerciale, sont en proie aux factions et penchent vers leur déclin. L'Espagne est encore absorbée par sa lutte héroïque avec les infidèles. Il n'y a dans toute la chrétienté que deux gran-

des puissances dotées de gouvernements à la fois réguliers et énergiques, d'ailleurs analogues dans leur forme, quoique profondément différenciés par leur origine. En Angleterre, l'union des barons et des communes a opposé la grande charte aux empiétements de la couronne; l'amour des lois, de la liberté s'est répandu dans toutes les classes et a passé désormais dans les mœurs du pays. En France, le roi s'est prêté, dans son propre intérêt, à délivrer les masses populaires de l'oppression féodale; mais il n'a donné que des libertés locales; il n'y a point encore d'esprit public; l'accession toute récente du tiers état aux affaires peut faire naître et régulariser des sentiments généraux d'association et d'indépendance; mais on est accoutumé à attendre d'en haut l'initiative, et l'avenir dépend du caractère personnel du prince.

Par malheur, Philippe VI ne comprit, ne convoita que le pouvoir absolu. Depuis le désastre de Courtrai, la chevalerie nourrissait contre les bourgeois un sombre ressentiment. Tous les feudataires inclinaient à faire cause commune avec le comte de Flandre contre ses indomptables sujets. Cette tendance les mettait à la disposition du roi de France s'il épousait leur querelle. Il n'y manqua pas; il tira l'épée en faveur du principe chevaleresque; il conquit l'affection de la haute noblesse, qui se fit un devoir d'embellir les fêtes de sa fastueuse cour et de se subordonner à une couronne dont la splendeur effaçait l'éclat des couronnes de duc et de comte. Édouard lui-même lui prêta hommage; mais il provoqua la rivalité de ce prince, et les deux nations qui tenaient en leurs mains les destinées de l'Occident, ces deux nations qui ne s'étaient heurtées jusque-là que dans des querelles féodales, furent entraînées à une longue et sanglante lutte d'où sont nées, pour des siècles, les plus fu-

nestes préventions, mêlées à de justes motifs de défiance.

Aux fêtes de son sacre, Philippe convoqua la noblesse contre les bourgeois flamands; 170 bannières de France, de Navarre, de Hainaut, de Lorraine, de Bar (ces trois derniers fiefs relevaient de l'empire) se rendirent à Arras. On en forma six divisions, et, parmi les chefs de cette grande armée, il y eut, outre Valois, les rois de Navarre, de Bohême, les ducs de Lorraine, de Bourgogne, de Bourbon, le dauphin viennois, et une foule de comtes, barons ou chevaliers. On marcha sur le Mont-Cassel, où étaient postés les Flamands; ceux-ci, vers le soir, descendirent de la montagne au nombre de 16 000, firent irruption dans le camp, et pénétrèrent jusqu'au pavillon où le roi désarmé était à table. Le premier choc fut en leur faveur; mais toute cette chevalerie, qu'ils avaient cru surprendre, n'avait pas encore déposé ses armures. Elle se reconnut, elle se rallia, elle enveloppa les assaillants et en fit un affreux carnage; presque tous périrent. Le comte Louis de Flandre rentra triomphant dans ses turbulentes villes et se vengea par de nombreux supplices. Cependant, Philippe, sous prétexte d'une croisade, fit de grands apprêts; il loua des galères aux Génois; il enrôla des arbalétriers de cette nation, renommés par leur adresse; en même temps, il secourut les Écossais aux prises avec Édouard, et il négocia la future réunion au domaine royal du Dauphiné et de la Bretagne. Ces mesures menaçantes effrayèrent Édouard, qui chercha des alliés en Allemagne, et, comme les rôles étaient intervertis, le prince anglais s'associa aux bourgeois flamands, qui le reconnurent comme roi de France. Alors il revendiqua la couronne et l'on commença les hostilités en Flandre, en Hainaut, en Artois,

1328.

Bataille de Cassel. 23 août.

1332 et suiv.

1340.

en Guienne, en Bretagne. Cette guerre dura trois ans sans être remarquable que par l'obstination de Philippe à éluder une bataille. Ses astrologues lui avaient
Combat naval de l'Écluse. 24 juin. prédit qu'Édouard lui serait funeste! Sa flotte eut d'abord du succès, mais elle fut détruite dans la rade de l'Écluse, et ses craintes superstitieuses s'en accrurent. Une trêve mit fin à ces opérations confuses et ruineuses. On la renouvela plusieurs fois et l'on était près de s'entendre, lorsque Philippe, après avoir attiré à de grandes fêtes des chevaliers bretons de son parti, les fit mettre à mort, sous prétexte de trahison. Cette cruauté tourna contre lui la Bretagne tout en-
1345. tière; Édouard saisit l'occasion pour faire entrer dans la Garonne une armée conduite par le comte de Derby. Les Français se concentrèrent sur la Dordogne; battus deux fois, ils se dispersèrent et laissèrent l'Anglais s'emparer d'Angoulême.

1346. A cette nouvelle, Jean, fils aîné du roi, part pour Toulouse, rassemble 100 000 combattants, reprend Angoulême, et, pour resserrer pied à pied les Anglais sur la basse Garonne, assiége Aiguillon, au confluent de ce fleuve et du Lot. Derby appelle des secours; Édouard part pour Bordeaux avec 200 voiles et 32 000 hommes, la plupart archers saxons, irlandais ou gallois.

Combat de Caen. 2 juillet. Les vents contraires le détournèrent de son but et le déterminèrent à débarquer en Normandie. Rien n'était préparé pour lui tenir tête; il écrasa les troupes qui se hâtèrent de se jeter devant Caen; il dévasta toute la rive gauche de la Seine et dressa ses tentes à Poissy, d'où ses coureurs, maîtres de la campagne, se répandirent pour piller toutes les résidences royales.

Philippe déploie l'étendard royal à Saint-Denis, convoque ses alliés, sa chevalerie, les milices des communes. Il ordonne que partout on harcèle les flancs,

les derrières de l'ennemi. Édouard se trouble, et, ne sachant où faire retraite, il passe la Seine, puis l'Oise pour courir en Flandre à marches forcées. Avec plus de vigilance on l'eût détruit; mais Philippe se laissa devancer. Cependant, animé de l'espoir de l'écraser sur les rives de la Somme, il s'élança sur ses pas. Édouard arrive découragé au bord de ce fleuve; tous les passages, tous les ponts sont gardés par 12 000 hommes, et à peu de distance Philippe accourt respirant la vengeance. Dans cette extrémité, on indique au prince anglais, non loin d'Abbeville, un endroit de la rivière que le reflux rend guéable; il s'y rend en hâte, bat ou gagne les troupes rangées sur l'autre rive et fait halte cinq lieues plus au nord, à Crécy, dans une bonne position, adossé à une colline, flanqué par des bois. Pendant ce temps, Philippe, oubliant les astrologues, traverse Abbeville au pas de course, atteint enfin son rival, qu'il tremble encore de laisser échapper, et commande aussitôt l'attaque. Les arbalétriers génois sont en première ligne; ils représentent qu'ils ont fait six lieues dans la journée; que la fatigue les accable; ils conjurent le roi de suspendre l'action et d'envelopper, avec ses forces doubles, des adversaires exténués de fatigue. Valois insiste avec colère; ils marchent, puis, frappés du flegme des Anglais, ils reculent et laissent un vide entre les deux armées. A ce moment, un orage éclate et détend leurs armes. Mais leur hésitation a mis le comble à l'impatience du roi; il les pousse au combat, et ils s'avancent en jetant de grands cris. A leur approche les archers anglais tirent de l'étui leurs arcs et font voler des flèches assurées. Les arbalétriers se mettent en déroute. «Que l'on passe sur le corps de cette ribaudaille,» s'écrie Valois. Les chevaliers s'élancent; mais les malheureux auxiliaires se révoltent; ils éventrent de leurs

16 août 1346.

24 août.

Bataille de Crécy. 26 août.

coutelas les chevaux qui les écrasent. La mort plane de toute part sur cette scène tumultueuse. Toutefois les chevaliers se dégagent du désordre, abordent et font plier la première ligne d'Édouard; mais ils chargent avec une folle impétuosité et se brisent enfin contre l'imperturbable discipline de soldats, levés pour la plupart dans les rangs populaires.

Les Anglais employèrent, pour la première fois, en plaine, quatre ou cinq petits canons ou bombardes. On avait déjà essayé, à divers siéges, sans trop de succès, ces armes nouvelles. Ici l'effet fut terrible; tout se dispersa, tout s'enfuit, et les vainqueurs comptèrent, sur le champ de bataille, 30 000 morts, dont 1 200 chevaliers, 80 seigneurs bannerets, le roi de Bohême, le duc de Lorraine, les comtes de Flandre, d'Alençon, de Salm. Philippe revint presque seul à Paris; Édouard traversa sans obstacle le reste de la Picardie, investit Calais et s'empara de cette clef de la France, après un siége mémorable par la longue résistance des citoyens, et le dévouement d'Eustache de Saint-Pierre, qui s'offrit avec cinq de ses compatriotes, pour apaiser par le sacrifice de leur vie, la colère du vainqueur.

Prise de Calais. Juillet 1347.

L'année suivante éclata la peste noire, dont, selon Froissart, *la tierce partie du monde périt;* les hostilités cessèrent; des trêves furent consenties et renouvelées jusqu'à la mort de Philippe. L'avénement de Jean n'amena pas une rupture immédiate, quoique les deux partis continuassent à escarmoucher sur tous les points et particulièrement en Bretagne. Au bout de six ans, la guerre fut sérieusement excitée par une action semblable à celle qui avait donné lieu à la désastreuse campagne de Crécy. Jean attira dans Rouen Charles le Mauvais, roi de Navarre, son ennemi personnel, accompagné d'une nombreuse suite de nobles

Mort de Philippe. 1350.

1356.

qu'il soupçonnait d'intelligence avec les Anglais. Il jeta Charles en prison et fit décapiter, sans procès, ses infortunés amis. Les familles des victimes se soulevèrent et attirèrent en Normandie les comtes de Derby et de Lancastre; en même temps le prince de Galles, qu'on nommait le prince Noir à cause de son armure, déboucha de Bordeaux à la tête de 12000 hommes. Jean dispersa sans peine les premiers, les contint en prenant Breteuil, et se porta sur la Loire pour déborder le prince qui s'était aventuré en Auvergne et en Berri, mais qui, à son approche, se hâta de revenir sur ses pas; les deux armées luttèrent de vitesse, mais l'Anglais fut atteint à Maupertuis, à deux lieues de Poitiers, et eut à peine le temps de se retrancher sur un terrain entrecoupé de collines, de vignes, de broussailles. L'armée royale, plus que double, pouvait l'envelopper; il le craignit et proposa de traiter sur les bases les plus favorables. Jean préféra courir les chances d'une bataille et prit des dispositions qui le perdirent.

Bataille de Poitiers ou de Maupertuis. 19 sept. 1356.

Un court défilé le séparait de l'ennemi; il commande à ses gendarmes de mettre pied à terre et ne laisse à cheval, en première ligne, que ses 300 plus braves chevaliers qu'il destine à franchir, tête baissée, le défilé, à foncer sur ses adversaires, à ouvrir une profonde brèche dans leurs rangs. Mais ce mouvement décisif échoue; la colonne d'attaque ne peut avancer, la nature du sol arrête ses pas, la main sûre des archers anglais y sème la mort et le désordre. Lorsque le prince Noir la voit hésiter, se troubler, s'amoindrir, il lance sur elle, prompte comme la foudre, sa propre chevalerie. Le choc est terrible; les Français plient, se dispersent et livrent, aux coups des victorieux, la masse des hommes démontés. Cependant, une troupe de cavaliers qui a tourné ceux-ci par la gauche, les charge à ce moment sur leurs derrières et sur leur

flanc. En un clin d'œil, ce n'est plus qu'une immense cohue; 6 000 hommes dont 800 chevaliers périssent; le roi et le plus jeune de ses fils rendent leurs épées.

Édouard, espérant obtenir du roi prisonnier des conditions meilleures que celles que la guerre la plus heureuse lui eût permis d'imposer, consentit à une trêve de deux ans. La situation du royaume de France, naguère si florissant, fut alors effroyable. Les bourgeois des grandes villes, et surtout ceux de Paris, exaspérés contre la noblesse, par la perte de ces grandes batailles où elle n'avait montré que de la cruauté et de la jactance, s'efforcèrent de s'emparer du gouvernement. Le prévôt des marchands, Étienne Marcel, avait déjà fait fortifier Paris et armé le peuple; secondé par l'évêque de Laon, Robert Lecocq, il dirigea les états que le fils aîné de Jean avait convoqués. Les états refusèrent au dauphin [1] les subsides qu'il leur demandait. Charles le Mauvais s'échappa de sa prison pour envenimer toutes les que-
1357-1359. relles. Les paysans, ceux que les seigneurs foulaient aux pieds en les nommant *Jacques bonhomme*, se redressèrent, dans toutes les provinces du nord, avec une fureur sauvage signalée par d'atroces massacres. Enfin, les aventuriers ne trouvant plus personne qui les payât, s'établirent à discrétion dans les campagnes et vécurent de pillage. Le dauphin, depuis Charles V, surmonta tous ces périls avec une habileté qui lui fit décerner le surnom de *Sage*. Il convoqua dans Compiègne une assemblée plus docile. Après avoir encore été chassé de sa capitale par de nouveaux troubles où Marcel perdit la vie, il y rentra triomphant; il écrasa la jacquerie, il réprima les plus audacieuses compagnies d'aventuriers et désarma Édouard en lui cédant

[1] Le fils aîné du roi portait ce titre; c'était à cette condition que le dauphin (souverain du Dauphiné) avait légué sa province à Philippe VI.

en toute propriété, par le traité de Brétigny, outre une somme énorme pour la rançon du roi, la plupart des provinces d'outre-Loire et un territoire de peu d'étendue autour de Calais. Charles comptait sur le temps, sur l'inconstance des seigneurs aquitains, sur la fidélité des Picards, pour déchirer ce traité humiliant qui ne fut jamais ponctuellement exécuté. On ne put réunir la somme stipulée, et Jean retourna en Angleterre où peu après il mourut. Traité de Brétigny. 8 mai 1360.

Sous ce règne désastreux, le domaine de la couronne, déjà agrandi sous le roi précédent par le legs du Dauphiné, recueillit l'héritage de la branche cadette des Capétiens, lequel comprenait la Bourgogne, la Franche-Comté et l'Artois. Mais Jean donna ces grands fiefs à son fils bien-aimé Philippe le Hardi, qui fonda la seconde maison de Bourgogne. Il donna, aux deux autres frères du dauphin, le Berri et l'Anjou, et créa ainsi une seconde grande féodalité qui faillit, comme la première, démembrer le royaume.

A peine roi, Charles délivra la France des compagnies ; il les enrôla sous Duguesclin, vaillant chevalier breton, et les envoya batailler en Castille où Henri de Transtamare disputait le trône à son frère Pierre le Cruel. Celui-ci fut renversé d'abord, puis remis en possession de sa couronne par l'intervention du prince Noir, qui battit Duguesclin à Navarrète. Mais des maladies ruinèrent l'armée anglaise et Duguesclin ramena la fortune en remportant la victoire décisive de Montiel, à la suite de laquelle Henri poignarda son frère. Ce fut le coup mortel pour la domination anglaise dans le midi. 1366. Bataille de Navarrète. 3 avril 1367. Bataille de Montiel. 14 mars 1369.

Les Aquitains, mécontents de l'expédition d'Espagne et des impôts qu'ils avaient payés, encouragés par l'affaiblissement de l'armée anglaise et par l'état maladif du prince, portèrent plainte contre lui devant Charles, qui le fit sommer de comparaître, comme son

vassal, à la cour des pairs. Avant d'aller plus loin, le roi attendit la victoire de Montiel; mais lorsqu'il fut assuré d'avoir dans Transtamare un allié fidèle, il
29 avril. jeta le masque et prit possession du Perche, du Quercy, du territoire cédé en Picardie. A ces nouvelles,
3 juin. Édouard III reprit le titre de roi de France et commanda de grands armements. Charles était en mesure; il fait prononcer la confiscation de toutes les provinces anglaises du continent et ordonne à ses trois frères d'entrer en campagne : au nord le duc de Bourgogne; au centre le duc de Berri; au sud le duc d'Anjou, dirigé par Duguesclin. Les trois princes, prévenant partout les troupes anglaises, firent des progrès rapides; le duc de Bourgogne osa même songer à descendre en Grande-Bretagne; les ordres de Charles le retinrent, et, à l'approche des armées ennemies, toutes les forces
Septembre. françaises se dispersèrent dans les places. *Point de batailles*, disait le roi. Le succès justifia ce plan aussi simple que contraire aux idées chevaleresques. Le prince Noir épuisa l'armée du midi au siége de Limoges, et il ternit sa gloire en faisant massacrer les
Octobre 1370. habitants. L'armée du nord dévasta sans résistance les plaines de la Picardie, de l'Ile de France, de la Champagne, de l'Orléanais; mais elle ne put prendre un point d'appui; les garnisons des forteresses qu'elle côtoya, la harcelèrent, la forcèrent de marcher toujours en masse, lui enlevèrent ses vivres, l'affaiblirent à chaque pas. Elle entra exténuée dans le Maine; alors le roi donna l'épée de connétable au vaillant Duguesclin et lui ordonna de l'achever. Elle fut atteinte à Pontvallain près de la Flèche, au passage de la petite rivière
Même date. de l'One et y essuya un échec. Ses débris se dispersèrent en Bretagne, et le vainqueur remontant la Loire, balaya le Berri, la Touraine, l'Anjou, le Limousin, le Rouergue.

Édouard voyait avec douleur la France lui échap-

per; il mit en mer une armée que la flotte castillane attaqua et détruisit dans la rade de la Rochelle. Enfin lui-même, avec son fils mourant et de nouvelles troupes, s'embarqua pour tenter un dernier effort; des tempêtes furieuses le rejetèrent sur les côtes d'Angleterre. Duguesclin eut le champ libre; il s'empara de toutes les villes en deçà de la Garonne, envahit la Bretagne et contraignit le duc à se réfugier près d'Édouard. Ce prince obtint les troupes qui n'avaient pu gagner la Guienne. Elles prirent terre à Calais, sous ses ordres et ceux du duc de Lancastre. Charles ne se départit pas de son inflexible système; il laissa, sans s'émouvoir, l'orage s'écouler, traverser les provinces du nord, se répandre en Bourgogne, en Auvergne, en Limousin. Les deux ducs, après une marche de deux cent cinquante lieues, arrivèrent à Bordeaux, réduits à 6 000 hommes hors d'état de combattre, qui aussitôt se rembarquèrent. Le duc d'Anjou, qui était resté immobile en Languedoc, se rendit maître de toute la rive gauche de la Garonne. Il ne resta plus aux Anglais, outre quelques châteaux, que Bayonne, Bordeaux et Calais. On signa une trêve de deux ans, pendant laquelle mourut le prince Noir, et peu après Édouard, laissant le trône à un enfant, l'infortuné Richard II.

Combat naval de la Rochelle. 23 et 24 juin 1372.

Fin de juillet 1373.

8 juill. 1374.

Trêve de Bruges. 27 juin 1375.

L'occasion d'une minorité fit sortir Charles de sa prudence habituelle; il crut pouvoir effacer la nationalité bretonne; cette province soulevée appela une armée anglaise qui entra en Picardie, et, comme les précédentes, ravagea les provinces du nord et du centre. Comme elles, elle fut près d'être anéantie au passage de la Sarthe, lorsque la mort du roi amena encore une trêve.

26 juill. 1381.

16 septemb.

Charles V fut le prince le plus extraordinaire de la branche des Valois; le premier, depuis l'établissement de la monarchie, on ne le vit jamais monter à cheval.

Renfermé dans ses châteaux, il suivait d'un œil tranquille les ravages de l'ennemi : *Cette fumée*, disait-il, *ne me dépouillera pas de mon héritage.* Il avait compris que les guerres féodales et chevaleresques avaient fait leur temps ; il employa les compagnies de préférence aux chevaliers ; il donna le premier grade, malgré son obscure naissance, au premier homme de guerre de ses armées; par la création d'une maréchaussée, il institua une force publique permanente où la formation des armées modernes était en germe. Enfin il centralisa le pouvoir et l'administration, et, profitant de la lassitude du pays, des excès de la jacquerie, il remplaça : les états généraux par des assemblées de notables, les chartes des communes par des prévôtés royales.

II. SUITE DE LA RÉACTION CONTRE LA BOURGEOISIE ET DES GUERRES AVEC L'ANGLETERRE; DÉSASTRES DE LA CHEVALERIE.

Sa fin prématurée remit tout en question. Charles VI avait à peine douze ans, et ses trois oncles ne songèrent qu'à leurs propres intérêts. Le duc d'Anjou pilla le trésor pour faire à Naples une expédition aventureuse où il perdit toute son armée et mourut de maladie. Le duc de Bourgogne, qui avait épousé l'héritière de Flandre, ne s'occupa plus que d'agrandir encore, par des alliances, sa brillante maison. Le duc de Berri n'eut d'autre souci que d'obtenir un riche gouvernement.

Expédition de Naples. Juin 1382. — Octob. 1384.

Toutes les factions se ranimèrent, et la bourgeoisie de Gand, en chassant le comte de Flandre, donna le signal d'une insurrection qui menaça d'embraser tout le nord de la France. Paris, Rouen s'émurent; mais Bruges, par rivalité pour Gand, donna asile au comte

qui mit sur pied 40 000 combattants. Le chef des Gantois, Philippe d'Arteveld, y marcha avec 5 000 hommes, culbuta la cohue de Bruges, et entra triomphant dans cette ville humiliée. 3 mai 1382.

Le comte s'enfuit à Lille, et invoqua le secours du jeune roi; Charles monte à cheval, 60 000 hommes se lèvent spontanément, y compris 12 000 nobles, brûlant d'écraser les révoltés et de venger l'affront de Courtrai. D'Arteveld est défait entre cette ville et Rosebecque; il périt avec 26 000 des siens; les vainqueurs rasent Courtrai, rentrent dans Paris la lance au poing, désarment la bourgeoisie et la dépouillent de ses franchises. Bataille de Rosebecque. 27 novembre.

Mais les Flamands ne furent point abattus, ni les factions assoupies. La démence du roi leur donna un surcroît d'audace. Bientôt tout le pays fut partagé en deux partis irréconciliables : d'un côté Louis d'Orléans, frère du roi, la noblesse, le midi; de l'autre son cousin, Jean de Bourgogne, la bourgeoisie, le nord. Au riche héritage paternel, Jean venait de joindre, du chef de sa mère, la Flandre, et, du chef de sa femme, le Brabant et la Hollande. On le nommait sans Peur, ce qui voulait dire sans scrupule. Il fit assassiner, dans Paris, son rival dont le parti prit le nom du comte d'Armagnac, beau-père du jeune duc d'Orléans. Les Bourguignons, les Armagnacs dominèrent tour à tour à Paris qu'ils remplirent de leurs excès, lorsque Henri V, roi d'Angleterre, débarqua entre Honfleur et Harfleur à la tête d'une puissante armée, et commença la seconde période de la guerre. Ses débuts furent désastreux; il fit capituler Harfleur, mais il perdit une multitude des siens, et apprenant que toute la noblesse de France, ralliée autour des Armagnacs, les maîtres du moment, marchait à lui, il se hâta de prendre la route de Calais. Ses adversaires le gagnèrent de vitesse,

Démence du roi. 1392.

1404.

Assassinat du duc d'Orléans. 23 sept. 1407.

Henri V débarque en France. 14 août 1415.

mais au lieu de couvrir la rive droite de la Somme, ils
Bataille d'Azincourt. 25 octobre. poussèrent follement jusqu'en Artois, et coupèrent la retraite de Henri en se rangeant à Azincourt (à quatre lieues de Saint-Pol). Le roi anglais, prévenu par des forces quadruples, fit des propositions que l'on refusa, comme celles du prince de Galles à Poitiers; puis le comte d'Albret qui, en sa qualité de connétable, commandait l'armée, perdit la bataille par des fautes analogues. Il lança ses hommes d'armes sur un terrain fangeux, détrempé par la pluie, où les chevaux enfoncèrent et restèrent immobiles. Les archers anglais n'eurent que la peine de viser; ils tuèrent 6000 hommes dont 1400 chevaliers. Ceux qui ne purent fuir demandèrent à grands cris à se rendre. Les vainqueurs étaient en si mauvais état qu'ils eurent à peine la force de se traîner jusqu'à Calais. Henri s'embarqua et ne tarda pas à revenir avec des troupes fraîches qu'il conduisit en Normandie.

La défaite de la noblesse mit le comble à son impopularité. Le comte d'Armagnac s'empara toutefois du pouvoir; mais après trois ans d'une domination tyrannique, il y eut contre lui des soulèvements furieux;
29 mai 1418. les Bourguignons l'emportèrent, entrèrent triomphants dans Paris, et massacrèrent les Armagnacs. Ceux-ci crurent prendre une revanche décisive en assassinant, au pont de Montereau, sous les yeux du dauphin, le terrible duc de Bourgogne; ils faillirent
10 sept. 1419. perdre la France.

Pendant ces années de tyrannie, de troubles, Henri V renforça son armée, soumit pied à pied la Normandie,
19 janv. 1419. et fit capituler Rouen après un siége long et meurtrier. Le parti bourguignon et le jeune duc Philippe, exaspérés par le meurtre de Jean sans Peur, se jetèrent
1420. dans ses bras. Paris fut livré aux Anglais; on déclara Henri héritier de la couronne en sa qualité de gendre

du roi ; le parlement condamna le dauphin comme meurtrier et le bannit du royaume.

Les Armagnacs, le jeune Charles se réfugièrent au delà de la Loire; mais ils conservèrent de nombreuses places dans toutes les provinces, surtout en Picardie où le parti fut assez fort pour tenir la campagne. La guerre se répandit en tous lieux, guerre que les Anglais firent avec cruauté. Au nord, la victoire de Mons-en-Vimeu leur donna l'ascendant. Mais comme le duc de Clarence, frère de Henri, cherchait à s'affermir dans la vallée de la Loire et assiégeait Baugé à la tête de 8 à 10 000 hommes, le maréchal Lafayette le mit en déroute et tua 2 000 des siens. D'un autre côté, le dauphin, pour se frayer la route de la Champagne, investit la ville bourguignonne de Cosne, et s'éloigna précipitamment à l'approche du duc Philippe que suivait une nombreuse armée.

Bataille de Mons-en-Vimeu. 31 août 1421.

Bataille de Baugé. 23 mars 1421.

Juillet 1422.

Ainsi les deux partis se balançaient lorsque Henri V et, peu après, Charles VI moururent. Henri VI, enfant de deux ans, fut proclamé, sous la régence du duc de Bedford. Deux étrangers pour gouverner la France! Hors de Paris, le sentiment national se révolta; les Armagnacs s'en prévalurent; leurs armées franchirent la Loire; le dauphin avait déjà pris le titre de roi.

III. EFFORTS DE LA FRANCE POUR EXPULSER LES ANGLAIS; LUTTES AVEC LA SECONDE MAISON DE BOURGOGNE.

L'élan des Armagnacs n'eut pas de succès; les deux armées furent complétement battues, l'une à Cravant sur les rives de l'Yonne, l'autre à Verneuil en Normandie. Charles VII se retira en Touraine, où, sans trop de souci de l'avenir, il sembla ne songer qu'à perdre gaiement son royaume, pendant que son connétable

Bataille de Cravant. 1er juill. 1423.

Bataille de Verneuil. 17 août 1424.

Richemont bataillait vaillamment en Bretagne. Les Anglais résolurent alors de porter le coup mortel à ce
Siége d'Orléans. 12 oct. 1428. parti énervé. Orléans était la clef des provinces d'outre-Loire; ils rassemblèrent une armée formidable, investirent la place et l'entourèrent de bastilles. Les compagnons de Charles s'émurent; mais en voulant couper un convoi de vivres, ils furent honteusement
Journée des harengs. 12 févr. 1429. battus, et on appela cette défaite *la journée des harengs*, à cause de la nature du convoi.

24 février. Les Armagnacs étaient perdus lorsque parut, à la cour de Chinon, une pauvre fille de Domremy, âgée de dix-huit à vingt ans, annonçant avec une fermeté naïve *qu'elle avait commission expresse de Dieu de secourir la ville d'Orléans, puis de faire sacrer le roi à Reims, étant*, disait-elle, *sollicitée à cela par de fréquentes apparitions des anges et des saints*. C'était Jeanne d'Arc, la Pucelle d'Orléans. Après de longues hésitations, le roi se décida à essayer *de ce moyen de guerre*. On arma Jeanne de toutes pièces; on lui donna une grande épée de chevalier; on lui permit de prendre rang dans un corps de secours que le maréchal de Rieux, Dunois et les plus vaillants hommes d'armes conduisirent sur
28 29 avril. la ville assiégée. L'expédition réussit; Orléans fut ravitaillée. Jeanne, Lahire se jetèrent dans ses murs, et ne cessèrent point de faire d'audacieuses sorties. Les bastilles des assiégeants furent enlevées une à une. On crut dans les deux camps au pouvoir surnaturel de l'héroïne; mais les Anglais ne manquèrent pas d'attribuer ce pouvoir au démon, et en frissonnèrent de crainte; partout où brillait sa bannière, ils fuyaient éperdus. Enfin, jusque dans leur île, la terreur inspirée par la *sorcière* était si vive que les archers, appelés à la guerre par le recrutement, se cachaient au fond des bois plutôt que d'aller la combattre. Il devint bientôt impossible de tenir devant elle. Les ennemis

levèrent honteusement le siége; ils laissèrent emporter, l'épée à la main, les petites places de Jargeau, Beaugency et Meun dont ils s'appuyaient; enfin ils furent battus à Patay, au milieu des plaines de la Beauce, et ne trouvèrent de refuge que dans Corbeil. Aussitôt Richemont attaqua Marchenai au-dessous d'Orléans, et l'amiral Louis de Culant, remontant la Loire, réduisit les places de Gien, Bonny, Cosne et la Charité. L'impulsion était donnée; le roi, escorté de 12 000 hommes, partit résolûment pour Reims, prit Troyes, Châlons, entra dans la ville du sacre au son des cloches, aux acclamations des habitants, ayant à ses côtés la merveilleuse enfant qui l'avait sauvé. Le sacre accompli, Jeanne, croyant sa mission terminée, voulut déposer son armure; on la retint malgré ses instances, malgré ses tristes pressentiments.

Bataille de Patay. 18 juin.

6 juillet.

Cependant Charles n'était plus le représentant d'un parti détesté. Aux yeux des citoyens, c'était le roi de France, le successeur légitime des Capétiens; l'armée royale, grossie à chaque pas, marcha sur Paris. Laon, Soissons, Beauvais, Compiègne, toutes les villes lui ouvrirent avec joie leurs portes; mais elle échoua devant Saint-Denis, et fit sur la capitale une tentative infructueuse. Alors le roi retourna au delà de la Loire, et peu après Jeanne se jeta dans Compiègne que les Bourguignons assiégèrent. Elle fut prise dans une sortie, par l'imprudence ou la trahison du gouverneur, et vendue aux Anglais qui se vengèrent ignominieusement en faisant brûler, comme sorcière, cette femme héroïque dont le nom, au milieu de cette époque sanglante et corrompue, brille de l'éclat le plus pur. Son supplice ne rétablit pas les affaires de Henri VI, qui ne cessèrent de décliner jusqu'au moment où le duc de Bourgogne, au prix de la cession des places de la Somme et de l'Auxerrois, se rapprocha de Charles VII,

29 août.

Jeanne prisonnière. 24 mai 1430.

Elle est brûlée vive. 30 mai 1431.

Paix d'Arras avec le duc de Bourgogne. 21 sept. 1435.

et tourna ses armes contre l'ennemi commun. Bientôt Bedford mourut; le connétable battit les Anglais à
Avril 1436. Saint-Denis, et Paris ouvrit ses portes non sans avoir, dans un accès de fureur, écrasé sa garnison anglaise. Toutefois, il fallut encore vingt ans de guerre pour enlever aux vaincus toutes les places et châteaux de la Normandie et de l'Aquitaine. Bordeaux fut la dernière, et il ne leur resta enfin que Calais.

Pendant ces longues années que les calamités inséparables des grandes guerres rendirent bien pénibles, Charles reprit les plans administratifs de son aïeul; il réforma la gendarmerie; il améliora la législation et
La praguerie. 1440. fit rédiger les coutumes. L'ancien parti armagnac ne vit point sans dépit ces innovations populaires. Les seigneurs se liguèrent, avec le dauphin, pour limiter un pouvoir qu'ils n'avaient entendu élever que dans leur intérêt. Charles, le connétable, Dunois, 800 lances, 3 000 archers bien disciplinés, sillonnant rapidement le Poitou, le Bourbonnais, saisirent les places des confédérés et les réduisirent à merci.

1444. On fit avec l'Anglais une trêve pendant laquelle le dauphin, à la tête de 20 000 combattants, partit pour l'Alsace sous prétexte de secourir la maison d'Autriche contre les Suisses, mais en réalité dans le but de délivrer le royaume des compagnies qui le dévoraient.
26 août. Les Suisses (4 000) livrèrent, à Saint-Jacques, une bataille terrible où, dit-on, ils périrent tous, mais après avoir tué la moitié des Français. Louis s'éloigna et rejoignit son père qui assiégeait Metz; cette ville acheta sa délivrance et la paix. Ce fut alors que le roi se sentit assez puissant pour organiser définitivement la force publique. Il fixa le nombre des compagnies; il institua un corps permanent de fantassins ou archers; il licencia le reste des bandes qui s'écoula sans désordre; enfin, il logea ses troupes dans les villes, qui

bientôt rachetèrent cet impôt en nature, par une taille perpétuelle appliquée à la solde.

C'est avec ces nouvelles armées que Charles et Du- 1449-1461.
nois achevèrent la conquête de la Normandie et de la Guienne.

Les dernières années de ce long règne furent trou- 1455-1456.
blées par les rébellions du comte Jean V d'Armagnac et du dauphin. L'armée royale saisit les fiefs du comte et marcha sur le Dauphiné, pour réprimer l'attitude féodale du prince et le ramener à la cour. Après de longues négociations, Louis se réfugia dans les États du duc de Bourgogne et le roi prit possession de son apanage qui fut incorporé à la France. De graves débats s'élevèrent alors entre Philippe le Bon et Charles; mais ce dernier s'affaissait; sa santé déclina, son esprit s'en ressentit; il crut que le dauphin cherchait à le faire empoisonner, et finalement il se laissa mourir d'inanition.

A l'avénement de Louis XI, il ne reste plus de l'ancienne grande féodalité que le duché de Bretagne, dont le titulaire, François II, n'est pas moins insoumis que ses devanciers. L'Angleterre possède encore Calais, mais les guerres civiles entre les maisons de Lancastre et d'York lui ôtent toute action sur le continent. La Flandre et la Bourgogne, réunies sur une même tête; la Provence, le Maine, l'Anjou partagés entre le roi René et son père Charles; le comté d'Alençon, le duché d'Orléans appartiennent, comme apanages, à quatre branches de la famille royale. Le Berri a été donné au même titre à Charles frère du roi.

Au-dessous des maisons apanagées, les Bourbons, les d'Armagnacs, les Longuevilles, les Saint-Pols se sont élevés pendant les derniers règnes, et la *Praguerie* a dévoilé leurs dispositions.

La paix du royaume est entre les mains du duc de

Bourgogne qui peut raffermir ou ébranler la couronne par son alliance ou son inimitié. Depuis le traité d'Arras ses limites sont : au nord la Somme, dont toutes les places fortes lui ont été cédées, et à l'est, l'Auxerrois. Louis, qui lui a demandé asile, affecte de se mettre sous sa tutelle, mais c'est lui surtout qu'il brûle d'abaisser.

Il débuta par des négociations, son arme favorite; il y excellait par l'art de séduire et par la perfidie. A
1463. la suite d'une entrevue avec le vieux duc, à Hesdin, il obtint la remise des forteresses de la Somme. Le comte de Charolais (Charles le Téméraire) comprit où il tendait et il souleva, contre la couronne, tous les grands seigneurs qui formèrent la *ligue du bien public,*
1465. dans le sens des anciennes idées de la Praguerie.

Louis répondit en ces termes au manifeste des révoltés : « Si j'avais voulu augmenter leurs pensions et leur permettre de fouler leurs vassaux, comme par le passé, ils n'auraient jamais pensé au *bien public.* »
Bataille de Montlhéry. 16 juillet. Cependant, ses premiers efforts ne lui promirent pas de succès décisifs, et la sanglante bataille de Montlhéry fut loin de trancher la querelle. Alors il signa le traité
5-29 octobre. de Conflans qui donna à son frère la Normandie, à Charolais les villes de la Somme, aux autres confédérés tout ce qu'ils exigèrent; puis il rentra à Paris.

1466. Sa capitale lui avait été fidèle, il en fit son point d'appui; il accorda des priviléges aux bourgeois, il leur rendit leurs armes, il les organisa en soixante et une bannières, auxquelles il laissa le choix de leurs officiers, et qui constituèrent une réserve de 30 000 hommes. Cependant, il combla de faveurs les chefs secondaires de la ligue : les Armagnacs, les Longuevilles, les Saint-Pols, et il donna aux Bourbons plus qu'ils n'eussent jamais obtenu des princes de Bourgogne.

Ces mesures prises, il éclate; il enlève la Normandie.

à son frère; il accable le duc de Bretagne et le force à renoncer, par le traité d'Ancenis, à l'alliance du comte 1466-1467.
de Charolais. Celui-ci avait été trop préoccupé de la révolte des Liégeois, de son avénement au duché de Bourgogne et de soulèvements dans les Pays-Bas pour parer ces coups qui l'isolaient.

Il y avait à peine trois ans que la paix de Conflans avait été conclue, et déjà Louis n'avait plus d'ennemis que Charles le Téméraire. Le moment n'était pas favorable pour le combattre ouvertement : les Lancastres ses alliés étaient paisibles en Angleterre, et Liége s'était calmée. Louis proposa une entrevue et se 1468.
rendit à Péronne presque sans suite. Là il ouvrit une négociation personnelle qui fut brusquement interrompue par un dernier soulèvement des Liégeois, qu'il avait secrètement excités.

Jamais sa fortune, sa gloire, sa vie même ne furent plus gravement compromises. Charles eut peine à maîtriser sa colère; il se contenta toutefois d'emprisonner son cauteleux rival, et de lui arracher un traité par lequel Louis confirma ceux d'Arras et de Conflans, promit en apanage à son frère la Champagne au lieu de la Normandie, et jura de marcher sur Liége à la suite de l'armée bourguignonne.

Cette dernière convention fut la seule qu'il observa; il se battit contre ses alliés avec autant d'acharnement que le Téméraire lui-même; il fut témoin impassible des atroces vengeances qu'on exerça sur eux; mais aussitôt remis en liberté, il fit accepter par son frère 1469,
la Guienne en échange de la Champagne, et peu après Édouard IV de Lancastre, ayant été renversé du trône 1470-1471.
d'Angleterre, il s'en prévalut pour rompre ses traités avec Charles et l'attaquer inopinément. Il lui enleva, sans résistance, ces places de la Somme qu'il avait tant à cœur de recouvrer; comme il se disposait à

pousser plus loin ces premiers succès, il reconnut que son frère, que le duc breton, que son connétable (Saint-Pol) le trahissaient, et il se hâta de mettre fin, par une trêve, à ces heureuses hostilités.

1471. Un retour de fortune en faveur des Lancastres, en rendant l'ascendant au Téméraire, le plaça à la tête d'une ligue dans laquelle entrèrent, en stipulant le partage de la France, les rois d'Angleterre et d'Aragon. Louis se fit bien humble devant le Bourguignon qui,
3 octobre. trompé par ses promesses, consentit à suspendre ses coups. Cependant le duc de Guienne, l'âme de toutes
24 mai 1472. les coalitions, mourut, et le roi, qui était préparé à cet événement, saisit son apanage avant que son éternel adversaire eût pu s'y opposer.

Charles éclate en reproches, l'accuse d'empoisonnement, ébranle une armée formidable, met à feu et à sang Nesle, entre dans Roye et tente de s'emparer, par un coup de main, de Beauvais où il n'y a point de troupes.

27 juin. Il enlève d'abord un faubourg et ordonne l'assaut; mais les bourgeois se sont rangés sur le rempart, ils résistent héroïquement; leurs femmes accourent et les secondent. Les plus hardis Bourguignons escaladent la muraille et y plantent leur étendard; une jeune fille, Jeanne Laisné (on la nomma depuis Jeanne Hachette) s'élance la hache à la main, arrache l'étendard et l'emporte en triomphe tandis que les citoyens culbutent les assaillants. Cependant, la porte du faubourg est dévorée par la flamme. Si l'incendie cesse les ennemis vont se ruer par cette ouverture; les vieillards, les enfants apportent sans relâche des monceaux de bois et entretiennent un ardent brasier que personne n'ose franchir.

L'assaut avait duré onze heures quand deux capitaines arrivèrent de Noyon avec leurs compagnies de

gendarmes. Charles mit fin à ce combat et fut obligé d'assiéger la ville qu'il avait cru surprendre; il s'y épuisa; les renforts se succédèrent, et quand, le douzième jour, il commanda un nouvel assaut, ses efforts échouèrent. Après une semaine d'hésitations il se 22 juillet. porta sur la Normandie qu'il dévasta cruellement.

Il comptait y rallier le duc de Bretagne, mais Louis contint ce dernier par ses armes, par ses négociations, par une trêve. La ligue d'ailleurs n'agissait pas; 15 octobre-11 novembre. Charles lui-même signa la trêve de Senlis par laquelle se terminèrent les guerres qu'il soutint en personne contre la France.

Soit que ce projet fût né dans sa tête aventureuse, soit qu'il lui eût été suggéré par l'influence cachée de son rival, il résolut de s'étendre à l'est et de réunir à ses vastes possessions toute la rive gauche du Rhin. Son ambition se tourna de ce côté, et il se heurta contre de nouveaux ennemis, que les avertissements et les subsides du roi disposèrent à une opiniâtre résistance. La première opération fut le siége de Neuss (près de 1474. Cologne) qui dura un an, et ruina son armée.

Cependant Louis accabla ou dénoua la ligue; au midi, 1473. il détruisit la famille d'Armagnac, soumit le Roussillon et signa la paix avec l'Aragon; au nord, comme Édouard IV intervenait enfin avec une armée, il le désarma par le traité de Picquigny et contracta avec 1475. lui une alliance offensive et défensive. Quand Charles, après avoir levé le siége de Neuss, revint à sa frontière occidentale, il s'y trouva sans troupes, sans alliés, et n'eut rien de mieux à faire que de renouveler la trêve. Il alla plus loin; il consentit à livrer à la vengeance du 13 septemb. roi le connétable de Saint-Pol, coupable de perpétuelles trahisons, à la condition que Louis ne l'empêcherait pas de conquérir la Lorraine.

Saint-Pol fut exécuté, son fief (Saint-Quentin, etc.), 19 décemb.

fut réuni au domaine royal et Charles s'empara de la Lorraine. C'était un pas de fait vers l'exécution de ses grands desseins, il n'était pas homme à s'arrêter et il se disposa à envahir la Suisse.

Bataille de Granson. 3 mars 1476. L'armée bourguignonne (40 000), magnifiquement armée et équipée, passa le Jura et pénétra dans le canton de Vaud. Son camp était assis à Granson, sur le bord occidental du lac de Neufchâtel, quand 20 000 paysans suisses, à pied, descendent de leurs montagnes, forment deux grands carrés, hérissés de hallebardes, et fondent sur les deux extrémités du camp. « Ce ne sont gens pour nous, » s'écrie le Téméraire. Les chevaliers s'élancent et croient avoir bon marché de si pauvres adversaires; mais ils ne peuvent ni les arrêter, ni les entamer, ni les rompre. Les deux carrés marchent imperturbablement au but, enlèvent le camp, font main-basse sur les combattants et s'emparent de leurs immenses richesses. Charles revient presque seul en deçà du Jura.

A chaque échec du Bourguignon, Louis portait de nouveaux coups aux feudataires dont il était l'appui. Après la bataille de Granson, il se fit céder tout l'héritage de la maison d'Anjou, il confisqua le comté d'Alençon, et il emprisonna le duc de Nemours, dernier des Armagnacs.

Bataille de Morat. 10 juin. Cependant Charles rassembla une armée aussi forte que la première, et que les Suisses anéantirent à Morat. Bataille de Nancy. 5 janv. 1477. Ce fut le signal de sa ruine : la Lorraine se souleva, le duc René II reprit Nancy; Charles vint assiéger cette ville, essuya une dernière défaite, et périt.

1477. Louis XI touchait au comble de la puissance; il s'empara des places de la Picardie, de l'Artois, du duché de Bourgogne, de la Franche-Comté; il fit entrer une armée en Flandre, en Hainaut, et crut recueillir, tout entier, le splendide héritage de la maison de Bour-

gogne. Mais les Flamands, pleins de méfiance envers ce roi, qui versait à flots le sang des bourgeois comme celui des grands, qui faisait tout plier sous son joug de fer, qui rasait de fond en comble les villes prises d'assaut, les Flamands résistèrent; et lorsque Louis, pour en finir, proposa d'unir le dauphin à Marie de Bourgogne, fille unique de Charles le Téméraire, ils se hâtèrent de marier leur souveraine à Maximilien d'Au- 16 avril.
triche.

La guerre éclata, mais de peu de durée. L'Artois, 1477-1479.
la Bourgogne, supportaient impatiemment leur nouveau gouvernement; ces provinces se soulevèrent, mais les Suisses soldés par le roi tinrent en respect les Bourgognes, duché et comté, tandis que l'armée française reprit Arras, chassa les habitants, et les remplaça par des Normands ou autres étrangers. Maximilien ac- Bataille de Guinegate. 7 août.
courut à la tête de 27 000 hommes; Louis avait 14 000 archers et 1 800 lances. Les deux armées se heurtèrent à Guinegate, entre Saint-Pol et Thérouenne; mais la victoire fut indécise, et la guerre traîna encore un an sans résultat. Le traité d'Arras la termina et Traité d'Arras. 23 déc. 1482.
laissa la France en possession des trois provinces contestées[1]. Louis rendit aux Flamands Lille, Douai et Orchies; mais ils reconnurent son droit d'hommage et de haute souveraineté.

Déjà René et Charles du Maine, derniers rejetons de la maison d'Anjou, étaient morts et avaient laissé à la couronne de France l'ancien apanage de leur famille, auquel le testament de René, en faveur de Louis XI, ajouta la Provence.

[1] La Bourgogne définitivement; l'Artois et la Franche-Comté comme faisant partie de la dot de Marguerite d'Autriche, dont le mariage avec le dauphin fut stipulé par le même traité. La rupture de ce mariage donna prétexte à Maximilien pour revendiquer ces deux provinces. (Voy. page 111.)

Ce roi, servi par les circonstances autant que par sa politique cruelle et tortueuse, ne survécut pas un an au traité d'Arras; mais, avant de fermer les yeux, il avait fait de son royaume l'État le plus vaste, le plus compacte de l'Europe.

La seconde féodalité est détruite; la Bretagne est bloquée par les provinces de l'ouest, et la Flandre, rejetée désormais hors des limites du royaume, qui sont marquées par la mer, les Pyrénées, les Alpes, le Jura et les anciennes frontières de la Champagne, de l'Artois, de la Picardie. Cinq parlements, à Paris, Toulouse, Grenoble, Bordeaux et Dijon, étendent dans toutes les provinces la justice royale et restreignent les justices seigneuriales. Il y a un régime financier, une armée permanente où figurent déjà les mercenaires suisses; il y a un système administratif dont l'action est devenue facile par l'établissement de la poste royale.

Autour de la monarchie française, l'Espagne est divisée en quatre royaumes chrétiens, outre les débris de l'empire des califes; l'Italie est plus morcelée encore; ses républiques tombent de vétusté, l'impuissante Naples est soumise à une branche de la maison d'Aragon, Venise regarde l'Orient et la mer plus que le continent, et Rome observe cette décomposition pour se créer une domination territoriale. La Suisse, fière de ses victoires sur les Hapsbourgs, sur les Bourguignons, regorge de soldats non moins avides que braves. Le corps germanique, par l'immobilité de la couronne impériale dans la famille autrichienne et par le mariage de Maximilien, s'étend jusqu'aux côtes de la Flandre. Mais c'est une vaste république féodale, entravée dans ses mouvements, par l'indépendance des électeurs, les droits de la diète, la nullité de l'initiative impériale. L'Angleterre est tourmentée par des

révolutions atroces et par l'hostilité constante des Écossais. Plus loin le Danemark, la Suède, la Pologne ne comptent pas encore; la Russie presque entière est sous le joug des Mongols, et Constantinople est tombée depuis quarante-huit ans au pouvoir des Turcs.

Louis XI, qui se souciait médiocrement des événements lointains, avant d'expirer, montra la Bretagne à son fils en disant : *Voilà l'ennemi*. On avait fait du chemin depuis Philippe de Valois, qui était encore comme investi dans le domaine royal, par trois grands feudataires : 1° le roi anglais; 2° le comte de Flandre; 3° le duc de Bourgogne, et, de plus, par le duc de Bretagne, dont le fief, quoique relevant de la Normandie, équivalait en importance aux précédents. Non-seulement on s'était dégagé, sauf le dernier, de leur action sur les affaires intérieures, mais on avait franchi les limites du traité de Verdun, et l'on avait repris sur l'ancienne part de Lothaire, la Provence, le Dauphiné, la Franche-Comté.

Le développement intellectuel et moral de la nation fut en rapport avec l'agrandissement du territoire. On se livra à la culture des lettres avec une ardeur qu'activèrent l'arrivée en Italie des Grecs de Constantinople, la renaissance de la littérature ancienne et l'invention de l'imprimerie.

L'organisation militaire seconda ces influences civilisatrices en donnant à toutes les classes de la société une sécurité inconnue depuis des siècles, et en relevant à leurs propres yeux les citoyens.

Les compagnies d'ordonnances, auxquelles Charles VII réduisit l'ancienne gendarmerie, furent limitées à quinze. Une compagnie fut composée de 100 lances ou hommes d'armes, ayant chacun sous ses ordres cinq chevau-légers, savoir : trois archers, un coutiller (écuyer armé d'un coutelas) et un page, ce qui

constitua une force permanente de 9 000 cavaliers, ayant 21 000 chevaux, à laquelle force en toute circonstance s'adjoignait un grand nombre de volontaires. La compagnie eut pour officiers un capitaine, un guidon et un enseigne. On assigna 30 livres par mois de solde à *une lance*, et on soumit le corps entier, dans ses diverses garnisons, à la surveillance d'inspecteurs et de commissaires aux revues.

Outre la gendarmerie d'ordonnance, on conserva des archers à cheval et des arbalétriers, aussi à cheval, qui furent appelés cranequiniers.

Les hommes d'armes portèrent des hoquetons (casaques de drap) aux armoiries de leurs capitaines et richement ornés d'orfévrerie. Ils continuèrent à se ranger en haie dans les batailles, tandis que leurs suivants, soit derrière eux, soit sur les flancs, faisaient comme par le passé, l'office de la cavalerie légère. Pendant la paix, ils ne cessèrent de s'exercer aux joutes et aux tournois.

Quant à l'infanterie, Charles VII rendit une ordonnance pour que, dans chaque paroisse, il y eût un archer d'élite toujours prêt à se mettre en campagne, à raison de 4 livres par mois de solde pour le temps du service et d'une exemption perpétuelle de tout impôt, ce qui fit donner à cette milice le nom de francs-archers ou francs-taupins; ses armes défensives furent la salade, casque à visière sans crête, le corselet de fer et le bouclier (rondelle); ses armes offensives : la hallebarde et l'arc.

Louis XI la supprima et la remplaça par 6 000 Suisses exercés à se former en bataillons carrés de huit hommes de profondeur portant, au premier rang des arquebuses, au second des hallebardes à larges lames, et ensuite des piques débordant le front et dont les dernières n'avaient pas moins de dix-huit pieds.

On les appelait *les hérissons;* ils étaient destinés à servir de modèle à 10 000 Français levés dans tout le royaume et réunis dans un camp sous Rouen.

Ces divers établissements et l'institution par Louis XI de l'ordre de Saint-Michel équivalurent au licenciement de l'ancienne chevalerie. Les hommes de fiefs cessèrent d'amener avec eux leurs vassaux, et ce qui d'abord constituait l'armée ne fut plus qu'une réserve qui attendait pour s'ébranler la convocation de l'arrière-ban.

Mais l'invention de la poudre et le perfectionnement des bouches à feu portèrent à la féodalité des coups plus décisifs. La balistique leur résista; ses engins parurent encore au siége d'Aiguillon, mais les boulets ne tardèrent pas à les faire voler en éclats et à les briser pour jamais.

L'artillerie nouvelle s'en prit ensuite aux vieux châteaux, dont toute la force consistait dans l'épaisseur et l'élévation des murailles en maçonnerie; les boulets les rasèrent au niveau du sol et contraignirent l'esprit de recherche à recourir à un autre système de fortifications. Cette arme prit de l'importance dès son apparition et donna lieu à la création de dignités spéciales. Il y eut un *souverain maître des artilleries,* ou *général maître des artilleries*, ou enfin *maître et visiteur général de l'artillerie.*

Jean Bureau, trésorier de France et maître de l'artillerie sous Charles VII, fut le premier qui réunit de nombreux parcs de canons en fer. Au siége de Meaux, il les fit rouler jusqu'aux murs de la place, et trancha nettement la muraille qui s'écroula dans le fossé. Secondé par son frère Gaspard, il réduisit la plupart des places de la Normandie, puis celles de la Guienne, et avec son artillerie seule, il écrasa un secours qui venait délivrer la ville de Châtillon de Périgord, laquelle aussitôt se rendit.

Louis XI fit fondre des canons en bronze et pourvut abondamment ses parcs. Outre les pièces de siége, on eut une multitude de petites pièces de campagne dont la moindre fut l'arquebuse à croc, long tube de fer que l'on appuyait d'une part à l'épaule, de l'autre à une fourchette portée par un trépied et auquel on mettait le feu avec une mèche à la main.

Ce prince, jaloux de son autorité, essaya de supprimer les grandes charges militaires; il ne remplaça ni le connétable comte de Saint-Pol, ni le grand maître des arbalétriers, nommé par son père. Il partagea en trois fonctions la grande maîtrise de l'artillerie. L'oriflamme, pendant les guerres avec l'Angleterre, ayant été oubliée, il n'existait plus de porte-oriflamme. Les deux officiers les plus éminents étaient les deux maréchaux de France; mais leur dignité étant amovible, le roi était, en réalité, le seul chef de l'armée. Le titre de capitaine général n'était que secondaire : on le donna aux gouverneurs des provinces; il fut, dans la troupe active et à l'égard des francs-archers, l'équivalent de celui de colonel.

Les capitaines des compagnies, d'abord, reçurent directement la solde *des lances;* mais, à cause des fausses montres, les payements furent faits ensuite aux hommes d'armes eux-mêmes, par l'intermédiaire des commissaires. Les chefs de corps furent chargés des subsistances de leurs subordonnés, ce qu'ils firent au moyen d'abonnements avec des entrepreneurs généraux ou particuliers.

CINQUIÈME PÉRIODE.

(1483-1547.)

DE CHARLES VIII A HENRI II.

CHARLES VIII, né en 1471, roi en 1483, mort en 1498.

Connétable. Jean II, duc de Bourbon, sire de Beaujeu.
Maréchaux. Philippe de Crèvecœur Desquerdes; Jean de Baudricourt.
Généraux en chef. Louis II de la Trimoille; Gilbert de Bourbon, duc de Montpensier; Éberard Stuart d'Aubigny.
Maîtres et visiteurs de l'artillerie. Gui de Lausières; Jean de Lagrange de Vieilcastel; Jacques de Silli de Longrai.

LOUIS XII [1], né en 1462, roi en 1498, mort en 1515.

Maréchaux. Jean-Jacques Trivulce; Charles d'Amboise de Chaumont; Jacques de Chabanes de la Palisse; Eberard Stuart d'Aubigny.
Généraux en chef. Louis d'Ars; Duterrail-Bayard; comte de Ligni; d'Armagnac, duc de Nemours; marquis de Mantoue; marquis de Saluces; Gaston de Foix, duc de Nemours.
Maîtres et visiteurs de l'artillerie. Paul de Busserade; Jacques de Genouillac, dit Galliot.

FRANÇOIS Ier [2], né en 1495, roi en 1515, mort en 1547.

Connétables. Charles III, duc de Bourbon; Anne de Montmorency.
Maréchaux. Odet de Foix de Lautrec; Gaspard de Coligni; Anne de Montmorency: Thomas de Foix de Lescun; Théodore Trivulce; Robert de la Marck de Fleuranges; René de Montejean; C. d'Annebaut; Oudart du Biez; Antoine de Lettes de Montpezat; Jean Carracciol, prince de Melfi.
Généraux en chef. Comte de Saint-Paul; Bonnivet; de Bourbon. comte d'Enghien; de Valois, duc d'Orléans; le dauphin, Henri II; comte de Lesparre.
Grand maître des Arbalétriers. Aymar de Prie, dernier grand maître.
Maître et visiteur de l'artillerie. Jean de Taix.

[1] Cousin de Charles VIII, descendant du duc d'Orléans, frère de Charles VI.
[2] Cousin de Louis XII, descendant du même duc d'Orléans.

I. GUERRE DE BRETAGNE.

1484 1486. Le fils de Louis XI était mineur; les grands vassaux, à son avénement, renouèrent aussitôt leurs ligues, et Maximilien parut en armes à la frontière du nord. Cependant les états qui sous le dernier règne étaient tombés en désuétude furent convoqués, et, quoique dirigés par des idées générales que le temps a consacrées, ils se montrèrent, dans la pratique des affaires, hostiles, réactionnaires, exigeants. La sœur du jeune roi, Anne de Beaujeu, prit énergiquement la régence; elle n'accepta pas la tutelle que les états voulaient lui imposer; elle fit contenir Maximilien; elle vainquit à Saint-Aubin-du-Cormier le chef de la faction féodale, Louis d'Orléans, son beau-frère. Enfin elle poussa la guerre en Bretagne avec une vigueur qui décida Anne, héritière du duché, à épouser Charles VIII; ainsi s'accomplit le dernier vœu du feu roi.

Bataille de Saint-Aubin-du-Cormier. 27 juill. 1488.

1491.

II. GUERRES D'ITALIE; CONQUÊTE DE NAPLES.

On n'oublia jamais en France les chemins de l'Italie. Les successeurs de Charlemagne, les pèlerins normands, les croisés, les frères de saint Louis, de Charles V, passèrent les monts et pénétrèrent jusqu'au fond de la péninsule. Depuis l'expédition de Charles d'Anjou, sa maison se regardait, en vertu de la donation du pape, comme légitime héritière de la couronne de Naples. Le testament de René transmit à la famille royale ce droit que Louis XI n'eut garde de réclamer.

1493. Après deux ans d'hésitations, de plans conçus, abandonnés et repris encore, sa fille et ses vieux ministres résolurent d'employer, à cette conquête, l'humeur chevaleresque du jeune roi, l'activité turbulente

de la noblesse. A Milan, Louis Sforze ou le More, usurpateur de la couronne ducale de son neveu Galéas, appelait les armes françaises, Venise ne prenait point parti; il n'y avait pas à tenir compte des principautés du centre et du midi, et toute cette chevalerie légère autant qu'aventureuse, non contente d'ambitionner les Deux-Siciles, annonçait hautement le dessein d'enlever Constantinople aux Turcs. Charles VIII avait cru devoir se faire céder par les Comnènes la couronne impériale d'Orient.

L'armée résuma tous les perfectionnements, toute l'organisation de l'époque. Telle fut sa composition : 1° 6 000 archers gascons, avant-garde intrépide; 2° 8 000 Suisses, grosse infanterie; 3° 6 000 fantassins français et allemands (lansquenets); 4° 1 800 lances (10 800 cavaliers); 5° 200 gentilshommes du roi et leurs archers (1 000 à 1 200 cavaliers); 6° un train d'artillerie, comprenant 6 200 *artillers*, 2 400 charpentiers, 4 000 charretiers, 8 000 chevaux, 1 000 à 1 200 pièces de campagne traînées sur deux roues ou portées à bras, 36 gros canons de bronze et 100 canons de fonte transportés par mer; 7° enfin une foule de nobles volontaires. En tout 60 000 combattants.

Au bruit de ce grand armement, Maximilien, Henri VII d'Angleterre, Ferdinand d'Aragon s'ébranlèrent; mais le jeune roi enivré d'ambition et de vaine gloire se débarrassa d'eux en leur donnant tout ce qu'ils voulurent : aux Anglais, 8 millions; à Maximilien, l'Artois et la Franche-Comté; à Ferdinand, le Roussillon. Celui-ci, en échange, prêta le vain serment de ne point défendre la branche bâtarde de la maison d'Aragon qui régnait à Naples.

Elle tremblait d'effroi, le vieux roi Ferdinand en mourut; son fils Alphonse essaya de résister, il envoya ses condottieri, les uns à l'extrémité de la rivière 25 janv. 1494.

de Gênes, pour intercepter le matériel embarqué, les autres au pied du revers septentrional des Apennins. Ces mesures pouvaient contrarier la concentration de l'armée au delà de ces monts dont l'accès est difficile; on les fit avorter. Charles était alors à Lyon à dépenser en tournois, en fêtes, le trésor de l'armée; il se hâta de détacher à droite, dans la rivière de Gênes, 4 000 Suisses sous le duc d'Orléans; à gauche, à travers le Milanais, d'Aubigny avec 3 000 archers et 800 gendarmes.

Les condottieri, chefs d'aventuriers italiens, avares du sang de leurs soldats mercenaires, faisaient de la guerre un jeu savant. Ils se poussaient au lieu de se frapper, et celui qui cédait le terrain perdait la partie.

Bataille de Rapullo. 8 sept. 1494.

Ils furent assaillis dans leurs retranchements à Rapullo (à quelques lieues au levant de Gênes), par les hérissons suisses, avec une fureur dont ils n'avaient pas l'idée, et qui frappa d'épouvante toute l'Italie. De l'autre côté, d'Aubigny prévint la seconde colonne aux débouchés de la Romagne. Les Napolitains se replièrent, les uns à Livourne, les autres en avant de Rome sur la crête de l'Apennin.

5 septembre-20 octobre.

Le roi cependant passa les Alpes, recommençant dans chaque ville les joutes, les danses, les prodigalités de Lyon. Il entra enfin sur les terres du Milanais. A Plaisance, il apprit avec horreur la mort du jeune Galéas empoisonné par son oncle. On remit alors en question le projet de Desquerdes, qui avait conseillé de prendre Gênes et Milan, de remplacer le perfide Louis Sforze par le duc d'Orléans déjà maître d'Asti, du chef de son aïeule, et prétendant à l'héritage des Visconti, de recevoir le tribut du roi de Naples et de finir la guerre.

Par malheur, Desquerdes était mort à Lyon, le duc d'Orléans, atteint d'une grave maladie, était rentré en

France. Charles séduit par Sforze, entraîné par l'espoir de subjuguer l'Orient, déterminé par les progrès de son aile droite qui prit aux Florentins Sarzane et Savizano, portes du revers intérieur de l'Apennin, Charles s'enfourna dans le cœur de la péninsule et courut à d'inévitables désastres. L'armée passa le col de 28 octobre.
Pontrémoli, rallia l'aile droite, le matériel, et marcha en bon ordre sur Florence. Tout y était en révolution; le grand-duc Pierre de Médicis, que le coup de main de Sarzane avait décidé à traiter avec le roi, venait d'être banni; mais le sénat si hardi contre ce faible prince manqua de résolution à l'approche des Français. Charles fit son entrée dans la ville, la lance à la 17 novembre.
cuisse, suivi de ses artilleurs, mèche allumée, et voulut parler en maître. *Faites sonner vos trompettes*, répondirent les Florentins, *nous ferons sonner nos cloches.* Leurs maisons étaient remplies de condottieri, de paysans en armes. Toutefois on s'entendit; le sénat ratifia le traité de Médicis; Pise, Sienne recouvrèrent leur indépendance; l'armée se porta sur les États romains.

Les plus puissants seigneurs de la Romagne, les Colonnes, les Ursins se déclarèrent pour la France. Le pape Alexandre VI, après avoir éloigné les troupes napolitaines, se renferma dans le château Saint-Ange, 31 décembre.
d'où il entendit les acclamations du peuple à l'arrivée du roi. Alexandre s'attendait à être déposé; Charles le combla de respects et obtint de lui par un traité l'investiture de Naples, des places fortes pour appuyer sa marche, le prince César Borgia comme otage, enfin Djem, frère et rival du sultan Bajazet, qui s'était ré- 11 janv. 1495
fugié à Rome, et dont le nom pouvait troubler l'Orient.

A peine hors de Rome, le roi reconnut qu'il était trompé. Djem mourut empoisonné, César Borgia s'évada, les places promises refusèrent d'ouvrir leurs portes, le pape revint sur l'investiture, enfin l'ambas-

sadeur d'Aragon déchira le traité signé par son maître et protesta contre l'invasion des Deux-Siciles. Ces
23 janvier 1495. symptômes étaient alarmants; mais les places napolitaines se rendaient; mais les troupes reculaient sans combattre; mais Alphonse abdiquait en faveur de son fils Ferdinand II; tout encourageait l'armée à poursuivre : elle n'hésita pas. On parvint aux bords du Garigliano, non loin de l'abbaye de San-Germano où était rangé l'ennemi. Le maréchal de Rieux[1] commande
21 février. l'attaque, mais au premier choc, les Napolitains se débandent, leurs condottieri, conduits par le Milanais Trivulce, passent aux vainqueurs, et leur livrent Capoue. Naples refuse de recevoir son roi fugitif qui à l'instant s'embarque. Les Français arrivent, sont accueillis en libérateurs, avec des transports de joie qui témoignent autant de l'inconstante frivolité du peuple
22 février. que de l'odieuse tyrannie de ses anciens maîtres.

Le royaume entier, sauf Brindes, se soumit en un clin d'œil; les châteaux de Naples foudroyés par l'artillerie française se rendirent; le roi se crut appelé à jouer le rôle de Charlemagne. La stupeur de l'Europe, la frayeur du sultan qui groupa tous les Turcs autour de Constantinople et songea même à passer en Asie, le confirmèrent dans la haute idée qu'il s'était faite de sa puissance. Alors les Vénitiens commencèrent à paraître activement sur la scène; ils rassurèrent le sultan sur le caractère de son ennemi, ils lui apprirent la mort de Djem; ils l'encouragèrent à noyer dans le sang chrétien l'insurrection qui se préparait en Grèce; en même temps, ils firent appel aux ressentiments, aux craintes du pape, du roi d'Aragon, de Sforze, de Maxi-
31 mars. milien, et formèrent une ligue dont le but immédiat était de détruire l'armée conquérante, puis de réprimer la France en l'attaquant sur toutes les frontières.

[1] Maréchal de Bretagne.

Charles ne prévit point cet orage et ne fit rien de ce qui aurait pu le détourner. De même qu'il avait blessé à Rome les Ursins et les Colonnes par ses ménagements pour le perfide Alexandre, il s'aliéna dans Naples toutes les factions, faute de donner satisfaction à aucune d'elles. Les Angevins, les Aragonais furent également négligés, les favoris eurent tout et la cour ne songea qu'à jouir joyeusement de sa conquête, sans souci ni de Constantinople, ni du retour, ni de l'avenir. Au milieu de ces vains plaisirs, on apprit que le dimanche des Rameaux, les Vénitiens avaient publié la ligue; on sut qu'entre Naples et la France tout courait aux armes. Il fallut enfin s'occuper de la retraite; mais avant de donner l'ordre du départ, Charles fit dans 12 mai.
Naples une entrée solennelle, costumé comme Charlemagne, pendant que la populace criait : *Vive l'empereur Auguste!* Sous l'impression de cette étrange fête, il reçut l'équivoque serment de fidélité des seigneurs siciliens; il nomma vice-roi le duc de Montpensier, de la maison de Bourbon; il nomma connétable le brave d'Aubigny, il leur laissa 5 000 fantassins, 800 lances, puis avec le reste de l'armée que les maladies avaient fort affaiblie, il prit la route de Rome. 20 mai.

Le pape n'osa se montrer; les Colonnes, les Ursins dissimulèrent; mais lorsqu'il eut évacué la Romagne et retiré ses garnisons, tous éclatèrent contre lui. Cependant Florence, par rivalité à l'égard de Venise et de Rome, pouvait rester une alliée fidèle. Elle offrit ses troupes, ses trésors, sans autre prix que la restitution de Pise et de Sienne. Charles, toujours imprévoyant, rejeta ces propositions, mit garnison dans ces deux places, tourna Florence et gagna Sarzane avec 10 000 combattants. Il croyait trouver à Rapallo une flottille pour embarquer ses canons; il croyait trouver au pied du col de Pontrémoli le duc d'Orléans avec

8 000 hommes; mais ses galères avaient été détruites par celles de l'ennemi; mais le duc avait été saisi de la pensée extravagante de conquérir le Milanais, et Sforze le bloquait dans Novare. L'armée était donc réduite à ses propres ressources; la mer, la route de Gênes lui étaient fermées, et il était nécessaire de forcer avec armes et bagages le passage de l'Apennin où déjà la coalition se montrait. Ce fut le beau moment de la
29 juin 1495. campagne. Les Suisses emportèrent Pontrémoli avec leur fureur habituelle, mais ils massacrèrent les habitants et l'on se trouva sans guides à l'entrée de ces gorges étroites, de ces âpres sentiers qu'il fallait traverser, sur une longueur de sept à huit lieues, à la vue de l'ennemi. Le maréchal de Gié, avec une avant-garde de 800 Suisses et 160 lances (800 chevaux), sonda le col et fit reculer les confédérés. Alors la Trimoille, les Suisses, les jeunes gentilshommes, toutes les troupes s'attelèrent aux canons, prirent dans leurs mains les boulets, les charges de poudre et s'enfoncèrent gaiement dans le massif de l'Apennin. Au pied du dernier ressaut, on remit le matériel en ordre et l'on déboucha sur Fornovo, gros bourg situé sur la rive droite du Taro, à cinq lieues de Parme. Gié l'occupait, et Gonzague de Mantoue, à la tête de 40 000 confédérés rangés sur la même rive, s'attendait à recevoir, sans coup férir, l'épée du roi, les armes de sa poignée d'hommes. Charles demanda le passage qu'on lui refusa, et sans s'émouvoir il ordonna à ses compagnons de l'enlever de vive force, dans le même temps qu'un violent orage gonflant la rivière rendait l'opération plus périlleuse.

Bataille de Fornovo. 6 juillet.

A sept heures du matin, les Français s'élancent dans les eaux mugissantes du torrent. Au-dessous, les troupes légères des confédérés se hâtent de gagner l'autre rive; le gros de l'armée s'apprête à les suivre;

Gié forme en bataille ses Suisses que soutient le feu de l'artillerie. Une large trouée est bientôt faite; on pousse en avant; le roi, les gendarmes, les bagages défilent. Gonzague cependant rallie les siens et les groupe en deux masses de 15 à 16000 hommes; d'un côté les Allemands, les Milanais; de l'autre, ses hommes d'armes et les troupes barbares de Venise. Les deux colonnes s'ébranlent pour charger les Français en tête et en queue. Gié d'un seul choc se dégage et culbute celle qui prétend l'arrêter, et comme à l'arrière-garde les Stradiotes, sorte de cosaques illyriens, pillent les bagages, le roi rebrousse contre eux avec ses gendarmes, les sabre, met en pièces la cavalerie de Gonzague et disperse la seconde colonne.

La victoire était complète; le champ de bataille était jonché de 4000 ennemis et l'on n'avait perdu que 200 hommes. On pressa le roi de poursuivre, d'anéantir les vaincus, de reprendre toute l'Italie. Sa jeune noblesse, lui-même étaient trop impatients de rentrer en France; ils s'éloignèrent à grands pas et se laissèrent harceler jusqu'aux portes d'Asti par les Stradiotes.

On fit halte sur le Tanaro, épuisé par la faim, accablé par la chaleur; on était à portée de secourir le duc d'Orléans; Charles n'y mit pas beaucoup d'empressement; il ne dégagea son beau-frère qu'après l'avoir laissé réduire aux dernières extrémités de la famine. Sur ces entrefaites, 16000 Suisses de nouvelle levée arrivèrent au camp. C'était plus qu'il n'en fallait pour prendre le duché de Milan; mais le roi, sans prêter l'oreille aux instances de Louis, congédia à prix d'or ces farouches auxiliaires, traita avec Sforze, et se 7 nov. 1495.
hâta de courir à Lyon pour y reprendre sa vie dissipée.

Trivulce resta dans Asti, où il ne tarda pas à réunir 800 lances et 5000 fantassins. L'Italie entière était pleine d'agitations; plusieurs princes offraient au roi

de se ranger sous ses drapeaux; sa noblesse le suppliait de repasser les monts; mais, avant qu'il eût pris un parti, les désastres de l'armée de Naples détournèrent le cours de ses idées.

Dans le même temps qu'il commençait sa retraite, Ferdinand, renforcé par 5 000 fantassins et 600 cavaliers espagnols, commandés par le célèbre Gonsalve de Cordoue, débarqua à l'extrémité de la Calabre, tandis que la flotte vénitienne jeta, sur les côtes de la Pouille, Frédéric, oncle du roi.

Bataille de Seminara. 24 juin.

Le parti aragonais s'émut; Gaëte s'insurgea, mais fut réprimée, et les Calabres, soulevées tout entières, demandèrent à courir à l'ennemi. D'Aubigny commandait en ces provinces; il rassemble 400 gendarmes, 400 chevau-légers, quelques fantassins suisses; il marche sur Seminara, qu'occupe en nombre triple l'armée combinée; il passe sous ses yeux une rivière qui l'en sépare; il lui porte un coup si accablant qu'elle s'enfuit en désordre. Le roi, les vaillants capitaines espagnols eurent peine à échapper; mais ils se rembarquèrent et ne tardèrent pas à rentrer en opéra-

7 juillet.

tions. Ferdinand prit terre à Naples même, où il força Montpensier de se renfermer dans les châteaux, et Gonsalve, entraînant de nouveau les Calabres, mit aux abois d'Aubigny.

Bataille d'Eboli.

Montpensier appela du secours; Précy accourut avec 3 000 hommes, écrasa à Eboli l'armée sicilienne (10 000), et perça jusqu'à Naples, mais trop tard: les châteaux avaient capitulé.

Toutefois, les Français ne renoncèrent pas à leur conquête; ils tinrent la campagne jusqu'au milieu de l'année suivante; mais la défection des mercenaires acheva de ruiner l'armée. Après des manœuvres sans portée, elle capitula en détail et mourut presque toute

1496.

de misère et de maladie.

Les rois d'Espagne n'avaient point rompu avec la France sans que leurs troupes franchissent les Pyrénées pour menacer le Languedoc. L'arrière-ban de cette grande province les repoussa et leur fit éprouver un échec. On se rapprocha ; une trêve suspendit les hostilités ; on l'étendit à toute l'Italie et l'on ouvrit des négociations qui furent reprises sous le règne suivant.

Charles VIII vécut encore deux années, et, après avoir perdu tous ses fils, il expira à vingt-huit ans, laissant la couronne à ce duc d'Orléans qui l'avait servi avec un zèle problématique. Par son aventureuse expédition, ce monarque avait imprimé à la France et à l'Europe une impulsion nouvelle. Depuis l'avénement de la troisième race, les rois ses prédécesseurs n'avaient guerroyé (sauf les croisades) que pour faire reconnaître leur suzeraineté, pour agrandir leur domaine aux dépens des grands feudataires, ou pour se défendre des entreprises que ces derniers concertaient avec les princes voisins. En portant ses armes jusqu'à l'extrémité de l'Italie, Charles donna naissance à des combinaisons, à des alliances plus étendues, plus générales. Tout se préparait d'ailleurs au dehors pour des événements qui bientôt devaient intéresser le monde entier. Ferdinand d'Aragon, époux d'Isabelle de Castille, s'était dégagé de l'action des partis qui avaient troublé le commencement de son règne. Par son mariage, par la conquête de Grenade, il était devenu maître de toutes les Espagnes. En se faisant céder le Roussillon, il s'était ménagé l'entrée de nos provinces méridionales ; et, comme pour ajouter aux prestiges dont ses victoires sur les Maures l'avaient paré aux yeux de la chrétienté, Colomb venait de découvrir le nouvel hémisphère. D'un autre côté, Maximilien était monté sur le trône impé-

rial, et son fils Philippe le Beau, futur héritier des possessions autrichiennes, maître, du chef de sa mère, de l'Artois, de la Flandre, du Hainaut, du Brabant, de la Hollande, de la Franche-Comté, Philippe avait épousé Jeanne, seconde fille de Ferdinand et d'Isabelle, laquelle, par la mort de sa sœur aînée, était devenue depuis future héritière de presque toute la péninsule ibérique. Ainsi, dans un avenir peu éloigné, la maison d'Autriche menaçait d'étreindre la France au sud, à l'est, au nord. Enfin, en Angleterre, Henri VII, quoique encore ébranlé par les factions mal assoupies, était plus fermement établi que les rois précédents.

La France n'était donc plus, comme à la mort de Louis XI, entourée d'États impuissants et morcelés; il s'était élevé trois monarchies rivales, aussi compactes qu'elle, et toutes épiaient l'Italie, les unes comme une proie facile à saisir, les autres pour tirer parti des occurrences que la guerre y ferait naître.

III. SUITE DES GUERRES D'ITALIE; CONQUÊTE DU MILANAIS; LIGUE CONTRE LA FRANCE.

1498. Louis XII convoitait depuis longtemps le Milanais; il se hâta de régler les affaires intérieures et extérieures; il fit casser son mariage avec Jeanne de France; il épousa Anne de Bretagne; il renouvela les traités avec Ferdinand, avec Henri VII, avec Maximilien; il acheta l'alliance du pape, des Florentins, de Venise, en promettant au premier la Romagne, aux seconds Pise, à la troisième la rive gauche de l'Adda.

Son avant-garde tenait toujours Asti; l'alliance de la Savoie, du Montferrat, la possession de Saluces (fief du Dauphiné) aplanissaient les Alpes. L'armée les franchit, forte de 1 600 lances (9 600 hommes),

5 000 Suisses, 4 000 archers gascons et 4 000 fantassins français qui commençaient à prendre du nerf. Les généraux en chef étaient le comte de Ligni, d'Aubigny et Trivulce. Sforze divisa ses troupes en deux armées, chacune d'environ 20 000 hommes, et les porta l'une sur l'Adda, pour arrêter les Vénitiens, l'autre à Alexandrie, pour tenir tête aux Français. Ceux-ci descendirent la rive droite du Pô, tournèrent Alexandrie, s'emparèrent de toutes les places qui l'environnent, et, par ces mouvements, déterminèrent l'armée qui les attendait à se disperser sans combattre. Rien ne résista plus; Sforze s'enfuit dans le Tyrol; Louis parut comme la révolution en sa faveur était accomplie. Il entra dans Milan en habit ducal; il diminua les impôts; il accorda des privilèges à la noblesse, entre autres le droit de chasse, puis il revint en France et laissa pour gouverneur, à ses nouveaux sujets, leur compatriote Trivulce.

13-25 août 1499.

2 octobre.

Ce fut un choix malencontreux : Trivulce avait jadis été banni de sa patrie; il se montra vindicatif, violent, et mécontenta les nobles, qui eux-mêmes firent murmurer le peuple. Au bout de quatre mois, nobles et peuple étaient impatients de changer de maîtres. Sforze s'y attendait; il avait rassemblé dans la Valteline (haute vallée de l'Adda) 12 000 Suisses et 8 000 aventuriers de divers pays. Cette troupe déboucha par la ville de Côme, qui donna le signal d'une réaction; Milan y répondit; Trivulce fut obligé de tirer le canon pour s'ouvrir une retraite qu'il prolongea jusqu'au Tessin. Sforze reprit son duché aussi facilement qu'il l'avait perdu, moins la part des Vénitiens et le château de Milan. Il refoula les Français au delà du Tessin et s'empara de Novare, où il trouva sa perte. Trivulce, renforcé de 21 000 hommes, l'y bloqua; ses Suisses, débauchés par ceux qui ser-

3 févr. 1500.

10 avril 1500. vaient le roi, le trahirent, le livrèrent prisonnier, et retournèrent dans leurs vallées gorgés de butin. Chemin faisant, ils enlevèrent Bellinzona, clef du Milanais, qu'ils ont toujours gardée. Trivulce soumit toute la province et fit passer des troupes en Toscane, en Romagne, pour aider Florence et les Borgia à conquérir ce qui leur était promis. Les Florentins échouèrent au siége de Pise; mais César établit la domination de son père, sur les villes de la Romagne, au moyen d'un mélange d'audace, de ruse, d'atroces cruautés que Machiavel n'a pas craint de proposer pour exemple aux princes de son temps.

Son alliance n'était pas plus solide qu'honorable; Louis XII eût sagement fait de traiter avec Frédéric, successeur de son neveu Ferdinand de Naples, qui offrait de se reconnaître vassal de la France. Mais l'impatience de venger les affronts du règne précédent l'entraîna à une combinaison des plus funestes. Il né-
11 novemb. gocia et conclut, avec Ferdinand d'Aragon, le partage du royaume des Deux-Siciles; il commit l'immense faute d'attirer en Italie la famille autrichienne au moment où la puissance de cette ambitieuse maison tendait à s'accroître démesurément.

On fit de grands apprêts, en annonçant une croisade; 18 000 Français passèrent les Alpes, puis l'Apennin; 6 000 autres furent transportés par une flotte nombreuse que commandait le prince de Clèves-Ravenstein. Frédéric, repoussé sur tous les points, in-
2 juin-16 août 1501. voqua le secours de son perfide parent, qui lui envoya Gonsalve à la tête d'une armée. Mais dès que les Français eurent franchi le Garigliano, Gonsalve leva le masque, Frédéric se vit entouré d'ennemis et se livra à la générosité de Louis XII.

Pendant que la flotte faisait voile vers Métélin et courait à une sanglante défaite, les Aragonais prirent

les Calabres et la Pouille, les Français Naples avec la terre de Labour et les Abruzzes. Mais aussitôt, les spoliateurs entrèrent en contestation pour les limites; la guerre éclata; le vice-roi, duc de Nemours, poussa Gonsalve, le resserra sur la côte de l'Adriatique, et le renferma dans la ville de Barletta, où il l'eût pris s'il eût vivement pressé le siége. Mais Ferdinand s'était hâté de désavouer son général. Il amusa Louis par des négociations pendant lesquelles une nouvelle armée, commandée par Cardonne, débarqua à la pointe de la Calabre citérieure. D'Aubigny, pour arrêter Cardonne, prit position dans cette même ville de Seminara où jadis il avait vaincu Gonsalve. Cette fois il perdit la journée, battit en retraite, se renferma dans Angitole, et y fut réduit à capituler. Pendant qu'on l'assiégeait, Cardonne, tirant à droite, traversa la Pouille; Gonsalve, à son approche, sortit de Barletta, passa l'Ofante et, pour l'attendre, se retrancha dans la ville de Cérignoles. Nemours, dans le but de prévenir la jonction des deux généraux ennemis, ordonna l'assaut du camp. Les Suisses courent aux palissades, les arrachent intrépidement; mais le feu d'une batterie plongeante les moissonne. Cependant Nemours, à la tête des gendarmes, galope autour des retranchements pour chercher une brèche, lorsqu'un coup d'arquebuse l'étend mort. L'armée se débande; ses débris fuient jusqu'à Gaëte; les plus généreux, ralliés par Louis d'Ars, se réfugient dans les montagnes voisines en s'appuyant sur la place de Venouse. Gonsalve, maître de la campagne, prit possession de toutes les provinces. Si, dans les rangs français, brillaient, par leur prouesse, Bayard, Lapalice, d'Ars, d'Allégre, d'Aubigny, derniers représentants de la chevalerie antique, à la tête des Espagnols combattaient des capitaines d'un esprit plus positif: Gonsalve, Cardonne,

Juillet 1502.

2e bataille de Seminara. 21 avril 1503.

Bataille de Cérignoles. 23 avril.

Pescaire, Antoine de Leyva, Pierre de Navarre, inventeur des puits de mine, Lannoy. Ces hommes, élevés à l'école de Ferdinand, se réglaient selon les principes d'une politique froide et constante qui ne reculait devant aucune perfidie.

Louis leva trois armées, lança à la mer une flotte, attaqua simultanément Naples, le Roussillon, la Biscaye, les côtes orientales de l'Espagne. Il échoua partout; ses troupes du midi furent contenues par les Aragonais, la flotte ne fit rien, et l'armée de Naples périt. Forte de 16 000 hommes, elle entra dans les
18 août 1503. États romains au moment même où Alexandre VI mourut. Jules II la retint, sous prétexte de favoriser l'élection du cardinal d'Amboise, ministre du roi, mais, en réalité, pour y gagner du temps et prendre pour lui la tiare. Pendant ces délais funestes, Gonsalve se fortifia; le général français la Trimoille tomba malade et remit le commandement au marquis de Mantoue, qui se laissa attirer dans les Marais-Pontins. L'ennemi eut la constance de demeurer deux mois sur ce terrain pestilentiel; mais ces hommes de fer résistèrent aux influences de la saison et du climat, tandis que les Français, minés par la disette et les maladies, furent vaincus sans combattre. Le vice-roi marquis de Saluces venait de se mettre à leur tête, lorsque Gonsalve déboucha de son camp et acheva
27 décembre. d'un seul choc de les disperser. A peine quelques bandes éparses réussirent-elles à se jeter dans Gaëte,
1er janv. 1504. où peu après elles capitulèrent.

Louis d'Ars seul conserva Venouse et les gorges de l'Apennin. Après avoir bravé pendant un an toutes les forces du vainqueur, il fut rappelé par l'ordre formel du roi. Alors il fit retraite, trompettes sonnantes, enseignes déployées, au travers de toute l'Italie! Il y a toujours dans les désastres des Français

une large part pour la satisfaction de l'honneur national.

Malgré ces cruelles expériences, malgré la mort d'Isabelle, qui, en mettant en opposition Ferdinand et son gendre, eût dû changer la politique de l'Europe, malgré la révolte de Gênes, malgré la mort de Philippe d'Autriche, Louis s'obstina à conserver pied en Italie; et, dans le seul but d'affermir sur sa tête la couronne ducale de Milan, il imagina un projet de partage plus impolitique encore que celui de Naples. Ses ennemis naturels étaient les maisons d'Espagne et d'Autriche; loin de profiter de leur désunion, il les coalisa dans l'intérêt commun de dépouiller Venise; il attira dans cette ligue, qui porte le nom de *ligue de Cambrai*, les Suisses, le pape, Florence, tous les princes italiens; il commit cette faute dans l'année même où Maximilien, ayant armé contre la France, avait été arrêté tout court par le refus de Venise de lui livrer passage, et s'était vu forcé de signer une trêve de trois ans.

Révolte de Gênes. Février 1507.

Ligue de Cambrai. 10 déc. 1508.

3 fév.-7 juin.

Les Vénitiens résolurent de tenir tête à l'orage; ni Ferdinand ni le pape ne les effrayaient. Ils n'ignoraient pas que Jules II voulait seulement les places de la rive droite du Pô, et Ferdinand les ports napolitains de l'Adriatique où ils avaient laissé garnison; ils se résignèrent à ces sacrifices. Maximilien, le plus pauvre des souverains de son temps, n'avait pas d'armée. La république comptait 30 000 fantassins, 12 000 chevaux; elle les mit sous les ordres d'Alviane, envoya ce général sur l'Adda, et lui prescrivit d'arrêter les Français. Louis, à la tête de 20 000 fantassins, de 10 000 chevaux, marcha contre ses adversaires, passa l'Adda et les resserra dans leur camp de Treviglio. Après avoir escarmouché devant cette forte position, il descendit la rivière, attira l'Al-

viane en plaine, fit volte-face près de Caravaggio, assaillit les Vénitiens dans Agnadel, les chargea en tête, en flanc, détruisit leur armée, prit le général en chef, les canons, les bagages, tout le territoire entre l'Adda et le Mincio et la place de Peschiera. Il ne tenait qu'à lui de pousser plus loin ses conquêtes; mais il se fit scrupule d'empiéter sur la part promise à Maximilien. Cependant, comme l'empereur ne paraissait pas encore, les seigneurs des provinces autrichiennes couvrirent l'Adige; puis s'emparèrent de presque toutes les villes de la terre ferme dont le sénat au désespoir rappelait les garnisons pour concentrer la défense dans les lagunes.

Bataille d'Agnadel. 14 mai 1509.

La résistance imprévue de Trévise, la lenteur de Maximilien, le départ de Louis XII, qui, croyant la guerre finie, retourna en France et ramena ses troupes dans le Milanais, ranimèrent les Vénitiens; ils reprirent Padoue, y jetèrent 14000 hommes, outre l'élite de leur jeune noblesse, et arrêtèrent sous ses murs Maximilien, qui venait enfin de descendre du Tyrol à la tête de 36000 fantassins, 1800 lances, 200 canons. A cette masse formidable, se joignit un renfort de 15 à 20000 Français; mais Padoue déjoua leurs efforts. Après dix-sept jours de siége, après deux assauts ruineux, l'empereur, n'ayant plus d'argent pour solder ses troupes, les congédia et se retira furieux contre les confédérés, quoique nanti de Trieste et de l'Istrie.

Siége de Padoue. 15 septemb.-8 octob. 1509.

Louis était revenu à l'armée; il prit à sa solde une partie des soldats de son allié et se replia sur l'Adige, poursuivi par les Vénitiens qui menacèrent à la fois, mais sans succès, Vérone et Ferrare. Le sénat avait déjà l'ascendant sur la ligue, ou pour mieux dire la ligue n'existait plus. Ferdinand et Jules II, en possession des places qu'ils convoitaient, montrèrent des

1510.

dispositions favorables à Venise. Maximilien ne demanda qu'à garder Trieste. Les Suisses firent éclater leur mécontentement de la parcimonie du roi. Les habiles négociateurs de la république ne tardèrent pas à déterminer toutes ces puissances, sauf Maximilien, aussi faible qu'indécis, à se tourner activement contre la France.

Siége de la Mirandole. Janvier 1511.

Jules II, malgré son grand âge, donne le signal; il marche sur Ferrare et la Mirandole; on le voit sous les murs de cette dernière ville, couvert d'une cuirasse, pointer les canons et encourager les travailleurs; mais les Suisses, sur lesquels il compte pour faire diversion dans le Milanais, se laissent gagner à prix d'argent, mais Vérone suffit à contenir les Vénitiens. Chaumont, Bayard, Trivulce, toutes leurs forces passent le Pô et se portent contre les troupes papales. Jules excommunie Chaumont, prend la Mirandole et se fait porter sur la brèche; mais Bayard le bat aux portes de Ferrare, puis après la rupture d'une conférence infructueuse, Trivulce disperse son armée sous Bologne, prend ses canons, ses bagages et la ville.

Bataille de Bologne. 21 mai.

Cette brillante victoire pouvait être décisive si l'on eût marché sur Rome. Louis ne l'osa par scrupule religieux; il rappela l'armée et la porta, sans résultat, au delà de l'Adige, d'où elle revint hiverner dans le Milanais.

Pendant la mauvaise saison, la coalition contre la France se fortifia par de nouveaux traités, par l'accession du roi d'Angleterre, par l'entrée en ligne des Espagnols. A la reprise des hostilités, le Milanais fut entouré d'ennemis. Les Suisses débouchèrent de Bellinzona; Cardonne, à la tête des Aragonais, côtoya le Pô; les Vénitiens se disposèrent à franchir l'Adige. L'armée française, forte de 14000 fantassins et 6 à 7000 gendarmes était commandée par Gaston de Foix, neveu de Louis, à peine âgé de vingt-deux ans. Le

jeune général, aussi habile que brillant, d'abord arrête les Suisses par des présents et des menaces. Ensuite il passe le Pô, repousse Cardonne, dégage Bologne; puis, apprenant que Brescia vient d'ouvrir ses portes aux Vénitiens, et resserré la garnison dans le château, il accourt avec 6 000 hommes d'élite, sabre, chemin faisant, un corps de 5 000 Vénitiens qui l'observait, rentre d'assaut dans Brescia, par le château, tue 7 à 8 000 ennemis, et chasse le reste au delà de l'Adige. Ce coup de foudre annula les Vénitiens. La guerre se reporta tout entière sur la rive droite du Pô; les deux armées étaient à peu près d'égale force : 18 000 fantassins, 8 000 chevaux, une belle artillerie.

Reprise de Brescia. 19 févr. 1512.

Bataille de Ravenne. 11 avril 1512.

Cardonne manœuvra pour éluder la bataille; les confédérés attendaient une incursion du roi d'Angleterre en Guienne, diversion qui pouvait entraîner l'évacuation de l'Italie; ils attendaient, entre Maximilien et Louis, une rupture qui eût pour conséquence le rappel des mercenaires allemands. Gaston, impatient de ces lenteurs, fonça résolûment au milieu de leurs cantonnements et investit Ravenne. La ville était près de capituler quand Cardonne vint lui-même assiéger ses lignes qu'il entoura de retranchements. Gaston prend les armes; l'Espagnol l'attend immobile, et lorsque les Français ont tous franchi le Ronco qui sépare les deux camps, il ordonne à ses fantassins de se coucher à plat ventre au bord du fossé, pendant qu'au-dessus d'eux une formidable artillerie foudroie les assaillants. Les batteries de Gaston ripostent et le combat s'engage à coups de canon, mais au désavantage des Français qui sont à découvert. Enfin Gaston change la direction de ses pièces et fait cribler, à la gauche du camp, la gendarmerie romaine; celle-ci s'émeut, s'irrite; l'impatience la prend; elle tire le sabre, débouche et se heurte contre les gendarmes français qui l'écrasent, la font

reculer en désordre, débordent la position ennemie, menacent Cardonne de l'envelopper, et le décident à se mettre en retraite avec toute la cavalerie, qu'il conduit, sans s'arrêter, à Ancône.

L'infanterie, commandée par Pierre de Navarre, est restée seule dans le camp; on s'élance, on la charge; mais elle se relève hérissée de piques, et commence une mêlée plus meurtrière que les autres scènes de la journée. Enfin, un officier allemand nommé Fabien, espèce de géant, prend sa pique à deux mains, l'appuie sur celles du premier rang ennemi, les abaisse jusqu'à terre, et blessé, meurtri, ruisselant de sang, ouvre une brèche par laquelle on se rue avec fureur. Les Espagnols furent rompus, hachés; Pierre de Navarre, Pescaire, rendirent leurs épées. Il ne resta d'intact qu'un corps de 4 000 fantassins qui se retira en bon ordre. Gaston voulut mettre le comble à sa gloire en les forçant de déposer les armes. Il y courut presque seul, fut enveloppé et tué de vingt-deux blessures.

Sa mort fit perdre le fruit de la victoire et l'Italie. Ravenne ouvrit ses portes, mais Lapalice, qui prit le commandement, n'eut point, comme le jeune prince, l'art de retenir les mercenaires allemands et de faire taire les prétentions rivales. Bientôt les Français, abandonnés par les lansquenets, par les Suisses, se trouvèrent réduits à eux-mêmes (3 à 4 000) au moment in de 1512.
même où 8 000 Suisses descendirent dans le Milanais. Lapalice ne put arrêter le torrent; il repassa les Alpes. Maximilien Sforze, fils de Louis le More, reprit tout le duché, moins les Grisons que gardèrent les Suisses; Gênes, révoltée encore, se donna un doge; Médicis rentra dans Florence; le pape reprit la Romagne et mourut plein de joie d'avoir accompli l'ardent désir de toute sa vie, l'expulsion des Français.

Dans le même temps, 6 000 Anglais débarquèrent

en Biscaye, et Ferdinand profita de leur présence, non pour les aider à conquérir la Guienne, mais pour dépouiller en cinq jours, Jean d'Albret, roi de Navarre. Louis envoya au secours de son allié le jeune duc d'Angoulême à la tête de 10 000 hommes. Le Béarn fut dégagé, le passage des Pyrénées fut forcé; mais on échoua devant Pampelune et l'on battit en retraite.

21 juillet.

30 novemb.

1513. Ferdinand avait retiré de la guerre tout ce qu'il en espérait. Il avait désormais à craindre les anciennes prétentions du pape sur Naples. D'un autre côté, Venise serrée entre l'empereur et Rome, respirait à peine. Ces deux ennemis acharnés de Louis lui firent des avances; il crut le moment opportun pour rentrer en Italie. La Trimoille descendit les Alpes à la tête d'une armée de lansquenets, et reprit avec la facilité ordinaire l'inconstant Milanais, pendant que l'Alviane remettait, sous le joug de Venise, les provinces entre l'Adige et l'Adda.

Bataille de Novare ou de la Riotta. 6 juin.

Sforze, plus résolu que son père, se renferma, avec 5 000 Suisses, dans Novare où bientôt il fut investi; mais un puissant secours lui arriva par le val d'Aoste, pénétra dans la place, malgré les manœuvres de la Trimoille, rallia la garnison, forma une colonne serrée de 17 000 hommes, sortit tête baissée des murs, et marcha droit aux Français.

Ceux-ci étaient campés sur un terrain fangeux où la gendarmerie ne pouvait se mouvoir; mais, avec leurs canons, ils espéraient contenir la fougue de ces montagnards, qui n'avaient pu traîner avec eux d'artillerie. Leur feu fit, dans l'épaisse colonne suisse, de terribles ravages, mais sans la faire hésiter ni la ralentir. Elle poussa, criblée de boulets, jusqu'à la bouche des canons, les prit, extermina les lansquenets, et fit fuir en désordre les gendarmes, qui se hâtèrent de rentrer sur le territoire français.

Cependant, Ferdinand, rassuré par l'avénement et les promesses de Léon X, avait noué, contre la France, une coalition générale qui se disposa à l'attaquer sur toutes ses frontières. Cardonne d'abord battit les Vénitiens à la Molta et resserra l'Alviane dans les lagunes. Ensuite, les armées espagnoles se rassemblèrent au pied des Pyrénées pour conquérir et donner à l'Angleterre la Guienne si regrettée. Alors Henri VIII débarqua à Calais et fit sa jonction en Flandre avec Maximilien, tandis que 20 000 Suisses marchèrent sur Dijon.

5 avril 1513.

mai-août.

Mais cette ligue formée par des intérêts divergents, sans passion, sans foi, n'aboutit à rien : la Trimoille, avec les débris ramenés de l'Italie, tint tête aux Suisses, les menaça, les séduisit, les trompa, enfin les amena à traiter de la paix générale, après quoi ils se retirèrent sans se soucier de leurs alliés.

13 septemb.

Selon son usage, Maximilien vint sans argent; le roi d'Angleterre le prit à sa solde; avec 50 000 hommes, ils assiégèrent Thérouenne, opération très-propre à ruiner une armée combinée. Il était plus habile de la faire traîner en longueur que de risquer une bataille, aussi se borna-t-on à faire ravitailler la place, par une troupe d'élite de gendarmes et de lansquenets (8 000). Ceux-ci, leur mission remplie, se retirèrent en côtoyant la Lys. Il faisait une chaleur extrême, les gendarmes ôtèrent leur armure, et toute la troupe, se croyant loin de l'ennemi, marcha sans ordre. On touchait à Guinegate, lorsque soudain 15 000 Anglo-allemands attaquèrent. Ce choc imprévu produisit un trouble irrémédiable; Bayard, Dunois, la Trimoille firent d'inutiles efforts pour former les rangs; ils furent faits prisonniers avec les plus braves. Le reste s'enfuit à toute bride, et l'on nomma cette rencontre la *Journée des éperons*.

2e bataille de Guinegate. (Journée des éperons.) 16 août.

Les deux souverains prirent et rasèrent Thérouenne

et se portèrent sur Tournai qui, frappée de terreur, ouvrit ses portes; mais ils s'en disputèrent la possession et se brouillèrent. La retraite des Suisses, l'inaction de Ferdinand, les dégoûtèrent d'une alliance stérile. Chacun des coalisés traita pour son compte. Louis renonça au Milanais, abandonna le roi de Navarre, et épousa la fille de Henri VIII; mais il mourut après six semaines de mariage et laissa le trône à son cousin François, duc d'Angoulême.

24 septemb. 1513.

Traités de Londres. 7, 13 août et 3 octobre 1614.

1er janv. 1515.

IV. SUITE DES GUERRES D'ITALIE; EXPÉDITIONS DU MILANAIS ET DE NAPLES; TRIOMPHE DE CHARLES-QUINT.

A peine couronné, François Ier recommença la guerre; il s'assura de la neutralité de l'Angleterre, de la Flandre; il renouvela l'alliance de Venise; il fit reconnaître à Gênes l'autorité de la France; il leva 20 000 fantassins gascons, allemands et français, 2 500 lances (15 000 hommes), 3 000 pionniers, et partit pour le Milanais, accompagné du connétable de Bourbon, des princes du sang, des preux du précédent règne et de Pierre de Navarre, le grand ingénieur dont Ferdinand avait payé les longs services, en refusant de fournir sa rançon après la bataille de Ravenne.

Passage des Alpes. 10-13 août.

A sa grande surprise, le roi trouva les cols de Suse et de Fenestrelles barricadés et défendus par 20 000 Suisses, sous les ordres de Prosper Colonne. Toutefois on reconnut les autres cols, et Pierre de Navarre promit de faire passer l'armée. On tint les Suisses en haleine par de fausses attaques. François lui-même, avec Bayard, Lapalice, d'Aubigny, Montmorency et l'élite de ses hommes d'armes, descendit le mont Genèvre; mais, au lieu de pousser jusqu'à Fenestrelles, il s'enfonce par sa droite dans le val su-

périeur de la Doire[1], tourne, près des sources orientales de cette rivière, le ressaut des grandes Alpes qui l'étreint à l'est, galope jusqu'à Villefranche, enlève 1 200 chevaux et fait Colonne prisonnier. Cependant Navarre, avec le matériel et l'infanterie, descend la haute vallée de la Durance, remonte celle du Guille, entre dans le col de l'Anello, longe le flanc méridional du mont Viso, aplanit les rochers à coups de pioche, jette sur les précipices de grands arbres qu'il recouvre de fascines, emploie la poulie, le cabestan, et, après quatre jours de périls, de fatigues, a la joie de faire rouler les canons dans le val de la Vraitta qui coule vers Saluces. Enfin l'aile droite gagne Coni par le col de l'Argentière.

L'armée entière, avec armes et bagages, s'échelonna sur la rive gauche du Pô. Les Suisses, stupéfaits de ce prodigieux fait d'armes, un des plus beaux de notre histoire, s'enfuirent au delà de Milan, et Cardonne qui s'était porté sur le Mincio à la tête des Aragonais et des Romains, pour contenir les Vénitiens, recula devant l'Alviane, repassa le Mincio, la Chiese, le Pô, et dressa ses tentes à Plaisance.

Le roi s'en prit d'abord aux Suisses; mais au lieu de combattre ils négocièrent, vendirent leur retraite, rentrèrent à Milan et laissèrent l'armée royale prendre, à quatre lieues au sud de la ville, en avant de Marignan, une position qui les séparait de leurs alliés. Comme ils s'apprêtaient à remonter le Simplon, 10 000 des leurs survinrent et voulurent rompre le traité. Toutefois, on leur promit une part de subside et l'on crut l'affaire terminée, lorsque le cardinal de Sion les harangue, les exalte, leur fait prendre les armes.

A quatre heures du soir, au nombre de 30 000, Bataille de Marignan. 13-14 sept.

[1] A Césanne, la Doire se forme de la réunion de plusieurs torrents portant tous le même nom.

ils débouchent en colonne serrée, par la chaussée de Milan à Lodi, inspirés par les souvenirs de Novare. Mais ce qui alors était habile résolution est aujourd'hui folle témérité. Marignan s'élève au confluent du Lambro et du Seveso entre lesquels la route traverse un terrain fangeux. *Il faut*, dit le connétable, *il faut repasser le Lambro, les laisser s'enfourner jusqu'aux murs de Marignan et les anéantir. Moi*, s'écrie le roi, *moi reculer devant cette paysandaille! plutôt combattre seul.* Bourbon, certain de la victoire, qu'il eût voulu moins sanglante, obéit; les canons enfilant la route sillonnent l'immense colonne, tandis que les lansquenets et des gendarmes à pied se jettent dans les prairies pour harceler ses deux flancs. Cependant elle avance toujours; la nuit vient sans la ralentir; la lune, que voilent d'instant à autre de sombres nuages, éclaire le combat; quatre heures après la chute du jour, les premières files des Suisses arrivent au bord du fossé qui couvre le camp français, arrachent les palissades et prennent quatre canons. Mais les gendarmes, à cheval sur la chaussée, les chargent avec fureur et les culbutent hors des retranchements. La fatigue, l'obscurité font trêve à cette sanglante mêlée. On passe le reste de la nuit confusément, comme on a combattu; le roi, armé de toutes pièces, repose sur l'affût d'un canon à quelques pas d'un bataillon ennemi.

Pendant ce temps, le connétable organise la défense et lorsque, aux premières lueurs du matin, la bataille recommence, les Suisses foudroyés sur leur front par l'artillerie, criblés en flanc par les arbalètes des Gascons et les arquebuses des lansquenets, chargés vigoureusement par les hommes d'armes, les Suisses hésitent et se troublent. Leur arrière-garde, soit pour tourner le camp, soit pour faire diversion,

passe à la rive gauche du Lambro, mais Pierre de Navarre est là qui les surveille et les repousse.

A neuf heures, la victoire n'est déjà plus indécise, lorsqu'on entend à droite le cri de guerre des Vénitiens : *San Marco!* c'est l'Alviane qui accourt de Lodi où ses troupes sont arrivées la veille. Les Suisses alors battent précipitamment en retraite, poursuivis par la cavalerie vénitienne.

Ils laissèrent 15 000 hommes sur le champ de bataille, les Français en perdirent 4 à 5 000. « Je me suis trouvé à vingt-cinq batailles, disait Trivulce, ce n'étaient que jeux d'enfants auprès de celle-ci, qui est un combat de géants. » « Le soir fut trouvé que le bon chevalier Bayard, par toutes les deux journées, s'étoit montré tel qu'il avoit accoutumé en autres lieux. Le roi le voulut grandement honorer, car il prit l'ordre de chevalerie de sa main. Il avoit bien raison, car de meilleur ne l'eût su faire. » (*Mém. de Bayard*).

Les Suisses hors de combat, le Milanais occupé, Sforze se rendit; le pape fit la paix; Ferdinand retira ses troupes et peu après mourut. Il y eut encore une pacification générale, sollicitée surtout par le jeune héritier du roi catholique. François, maître du Milanais, nomma gouverneur Lautrec.

La paix dura près de six années, durant lesquelles de graves événements changèrent la face de l'Europe : 1° Luther parut et commença la réformation religieuse qui, à ne la considérer que politiquement, eut pour résultat de resserrer, en une formidable confédération, une part du grand corps germanique et les puissances du nord, jusque-là, dans leur ensemble, en dehors des guerres générales.

2° Charles Ier, à peine sur le trône des Espagnes, entreprit de détruire les libertés de son royaume et

brave soldat, mais général incapable, était son confident. Elle le mit à la tête de l'armée du midi qui prit Fontarabie, s'en tint là et ne fit en Espagne aucun progrès.

Prise de Fontarabie.

Siége de Mézières. Fin d'août.

Nassau, après avoir forcé Mouzon de se rendre, investit Mézières à la tête de 35 000 combattants. Par bonheur, Bayard, Montmorency, une poignée de braves eurent le temps de se jeter dans les murs de cette clef de la Champagne. Leur défense héroïque est à jamais mémorable. Les assiégeants se servirent d'une artillerie formidable; leurs boulets écrasèrent la place et, un pan de la muraille s'étant écroulé, une partie de la garnison s'enfuit épouvantée par cette brèche. Bayard ranima ce qui restait, et un renfort de 1 000 hommes d'armes qui eurent l'audace de se glisser jusqu'à lui au travers des lignes ennemies, l'enhardit à braver tous les périls.

Octobre 1521.

Enfin l'armée du roi, forte de 20 000 Suisses et d'une brillante gendarmerie, débouchant, fit lever précipitamment le siége. Pour tourner sa gauche, Nassau manœuvra dans le Hainaut; les Français, côtoyant son mouvement, prirent Landrecies, Bouchain et passèrent l'Escaut, au moment où il sortait de Valenciennes. Il fut si surpris qu'il recula plein d'effroi, et sa troupe se mit dans un tel désordre que Charles, qui se trouvait à Valenciennes, se hâta de s'enfuir à Mons avec 100 chevaux. C'était bien le cas d'attaquer à fond. Le connétable voulut livrer bataille; mais le roi, aigri contre lui par l'influence de sa mère, affectait de mépriser ses conseils; il refusa de donner des ordres et manqua l'occasion. Après avoir pris

22 octobre.

Bapaume, Hesdin, il se replia sur la Somme et laissa les Impériaux réduire Tournai.

Mais ces mouvements n'étaient que des diversions; la guerre, la grande guerre était en Italie. C'est là que

l'inimitié de la duchesse d'Angoulême perdit tout. Lautrec ne put obtenir les sommes destinées à solder les Suisses qui l'abandonnèrent, comme il venait d'entrer en campagne et de délivrer Parme, où étaient entrés Prosper Colonne et Pescaire. Il fut obligé de repasser le Pô et de s'efforcer, avec une poignée d'hommes, de défendre l'Adda. Les ennemis le tournèrent, le poursuivirent, en débordant sa droite, jusqu'à Milan, le coupèrent de la France et le refoulèrent sur le territoire vénitien. Cette seule marche rendit à Sforze le Milanais, et au pape, qui, dit-on, en mourut de joie, les villes de la rive droite du Pô. 19 nov. 1521.

Charles-Quint exploita habilement la vacance du saint-siége; il séduisit, en faisant briller à ses yeux la tiare, Wolsey, favori de Henri VIII; il attira l'Angleterre dans son alliance, après quoi, le sacré collége élut Adrien d'Utrecht, son précepteur.

Cependant Lautrec, renforcé de 10 000 Suisses et des troupes vénitiennes, passa l'Adda, força Colonne de se renfermer dans Milan, emporta d'assaut Novare, dans le but d'assurer ses communications avec la France, essaya sans succès de prendre Pavie et revint à Monza, afin de recevoir des fonds qui arrivaient de France par la route du Simplon; mais on apprit que le convoi avait été enlevé. Alors les Suisses vinrent en tumulte auprès du général, en criant *argent, congé* ou *bataille*. Il n'y eut pas à hésiter, la troupe prit les armes et marcha aux Impériaux. Mars 1522.

Colonne, pour couvrir Milan, s'était retranché, à une lieue de la ville, dans le parc et le château de la Bicoque. Les Suisses attaquèrent tête baissée, comme d'habitude; ils poussèrent jusqu'à l'enceinte du camp et se précipitèrent dans le fossé. Il était plus profond qu'ils ne s'y attendaient; il leur fut impossible de gravir l'escarpe, et les Impériaux les massacrèrent à Bataille de la Bicoque. 29 avril.

bout portant; 3 000 des leurs tombèrent morts au pied des palissades. Lautrec ramena le reste de l'armée autour de Monza d'où il gagna l'Adda, puis Bergame; les Suisses s'en retournèrent sans mot dire, et les Français, qui remarquaient la froideur des Vénitiens, n'eurent plus d'autre parti à prendre que de
20 mai 1522. repasser les Alpes. Toutes les places, sauf les châteaux de Milan, de Crémone, de Novare, se rendirent; Colonne surprit Gênes; Venise traita avec les victorieux.

Pendant ce temps, l'empereur assiégea Fontarabie, malgré la présence de Bonnivet, et Henri VIII débarqua à Calais une armée que les maladies arrêtèrent.
Fin de 1522. Mais, pendant ces mouvements sans portée, le cabinet de Madrid enlaçait toute l'Europe et préparait en France une révolution.

L'année suivante, l'Espagne, l'Italie entière (moins la Savoie), l'Empire et l'Angleterre se coalisèrent contre la France, et le connétable, dont on avait exploité le mécontentement, traita de puissance à puissance, selon les traditions féodales, avec les souverains étrangers. Le but commun fut le partage du royaume et l'anéantissement des Valois. Mais, avant que le connétable pût soulever ses domaines et ses partisans, son complot fut découvert; il s'enfuit seul en Italie. On ne courut que les chances d'une guerre extérieure.
Sept. 1523. Au pied des Pyrénées, la coalition prit Fontarabie et assiégea sans succès Bayonne. A l'est, 12 000 lansquenets, que devait commander le connétable, entrèrent en Bourgogne et furent repoussés par le comte depuis duc de Guise, gouverneur de la Champagne. Au nord, 40 000 Anglais inondèrent la Picardie, prirent Roye, Montdidier, firent trembler Paris, puis se retirèrent de peur d'être pris entre les troupes que, sur leurs derrières, la Trimoille avait dispersées

dans les places, et la nombreuse gendarmerie que le duc de Vendôme amenait de Lyon. Les marches, les maladies les affaiblirent d'un tiers.

Ainsi les opérations défensives eurent un heureux succès, sans bataille, sans fait d'armes saillant; mais, grâce aux diversions de l'ennemi, l'opération offensive sur laquelle le roi avait basé le plan de la campagne échoua et fut encore remplie de désastres. C'est en Italie que François voulait écraser la coalition; une armée formidable qu'il commandait en personne s'était rassemblée à Lyon. Mais les craintes de Paris, le départ du duc de Vendôme le retinrent en deçà des Alpes. Il se contenta de faire passer, au delà du mont Cenis, 30 000 fantassins et 1 800 lances commandés par Bonnivet. Cette masse énorme pénétra jusqu'au Tessin. Sept. 1523. Les Impériaux, qui croyaient la France aux abois, reculèrent frappés de stupeur, et si l'amiral avait manœuvré rapidement sur les châteaux qui tenaient avec fermeté, il eût encore une fois conquis le Milanais; mais il consuma devant Pavie, qu'il ne put prendre, des journées précieuses pendant lesquelles l'ennemi reçut des renforts. Lorsqu'il voulut enfin menacer Milan, 25 000 hommes le continrent et le renfermèrent dans son camp de Biagrasse où les maladies l'épuisèrent. Pour comble de disgrâce Bourbon arriva avec 6 000 lansquenets, prit le commandement en chef et se mit à manœuvrer de manière à couper ses communications. Les Impériaux, tout à la fois, passèrent le Tessin, s'emparèrent de Verceil et forcèrent le camp français. Bonnivet se hâta de chercher un appui sous le canon de Novare; là il apprit que 6 000 Suisses arrivaient par le val d'Aoste et il crut devoir reculer jusqu'à la Sésia, pour les rallier. Ces inconstants mercenaires, loin de lui prêter secours, entraînèrent à l'instant leurs compagnons et rendirent la retraite

Retraite de Bonnivet. Fin d'avril 1524.

inévitable. Elle ne fut, depuis la Sésia jusqu'à Suse, qu'un combat continuel; Bonnivet blessé remit le commandement au chevalier sans peur et sans reproche; Bayard à son tour reçut dans les reins un coup d'arquebuse dont il mourut, les regards tournés vers l'ennemi. Comme on venait de le descendre de cheval, Bourbon passa et ne put cacher sa commisération. *C'est vous*, reprit Bayard, *c'est vous qu'il faut plaindre; vous servez contre votre patrie.* Le comte de Saint-Paul ramena les débris de l'armée à Suse où se trouvaient des renforts; mais il n'osa prendre sur lui de rentrer en campagne et il repassa le mont Cenis.

Bourbon se fit illusion sur les conséquences de ce désastre; il promit aux coalisés le soulèvement de tout le midi; il obtint de passer le Var avec 15 000 fantassins et 3 000 chevaux, côtoyés par une flotte. Toulon ouvrit ses portes; on poussa, plein d'espoir, jusqu'à Marseille, qui fut investie. Mais cette grande ville se défendit avec une ardeur inattendue; les Impériaux murmurèrent; Pescaire fit sentir à l'ancien connétable qu'il était en réalité le chef de l'armée; Bourbon, au désespoir, comprit que, du rang d'un puissant vassal, il était tombé à celui d'un aventurier, d'un proscrit. Sur ces entrefaites on sut que le roi était à Lyon, à la tête de 35 000 fantassins, 8 000 chevaux, et qu'une avant-garde, commandée par Lapalice, arrivait sur la Durance. Pescaire ordonna la retraite; mais il arriva à Gênes, harcelé à chaque pas, ruiné, réduit de moitié, et, chemin faisant, il eut la douleur de voir la flotte alliée détruite dans les eaux de Nice par Lafayette et Doria.

1er siége de Marseille. 19 août-28 sept. 1524.

Septembre.

C'était le moment de reprendre l'Italie, de venger les affronts de Lautrec, de Bonnivet. Le roi courut au mont Cenis, le descendit à grands pas, prévint les coalisés à Milan et couvrit les rives de l'Adda. Mais, au

lieu de pousser plus loin, de balayer le territoire jusqu'à l'Adige, de s'assurer sur toutes les communications, il commit des fautes qui tiennent du vertige. Il détache d'abord, sur la Toscane, 10 000 hommes et 600 lances, qu'il destine à faire la conquête de Naples avec l'appui des Médicis et du nouveau pape Clément VII; il détache encore 4 000 hommes pour prendre Gênes et Savone; puis, avec le reste de l'armée, il investit Pavie où sont renfermés 5 à 6 000 hommes commandés par Antoine de Leyva.

Les Impériaux ont le champ libre; pendant que les deux colonnes françaises vont : l'une échouer en Toscane, l'autre se faire battre dans les gorges de l'Apennin, Pescaire, Lannoy rassemblent un noyau de troupes à Lodi; Bourbon bientôt leur amène du Tyrol 10 000 lansquenets et 2 000 chevau-légers francs-comtois. Ils ont 17 000 fantassins et, outre les chevau-légers, 700 lances. Grâce à la dispersion de leurs adversaires, ils peuvent attaquer le roi à nombre à peu près égal; ils marchent sur Pavie.

Entre le camp et Lodi, soit couardise, soit trahison, le gouverneur de la petite place du château Saint-Ange leur livre cette position qui couvre les lignes des assiégeants. Le camp français s'émeut, les plus sages conseillent de se rapprocher de Milan. Mais Bonnivet, entrant dans les idées romanesques du prince, s'écrie : *Un roi de France ne doit pas reculer ni changer ses plans au gré de l'ennemi !* On attend donc les Impériaux; ils font halte sur le Vermicule, ruisseau qui marque la séparation des deux armées.

Bataille de Pavie. 24 févr. 1525.

On était à portée de canon; pendant quatorze jours on se lança de part et d'autre une grêle de boulets; enfin les Impériaux résolurent d'attaquer. Il y avait devant l'aile gauche des Français, entre leurs retranchements et l'ennemi, le parc et le château de Mira-

bel. Pendant la nuit, Duguast, neveu de Pescaire, fit abattre un long pan de muraille, par ses pionniers dont une vive canonnade couvrait le bruit. Avant le jour, la garnison du château est égorgée, et 3 000 arquebusiers, déployés dans le parc, frayent le chemin au reste de l'armée. Au sortir des massifs d'arbres, il faut descendre dans un étroit vallon au-dessus duquel tonne, d'abord au hasard, l'artillerie française. A l'aube du jour, on pointe plus sûrement; les boulets sillonnent les avenues du parc et font d'affreux ravages dans les colonnes profondes qui suivent l'avant-garde. Les uns reculent, d'autres rompent les rangs pour gagner rapidement le vallon et se mettre à l'abri de cet effroyable feu. Le roi voit plein de joie leur trouble, il tire sa grande épée, appelle ses gendarmes, tombe au galop sur la cohue qu'il croit disperser, et masque imprudemment les batteries d'où vient le désordre. Elles sont réduites au silence; les ennemis, malgré la fureur de son choc, se rallient; leurs arquebusades contiennent les hommes d'armes; les chevaux de Lannoy, de Bourbon accourent et chargent avec succès pendant que l'armée entière se serre et reprend ses rangs.

Il y eut alors, du côté des Français, une indicible scène de confusion. Le duc d'Alençon qui, à droite, couvrait les Suisses avec 400 lances, perdit la tête et s'enfuit. Les Suisses, enveloppés de toutes parts, résistèrent à peine, et firent retraite pour leur compte, laissant isolés au centre les lansquenets qui en un clin d'œil furent hachés.

La bataille, perdue sans ressource, se concentra autour du groupe où le roi combattait en personne. Là s'accomplirent les faits les plus brillants, mais les plus inutiles, d'une valeur désespérée. Le roi tua, dit-on, de sa main sept Impériaux; mais la Trimoille, Lapalice, d'Aubigny, Louis d'Ars expirèrent à ses

pieds. Bonnivet lui-même se fit tuer. François enfin rendit son épée à Lannoy qui la reçut à genoux en lui baisant respectueusement les mains, mais qui le fit enfermer au château de Pizzighitone d'où il le conduisit à Madrid.

Le mot *tout est perdu fors l'honneur* est assez connu : toutefois la violence même de la tempête qui abattit la fermeté du vaincu, sauva son royaume. L'Italie entière en fut épouvantée, elle comprit que c'en était fait de son indépendance si elle se résignait à subir le joug des vainqueurs. De vastes intrigues, des complots s'ourdirent contre le trop prudent empereur qu'on n'avait point encore vu à la tête de ses armées. Tout le fruit de la victoire fut d'affermir son autorité sur le Milanais.

Défense des frontières. Fin de 1525.

D'un autre côté, un sentiment analogue et la rancune de Wolsey changèrent la politique de l'Angleterre, qui fit avec la France une alliance offensive et défensive. Après la perte de l'Italie, les frontières restèrent donc intactes, et les hostilités eussent dès lors cessé sans un événement épisodique qui rehaussa la gloire naissante du gouverneur de la Champagne. Une bande furieuse de 20 000 anabaptistes se rua sur l'Alsace, portant partout le meurtre et le ravage. Guise prit les débris revenus du Milanais et de la Toscane, enveloppa ces forcenés au delà des Vosges, et les massacra sans pitié.

Traité de Madrid. 14 Janv. 1526.

Cependant l'empereur consentit à une trêve pendant laquelle on ouvrit des négociatious qui se terminèrent par le traité de Madrid et par la mise en liberté du roi, à des conditions exorbitantes, telles que la cession de la Bourgogne, conditions qu'en son âme le captif était bien résolu à violer. Son retour en France fut le signal d'une nouvelle guerre basée sur de nouvelles combinaisons. Les Italiens le regardèrent comme un

libérateur. Les places du Milanais étaient saisies par les Impériaux; Sforze était dépossédé; une sourde indignation agitait tous les cœurs; la révolte était partout. Les Vénitiens éclatèrent; ils mirent des troupes en campagne, et l'on attendit avec anxiété les secours du roi. François promettait de se borner à chasser les Impériaux sans rien exiger pour prix de son intervention; mais soit qu'il ne voulût qu'effrayer l'empereur et obtenir des modifications au traité de Madrid, soit qu'il attendît de la ligue italienne des offres positives,
Mai 1526. il n'envoya au delà des Alpes que des forces insignifiantes. Ses généraux laissèrent Bourbon réduire Sforze dans Milan; leur mollesse découragea la ligue qui se dénoua au moment où un événement imprévu l'eût fait triompher si elle avait été plus énergiquement conduite. Le sultan de Constantinople, Soliman, entra en Hongrie à la tête de 150000 Turcs, détruisit l'armée hongroise dans les plaines de Mohatz, et fit trembler l'Autriche. Mais personne en Italie n'était préparé
Prise de Rome. 6 mai 1527. à tirer parti de cette grande diversion. Le prince lorrain de Vaudemont avait fait sur Naples une tentative infructueuse, et les Vénitiens poussèrent l'incurie jusqu'à laisser une colonne de 14000 lansquenets luthériens rejoindre sur la Trebbia l'armée de Bourbon. Le chef de ces farouches auxiliaires portait au cou une chaîne d'or pour étrangler le pape. Ces passions ardentes, l'espoir du pillage entraînèrent les Impériaux à marcher sur Rome, malgré Bourbon. Il fut tué dès les premiers coups de feu, mais son armée entra par escalade dans la métropole catholique, commit durant une année presque entière d'affreuses dévastations, et retint le pape en captivité. Ces soldats sans frein refusèrent de quitter Rome où leurs excès, leurs désordres firent éclater la peste. Le cri public décida enfin François à mettre en mouvement une armée. Lautrec

entra en Piémont à la tête de 25 000 hommes, prit Alexandrie, Pavie, Milan, passa sans obstacle en Toscane, et marcha sur les États romains. Les Impériaux affaiblis des deux tiers, encore pesants d'ivresse, s'enfuirent dans les Abruzzes. Au lieu de les poursuivre, de les écraser, Lautrec perdit son temps à prendre des places, et leur permit de se réfugier dans Naples. Mais il les investit, et Doria, avec sa flotte, bloqua la rade en même temps que les Vénitiens débarquèrent dans la Pouille.

Août 1527.

9 janv. 1528.

1er mai.

Il semblait enfin que l'on touchât au dénoûment décisif; les Napolitains, réduits aux extrémités de la famine, demandaient à se rendre. La chance tourna tout à coup; Doria, froissé dans ses prétentions par la cour, prit parti pour l'empereur, laissa des convois, des troupes prendre terre, ranimer, ravitailler les assiégés. Bientôt, ceux-ci sortirent de leurs murs, et harcelèrent Lautrec dont la peste avait éclairci les rangs; lui-même en mourut, et ses débris furent réduits à capituler. Des renforts qui descendirent dans le Milanais, sous les ordres du comte de Saint-Pol, furent contenus jusqu'au printemps suivant, et battus à Landriane; ainsi cette expédition, commencée sous les auspices les plus favorables, fut la plus funeste de toutes. Elle décida le traité honteux de Cambrai; François, au prix de l'abandon des conditions inexécutables contre lesquelles il avait protesté à Madrid, renonça à l'hommage des comtés de Flandre et d'Artois, abandonna le Milanais, Naples, toute l'Italie, et ne stipula rien en faveur de ses alliés. Charles-Quint, sortant enfin de son palais, débarqua à Gênes à la tête de 30 000 hommes, mit à ses pieds toute les souverainetés de la péninsule, et se fit couronner, à Bologne, empereur et roi d'Italie.

16 août.

Défaite de Saint-Pol à Landriane. 21 juin 1529.

Paix de Cambrai. 5 août.

V. GUERRES AVEC LA MAISON D'AUTRICHE; INVASIONS DE LA PROVENCE ET DE LA CHAMPAGNE.

1530. Il semblait que Charles-Quint, pour rétablir l'empire de Charlemagne, n'eût plus que la France à abattre; mais il trouva dans le corps germanique et sur les frontières de ses possessions héréditaires, d'insurmontables obstacles à la réalisation de ses plans de monarchie universelle. Lorsque les Turcs, en portant leurs immenses forces sous les murs de Vienne, lorsque les luthériens, par leurs rapides progrès, l'eurent contraint de laisser respirer François, il se rendit à Augsbourg, reçut la confession des princes protestants, et la condamna, après de longues conférences, par un décret portant peine de mort contre ceux qui s'écarteraient de la foi catholique.

Cette résolution extrême n'était point appuyée par la force; elle entraîna le déchirement du vieil empire romain. L'électeur de Saxe, le landgrave de Hesse, leurs coreligionnaires se confédérèrent à Smalkalde, déterminés à s'affranchir de ce pouvoir exorbitant qui, sous prétexte de conscience, tendait à anéantir leurs priviléges politiques. L'occasion était belle; François la saisit habilement; il promit sa protection à la ligue allemande, et lui fournit des subsides, sans tenir compte des stipulations du traité de Cambrai.
1531. Dans le même temps, il fournit des subsides aux Hongrois soulevés qui s'étaient donné un roi, puis, faisant taire toute autre considération que la nécessité d'affaiblir un rival qui dans son esprit avait arrêté sa propre ruine, il rechercha en secret l'alliance de Soliman.

1532. Le sultan rentra en Hongrie à la tête de 200 000 hommes. Charles se hâta d'annuler le décret d'Augsbourg,

de faire aux protestants toutes les concessions qu'ils demandaient, et de rassembler une armée. A son appel, à sa voix conciliante, 150 000 catholiques et luthériens se levèrent pleins de zèle; il en prit lui-même le commandement. Les deux partis éludèrent une bataille qui peut-être eût entraîné la ruine de l'un ou de l'autre empire. Soliman se lassa le premier, et Charles, fier de la délivrance de la chrétienté, retourna en Espagne.

Le roi devait s'attendre à sa vengeance; il incorpora définitivement la Bretagne à la France; il resserra les traités avec Henri VIII, se tint prêt à soulever de nouveau l'Italie, à ranimer les méfiances de l'Allemagne et porta un regard attentif sur l'organisation des armées. Ses premiers efforts tendirent à rendre la force publique indépendante de ces mercenaires suisses ou allemands, qui abandonnaient le camp la veille d'une bataille, forçaient la volonté des généraux, entraînaient la défaite, atténuaient la victoire. Il essaya de les remplacer par une infanterie nationale composée de sept légions, chacune de 6 000 hommes, qui toutefois ne furent levés qu'en partie. Charles épiait ces 14 juin 1535.
dispositions; mais, avant de rompre, il résolut de se rehausser dans l'estime publique et d'abaisser son rival. Barberousse venait d'établir, sur le littoral nord de l'Afrique, ces nids de pirates qui, jusqu'en 1830, ont désolé la Méditerranée. Charles arma contre lui, se posa comme le champion de la foi, comme le défenseur de l'Europe contre les infidèles, fit voile pour Tunis et somma le roi très-chrétien de l'assister. C'était une injonction facile à éluder; mais le pape, mais l'opinion générale défendirent à François d'aller plus loin et de troubler la paix pendant une expédition sainte. Charles débarqua en Afrique avec 50 000 hommes, enleva le fort de Goulette, installa dans Tunis

un bey rival de Barberousse et délivra 20 000 captifs qui se répandirent dans toutes les contrées du continent, en exaltant sa générosité, sa gloire. Enfin il revint en Sicile, comblé d'honneurs, suivi des bénédictions d'une multitude de familles, mais ruiné et
17 août 1535. n'ayant plus d'armée en Italie.

Cependant, François s'était mis en mesure de renouveler la guerre; sous les plus vains prétextes, il fit entrer ses troupes en Piémont et s'empara de toutes
11 févr. 1536. les places du duc de Savoie. L'occasion l'invitait à pousser jusqu'à Milan; Sforze étant mort sans enfants, l'empereur avait pris possession de son duché, au vif mécontentement de toute l'Italie et surtout des Milanais eux-mêmes. Au lieu de profiter de ces circonstances, le roi attendit l'effet de négociations qu'il avait déjà ouvertes, pour obtenir la remise amiable du duché. Charles cependant s'assurait des dispositions de Venise, de Florence et de Rome, que sa dernière expédition lui avait gagnées; il rassemblait ses troupes. Lorsqu'il crut pouvoir commencer les hostilités, il éclata, dénonça au monde son rival comme un ennemi de Dieu et des hommes et lui déclara une
7 juin. guerre à mort. Il reprit aussitôt la supériorité; le marquis de Saluces, vassal du Dauphiné, trahit son suzerain, qui lui avait confié la défense de ses conquêtes au delà des Alpes. L'habileté des généraux de l'empereur, la médiocrité de ceux de François, firent le reste; les Français perdirent rapidement tout le Piémont, sauf Turin et quelques châteaux.

Charles accourut, ivre de joie et de haine; son armée était forte de 40 000 fantassins et 10 000 chevaux; il en prit le commandement et, malgré ses vieux capitaines, qui se jetèrent à ses genoux, pour le
25 juillet. détourner de ce ruineux dessein, il passa le Var. Le roi recourut à des moyens de défense extrêmes, que

l'humanité réprouvera toujours, quoique le succès semble les absoudre. Il fit dévaster toute la contrée, chassa les habitants des villes ouvertes, approvisionna les places qui pouvaient tenir, posta au confluent de la Durance et du Rhône le maréchal de Montmorency, avec un corps imposant, et prit position lui-même à Valence, prêt à secourir son lieutenant, s'il était attaqué, ou à prévenir en Piémont, l'empereur, si son armée périssait.

Les Impériaux saccagèrent Aix, et, un mois après le passage du Var, ayant reconnu que Montmorency s'était retranché dans son camp d'une manière inexpugnable, ils investirent Marseille; 7 000 hommes de garnison et 13 galères la défendirent. Charles, quoique Doria l'eût côtoyé avec la flotte génoise, ne put ni intimider la ville ni s'approvisionner; la disette, les maladies l'affaiblirent, et, lorsqu'au bout de quinze jours il eut perdu sans combattre le tiers de son armée, il commença une retraite non moins désastreuse que celle de Bourbon. Le maréchal, de peur de le forcer à livrer une bataille désespérée, le poursuivit mollement. Mais, lorsqu'il fut engagé dans l'étroite route de la Corniche, la cavalerie harcela sans relâche son arrière-garde et mit le comble à sa détresse. Arrivé à Gênes, il chargea Duguast de conduire ses débris au delà de Bocchetta, et, de sa personne, il fit voile pour l'Espagne. 2e siége de Marseille. 25 août-10 sept. 1536.

Cependant une grande diversion empêcha le roi de tirer parti de ces événements pour reprendre l'ascendant en Italie. Les opérations au midi étaient combinées avec une attaque au nord. Nassau entra en Picardie à la tête de 30 000 combattants, surprit Guise et investit sans obstacle Péronne. La noblesse des environs, le maréchal de Fleuranges s'enfermèrent dans la place, et grâce aux secours que leur fit passer le gou- 12 août.

verneur de Champagne, ils résistèrent à de terribles assauts. L'ennemi essuya d'énormes pertes, après quoi il se retira en Hainaut.

Le siége de Péronne, l'alarme de Paris, rappelèrent au nord le roi qui ne laissa que des détachements dans la Tarantaise et dans le Piémont, sans s'occuper d'une insurrection italienne contre l'empereur, dont les seuls résultats furent la levée du siége de Turin et la reprise du marquisat de Saluces.

Au printemps de l'année suivante, furent publiés l'alliance et le traité de commerce avec Soliman. Le sultan conduisit 100 000 hommes en Albanie; Barberousse lui amena une flotte considérable; les deux souverains convinrent d'attaquer l'Italie par ses deux extrémités.

Avril 1537. Mais François dirigea ses opérations de manière à laisser soupçonner que son seul but était de forcer l'empereur à une paix honorable. Au lieu de porter son effort au delà des Alpes, il fond sur l'Artois, s'em-
15 juin. pare d'Hesdin, occupe Saint-Pol, y laisse une forte garnison, fait brûler les autres places, licencie son armée, et revient à Paris. L'ennemi, à son tour, fort de 22 000 hommes, enlève d'assaut Saint-Pol, y massacre plus de 4 000 âmes, prend Montreuil, assiége
30 juillet. Thérouenne, et signe avec Montmorency une trêve de dix mois.

Soliman, impatient de ces retards, quitta l'Albanie, courut à Belgrade, en fit lever le siége, et battit Ferdinand, frère de l'empereur; mais Barberousse essaya vainement d'enlever Corfou.

8 juin. D'un autre côté, d'Humières fut envoyé en Italie pour donner de l'ensemble à des mouvements décousus que jusqu'alors avaient faits des capitaines indépendants les uns des autres; mais les lansquenets, auxquels il avait fallu recourir encore, l'abandonnèrent;

il se vit contraint de disperser dans les places du Piémont les troupes nationales, et il se renferma dans Pignerol, où Duguast, qui avait manqué surprendre Turin, l'assiégea. Il était vivement pressé quand le roi, le dauphin, Montmorency, 40 000 hommes débouchent du mont Cenis, forcent l'épée à la main le pas de Suse, culbutent 10 000 Impériaux qui le défendent, et refoulent Duguast au delà du Pô. Un armistice général suspendit les hostilités; et le pape, se portant comme médiateur, convoqua François et Charles à Nice, où, sans qu'ils voulussent se voir, il leur fit consentir une trêve de dix ans.

10-31 octob. 1537. — 16 novemb. — 18 juin 1538.

Un nouveau système politique, tendant à unir leurs forces contre la réforme, les rapprocha quelque temps. C'est alors que l'empereur traversa la France pour aller punir une révolte des Gantois; il fut accueilli avec une courtoisie extrême; mais les deux rivaux se haïssaient personnellement, et ils eurent bientôt à cœur de montrer leur manque de sincérité. Charles se remit à décrier le roi, et s'efforça d'irriter contre lui les Turcs; lui, de son côté, recueillit ses forces, et chercha partout de nouveaux alliés. Soliman, cependant, acheva de subjuguer la Hongrie, et l'empereur, autant pour faire diversion que pour soulever contre la France l'opinion de la chrétienté, partit pour Alger avec 25 000 hommes. Il débarqua heureusement; mais, peu après, une effroyable tempête ruina l'expédition et bouleversa le camp. Puis, lorsque les soldats, frappés d'épouvante, eurent gagné péniblement le large sur les débris de la flotte, un dernier coup de vent les engloutit. Leur souverain revint presque seul en Espagne.

11-31 octob. 1541.

Dès le printemps suivant, après avoir fait alliance avec le Danemark, la Suède, le duc de Clèves, François ébranla cinq armées et commença les hostilités

sur toutes les frontières. Les attaques principales furent dirigées sur le Roussillon et le Luxembourg, mais avec une inconstance, une mollesse qui annihilèrent les résultats.

Les deux armées du midi, après avoir menacé l'Italie et le Roussillon, se concentrèrent sous les ordres du dauphin, qui, à la tête de 45 000 hommes, investit Perpignan. Le roi lui-même se rendit à Montpellier pour surveiller les opérations : elles échouèrent; le duc d'Albe contint les assiégeants; les pluies, l'inondation de la contrée, des maladies épidémiques les forcèrent de lâcher prise.

26 août 1542.

4 octobre.

Au nord, les deux colonnes déployées sur les routes de la Flandre et du Brabant se tinrent sur la défensive, pendant que le duc d'Orléans, secondé par le célèbre Guise, envahit le Luxembourg, à la tête de 30 000 hommes, et l'enleva en courant. Le vainqueur se mit en communication avec la Gueldre, pays allié; puis, croyant n'avoir plus rien à faire, il licencia les troupes, et courut seul en Roussillon. A peine se fut-il éloigné, que les Impériaux reprirent Luxembourg et Montmédi. Mais Guise leur enleva cette dernière ville.

10 juin.

Juill. et août.

16 septemb.

Ainsi se termina la première campagne; la seconde fut plus efficace. Le roi revint au nord, et renforçant tour à tour de sa personne ses trois colonnes d'invasion, il conquit l'Artois et les places de la rive droite de la Sambre; il prit aussi Luxembourg, qu'il fortifia ainsi que Landrecies; enfin, à l'approche des Impériaux, il concentra l'armée en Picardie.

Mai-juillet 1543.

L'empereur, cependant, avec 30 000 fantassins et 4 000 chevaux, passe le Rhin, accable le duc de Clèves, néglige Luxembourg, tire à droite, rallie dans le Brabant 10 000 hommes que l'Angleterre, toujours envieuse des progrès de la France au nord, lui envoie en dépit des traités. Enfin, fort de 50 000 combat-

22 août.

tants, il débouche de Valenciennes pour assiéger Landrecies, pendant que ses lieutenants investissent Guise et Luxembourg.

Landrecies, vaillamment défendue par Lalande avec 3 000 hommes et 200 chevaux, arrêta la grande armée impériale. François vint à son secours, mais il se contenta de la ravitailler; et l'empereur, renonçant à la prendre, battit en retraite. Par dédommagement, il mit garnison dans la ville libre de Cambrai, et commanda d'y bâtir une citadelle, afin d'intercepter les routes qui, de l'Artois, conduisent dans le Hainaut. 28 octobre-2 nov. 1543. 7 novembre.

Au midi, tandis que Soliman continuait à faire trembler l'Autriche, il y eut en Piémont des siéges dont le plus marquant est celui de Nice, qu'investirent les flottes combinées de Barberousse et du duc d'Enghien. La ville se rendit au bout de douze jours, mais le château résista victorieusement, et les coalisés s'éloignèrent. Les Turcs hivernèrent à Toulon, et d'Enghien, appelé au commandement de l'armée de terre, descendit le pas de Suse. 22 août-10 septembre.

Ce jeune prince, par qui commence l'éclat de la brillante maison de Condé, signala l'ouverture de la campagne suivante par une belle victoire. Il bloquait Carignan, petite ville située sur le Pô, à trois lieues au sud de Turin, et son camp coupait les communications de Duguast, qui alors, prenait une à une les places des Alpes maritimes. Furieux de son audace, le général de l'empereur rallie toutes ses forces (30 000 lansquenets, Italiens, Espagnols), marche sur Carmagnole, et manœuvre pour passer le Pô, tourner les Français, les acculer aux remparts de Carignan, leur faire déposer les armes.

Enghien court au-devant de la bataille, il sort de ses lignes et trouve l'armée ennemie rangée derrière Cérisoles, couverte du côté des collines qui bordent le Bataille de Cérisoles. 14 avril 1544.

Pô par une formidable batterie. Il fait halte et lance dans la plaine ses arquebusiers gascons, les tirailleurs de l'époque. On escarmouche jusqu'au milieu du jour; enfin, Duguast, honteux de se laisser imposer par 20 000 hommes, ordonne à ses Espagnols (aile droite) de foncer sur les Italiens de son adversaire et de les balayer en pivotant jusqu'au fleuve; à ses lansquenets (centre) d'écraser les Suisses; à ses Napolitains, précédés de la cavalerie florentine (aile gauche), de rompre l'infanterie française. Chacune de ces colonnes est presque double de celles qu'elles attaquent, les lansquenets surtout ont sur les Suisses l'avantage du nombre, et ils se ruent contre eux avec leur fureur habituelle; les Suisses n'attendent pas le choc, ils recueillent dans leurs rangs les arquebusiers, et s'avancent en faisant un feu terrible.

L'infanterie française s'ébranle pour les soutenir; contenue d'abord par les Italiens, elle appelle le secours de la gendarmerie, qui s'élance, culbute les chevaux florentins sur l'infanterie napolitaine, rejette en désordre hors du champ de bataille toute l'aile gauche ennemie, et se rabat à toute bride sur les lansquenets. Ces derniers déjà soutiennent péniblement l'effort des Suisses et des Français, la charge des gendarmes les achève; ils sont taillés en pièces.

Cependant, les Espagnols avaient dispersé l'aile gauche d'Enghien, et croyaient la bataille gagnée, lorsqu'ils apprirent les désastres de leurs auxiliaires. Ils entraînèrent alors Duguast qui avait été blessé, et s'enfuirent jusqu'à Asti.

Cette journée la plus brillante de ce long règne, cette journée qui coûta aux Impériaux, presque sans perte, 12 000 morts, leurs canons, leurs bagages, n'aboutit qu'à une trêve. Le théâtre de la guerre n'était plus l'Italie. Henri VIII, l'empereur s'étaient coalisés,

étaient tombés d'accord de marcher concentriquement sur Paris et d'écraser la France, *cet ennemi domestique de l'Europe*.

Tous deux manquèrent à leur promesse. L'Anglais (30 000 fantassins, 18 000 chevaux) assiégea Boulogne et Montreuil; Charles (50 000 fantassins, 14 000 chevaux) envahit le Luxembourg, prit la capitale avec une facilité, qui, au dire des vieux historiens, l'affrianda, remonta la Meuse, s'empara de Commercy, de Ligny et investit enfin Saint-Dizier. Cette petite ville renfermait le brave Lalande, le même qui avait sauvé Landrecies; il n'eut pas moins de constance, et, avec une poignée d'hommes derrière des remparts démantelés, il brava pendant six semaines les efforts des Impériaux. Par malheur il fut tué, et la garnison capitula aux conditions les plus honorables. L'empereur avait fait d'énormes pertes; le dauphin avait rassemblé une armée, le roi d'Angleterre s'obstinait au siége des forteresses du littoral : le but de la coalition était manqué. Toutefois Charles, encouragé par les intrigues d'une cour tiraillée en sens inverse par la maîtresse du roi et par celle du dauphin, s'aventura dans les plaines stériles de la Champagne. Son armée était resserrée à droite par le cours de la Marne, côtoyée, harcelée par les coureurs du dauphin; bientôt elle fut dénuée de tout. Le prince épiait le moment favorable pour l'accabler; mais la trahison, dit-on, la connivence de la faction rivale livra aux ennemis Épernay et Château-Thierry où étaient ses magasins.

Juin 1544.

Fin de mai.

8 juillet.

16 août.

Les Impériaux se réunirent et firent insulter Meaux; Paris trembla; les routes de l'Orléanais, de la Normandie furent couvertes d'une foule de familles qui fuyaient éplorées. Mais l'empereur se jeta dans le Soissonnais, et la paix peu après fut signée à Crespy sur les mêmes bases qu'à Cambrai; toutefois le roi se

Traité de Crespy. 18 septemb.

prévalut de ses clauses pour garder la Savoie et le Piémont.

Fin de 1544-7 juin 1546. Le dauphin conduisit l'armée contre Henri VIII et sauva Montreuil, mais Boulogne s'était rendu; on se consuma en vains efforts pour reprendre cette dernière ville et, lorsque enfin l'Anglais signa la paix, on fut contraint de consentir à la lui laisser.

Un an après, François Ier mourut après avoir vu sous son règne, commencer l'ère des sociétés modernes à laquelle devait aboutir la lente décomposition du moyen âge que nous croyons devoir récapituler brièvement.

1° De Hugues Capet à l'avénement du pape Grégoire VII (86 ans), les feudataires ont triomphé de la résistance militaire des Carlovingiens; ils jouissent de la plénitude de l'autorité; la chevalerie est la seule force publique; elle se consume en exploits obscurs, en querelles privées.

2° De Grégoire VII à la bataille de Bouvines (141 ans), les efforts du pape pour conquérir la suzeraineté temporelle sur les rois comme sur les feudataires, produit les croisades, le réveil des cités, la création d'une milice bourgeoise qui ose lutter avec les hommes d'armes. Les rois de France mettent à profit ces circonstances pour saper le pouvoir des grands vassaux.

3° De la bataille de Bouvines à la mort de Charles IV (140 ans), Philippe Auguste n'a plus de rivaux parmi les feudataires, il a déclaré les grands fiefs confiscables, agrandi le domaine de la couronne, fortifié Paris, rasé des forteresses féodales. Saint Louis fait sanctionner par les légistes ces conquêtes décisives. Philippe le Bel appesantit un sceptre de fer sur tout ce qui jusqu'alors a dominé, et convie le tiers état à prendre place dans les anciennes assemblées nationales, qu'il fait revivre après un long oubli.

4° De Philippe VI à Charles VIII (155 ans), la royauté s'attaque d'abord à ce qui dénote une force exubérante; les princes de son sang sont en possession des grands fiefs, la chevalerie lui est dévouée; elle réagit contre la bourgeoisie. Mais les soldats d'une nation libre interviennent, ses gentilhommes indisciplinés essuient défaite sur défaite, et des feudataires issus de son sang se tournent contre elle. Le sentiment populaire la sauve; elle chasse l'étranger, elle ressaisit les provinces aliénées, elle soumet au joug de la discipline la noblesse secondaire et l'organise d'une manière permanente; elle profite du discrédit des états généraux pour ne plus les convoquer, mais elle donne des armes au peuple; elle le fait entrer dans la composition des armées; elle institue les offices royaux auxquels par l'hérédité elle assure une libérale indépendance; enfin, elle investit le parlement de Paris d'une sorte de puissance législative, en établissant l'usage de faire enregistrer, par ce corps judiciaire, les édits qu'elle promulgue.

Les deux prédécesseurs de François Ier se laissèrent entraîner par l'ardeur des conquêtes; mais la politique s'agrandit, et lorsque lui-même se prit corps à corps avec Charles-Quint, il arriva que la France défendit encore, comme au temps des Capétiens, comme au temps des croisades, la cause de la civilisation et de l'humanité.

Depuis que l'Église avait cessé de prétendre à la monarchie universelle, son empire n'avait pas cessé de décroître. Elle avait toujours eu à combattre des dissidents de plus en plus audacieux, de plus en plus hostiles. Enfin Luther, ayant eu l'art d'associer la cause de la réforme à celle de l'indépendance des princes allemands, entraîna presque tout le nord de l'Europe y compris l'Angleterre. Mais il existait entre les con-

trées que la foi désunit, un trop grand fonds commun de sentiments et d'idées pour qu'elles ne se rattachassent pas les unes aux autres par des liens intellectuels. Elles exhumèrent toutes avec la même ardeur les trésors littéraires et philosophiques de l'antiquité; elles s'élancèrent dans le champ des découvertes scientifiques; elles réveillèrent dans leur sein le goût de la poésie, des beaux-arts, des plaisirs élégants, de la politesse. Il se forma chez elles toutes, une sorte d'association d'esprits cultivés qui constitua la république des lettres et qui, hors des matières religieuses, ne reconnut plus d'autre autorité que celle de la raison et du génie. Il est indubitable que le triomphe de Charles-Quint, et surtout de Philippe II, eût éteint pour des siècles les lumières de la renaissance. Ce fut donc la France qui sauva le genre humain des ténèbres d'une nouvelle barbarie, mais non sans d'immenses sacrifices, et sans de grandes améliorations dans son organisation militaire.

L'infanterie et l'artillerie furent surtout perfectionnées. Cette dernière arme parut si importante que l'on supprima le grand maître des arbalétriers à qui elle était subordonnée, pour transmettre ses fonctions au grand maître de l'artillerie. On coule mieux les canons; on invente les affûts; on substitue à l'arquebuse à croc l'arquebuse à rouet, arme plus courte, appuyée seulement à l'épaule, amorcée sous une pierre fixe, dont une roue d'acier, que tend et détend un ressort, fait jaillir des étincelles au commandement de *feu*. Si elle est rayée, c'est une carabine; si elle est très-longue et à croc, c'est une escopette, si on la raccourcit au point de la tirer à bras tendu, c'est un pistolet.

Presque aussitôt on supprime le rouet; on rend le chien mobile, on y adapte une mèche allumée que la détente du ressort fait tomber sur l'amorce du bassinet.

L'arquebuse prend le nom de mousquet; on conserve le rouet pour un tube plus court qui sert à la cavalerie et qu'on appelle mousqueton.

Les armures de fer étaient vaincues; le sort des batailles devait désormais reposer sur l'infanterie; les essais pour la constituer furent nombreux et fréquents. Louis XII, après sa rupture avec les Suisses, l'organisa par bandes d'un millier d'hommes, à la tête desquelles il plaça des capitaines d'une valeur éprouvée, tels que le chevalier Bayard. Le capitaine eut sous ses ordres un lieutenant, un enseigne, des sergents, des caporaux. Le nombre d'hommes de la bande varia de 1 000 à 5 000 jusqu'à ce que François le réduisît à 3 ou 4 000. Ce prince tenta de la remplacer par sept légions, qui durent être levées : 1° en Normandie; 2° en Bretagne; 3° en Picardie; 4° en Languedoc; 5° en Guienne; 6° en Champagne, Bourgogne et Nivernais; 7° en Dauphiné, Provence et Lyonnais. Sur 42 000 légionnaires, 12 000 durent être armés d'arquebuses, le reste de piques et hallebardes. Chaque légion fut divisée en six compagnies de 1 000 hommes, commandées par un capitaine, deux lieutenants, deux enseignes et dix centeniers. Pour commander la légion, on institua le grade de colonel et on créa pour tout le corps, un colonel général de l'infanterie. Ce système réussit mal et l'on en revint aux bandes auxquelles, de tout temps, s'étaient jointes des compagnies d'aventuriers.

La gendarmerie, malgré les pertes que lui faisaient éprouver le canon et la mousqueterie, soutint sa vieille réputation. Elle ne changea pas sa manière de combattre et ne subit, dans son essence, que quelques variations de peu d'importance. *La lance* fut portée de 6 hommes à 8, et, dans le but de multiplier le nombre des capitaines, on réduisit les compagnies à 50 ou 60 lances. On y adjoignit quelques corps de cavalerie

légère, connus sous le nom d'Albanais, d'argoulets, de carabins.

Dans la fortification permanente, on substitua le bastion à la tour et on affaissa au niveau du sol, les ouvrages de maçonnerie. Deux demi-bastions, unis par une courtine, et protégés par un large fossé, constituèrent le *front*. Outre plusieurs *fronts*, les places furent renforcées encore par des inondations, des écluses, des forts détachés. Pour les attaquer on inventa les puits et les galeries de mine, travaux souterrains que l'on poussa sous les remparts pour y établir des fourneaux que l'on remplit de poudre et qu'on fit sauter au signal donné. Aux projectiles en usage on ajouta les grenades, les pots à feu, les carcasses, etc.

C'est sous François Ier que les maréchaux de France devinrent inamovibles : leur nombre fut porté à quatre.

SIXIÈME PÉRIODE.

(1547-1643.)

DE HENRI II A LOUIS XIV.

HENRI II, né en 1518, roi en 1547, mort en 1559.

Connétable. Anne de Montmorency.

Maréchaux. Annebaut; du Biez; de Melfi; de Fleuranges, *du règne précédent.* — Jean d'Albon de Saint-André; Charles de Cossé-Brissac; Strozzi; P. de Labarthe de Termes; *les deux premiers, le quatrième encore en charge sous les règnes suivants.*

Généraux en chef. François de Lorraine, duc de Guise; Gaspard de Coligni, amiral; Dandelot.

Maîtres de l'artillerie. Charles de Cossé-Brissac; Jean d'Estrées de Cœuvres; *en charge sous le règne suivant.*

FRANÇOIS II, né en 1543, roi en 1559, mort en 1560.

Maréchaux. François de Montmorency, *en charge sous les règnes suivants.*

CHARLES IX, né en 1550, roi en 1560, mort en 1574.

Maréchaux. Bourdillon; F. de Scépeaux; H. de Montmorency-Damville; Artus de Cossé-Gonor, *en charge sous le règne suivant;* Honorat de Savoie; G. de Saulx Tavannes.

Généraux en chef. Henri Ier, duc de Guise (le Balafré); le duc d'Anjou, Henri III; Louis de Bourbon, prince de Condé.

Maîtres généraux de l'artillerie. Labourdaissière; Armand de Gontaut de Biron; *en charge sous le règne suivant.*

HENRI III, né en 1551, roi en 1574, mort en 1589.

Maréchaux. Albert de Gondi de Retz; Bellegarde; Montluc; Biron, père; Matignon; d'Aumont; Joyeuse; *en charge sous le règne suivant, sauf les second et troisième.*

Généraux en chef. Charles de Guise, duc de Mayenne; de Vaudemont, duc de Mercœur; Henri de Bourbon, prince de Condé.

Maîtres généraux de l'artillerie. De la Guiche; François d'Espinal Saint-Luc; *en charge sous le règne suivant.*

HENRI IV, né en 1553, roi en 1589, mort en 1610.

Connétables. Henri de Montmorency-Damville.

Maréchaux. De la Tour d'Auvergne, vicomte de Turenne, puis duc de Bouillon, *en charge sous le règne suivant;* Biron fils; la Châtre, Cossé-Brissac, *en charge sous le règne suivant;* Balagni; Lavardin, Dubouchage, *en charge sous le règne suivant;* Or-

nano; Bois-Dauphin, Grancey, Lesdiguières; *les deux derniers en charge sous le règne suivant.*

Généraux en chef. De Bourbon, prince de Conti; le comte de Soissons.

Grands maîtres de l'artillerie. Antoine d'Estrées de Cœuvres; Maximilien de Béthune-Sully.

Louis XIII, né en 1602, roi en 1610, mort en 1643.

Connétables. Charles d'Albert de Luynes; de Lesdiguières.

Maréchaux. Concini d'Ancre; de Souvré; Roquelaure; de la Châtre; Thémines; Montigni; de l'Hospital (Vitry); de Choiseul; de Chaulnes; d'Aubeterre; de Créqui; de la Guiche; de Châtillon; de la Force; Bassompierre; Schomberg; d'Estrées; J. B. Ornano; Saint-Luc; Marillac; Montmorency-Damville; de Toiras; d'Effiat; de Maillé-Brézé; de Béthune de Sully; Ch. de Schomberg; de la Meilleraye; de Grammont; de Guébriant; de la Motte-Houdancourt; Fr. de l'Hospital (Vitry).

Généraux en chef. Henri de Bourbon, prince de Condé; Gaston de France, duc d'Orléans; Louis II de Bourbon, duc d'Enghien (le grand Condé); Henri II de Dunois, duc de Longueville; Louis de Bourbon, comte de Soissons; le comte de Guiche; le duc de Lavalette; le cardinal de Lavalette; le duc de Saxe-Weymar (Bernard); le cardinal de Richelieu; Sourdis (commande les flottes); le duc de Bouillon; le duc de Rohan; de Feuquières; d'Harcourt.

Grands maîtres de l'artillerie. Maximilien de Béthune II; la Meilleraye, père; la Meilleraye, fils, depuis duc de Mazarin; *en charge sous le règne suivant.*

I. SUITE DES GUERRES AVEC LA MAISON D'AUTRICHE.

13 avril-23 mai 1547. L'empereur croyant être à jamais débarrassé de la France, se rendit en Allemagne résolu à abattre le parti protestant. La mort de François Ier lui donna prise sur des princes qui manquaient de direction centrale; il remporta la victoire décisive de Muhlberg; il fit jeter en prison l'électeur de Saxe et le landgrave de Hesse chefs des vaincus; enfin il donna l'électorat au jeune Maurice de Saxe qui le servait avec une feinte ardeur, dont il fut dupe. Mais au moment où le sort des armes et les décrets du concile de Trente semblaient consacrer l'unite religieuse, sur laquelle il voulait fonder l'unité politique, Maurice se mit secrètement à la tête du parti qu'il n'avait contribué à
18 juin 1548-24 mars 1550. abattre que pour en devenir l'âme. Ce prince renouvela la ligue de Smalkalde et rechercha la protection

de la France. Henri II avait déjà rompu avec l'Angleterre, envoyé une expédition en Écosse, conquis la paix et repris Boulogne. Il stipula pour prix d'une intervention active dans les affaires d'Allemagne, la prise de possession des trois évêchés (Metz, Toul et Verdun), puis après s'être assuré de l'alliance des Turcs et des Suisses, il leva une armée.

Une querelle épisodique donna le change à l'empereur sur la grande lutte qui se préparait. Le pape Paul III, de la maison Farnèse, mit en possession de Parme, qui appartenait au saint-siége, son petit-fils Octave. Jules III revendiqua cette principauté; Octave invoqua le secours de la France, le pape celui des Impériaux. Brissac, Gonzague, gouverneurs du Pié- Mai 1551.
mont, du Milanais, s'ébranlèrent; on escarmoucha de part et d'autre, et l'Europe entière prêta à cet événement une attention inquiète. Tout à coup on apprend 18 mars-23 mai 1552.
que Maurice, levant inopinément le masque, a pensé faire prisonniers dans Inspruck l'empereur et sa cour, que Charles s'est enfui presque seul en Carinthie, et que Henri II débouche de la Champagne à la tête de 30 000 fantassins, de 8 000 chevaux.

Henri profita de la stupeur générale; il séquestra la Lorraine, envoya à Paris le jeune duc Charles, neveu de l'empereur, surprit Metz, Toul, Verdun, 10 avril.
franchit les Vosges, s'empara de Weissembourg, de Hagueneau, et, sous prétexte de faire des vivres, tenta de se faire livrer Strasbourg. La méfiance des 3 mai.
bourgeois, leur attitude hostile, retardèrent, pour un siècle, leur réunion à la France.

L'empereur cependant, fidèle à ses ressentiments, à sa politique, accorda aux protestants, par la paix de Passau, les mêmes priviléges que jadis à Nuremberg, contint les Turcs et prit 100 000 hommes pour faire retomber toute sa colère sur cette France qu'il

trouvait toujours à la traverse de ses projets. Au bruit
13 mai. des négociations de Passau, Henri avait repassé les Vosges; il laissa garnison dans Metz, dans Luxembourg, dans les places de la Lorraine et revint en Picardie.

La Champagne était donc couverte par le grand boulevart de Metz. Le jeune duc François de Guise, fils de l'illustre Claude, se jeta, avec la fleur de la noblesse, dans ses murs, qui renfermaient 5000 hommes d'élite; il répara les murailles, brûla les faubourgs et fit d'immenses approvisionnements.

19 oct. 1552. L'empereur, après avoir attendu à Landau sa grosse artillerie, se déploya devant Metz, tandis que le comte de Rœulx, pour retenir l'armée du roi, entra en Picardie, la flamme à la main. Guise se passa de tous secours; pendant deux mois, il lassa la constance des Impériaux.

La science des siéges était encore dans l'enfance; le nouveau système de fortifications l'emportait sur les moyens d'attaque qui, un siècle plus tard, devaient le surmonter. On ouvrait la tranchée; mais on ne la conduisait pas avec les règles irrésistibles que le génie de Vauban a découvertes. L'administration militaire surtout était à créer, et lorsqu'une opération traînait en longueur, les assiégeants périssaient en foule de misère et de maladies. L'arquebuse, en campagne, avait entièrement remplacé l'arbalète; mais, dans les places, on se servait encore de cette dernière arme, dont le tir était sûr, et qui faisait de grands ravages.

L'artillerie des Impériaux tonna vainement sur Metz; quand elle avait fait écrouler un pan de muraille, ils voyaient derrière la brèche un nouveau mur hérissé de canons, d'arquebuses et d'arbalètes. Cette résistance héroïque, la rigueur de la saison moisson-
1er janv. 1553. nèrent 30000 combattants, et, le 1er janvier, Charles eut la mortelle douleur de lever le siége, d'abandon-

ner ses équipages, de descendre la Moselle avec des soldats démoralisés, qui bientôt se débandèrent pour s'abandonner à la merci des vainqueurs. Ceux-ci comblèrent les prisonniers de soins généreux, et laissèrent les débris de l'armée impériale fuir jusqu'en Brabant. Charles, au printemps, rejoignit le comte de Rœulx, se jeta sur Thérouenne, poste avancé vers la Flandre, loup dans la bergerie, comme disaient les Flamands; on fit appel à leur vieille haine, ils accoururent en foule. On tira 140 000 coups de canon sur la ville; on ouvrit partout la brèche, et la garnison aux abois demanda à se rendre. Pendant que l'on capitulait, l'empereur fit saccager la ville; tout, jusqu'aux enfants, fut passé au fil de l'épée, les habitations, les remparts furent si complétement démolis qu'il n'en reste plus de traces. 20 juin 1553.

Après avoir tiré de l'affront de Metz cette cruelle et honteuse vengeance, Charles laissa le commandement à Emmanuel-Philibert, fils du duc dépossédé de Savoie, qui enleva Hesdin et la traita comme Thérouenne. Alors l'armée royale intervint (50 000 fantassins, 10 000 chevaux, 100 canons); mais la routine où l'inhabileté du connétable de Montmorency rendit inutile ce formidable armement. Il ne put atteindre l'ennemi; il ne put prendre ni Bapaume, ni Cambrai; enfin une maladie, dont il fut attaqué, termina la campagne. 18 juillet. 21 septemb.

L'Italie n'était plus qu'un théâtre secondaire; il n'y eut rien de remarquable pendant les deux dernières campagnes que, 1° la prise de possession de Sienne et les vains efforts des Espagnols pour y rentrer; 2° les courses de la flotte turque sur les côtes de Naples, dont l'effet fut d'attirer Doria dans les eaux de la Sicile et de préserver la Provence; 3° un coup de main infructueux sur Naples; 4° une descente en Corse; 5° et ce qui constate un progrès dans les mœurs 11 août 1552. 1553.

militaires, la parfaite discipline établie par Brissac en Piémont.

18 juin-13 juill. 1554. L'année suivante, Charles était fatigué, souffrant, accablé; ses généraux ne parurent pas, et toute l'armée, sous les ordres du roi, se concentra dans le Hainaut, où le connétable venait de prendre Marienbourg. On songea à rectifier la frontière; on fit une forteresse de Rocroy, qui n'était qu'un village; on rallia le duc de Nevers, qui avait balayé les défilés des Ardennes; on assiégea, on prit Bovines, Dinant; et, comme on apprit que l'ennemi se mettait en campagne, on passa la Sambre à Maubeuge, on brûla les châteaux impériaux de Binch et de Marimont, par représailles des dévastations de la Picardie et de l'incendie du château royal de Follenbray; après quoi, 24 juillet. l'on s'empara de Bavay. L'ennemi sembla insensible à ces provocations. Alors on marcha sur l'Artois pour assiéger le château de Renty, par où, depuis la ruine de Thérouenne, les Impériaux se répandaient dans le Boulonais. L'empereur enfin s'émut, vint camper à portée de canon des assiégeants, et se masquant, du côté de Fauquenberg, par un bois qui séparait les deux armées, tenta de les surprendre; 15 000 hommes se glissent dans l'épaisseur des taillis, mais Guise les éclaire, appelle les arquebusiers français, les reçoit à brûle-pourpoint, et les met dans un tel désordre que les généraux, pour s'échapper à travers bois, 13 août. abandonnent leurs chevaux; 2000 hommes, plusieurs canons restent sur le terrain; on supplie le connétable de soutenir Guise, de compléter la victoire. Montmorency refusa cette faveur de la fortune; il laissa rentrer dans leur camp sans les troubler les Impériaux qui reprirent courage, harcelèrent l'armée, coupèrent ses vivres, la forcèrent à lever le siége. Selon l'usage, le roi la dispersa, laissant au duc de

Vendôme le soin de couvrir la Picardie; ce prince ne put empêcher les Impériaux de porter le ravage jusqu'à la Somme et de rebâtir, sur l'emplacement où elle est aujourd'hui, la ville d'Hesdin.

En Italie, on perdit Sienne, à la suite du combat 21 avril 1554.
de Marciano; mais Brissac continua avec succès sa guerre de siéges, de surprises; il contint le duc d'Albe (25 000), et prit Casal, clef du Montferrat. Ces cam- 10 mars 1555.
pagnes indécises, de cruelles souffrances physiques, l'inimitié de son frère Ferdinand, le triomphe de la réforme inspirèrent à l'empereur le dessein d'achever, dans la retraite, une vie dont les incroyables agitations n'avaient abouti qu'au renversement de ses plus chères espérances. Il abdiqua en faveur de son fils Philippe, que son récent mariage avec Marie Tudor, héritière de Henri VIII, venait de placer sur le trône 25 octobre.
d'Angleterre; il le mit en possession des Pays-Bas, 16 janv. 1556.
des Espagnes, de l'Italie, du nouveau monde. Pour tenter de vaincre la répugnance des électeurs et la résistance de Ferdinand, il conserva la couronne impériale qu'il n'abandonna qu'après avoir perdu toute 27 août.
chance de la transmettre au prince inflexible à qui il léguait la grande tâche d'écraser la France.

On signa toutefois une trêve; mais ce n'était qu'un 5 février.
leurre. Paul IV, d'une famille napolitaine, occupait le saint-siége. Impatient, comme la plupart de ses prédécesseurs, du joug de l'étranger, il osa entreprendre de chasser de l'Italie les Espagnols dont la domination dure, arrogante, faisait, plus que toute autre, regretter les liberté perdues. Le duc de Guise, issu par les femmes de la maison d'Anjou, pouvait, à défaut du roi de France, faire valoir des prétentions au trône de Naples. Le pays, d'accord avec Henri II, jeta les yeux sur lui; son grand renom lui donna une armée (15 000 hommes, la plupart suisses); il passa 1557.

les Alpes, peu après le départ de Charles-Quint pour le monastère de Saint-Just, où ce puissant empereur devait encore vivre dix années.

Dans le même temps Coligni, Montmorency, se mirent à la tête des armées en Picardie, en Champagne. Coligni essaya de surprendre Douai. La veille des Rois, à l'heure où toute la ville est en festins, les soldats descendent inaperçus dans les fossés de la place, posent leurs échelles sur le rempart et s'apprêtent à l'escalade. Le hasard fit qu'une pauvre femme entendit leur sourde rumeur; elle donna l'alarme, les bourgeois accoururent, l'expédition fut manquée. Coligni, furieux, parcourut l'Artois et incendia Lens.

6 janv. 1557.

Cependant, Philippe rassembla dans les Pays-Bas 50 000 hommes. Marie Tudor, aux prises elle-même avec les Écossais, lui envoie un renfort de 10 000 Anglais. Emmanuel-Philibert prend cette grande armée, côtoie la rive droite de la Meuse, passe le fleuve, menace à la fois Marienbourg, Rocroy, et attire, sur la lisière des Ardennes, toutes les forces de Montmorency.

Lorsqu'il a donné le change au connétable, il traverse rapidement la Sambre, Valenciennes, Cambrai, et paraît inopinément sous les murs de Guise. Coligni, trompé comme son oncle, y court. Mais l'habile capitaine ennemi tourne à droite, descend le cours de l'Oise, franchit les collines qui la bordent, se déploie tout entier autour de Saint-Quentin et enlève les faubourgs de cette clef de la Somme, de ce boulevart de Paris.

Coligni, s'élançant sur ses pas, réussit toutefois à traverser son camp et à se jeter dans la place avec une troupe d'élite. Mais, les détachements qui le suivaient à marche forcée furent arrêtés et se retirèrent dans les rangs du connétable qui, en toute hâte, concentra

28 000 hommes à la Fère. Sept jours après l'investissement de Saint-Quentin, Montmorency prit position sur les bords de la Somme, pour faire entrer dans la place un secours commandé par Dandelot, frère de Coligni, à travers des marais qui n'étaient point gardés. Cette opération commencée à une heure trop avancée, conduite trop lentement, fut troublée par le feu des assiégeants; 500 hommes à peine passèrent, et le connétable se disposait à ordonner la retraite, lorsqu'il reconnut, avec stupeur, que les ennemis le cernaient. La cavalerie flamande, sous les ordres du comte d'Egmont, barrait la route de la Fère; elle venait de sabrer un détachement insuffisant qui s'y était posté, et l'infanterie ennemie pressait les deux flancs de l'armée. Toutefois rien n'était perdu; on se serre en colonne et l'on se retire au petit pas; les rangs de d'Egmont s'ouvrent, l'infanterie s'écoule, la cavalerie forme l'arrière-garde. Mais, à peine a-t-elle défilé, que d'Egmont s'élance sur ses pas, la harcèle, la presse, attendant pour charger à fond qu'elle perde le sang-froid et se débande. Ce moment de désordre était presque inévitable dans une masse si inopinément, si rudement poursuivie; d'Egmont qui l'épiait le saisit, se forma en escadrons et, d'un seul choc, dispersa toute la cavalerie qui s'enfuit au galop jusqu'à la Fère. Le connétable, resté seul avec l'infanterie, la mit en carré et fit halte. L'infanterie, l'artillerie espagnoles accouraient; bientôt il fut enveloppé de toutes parts, criblé de boulets, blessé, affaibli de 4 000 hommes et forcé de déposer les armes avec 5 à 6 000 des siens qui n'étaient point hors de combat; il perdit ses bagages, ses canons, et l'ennemi triomphant ne comptait pas 100 morts. Jamais défaite ne fut plus cruelle; Charles-Quint, dans sa retraite, en tressaillit. « *Mon fils est-il à Paris?* » dit-il au courrier de Philippe, et sur

Bataille de Saint-Quentin. 10 août.

sa réponse négative, il baissa tristement la tête sans ajouter un seul mot. La fortune de la France voulut que le vainqueur s'obstinât au siége de Saint-Quentin où Coligni, sans être ému du désastre dont il avait été témoin, se défendit encore dix-sept jours, refusa de capituler, quoique la place fût ouverte de cinq brèches, reçut intrépidement l'assaut et se laissa faire prisonnier. Ce fut le seul fruit de cette grande victoire.

Paris, d'abord consterné, revint de sa première surprise et s'arma; la Suisse, l'Allemagne envoyèrent 20 000 hommes. La noblesse entière accourut; on sut qu'une attaque sur Lyon avait échoué; on sut que Guise, le grand Guise, celui que les citoyens invoquaient comme leur sauveur, revenait d'Italie, où ses projets étaient avortés; on sut que les Anglais, en mésintelligence avec les Espagnols, quittaient leur armée que les lansquenets mécontents abandonnaient aussi.

Henri se hâta d'enrôler ces derniers, et sur ces entrefaites, Guise arriva à Paris au milieu de l'enthousiasme universel.

On veut lui donner le titre de vice-roi; toutefois on se borne à le nommer lieutenant général des armées du royaume. Aussitôt, il rassemble les troupes à Compiègne et, pour débuter par un coup d'éclat, il les conduit sur les côtes de la Manche. Il ne reste plus aux Anglais que Calais, que cette forteresse, dont ils se servent depuis deux cent dix ans pour affaiblir, troubler et rançonner la France. En huit jours ce dernier
8 Janv. 1558. boulevart leur est enlevé.

Tout le royaume fit éclater des transports de joie et d'orgueil; Marie Tudor, déjà aux prises avec une maladie mortelle, fut navrée de douleur, et le nom de Guise effaça, par son éclat, les noms les plus brillants de la monarchie.

L'armée fut encore renforcée, le roi fit revivre le

projet de son père et décréta la création de sept légions d'infanterie, dont une partie, mise sur pied, reçut bientôt le nom de régiments. Les Espagnols hivernaient en Flandre; on prit ses quartiers sur les frontières, et dès le printemps, on forma deux colonnes pour opérer sur leurs flancs. Guise, manœuvrant dans le bassin de la Moselle, s'empara de Thionville. Le maréchal de Termes, pendant ce temps, prit Dunkerque, puis Bergues, et attira à lui l'armée ennemie, commandée par d'Egmont. Inférieur en nombre, il recula jusqu'à Gravelines, croyant se mettre en sûreté en deçà de l'Aa. D'Egmont le tourna, l'accula à la mer et le mit dans la nécessité de recevoir la bataille; le premier choc fut à l'avantage des Français; mais la flotte anglaise, au bruit du canon, s'embossa sur leurs derrières, laboura leurs rangs de ses boulets et força le maréchal de se rendre avec 5 à 6 000 hommes.

22 juin 1558.

13 juillet.

Henri se porta sur la Somme à la tête d'une grande armée; Philippe vint en Artois; les deux rois s'observèrent pendant trois mois et ouvrirent des négociations que termina le traité de Cateau-Cambrésis. La France reprit ses places de la Picardie, garda Calais, les trois évêchés et quelques places du Piémont. Elle rendit ses États au duc de Savoie qui épousa la sœur du roi; elle rendit à l'Espagne le Luxembourg. Enfin Philippe II épousa Élisabeth de Valois, fille de Henri II.

3 avril 1559.

Le roi fut tué dans un tournoi pendant les fêtes de ce mariage, laissant le trône à son fils François II, enfant de seize ans que les Guises avaient uni à Marie Stuart, leur nièce. Le duc de Vendôme était devenu roi de Navarre, par la mort d'Henri d'Albret, son beau-père. La puissance des Guises, l'avénement d'un Bourbon à une couronne, ressuscitèrent la grande féodalité et donnèrent naissance aux guerres civiles et religieuses

10 juillet.

qui interrompirent les hostilités contre la maison d'Autriche.

II. GUERRES CIVILES ET RELIGIEUSES.

Pour Charles-Quint, la monarchie universelle était dans Paris. Lorsque deux fois par les routes du midi; trois fois par celles du nord, il eut tenté vainement de pénétrer jusqu'à ses portes, le dégoût le prit, et il chargea son fils de poursuivre les grands desseins auxquels sa fortune s'était épuisée.

Philippe, plus exclusivement catholique, prit pour premier but, non la conquête de la France, mais la restauration de la foi orthodoxe, le triomphe du catholicisme. Ceux qu'il traita, à titre égal, en ennemis, furent les infidèles, les hérétiques, la reine Élisabeth d'Angleterre, les princes engagés dans la ligue de Smalkalde, et, dans ses États, ceux de ses sujets dont la foi chancelait. A ces derniers, il opposa l'inquisition et les supplices; aux premiers, il jura guerre éternelle, guerre d'extermination. Les Guises entrèrent dans ses vues. Leur sœur était reine d'Écosse; leur nièce si célèbre par sa beauté et ses malheurs, Marie Stuart dominait l'esprit débile du jeune roi. Ils firent, avec le sombre roi d'Espagne, une alliance étroite et ne virent plus de limite à leur immense ambition. La haute noblesse du royaume frémit de crainte lorsqu'elle eut pénétré les plans de ces princes étrangers par leur origine [1], et qui semblaient n'avoir si bien servi la France que pour l'opprimer. Ses regards se tournèrent vers les premiers princes du sang; mais l'aîné des Bourbons, trop irrésolu pour se faire chef de parti, se contenta d'encourager en secret sa résistance, et il laissa à son

[1] Claude était le cinquième fils de René II, duc de Lorraine.

frère puîné Louis, prince de Condé, le soin de contre-balancer le pouvoir menaçant des favoris.

La féodalité avait perdu ses antiques traditions; au lieu de courir hautement aux armes, elle eut recours à la ressource douteuse des complots. Tout se mêla dans les sourdes menées contre les Guises; on fit appel à toutes les passions; on fit revivre l'ancienne rivalité du midi contre le nord, l'esprit d'insubordination des seigneurs, le zèle ardent des réformés, l'esprit d'indépendance des communes qui s'alliait au calvinisme, dérivation démocratique du luthéranisme.

La conjuration devait éclater à Amboise; elle fut 15 mars 1560.
découverte et punie par d'affreuses exécutions. Condé ne put être convaincu de complicité, mais peu après il fut arrêté et condamné au dernier supplice. La mort 5 décembre.
de François II le sauva et changea la politique intérieure. La reine mère, Catherine de Médicis, parut sur 1561.
la scène; non moins ambitieuse que les Guises, envieuse de leur influence pendant le précédent règne, elle imagina de se servir, comme contre-poids, du parti protestant. Guise dédaigna ces intrigues féminines; il saisit audacieusement le pouvoir; et, peu après, comme il passait à Vassy, à l'heure où les ré- 1er mars 1562.
formés célébraient l'office divin, selon leur rite, son escorte, soit hasard, soit préméditation, se prit de querelle avec eux, en tua soixante et en blessa plus de deux cents. Cette hautaine provocation fut le signal de la guerre civile.

Condé sort de Paris à la tête de 1 500 hommes, espérant enlever la cour à Fontainebleau; il est prévenu; mais il se recrute en route, tire vers Orléans, et s'en 2 avril.
empare. Alors, en un clin d'œil, Lyon, Rouen, Grenoble et toutes les grandes villes d'outre-Loire, se déclarent en faveur de l'insurrection.

Comme au temps des guerres féodales, il y eut dans

toutes les provinces des villes, des châteaux qui fermèrent leurs portes aux troupes royales. Celles-ci toutefois tinrent la campagne, franchirent la Loire et réduisirent les provinces centrales depuis la Saintonge jusqu'à l'Auvergne; mais elles ne poussèrent pas au delà; et dans le midi, le parti catholique, le parti protestant se balancèrent et continuèrent à batailler en souillant leurs succès de toutes les atrocités, de toutes les fureurs qui rendent si déplorables les discordes civiles.

De part et d'autre on appela le secours des étrangers. L'armée royale renforcée de 6 000 Espagnols des Pays-Bas se hâta d'investir Rouen qui attendait une garnison de 3 000 Anglais. Le roi de Navarre eut la faiblesse d'accepter le commandement; il y fut tué, mais
28 sept.-26 oct. 1562. les troupes emportèrent la place d'assaut et la saccagèrent impitoyablement.

Condé, cependant, était encore maître d'Orléans où il se tenait avec Coligni et une nombreuse noblesse, quand Dandelot lui amena d'Allemagne 7 000 Saxons et Hessois, 3 000 reîtres, 4 000 lansquenets[1]. Il se mit alors en campagne à la tête de 8 000 chevaux, rallia les auxiliaires, et marcha sur Paris. Avec plus de décision il en forçait l'entrée; Catherine l'arrêta par des négociations jusqu'au retour des troupes royales; après quoi il n'eut rien de mieux à faire que de s'éloigner et de descendre la rive gauche de la Seine pour rejoindre les Anglais débarqués en Normandie. Montmorency, Guise,
Bataille de Dreux. 19 décembre. 16 000 fantassins, 2 000 chevaux se jetèrent sur sa route dans les plaines de Dreux. Fier de sa nombreuse cavalerie il ordonna de leur passer sur le ventre; l'infanterie suisse de l'armée royale décida de la victoire et dispersa en désordre les cavaliers protestants. Les

[1] Reîtres, *ritters*, cavaliers; lansquenets, *landsknechts*, enfants de la terre, fantassins.

deux généraux en chef furent faits prisonniers. Guise prit le commandement des vainqueurs et les conduisit à Orléans où toutefois Dandelot eut le temps de se 5 févr. 1563.
renfermer, pendant que Coligni sillonnait et pillait la Normandie. L'assassinat de Guise, la pacification d'Amboise mirent fin à cette première prise d'armes. 18 février-2 mars.
Les deux partis s'unirent pour enlever le Havre aux auxiliaires anglais qui prétendaient n'en point sortir.

Le triomphe des protestants en Écosse et l'insurrection des Pays-Bas qui se révoltèrent contre l'établissement de l'inquisition, ne tardèrent pas à rompre la paix. Coligni, Condé, que Catherine affectait d'écouter, lui rappelèrent la politique de François Ier, firent valoir l'opportunité des circonstances, proposèrent d'envahir les Pays-Bas et d'enlever à l'Espagne ces riches provinces qui aspiraient à lui échapper. Ces plans, où l'on crut démêler plutôt l'intérêt de parti que l'intérêt national, furent repoussés. On prit même l'alarme à voir avec quelle assurance des hommes toujours suspects parlaient de fournir à leur roi des armées. On leva des Suisses, on se mit sur la défensive. Les protestants à leur tour s'ébranlèrent, et de cette méfiance réciproque naquit une nouvelle lutte. Condé débuta par tenter d'enlever la cour à Monceaux en Brie; 27 sept. 1567.
Catherine eut à temps l'éveil, appela en toute hâte les Suisses (6000) et rentra sous leur escorte à Paris. 2 octobre.
Condé les poursuivit et manœuvra pour affamer cette grande ville. Le connétable lui livra bataille dans la 10 novemb.
plaine de Saint-Denis et fut tué; mais son fils, le maréchal de Montmorency, força les protestants de battre en retraite. Ils reculèrent jusqu'aux confins de la Lorraine où ils rallièrent l'armée de l'électeur palatin 11 janv. 1568.
(3500 lansquenets, 6500 reîtres). Cependant les royalistes assiégèrent Orléans; mais lorsqu'ils virent

leurs adversaires s'avancer à grands pas pour délivrer
23 mars 1568. la place, ils signèrent la paix de Longjumeau.

Ce traité fut un piége; Catherine voulait éloigner les auxiliaires allemands et saper le parti en faisant
25 août. arrêter tous ses chefs. On les avertit, ils s'enfuirent à la Rochelle, soulevèrent le midi, rappelèrent les troupes de l'électeur, et se disposèrent à engager la guerre sur de plus larges proportions. Orléans n'était qu'une place d'armes, la Rochelle était une véritable capitale; ville toute calviniste, ses richesses, sa marine, ses communications avec l'Angleterre la destinaient à tenir longtemps en échec le gouvernement royal. Le seul inconvénient de sa position était la grande distance qui la séparait de l'Allemagne. La cour ne perdit pas un instant pour en profiter; elle envoya, sur la Charente, pour contenir le parti entre cette rivière et l'Océan, une armée commandée nominalement par le duc d'Anjou et réellement par les maréchaux Tavannes et Biron. L'hiver se passa de part et d'autre en observation. Aux approches du printemps, Condé et Coligni conçurent le dessein de laisser l'armée catholique sur la rive gauche de la Charente et de marcher rapidement jusqu'à la Loire, au-devant des Allemands. Mais ils ne purent dérober leur mouvement aux généraux opposés qui rétablirent à leur insu le pont de
Bataille de Jarnac. 13 mars 1569. Châteauneuf, le franchirent et chargèrent brusquement leur arrière-garde, à moitié chemin de Jarnac. Elle lâche prise, Condé rebrousse avec le corps de bataille, accourt en avant, à la tête de quelques cavaliers, est repoussé, renversé de cheval et tué traîtreusement comme il rendait son épée.

L'armée protestante se retira à Saintes où la discorde allait la disloquer, quand Jeanne d'Albret, veuve du roi de Navarre, lui présenta comme chef son jeune fils, Henri de Béarn (Henri IV), alors âgé de quinze

ans, et le fils de Condé; Coligni en leur nom reçut le commandement. Le duc d'Anjou cependant marchait à la Loire contre les auxiliaires allemands; plus diligent que l'armée royale, Coligni les rallia dans la plaine 12 juin 1569. de Poitiers. Ce succès lui assurait l'initiative des opérations; il n'en sut point tirer parti; après plus d'un mois d'hésitations, il prit la funeste résolution d'assiéger Poitiers où se jetèrent les jeunes ducs de Guise et de Mayenne. Les maladies décimaient déjà son armée, quand il apprit que le duc d'Anjou venait au secours de la place; abandonnant ses travaux, il le refoula jusqu'à la Loire, sans pouvoir le contraindre à repasser le fleuve. Alors de part et d'autre on chercha l'occasion de livrer bataille. L'amiral tirant vers le midi passa la Dive à Moncontour; les catholiques, après l'avoir suivi latéralement, le tournèrent et se rangèrent sur sa ligne de retraite, entre la Dive et le Thoué. Les protestants acculés aux deux cours d'eau furent complétement défaits; la moitié périt; ils perdirent canons, bagages, et ce qui s'échappa s'enfuit éperdu 3 octobre. à Niort à travers les défilés qui depuis ont été la Vendée militaire.

Les vainqueurs, comme l'amiral, commirent l'impardonnable faute de s'arrêter à faire des siéges. Ils perdirent devant Saint-Jean-d'Angély un temps précieux et 6 000 des leurs. Lorsqu'enfin la place se rendit, le parti avait eu le loisir de se rassurer. A la nouvelle du désastre de Moncontour, toutes les garnisons du Poitou s'étaient concentrées à la Charité-sur-Loire et avaient attiré à Orléans le maréchal de Cossé avec une partie de l'armée royale. Coligni chargea Lanoue d'occuper, par une guerre de chicane, dans les marais de la Vendée, l'autre partie de l'armée affaiblie déjà par ses premières opérations. Après quoi il entreprit avec les deux jeunes princes une de ces marches extra-

ordinaires qui sont propres aux guerres féodales, où l'on trouve des appuis partout.

Il évacue la Saintonge; passe la Dordogne, la Garonne; côtoie le fleuve; se recrute de ses partisans du midi; fait halte à Toulouse, à Nîmes; remonte les vallées du Rhône, de la Saône; descend celle de l'Yonne; culbute, à Arnay-le-Duc Cossé qui prétend lui barrer le passage; opère sa jonction à la Charité avec les Allemands et, après avoir fait le tour de la France, se trouve à la tête d'une armée. Aussitôt il rentre en campagne et traverse de nouveau les plateaux qui séparent la Loire de l'Yonne. La reine mère se hâte de faire couvrir Joigny, puis, effrayée de l'audace de ce parti qui, après deux grandes défaites, paraît menaçant aux portes de Paris, elle consent à la paix de Saint-Germain.

Combat d'Arnay-le-Duc. 20 juin 1570.

8 août.

Le jeune roi n'avait point vu sans envie la gloire de son frère; il prêta une oreille plus attentive aux conseils de la politique protestante, et se montra disposé à s'appuyer des merveilleux succès du prince d'Orange pour rompre avec Philippe II et s'agrandir au nord. La cour permit à deux vaillants capitaines des religionnaires, Genlis et Lanoue, d'entrer pour leur compte dans le Hainaut, où ils enlevèrent Valenciennes et Mons. Cependant, Coligni, les deux jeunes Bourbons étaient admis au Louvre sur le même pied que les princes du sang et les plus anciens serviteurs de la cause catholique. Le mariage de Henri de Navarre avec Marguerite, sœur du roi, donna lieu à des fêtes où les vieilles haines semblèrent effacées. Jamais la réconciliation n'avait paru plus sincère. La diplomatie espagnole, les Guises, le parti catholique extrême redoublèrent d'efforts et l'emportèrent, et les illusions furent cruellement dissipées par l'horrible coup d'État de la Saint-Barthélemy. En une nuit l'amiral, son gen-

15-25 mai 1572.

18 août.

24 août.

dre, les principaux chefs des protestants, des milliers de religionnaires furent massacrés dans Paris. Ces scènes de meurtres se reproduisirent dans la plupart des provinces. La France, au moment de tourner contre l'étranger, contre son ennemi mortel, cette exubérance de force qu'excitent les guerres civiles, fut livrée à de nouvelles agitations qui faillirent la faire tomber sous le joug du sombre successeur de Charles-Quint.

Les protestants échappés à la Saint-Barthélemy se soulevèrent dans tout le royaume; la cour s'y attendait et avait prémédité de les frapper au cœur en prenant la Rochelle. 24 000 hommes l'investirent. Henri de Navarre, Condé, forcément convertis au catholicisme, parurent parmi les assiégeants. Lanoue défendit victorieusement la place; cette entreprise décisive fut abandonnée, et l'on signa encore une trêve tout à l'avantage de ceux que l'on croyait à jamais détruits. Févr.-6 juill. 1573.

Ils en étaient loin; Charles IX était mourant; son héritier, le duc d'Anjou, régnait en Pologne; le dernier fils de Catherine, le duc d'Alençon, craignant plus les Guises que les protestants, se fit l'âme d'un complot dans lequel entrèrent les Bourbons, les Montmorencys et tous les chefs religionnaires. Son but était, à l'aide de leurs armes, de s'emparer du pouvoir. Il fut découvert; la cour fit emprisonner les Bourbons et mettre à mort des conspirateurs secondaires.

Une rupture s'ensuivit, pendant laquelle Charles IX expira. Sa mère prit les rênes du gouvernement, et suspendit les hostilités par des négociations qu'elle termina, dès le retour de Henri III, en annonçant la résolution de ne faire aucune concession aux huguenots. 30 mai 1574.

Le duc d'Alençon, désormais duc d'Anjou, se déclara ouvertement, des armées se formèrent entre les Pyrénées et la Garonne, entre la Garonne et la Loire

et dans le Palatinat. Celle-ci, composée d'Allemands, eut pour général en chef le prince de Condé. Son avant-garde entra en Champagne, et fut dispersée à Fismes
11 oct. 1575. par le duc de Guise. Cet échec amena une trêve rompue aussitôt que signée. Condé (18 à 20 000) pénétra
Janvier 1576. franchement en Champagne, et parvint sans obstacle à la Charité où était le duc d'Alençon. Henri de Navarre les rejoignit; ils déployèrent 30 000 hommes.
6 mai. Alors la cour stupéfaite s'humilia et fit la paix à de honteuses conditions qui mirent le comble à son impopularité. C'est à ce moment que, sous l'impression de la réprobation générale envers la politique vacillante et cruelle de la reine mère, une Sainte-Ligue commença à se former dans les provinces pour le maintient
6 décembre. de la foi catholique. Les états convoqués par Henri III, dans l'espoir d'arriver à une conciliation décisive, se réunirent tout imprégnés de l'esprit de cette vaste as-
Janvier 1577. sociation dont le roi se déclara le chef. Les protestants crurent que la force des armes pouvait seule les sauver; ils éclatèrent brusquement au midi et dans le Poitou; mais ils éprouvèrent des mécomptes accablants. Le duc d'Anjou, les Montmorencys manquèrent à leur appel; Condé d'ailleurs était en Allemagne; avant son retour, ils perdirent l'importante place de la Charité,
17 septemb. et furent réduits à implorer la paix, que l'on signa dans Bergerac.

Cette paix dura trois ans, au bout desquels le roi de Navarre la viola follement, et se trouva trop heureux, après l'expédition la plus insignifiante, d'obtenir qu'on
29 nov. 1580. la renouvelât à Fleix. La mollesse de ces deux dernières campagnes, la mort du duc d'Anjou, celle du prince d'Orange, les progrès du duc d'Albe au midi des Pays-Bas rendirent à la politique de Philippe II l'ascendant qu'elle avait perdu depuis la mort de François II. Ce roi étranger devint l'âme de la Sainte-Ligue,

et réussit à détourner l'opinion publique du désir de réunir à la France les Provinces-Unies. Il renouvela, avec Guise, l'alliance faite jadis avec le père de ce prince; enfin il prépara contre Élisabeth d'Angleterre une formidable expédition. Les catholiques de France se sentirent cette fois assez forts pour attaquer vivement les premiers. Dans le Dauphiné, au pied des Pyrénées, sur les côtes de la Saintonge, les protestants étaient toujours en mesure, et l'électeur palatin était toujours disposé à faire marcher au secours de ses coreligionnaires de France ou des Pays-Bas des reîtres et des lansquenets. Mais entre ces quatre points divergents, les armées royales avaient le champ libre, et toute la question pour elles se réduisait à empêcher les révoltés et les auxiliaires allemands, d'en déboucher et de se concentrer.

Mayenne eut le commandement en chef et commença par disperser, dans l'Anjou, les bandes du prince de Condé qui avait osé franchir la Loire. Il le contraignit à fuir presque seul en Angleterre; puis il passa le fleuve à son tour et batailla, pendant toute l'année suivante, avec le roi de Navarre, qui se maintint, avec habileté, dans les places qui entourent la Rochelle. La peste enfin ruina son armée, et quoique le parti eût été vaincu en Dauphiné, la cause royale fut loin d'être décidément triomphante. Il fallut lever de nouvelles troupes, il fallut laisser 26 000 hommes sur la Loire, pour garder les ponts et s'opposer au passage des troupes électorales. On n'eut plus que 12 000 hommes à opposer au Béarnais. Le roi les mit sous les ordres du duc de Joyeuse, l'un de ses honteux favoris.

Oct.-nov. 1585.

20 oct. 1587

Joyeuse apprit bientôt que Henri de Navarre avait passé la basse Charente avec 6 à 7 000 hommes, dans le but d'ouvrir aux Allemands les routes du Limousin

et de l'Auvergne. Il s'élance à sa recherche et le rencontre non loin de Coutras, au confluent de deux rivières (l'Ile et l'Auneau). L'occasion de l'anéantir semble enfin venue. La noblesse catholique, fière de la supériorité du nombre et de l'avantage de sa position, inspirée par les souvenirs de Moncontour, charge témérairement et espère culbuter le Béarnais dans les deux cours d'eau; elle se brise contre son feu formidable, contre ses rangs serrés; la plupart se font tuer à bout portant, le reste s'enfuit et abandonne canons, drapeaux, bagages, munitions.

Henri, loin de poursuivre le mouvement que Joyeuse avait voulu empêcher, congédia ses troupes victorieuses. Cependant, l'armée allemande, après avoir saccagé la Lorraine et traversé, près de leurs sources, la Seine, puis l'Yonne, au lieu d'appuyer à gauche et de gagner la haute Loire, comme le Béarnais s'y attendait, abusée par la facilité des premiers pas, tira à droite et entra par Montargis dans les riches plaines de la Beauce, où elle pensait vivre à discrétion. Mais elle s'enfourna au milieu des postes de l'armée royale, et lorsqu'elle eut percé jusqu'aux sources de l'Eure, Guise qui, après l'avoir surprise
11 nov. 1587. à Vimaury, la suivait en queue, hacha dans Auneau un détachement de reîtres. Ce rude coup décida la troupe entière à se serrer, à reculer, à se rapprocher de la Loire, à en tâter les passages. Battue au pont de Gien, elle se jeta en désordre dans les défilés du Morvan où elle accepta une capitulation, et se retira par la Franche-Comté, après avoir juré de ne plus servir contre le roi. Le duc de Guise la harcela jusqu'à la frontière, et la Ligue ne manqua pas de lui attribuer l'honneur de la campagne.

Henri III désirait ardemment la paix; ses négociations irritèrent Paris qui se souleva contre lui; on fit

dans les rues des barricades et, forcé de s'avouer vaincu, il s'enfuit à Chartres, laissant son ambitieux sujet en possession de toute la force publique. Guise aspirait non à le détrôner, mais à lui succéder avec toutes les apparences du droit. Il se rapprocha de lui pour lui faire signer l'édit d'union, aux termes duquel Henri le nomma lieutenant général du royaume et convoqua les états généraux à Blois. C'est là que ce faible monarque crut ressaisir le sceptre en faisant assassiner le duc de Guise et le cardinal de Lorraine son frère. Mais l'exaspération des ligueurs, l'insurrection presque universelle du royaume ne lui laissèrent d'autre ressource que de se jeter dans les bras du Béarnais. 12-13 mai 1588. 23-24 déc.

Henri de Navarre, depuis la victoire de Coutras, se tenait dans une inconcevable inaction, tout à ses folles amours. La haute fortune qui l'attendait le réveilla; il rejoignit à Tours le roi de France. Les huguenots, enhardis par la destruction de l'*invincible* Armada, que Philippe II avait, à grands frais, dirigée contre l'Angleterre, accoururent en foule; les royalistes, non engagés dans la Ligue, prêtèrent loyalement leur épée au dernier des Valois, qui bientôt eut sous ses drapeaux 25 000 hommes. 30 avril 1589.

Cette armée redoutable passa la Loire, traversa la Beauce, rallia les royalistes de la Normandie, et vint camper sur les hauteurs de Saint-Cloud, forte de 40 000 hommes. Paris cependant fit des apprêts de défense avec une inexprimable fureur, et le poignard d'un moine fanatique vengea les Guises en éteignant la seconde branche des Valois, la quatrième des Capétiens. Juillet. 1er août.

Les Bourbons étaient issus de saint Louis; mais leur degré de parenté avec la famille royale était si éloigné, que les principaux seigneurs du camp de

Saint-Cloud hésitèrent à reconnaître Henri IV. Les plus ambitieux, et à leur tête le duc d'Épernon, espérant une part des débris de la monarchie, s'éloignèrent et entraînèrent dans leurs gouvernements, dans leurs domaines, le plus grand nombre des troupes, pendant que la Ligue proclamait, sous le nom de Charles X, le vieux cardinal de Bourbon.

Henri IV était cependant au plus haut degré ce que, selon les traditions chevaleresques, devait être un roi de France : *le premier gentilhomme du royaume*. Brave comme François I[er], résolu autant que Henri III était faible, de mœurs aussi légères, quoique moins dépravées, inappliqué, spirituel, fécond en mots enivrants, il avait sur ses prédécesseurs l'avantage d'une profonde connaissance des hommes, acquise à trente-cinq ans, grâce aux troubles de l'époque et à un coup d'œil prompt et sûr. Il fut forcé d'abord de lever le camp de Saint-Cloud d'où il se rendit, avec 7 000 hommes seulement, en Normandie, après avoir fait en Picardie et en Champagne de faibles détachements pour donner le change à l'ennemi. L'aîné des Guises, Mayenne, commandait à Paris; il ne se trompa point sur le vrai point à attaquer; il prit 30 000 ligueurs, s'attacha aux pas de Henri, l'accula à la mer, l'enferma, sous les murs de Dieppe, dans le camp d'Arques, et se crut en mesure de le forcer à déposer les armes. Henri sortit triomphant de ce grave péril, les renforts lui arrivèrent d'Angleterre, de Picardie, de Champagne; il eut bientôt 20 000 hommes; sa vaillance, les bonnes dispositions du maréchal de Biron firent le reste. Mayenne, après avoir échoué dans trois grands assauts, décampa pour l'attirer en Picardie[1].

Combat d'Arques. 13-28 sept. 1589.

[1] L'armée royale fit usage, dans cette rencontre, de deux grosses couleuvrines attelées qui manœuvraient avec autant de légèreté que des cavaliers. Cette invention fut négligée jusqu'à ce que Frédéric, roi de Prusse, la renouvelât (*Sismondi*).

Pends-toi, brave Crillon, écrit le roi à l'un des royalistes du camp de Saint-Cloud, *nous avons combattu à Arques et tu n'y étais pas.* C'est ainsi qu'il fait appel à ce qui n'est point ligueur déterminé, puis, sans tenir compte de Mayenne, il marche droit sur Paris, sur- 19 oct. 1589.
prend, pille les faubourgs, et, à l'approche de son rival, bat en retraite pour hiverner à Tours, qui de- 21 novemb.
vient, comme sous Charles VII, la seconde capitale du royaume.

Cependant les princes protestants le reconnurent, et l'Italie, toujours hostile à Philippe II, l'Italie, sans que le pape fît rien pour s'y opposer, donna le signal aux souverainetés catholiques.

Au printemps suivant, les deux armées se remirent 14 mars 1590.
en campagne et se heurtèrent près d'Ivry, sur les rives de l'Eure. Tout le monde connaît le mot d'Henri IV à ses gentilshommes : *Suivez mon panache blanc ; vous le verrez toujours au chemin de l'honneur,* et, comme on lui représente que Mayenne, renforcé par le comte d'Egmont et les Espagnols, a 12 000 fantassins et 3 000 chevaux, que l'armée royale ne compte pas plus de 11 000 combattants : *Point d'autre retraite que le champ de bataille,* s'écrie-t-il.

Le feu s'ouvre ; l'artillerie du roi foudroie les ligueurs ; leur cavalerie s'élance ; elle est écrasée et se débande, d'Egmont est tué, les Suisses passent aux royalistes, les Allemands sont taillés en pièces ; en deux heures l'armée de Mayenne est entièrement détruite. Les vainqueurs marchent sur Paris, prennent Juillet, août.
les petites villes qui commandent le cours de la Seine et de la Marne, et investissent la grande ville ligueuse où doit se trancher la question de l'hérédité de la couronne.

Philippe y prétendait pour sa fille née d'Élisabeth de Valois ; il pensait que la France, après s'être épui-

sée par l'anarchie et la guerre civile, serait trop heu-
reuse de se jeter dans ses bras. Mais, dans cette idée,
Paris où il dominait par son influence sur la Ligue,
Paris était la base fondamentale du succès. Aussitôt
qu'il le sut sérieusement menacé, il ordonna au duc
de Parme, Alexandre Farnèse, de partir des Pays-Bas,
dût-il les perdre, et de repousser Henri.
4 août 1590. Alexandre prit 17 000 hommes de ces vieilles bandes
espagnoles, alors les meilleures troupes de l'Europe,
les conduisit, avec un ordre, une discipline inconnus
partout ailleurs, depuis Valenciennes jusqu'au bord
6 septemb. de la Marne; emporta, sous les yeux du roi, Lagny,
clef du cours de cette rivière; ravitailla Paris et y
entra lui-même accompagné de Mayenne. Il était
temps; tous les faubourgs avaient été enlevés d'assaut;
la ville en proie aux plus cruelles agitations, aux
étreintes d'une horrible famine, ne se soutenait que
par l'exaltation d'un enthousiasme sombre, qui pou-
vait entraîner d'incalculables désastres.
7 septembre. La levée du siége fut alors un événement heureux;
l'armée royale se retira sur Compiègne, pour provoquer
l'ennemi à son retour et livrer bataille. Farnèse avait
hâte de rentrer dans les Pays-Bas, menacés par les
Hollandais, désormais indépendants, et il craignait de
13-29 nov. compromettre son armée. Il eut l'habileté d'éluder le
choc et de préserver les provinces dont son maître
Janv., févr. 1591. avait déjà fait le sacrifice. Après son départ, Henri fit
18 août. la petite guerre autour de Paris; il prit Chartres, puis
Noyon; mais les opérations traînèrent en longueur
jusqu'à la fin de l'année, époque à laquelle le roi reçut
3 décembre. de l'étranger des renforts, et, à la tête de 40 000 hom-
mes, investit Rouen. Farnèse apparut encore. De
graves événements s'étaient passés à Paris; Mayenne,
en sa qualité de lieutenant général du royaume, avait
renversé les *Seize*, chefs de ligueurs les plus résolus,

les plus ardents, à qui était due l'énergique défense de Paris; mais qui, eux-mêmes, venaient de s'emparer de tous les pouvoirs, et de débuter par des exécutions. L'Espagne avait intérêt à rapprocher ses armes du centre de ces grandes agitations. Farnèse (24 000 fantassins, 6 000 chevaux) sauva Rouen, dispersa l'armée royale et enleva Caudebec où il reçut une blessure mortelle. Mayenne prit le commandement. Henri, ranimé par le départ du vaillant capitaine ennemi, rassembla 25 000 hommes et renferma les ligueurs entre la Seine et la mer. Farnèse, avant d'expirer, leur envoya de Rouen des bateaux dont ils firent un pont par où ils s'échappèrent. Toute l'armée de la Ligue remonta ensuite la rive gauche de la Seine et rentra dans Paris. Les Espagnols, selon leur habitude, retournèrent dans les provinces flamandes.

3 février-20 avril 1592. 25 avril. 20 mai.

Leur intervention seule donnait un caractère de grande guerre à des mouvements confus qui déchiraient tout le royaume; mais ils s'éloignèrent bientôt. Charles X était mort; les ambassadeurs de Philippe réclamèrent hautement la couronne pour la jeune fille de leur souverain. Mayenne, le parlement, les états réunis à Paris, la Ligue, repoussèrent cette prétention qui ruinait les espérances secrètes de toutes les factions. Le parlement invoqua la loi salique; c'était reconnaître les droits de Henri. La conversion de ce prince au catholicisme, l'espoir d'obtenir, en haine de l'Espagnol, l'absolution du pape Clément VIII, aplanirent la difficulté principale. Le roi fit enfin, presque sans coup férir, son entrée dans sa capitale, et, quatre jours après, Vincennes et la Bastille lui furent livrés.

Janvier 1593. 25 juillet. 22 mars 1594.

La garnison espagnole se retira à Laon avec les chefs de faction les plus compromis; Henri les assiégea; après une résistance héroïque, ils se rendirent. Les

25 mai-22 juillet

villes ligueuses de la Picardie, de la Champagne ouvrirent leurs portes. Le roi alors acheta la soumission des principaux seigneurs du parti et mit fin, autant par ses négociations que par les armes, à cette grande association qui peut-être avait préservé la France d'un démembrement.

III. REPRISE DES GUERRES AVEC LA MAISON D'AUTRICHE.

Henri IV déclara la guerre à l'Espagne, mais plutôt pour obtenir qu'on le reconnût, que pour rentrer dans les plans d'agrandissement indiqués par Coligni.

Les ennemis prévinrent sur tous les points l'attaque. Le projet était d'envahir les Pays-Bas, en passant la Somme, en manœuvrant sur la Meuse. Le comte de Fuentès assura la frontière de l'est, pénétra dans la
24 juillet 1595. vallée de l'Oise, prit le Catelet, battit le duc de Bouillon à Doullens, enleva cette place et remit sous son
9 octobre. pouvoir Cambrai où, depuis quinze ans, les Français avaient garnison.

Ce malheureux début reçut une compensation en Bourgogne; Mayenne y tenait encore; Velasco, gouverneur du Milanais, lui amena des renforts, passa avec lui la haute Saône, tourna par la gauche Biron, qui s'était rangé sur cette rivière, et fut sur le point de tout remettre en question de ce côté.

Combat de Fontaine-Française. 4 juin. Henri IV, comme toujours, sauva sa cause par une téméraire intrépidité; il prit 1 500 cavaliers d'élite, et, comme l'armée espagnole se rendait de Gray à Dijon, il se rua sur la tête de colonne à Fontaine-Française, avec une telle furie, que Velasco, le croyant suivi par d'énormes masses, battit aussitôt en retraite, et ne se crut en sûreté qu'au delà de la Saône.

16 septemb. Mayenne indigné se sépara de lui pour faire une trêve que l'absolution du roi ne tarda pas à transformer

n une paix définitive. La Bourgogne se soumit; les .spagnols partirent sans retour; et, grâce à une heu-euse affaire d'avant-garde, l'est fut couvert; toute activité de la guerre put se reporter en Picardie.

Le premier soin d'Henri fut d'assiéger la Fère où ennemi avait une forte garnison. L'armée espagnole oussa jusqu'à ses lignes; comme il s'apprêtait à re-voir le choc, elle s'éloigna, tourna brusquement au ord-ouest, surprit et enleva Calais. Cependant la Fère apitula, et l'ennemi, rappelé par les incursions des Hollandais, rentra dans ses limites. 8 nov. 1595. 17 avril-22 mai 1596.

La campagne suivante s'ouvrit par un événement ruel : les Espagnols surprirent Amiens, où étaient les grands dépôts de l'armée royale et y mirent une garnison de 5 000 hommes. Furieux de ce coup humiliant, Henri rassemble 30 000 hommes, investit la place, et malgré sa vigoureuse résistance la réduit aux abois. Le siége touchait à son dernier terme, lorsqu'on apprit que l'archiduc Albert avançait à petites journées à la tête de 25 000 hommes. On se mit en défense, mais le prince, forçant sa dernière marche, parut inopinément au milieu des assiégeants, y jeta le désordre, et manœuvra pour passer la Somme afin de ravitailler la garnison. Mayenne lui tint tête; l'ancien chef de la Ligue ne se souvint que des sentiments de sa nationalité; il disposa habilement six pièces et foudroya la colonne qui marchait au pont de la Somme; elle se retira; l'archiduc renonça au dessein de troubler le siége; la place se rendit; des négociations s'ouvrirent et amenèrent le traité de Vervins, qui remit les choses dans l'état où elles se trouvaient à l'avénement de François II. Philippe mourut peu après laissant ses provinces épuisées à un fils inepte et maladif. 10 mars 1597. 17 septemb. Capitulation d'Amiens. 25 septemb. Févr.-2 mai 1598.

Henri IV donna d'abord satisfaction aux huguenots que l'édit de Nantes mit en possession de places de 13 avril.

sûreté, outre des garanties judiciaires et administratives qui les constituèrent comme un État dans l'État. Il fut ensuite trop occupé à concilier les partis, à rétablir l'ordre dans l'administration et les finances, à déjouer des complots sans cesse renaissants, pour tirer parti de la mort du vieux et inflexible monarque. Cependant après douze ans de repos, son épargne était grossie et il avait pu mettre sur pied une armée de près de 80 000 hommes, commandée par des généraux habiles et dévoués ; il forma avec la Hollande, Venise et le duc de Savoie, une ligue dont le but était l'abaissement de la maison d'Autriche. Ravaillac la dénoua deux jours avant celui fixé pour le départ du roi. Ce
14 mai 1610. monstre le frappa mortellement de trois coups de poignard et livra la France aux troubles inséparables d'une minorité.

Louis XIII avait à peine neuf ans. Sa mère, Marie de Médicis, obtint la régence, et après quelques opérations insignifiantes vers le Rhin, elle abandonna les plans du feu roi.

IV. SUITE DES GUERRES AVEC LA MAISON D'AUTRICHE ; GUERRE DE TRENTE ANS.

Henri IV, forcé d'asseoir son pouvoir naissant sur les débris de plusieurs factions, pour assouvir l'avidité de leurs chefs, fut entraîné à constituer à leur profit une féodalité nouvelle. Les grands gouvernements, les commandements, les pensions leur furent prodigués. Mais ce n'était pas assez, les plus puissants aspirèrent à se créer de grands fiefs. La minorité de Louis XIII, la faiblesse de son caractère lorsqu'il eut atteint sa majorité, les enhardirent dans leurs ambitieux desseins ; ils troublèrent l'État par des complots, par des prises d'armes qui eussent triomphé de l'autorité royale et

détruit l'unité de la France, si Louis n'avait eu enfin pour ministre, un de ces hommes qui dominent leur époque parce que leur génie en saisit toutes les nécessités. Richelieu reprit à l'intérieur la politique de Louis XI, à l'extérieur celle de François Ier.

Les événements en Allemagne marchèrent, pendant l'orageuse période des guerres de religion. Si Philippe II ne réalisa pas complétement ses plans de restauration de la foi catholique, si l'Angleterre, l'Écosse, la Néerlande lui échappèrent, si les empereurs Maximilien, Rodolphe et, après sa mort, Mathias, ne secondèrent pas activement ses efforts, il ne se passa, dans le vieil empire, rien d'assez décisif en faveur de la réforme, pour détourner les esprits d'une réaction violente dont Ferdinand II, successeur de Mathias, se déclara le champion implacable.

Lorsque ce monarque fut sorti triomphant des premiers embarras de son règne, il commença la célèbre guerre de Trente ans, d'abord soutenue par des armées d'aventuriers de toutes les nations et terminée par les premiers généraux méthodiques de l'histoire moderne. L'empereur donna le commandement à Walstein, habile à se créer une armée, à la faire vivre sur les pays conquis, à se l'affectionner jusqu'à la passion, à en obtenir de grandes choses.

Les Impériaux écrasèrent, à la bataille de Prague, 8 nov. 1620.
le parti protestant et son chef Frédéric, électeur palatin, compétiteur de Ferdinand à la couronne des Césars. On dépouilla ce prince de ses possessions héréditaires, on proscrivit en Bohême la réforme et ses partisans. Les vainqueurs sillonnèrent la Saxe, le Brandebourg, poussèrent jusqu'à la mer Baltique et mirent aux pieds de l'empereur toute l'ancienne ligue de Smalkalde.

Ferdinand ne s'en tint pas là; l'Allemagne soumise,

1620-1623. il tourna ses regards du côté de l'Italie et s'empara, sans prétexte, de la Valteline, dépendance des Grisons, par où ses troupes pouvaient passer librement du Tyrol dans le Milanais, et inonder toute la péninsule en échappant à la surveillance des Suisses ou de Venise. Cette usurpation émut l'Europe entière; mais Louis XIII qui, depuis deux ans bataillait au midi contre les réformés, inclinait pour la cause espagnole et catholique. Jusqu'à l'entrée de Richelieu au conseil, il ne prit aucun parti. Son ministre n'hésita pas; à peine aux affaires, sans s'arrêter à une échappatoire de Ferdinand qui consigna la Valteline entre les mains du pape, il
1624. y dirigea des troupes, chassa les soldats pontificaux et rendit aux Grisons leurs forteresses. Dans le même temps, il soudoya les princes protestants du nord et ranima la guerre que la défaite de Frédéric avait suspendue. Mais retenu tour à tour en France par les intrigues des grands, par les révoltes des huguenots, il ne
1625-1627. put intervenir activement dans la querelle, et la confédération, dont le roi de Danemark était le chef, fut encore vaincue. Richelieu alors résolut d'en finir avec le parti qui, déjà deux fois par ses malencontreux soulèvements, avait entravé la politique extérieure. Il porte
Octobre 1627. son effort sur la Rochelle, il l'entoure du côté de la terre, d'une ceinture inexpugnable de retranchements et de forts et, du côté de la mer, d'une digue qui sépare les assiégés de tout secours extérieur. Ces travaux gigantesques arrêtèrent les flottes anglaises et, malgré les diversions des provinces méridionales, la Rochelle
30 oct. 1628. fut réduite à ouvrir ses portes. Les huguenots implorèrent la paix, se bornèrent à la liberté du culte et renoncèrent aux stipulations de l'édit de Nantes qui les constituaient comme corps politique.

Richelieu, libre enfin de porter au dehors son active énergie, ralluma la guerre en Italie et en Allemagne.

Depuis un an on était aux prises au delà des monts, au sujet de la succession de Mantoue et du Montferrat, à laquelle prétendait le duc de Nevers repoussé par les Impériaux. Le cardinal se mit à la tête de 25 000 hommes; malgré l'opposition du duc de Savoie, il force le pas de Suse; il prend d'assaut Pignerol, contient, repousse les Espagnols qui perdent la bataille de Veillane et s'empare de tout le Piémont. Toutefois les Autrichiens entrèrent dans Mantoue et mirent aux abois Casal, lorsqu'une trêve arrêta ces hostilités. Nevers prit possession de l'héritage contesté, et l'on rendit, au duc de Savoie, ses possessions excepté Pignerol.

22 février-1er mai 1629. 10 juill. 1630. 18 juillet. Octobre.

La maison d'Autriche préoccupée des grands événements qui se préparaient en Allemagne, s'était empressée de pacifier l'Italie.

Ferdinand, doué d'une volonté non moins inflexible que celle du cardinal, ne l'appliquait pas comme lui avec cette opportunité, cette rectitude de jugement qui appartiennent au génie. Richelieu détruisit impunément les huguenots comme parti politique, dans une contrée où le sentiment public réclamait l'unité de l'État. Ferdinand, en poussant à bout les luthériens, en promulguant l'édit de restitution, par lequel il prescrivit aux protestants de rendre les biens ecclésiastiques dont ils étaient en possession depuis trois quarts de siècle, s'attaqua aussi imprudemment que l'avait fait jadis Charles-Quint aux priviléges, aux libertés publiques; il froissa une multitude d'intérêts privés et s'aliéna même les princes de sa communion. L'Allemagne alors demanda, appela de tous ses vœux un libérateur; Richelieu le lui donna. D'abord il gagna la diète assemblée à Ratisbonne, qui contraignit l'empereur à congédier Walstein, exécuteur rigoureux et tyrannique de l'édit de restitution, à réduire ses forces à 30 000 hommes, à les réunir aux 30 000 hommes

des cercles électoraux; enfin, à donner le commandement au bavarois comte de Tilly, l'émule, le rival, l'ennemi du général disgracié. Le terrain ainsi préparé, on apprit que le roi de Suède, Gustave-Adolphe, prince aussi renommé pour ses talents militaires que pour son zèle protestant, débarquait en Poméranie, attiré par l'alliance et les subsides de la France.

24 juin 1630. L'émotion fut grande dans les provinces du nord; les réformés, les soldats licenciés de Walstein coururent se ranger sous les drapeaux du jeune roi qui bientôt eut doublé sa petite armée de 15000 hommes. Bataille de Leipzig. 7 sept. 1631. Alors, il marche sur la Saxe, prend les troupes de l'électeur et attaque Tilly dans les plaines de Leipzig où, aux cris de joie de l'Allemagne, il bat complétement ce général cruel qui avait cru couper court à la guerre en détruisant impitoyablement Magdebourg et sa nombreuse population.

Cette brillante victoire releva tout à coup le parti de la réforme. Les coalisés conquirent en courant la Bohême, la Thuringe, la Franconie, la Souabe, l'Alsace convoitée par Richelieu, le Palatinat, la Bavière. Ferdinand au désespoir ne put arrêter le torrent qu'en rappelant celui dont le nom seul valait une armée. Walstein reprit le commandement, mais rempli de ressentiment et de méfiance. Il rentre en Bohême, menace la Franconie, rappelle Gustave sur la rive gauche du Danube et le bloque pendant deux mois dans Nuremberg.

L'Europe entière contemple avec anxiété cette grande lutte; les deux armées fortes l'une et l'autre de 60 à 70 000 hommes, fortes surtout de leur discipline, de leur organisation, de la science militaire des généraux en chef, se retranchent, s'observent et ne peuvent s'entamer. Les maladies éclatent, et Gustave manœuvre pour attirer son adversaire en Autriche; mais

Walstein, loin de le suivre, envahit la Saxe et l'oblige d'obéir à son mouvement. Les deux armées se heurtent dans la plaine de Lutzen; Gustave meurt, mais les réformés triomphent. Bernard de Saxe-Weymar prend le commandement, remporte une victoire signalée et refoule les Impériaux au delà des montagnes métalliques. Walstein recule jusqu'en Silésie, après quoi il revient en Bohême où il se tient inactif et laisse reprendre Ratisbonne. Était-ce trahison? était-ce nécessité? L'ombrageuse cour de Vienne le poussa à bout par ses soupçons et, comme il se décidait à rompre hautement avec elle en se déclarant indépendant, il fut assassiné. Cependant, les Impériaux ranimés par la mort de Gustave rentrèrent dans Ratisbonne, franchirent le Danube, battirent les réformés à Nordlingen et balayèrent tout l'espace entre le Danube et le Mein.

Bataille de Lutzen. 16 nov. 1632.

25 févr. 1634.

Pendant ce temps, Richelieu eut presque toujours à déjouer, à réprimer les complots et les intrigues des grands. Le combat de Castelnaudary, où Montmorency, ligué avec le frère du roi, fut vaincu, la condamnation à mort de ce dernier rejeton d'une famille si longtemps illustrée, l'exil de la reine mère, le rendirent enfin maître absolu du royaume. Il saisit hardiment la direction des affaires de l'Europe, et se mit à la tête de la coalition contre la maison d'Autriche.

1er sept. 1632.

Il eut pour alliés les électeurs protestants, les Suédois commandés par Banier, le duc Bernard de Saxe-Weymar, à qui il donna l'Alsace, les Hollandais, le duc de Savoie, les Grisons, Parme et Florence. Le plan était de faire diversion en Saxe, de cerner au nord les Pays-Bas espagnols, au sud le Milanais, de saisir le Roussillon et la Franche-Comté. Déjà, pour assurer cette dernière opération et ses communications avec l'Alsace, le cardinal avait séquestré, sous de vains prétextes, le duché de Lorraine, et, avec 120 000 hommes,

il ambitionnait de donner à la France ses frontières naturelles. Mais il manquait encore aux armées nationales ce qui depuis a fait leur force : une infanterie bien disciplinée. C'était toujours la cavalerie qui, avec la furie française, décidait de la victoire, et souvent, par sa fougue imprévoyante, causait de honteuses défaites.

Les grands hommes de guerre commençaient à se révéler. Le cardinal lui-même avait fait ses preuves au siége de la Rochelle. Ses premiers capitaines étaient le cardinal Lavalette, l'archevêque de Bordeaux Sourdis; et son confident, l'homme habile et dévoué avec qui il arrêtait les plans de campagne, était un simple capucin, le père Joseph du Tremblay.

V. LA FRANCE DIRIGE LA GUERRE DE TRENTE ANS.

Cette guerre si ardemment désirée par le cardinal, faillit le perdre. Le succès de ses combinaisons reposait sur la fidélité des alliés, et nulle part ils ne répondirent à ce que son caractère élevé attendait de leur zèle. Les électeurs de Saxe, de Brandebourg, les princes leurs voisins, firent ce que leurs prédécesseurs avaient déjà fait deux fois sous Charles-Quint; ils traitèrent avec l'empereur, et se contentèrent des concessions que la nécessité lui arrachait. Banier se trouva isolé en Poméranie; les Impériaux marchèrent au Rhin; Piccolomini (18 000) passa dans les Pays-Bas; Gallas (30 000) marcha sur l'Alsace.

Le prince Thomas de Savoie (15 000) commandait à Bruxelles. Lorsqu'il vit le prince d'Orange (25 000) s'ébranler au nord, et deux colonnes françaises, sous les maréchaux de Brézé et Châtillon (25 000), côtoyer la Meuse pour rejoindre les Hollandais, il prit position à Avain, dans le pays de Liége, non loin de la jonction

Bataille d'Avain. 20 mai 1635.

des routes qu'elles suivaient, espérant les battre tour à tour ; il fut prévenu : elles l'écrasèrent, et atteignirent leur but. Après quoi, l'armée combinée, forte de 50 000 hommes, saccagea Tirlemont, puis assiégea Louvain. Le prince d'Orange conduisit mollement cette opération ; il aspirait moins à dépouiller les Espagnols qu'à obtenir la fermeture de l'Escaut, et rien n'était fait quand Piccolomini intervint, força les assiégeants de battre en retraite, les rejeta au delà de la basse Meuse.

9-25 juin 1635.

L'entrée en ligne de Gallas ne fut pas moins décisive ; à son approche, les Lorrains se soulevèrent sur les derrières de l'armée weymarienne, qui, après avoir battu, près de Montbéliard, l'arrière-garde du duc de Lorraine, avait été renforcée de 15 000 hommes commandés par Lavalette. Elle passa le Rhin, elle offrit la bataille à Gallas, mais il l'éluda, et, par ses manœuvres, il la força de rétrograder jusqu'à la Meuse, où le roi en personne reprit aux Lorrains Saint-Mihiel, pour assurer avec elle ses communications. Les villes de la Sarre, l'Alsace, retombèrent au pouvoir des Impériaux.

Combat de Montbéliard. 24 mai.

2 octobre.

En résultat, la guerre était reportée sur les anciennes frontières, et celle de la Picardie, grâce à la fâcheuse conception qui avait mis les troupes françaises à la disposition des Hollandais, était découverte. Au printemps, le cardinal pensa tout réparer en prenant vigoureusement l'offensive à l'est. Weymar, secondé par Lavalette, s'empara des places de la Sarre, passa les Vosges, et, après un long siége, fit capituler Saverne. En même temps, le prince de Condé envahit la Franche-Comté, mais il échoua au siége de Dôle. Alors, Gallas, qui épiait ces deux opérations divergentes, concentra 50 000 Lorrains et Impériaux à l'extrémité méridionale de l'Alsace, se glissa entre les deux armées, poussa jusqu'à la Saône, et somma la petite ville

1636.

Siége de Dôle. 1er juin-15 août.

Siége de Saint-Jean-de-Losne. 25 oct. 1635. de Saint-Jean-de-Losne de lui ouvrir ses portes; elle était défendue par 150 soldats et les habitants, qui osèrent braver la grande armée impériale. Pendant huit jours, ils soutinrent de terribles assauts, et donnèrent à Weymar le temps d'accourir. Gallas regagna précipitamment le Rhin, et le passa, après avoir perdu, dans sa retraite, 8 000 hommes.

Juillet. L'alarme fut plus vive en Picardie; Jean de Werth et Piccolomini débouchant du Hainaut avec 18 000 hommes de pied et 15 000 chevaux, prirent la Capelle. Il n'y avait de ce côté que 10 000 Français, sous le comte de Soissons; ils se dispersèrent dans 1er-15 août. les places; les Impériaux passèrent la Somme, enlevèrent Roye, Corbie, et inspirèrent à Paris une terreur que les ennemis du cardinal ne manquèrent pas d'exagérer. Il fut un moment ému; mais, rassuré par le père Joseph, il parcourt la ville, le front haut, excite partout le dévouement, l'enthousiasme, obtient de l'argent, des levées volontaires, sort en plaine, avec le roi, les princes, rallie 40 000 hommes, y compris les débris ramenés par mer de l'armée que 13 septemb.-14 novembre. Piccolomini avait rejetée en Hollande, rentre dans Roye, dans Corbie et refoule les Impériaux au delà de la frontière. Mais il marchait toujours environné de périls. On avait cru à sa chute, et le duc d'Orléans, le comte de Soissons avaient juré de l'assassiner. Le cœur leur manqua en le voyant si résolu; mais ils servirent mal, puis enfin se voyant devinés, ils s'enfuirent, et ces intrigues empêchèrent l'armée de troubler la retraite de l'ennemi.

Cependant, les Suédois, les seuls des coalisés qui fussent sincères, sortirent de leur inaction forcée. 4 octobre. Banier reçut des renforts, remporta sur les Impériaux la victoire de Wilstock, franchit triomphant l'Oder, l'Elbe, envahit la Saxe et fit trembler Vienne.

En Italie, la conduite ambiguë du duc de Savoie fit tout échouer : deux fois on envahit le Milanais, deux fois on l'évacua. Un corps français que Richelieu avait placé dans la Valteline, sous les ordres de Rohan, au lieu de descendre, selon le plan arrêté, sur le flanc des Impériaux, fut en butte à de vives attaques, dont l'habileté de l'ancien défenseur de la Rochelle triompha, jusqu'au moment où les Grisons, ayant fait la paix, pour leur compte, l'obligèrent de rentrer en Bourgogne. De là il rejoignit l'armée de Weymar. 1635-1636. 18 mars 1637.

Ainsi la maison d'Autriche n'eut d'inquiétudes sérieuses que du côté de la Bohême. Ferdinand III, qui venait de succéder à son père, dirigea contre Banier, Gallas (40 000) qui fit rentrer les Suédois dans leurs positions primitives. Mais un grand résultat était obtenu : à dater de ce moment les frontières du nord et de l'est de la France furent enfin respectées. Weymar et le duc de Longueville continrent au delà du Rhin Jean de Werth et le duc Charles de Lorraine. Châtillon pénétra dans le Luxembourg qu'abandonnait Piccolomini. Lavalette fit plus : il prit les petites places qui commandent le cours de la haute Sambre, se fortifia dans Maubeuge, et ne l'évacua qu'après la jonction du cardinal-infant et de Piccolomini. Au midi, Schomberg battit à Leucate (dans le Roussillon) et repoussa, sur leur territoire, les troupes espagnoles; la flotte seconda les opérations de l'armée de terre. Au pied des Alpes, on guerroya dans le Montferrat sans chocs décisifs. Mars. 28 septemb.

L'année suivante, on prit l'offensive partout : aux Pyrénées, en Franche-Comté, en Italie, en Artois et en Souabe. Sur les premiers points, on échoua ou l'on n'obtint que des succès insignifiants. Malgré la destruction de la flotte espagnole, par celle de Sour-

Frédéric-Guillaume qui plus tard enleva le duché de Prusse à la suzeraineté de la Pologne, reçut le nom de grand-électeur et prépara la fortune de sa maison, venait de succéder à l'électorat de Brandebourg; il entra dans la coalition, attira Torstenson en Silésie et obtint que Guébriant chassât les Impériaux du duché de Clèves.

Au midi, on s'empara d'une partie des places de la Catalogne; toutefois on échoua au siége de Tarragone et la flotte fut battue. En Italie, le prince Thomas disputait à la régente Christine[1], la tutelle du jeune duc Charles-Emmanuel. Christine livra aux Français les places dont elle pouvait disposer. Le général d'Harcourt, après avoir battu à Casal, les Espagnols du Milanais, assiégea Thomas dans la citadelle de Turin et fut bientôt assailli dans ses lignes par le marquis de Leganez, gouverneur de Milan. Il le vainquit, fit capituler Thomas, remporta un nouvel avantage à Ivrée, prit Coni et se mit en possession de presque tout le Piémont.

1639-1641.

Prise de Turin. 22 sept. 1640.

Mais pendant que Richelieu augmentait la puissance extérieure de la France, il était tourmenté sans relâche par les révoltes et les complots. La Normandie se souleva au sujet des impôts; il fallut pour la réduire des troupes (5 000) et l'habileté de Gassion, depuis maréchal. Le comte de Soissons réfugié à Sedan, le duc de Bouillon, le duc de Guise, d'accord avec les nombreux mécontents de l'intérieur, levèrent une petite armée que Lamboy, avec 7 000 Impériaux, se hâta de renforcer; il fallut y courir avec 10 000 hommes, commandés par Châtillon. Les deux armées se heurtèrent aux portes de Sedan, sur la lisière du bois de la Marfée. La cavalerie royale, soit

Combat de la Marfée. 6 juill. 1641.

[1] Fille de Henri IV.

trahison, soit terreur panique, lâcha pied au premier choc; mais le comte de Soissons, l'âme du parti, fut tué; Lamboy rentra en Flandre et Bouillon fit la paix que le cardinal n'hésita pas à accorder, empressé d'en finir avec ces mesquines tracasseries et de commencer une éclatante campagne.

Le projet était de prendre le Roussillon et d'achever la conquête de la Catalogne, pendant que Torstenson tiendrait les Autrichiens en échec sur leur frontière orientale. Guébriant qui avait rempli sa 17 janv. 1642.
mission dans le duché de Clèves, en battant à Kempen, en faisant prisonniers Lamboy et Merci, outre 7 à 8 000 hommes, eut ordre de rentrer en Alsace pour se tenir sur la défensive. On donna de semblables instructions aux troupes de l'Artois et de la Champagne. En Piémont, les princes de la famille ducale s'étaient réconciliés; Thomas prit le commandement en chef et chassa les Espagnols du territoire. Cependant, l'armée royale, commandée par Louis XIII en personne (20 000 hommes), investit Perpignan; la place se 9 septembre.
rendit, le Roussillon fut conquis; on soumit la Catalogne. Au nord et à l'est, Guébriant repoussa Jean de Werth : d'Harcourt et Guiche, malgré la sanglante Bataille d'Hennecourt. 24 mai.
défaite d'Hennecourt, qu'essuya ce dernier, continrent en Flandre Francisco de Mello; enfin Torstenson sillonna triomphalement la Silésie, fit une pointe en Moravie et attira à lui toutes les forces de l'empereur; il les battit en se retirant par la rive droite de l'Elbe; il passa ce fleuve pour rentrer en Saxe; il assiégea Leipzig; il remporta, dans ces plaines si souvent signalées, une grande victoire où 10 000 Impériaux périrent, et qui lui livra la ville. Bataille de Breitenfeld. 2 nov. 1642.

A la fin de cette année mémorable, après avoir 4 décembre.
puni, par le supplice de Cinq-Mars, le dernier complot tramé contre sa personne et ses grands desseins,

Mort de Louis XIII. 14 mai 1643. le cardinal expira. Louis XIII lui survécut à peine; la France fut alors gouvernée, sous le nom de la régente Anne d'Autriche, mère de Louis XIV, alors âgé de quatre ans et demi, par Mazarin, élève de Richelieu. Mazarin continua la guerre; mais à l'intérieur, il substitua la ruse et l'intrigue, à cette volonté inflexible qui ne reculait devant aucune rigueur.

Parmi les résistances que Richelieu dompta, il est indispensable de faire une mention particulière de celle du parlement de Paris.

On a vu poindre, à la fin de la période précédente, ce nouvel élément de la constitution de la France. Il ne tarda pas à se prévaloir de l'usage d'enregistrer les édits royaux pour les discuter et faire, selon l'occurrence, à la couronne, des remontrances dont elle ne tint pas grand compte.

A partir de Henri II, les troubles des temps voulurent qu'on le fît intervenir souvent dans des questions générales de gouvernement et de législation, et qu'on l'employât, soit en totalité, soit par commissaires, à juger des crimes politiques; il en prit occasion de redoubler d'efforts pour partager le pouvoir législatif avec le trône. Son droit fut en quelque sorte consacré, par une instruction des états de Blois, approuvée par le roi, et portant ces dispositions : « Il faut que tous édits soient vérifiés et comme *contrôlés* ès cours de parlement, lesquelles, combien qu'elles ne soient qu'une forme des trois états, raccourcis *au petit pied*, ont pouvoir de suspendre, modifier et refuser lesdits édits. »

Mais cette assemblée de magistrats était imbue d'un esprit trop spécial, trop exclusif pour s'élever à la portée d'un corps législatif et pour intéresser les masses à ses prétentions (*Sismondi*). Son opposition, quelquefois d'accord avec les idées ou les besoins du

moment, les heurta non moins souvent, et il n'y eut point de souverain qui ne la bravât, jusqu'à ce que l'impérieux ministre de Louis XIII réduisît les parlementaires au dernier degré de la soumission et de l'abaissement.

Les états généraux, les assemblées de notables n'eurent pas plus de nerf, et tout le mouvement politique de ce siècle orageux tendit à investir la couronne du pouvoir absolu.

L'armée se transforme de manière à servir ce pouvoir et à perdre tout autre esprit de corps que l'esprit militaire. Les guerres civiles de Flandre ont donné un développement considérable à la science des siéges; on a inventé les bombes; on a multiplié les moyens de destruction; on a tout à fait renoncé à l'arquebuse pour adopter le mousquet; l'arme décisive est l'arme de jet; le corselet de fer dont se couvre l'infanterie est superflu, on l'en dégage; on la façonne, pour ordre habituel, à l'ordre sur quatre rangs : les trois premiers munis d'armes à feu, le quatrième de piques. Elle est composée, 1° de quatre régiments dits *vieux*, savoir : régiment de Picardie, de Champagne, de Navarre, de Piémont, où ont trouvé place les anciennes bandes de Louis XII et de François Ier; 2° d'un nombre de régiments qui a varié selon les événements, et qui, à la fin du règne de Louis XIII, est de 29 : corps originairement recrutés par les légions de Henri II et désignés, sauf celui de la marine, par des noms de provinces tels que Normandie, Bourbonnais, Auvergne, ou par les noms de leurs colonels.

Parmi ces derniers, figurent les Suisses qui ont comme l'infanterie nationale un colonel général. On commence à porter l'uniforme; on obéit à des officiers dont les grades vont recevoir, sous le règne suivant, des attributions fixes et dont nous parlerons alors.

Le colonel général de l'infanterie, outre le commandement de son arme, a la prérogative d'y nommer à toutes les charges. C'est un des grands officiers de la couronne; il a une justice particulière et reçoit les mêmes honneurs qu'un général en chef.

L'adoption de l'ordre sur quatre rangs rend à la cavalerie le rôle qu'elle remplissait jadis; elle est rejetée aux deux ailes; elle éclaire le front; elle se tient en réserve. La gendarmerie, déjà décontenancée par les ravages de la mousqueterie et par la nécessité de se former en escadrons, ne tient pas à ce dernier coup.

On la disloque; on lui ôte l'arme qui a fait toute sa gloire : la lance que dans les tournois elle apprenait à manier avec une merveilleuse dextérité. On la sépare des arquebusiers qui se mêlaient à ses rangs et qui deviennent des dragons; on la sépare de ses archers qui deviennent des chasseurs. On lui enlève, pièce à pièce, son armure chevaleresque pour ne lui laisser que la cuirasse et un casque ouvert; elle n'est plus qu'un corps de cuirassiers où l'on est admis sans être gentilhomme; elle est soumise à la discipline inflexible que les princes de Nassau et de Parme, que Walstein, que le roi de Suède ont fait peser sur leurs bandes d'aventuriers de tous les pays.

La cavalerie égale en nombre l'infanterie; ses armes sont le pistolet et le sabre; il y a peu de canons : trois pièces pour 2 000 combattants.

La force des armées d'opérations est limitée par la difficulté du recrutement, par celle de pourvoir à la solde avec des systèmes financiers encore dans l'enfance. Les troupes traînent avec elles leurs effets de campement et les outils nécessaires pour se retrancher : car l'usage est invariable de se couvrir, dans chaque position, de fossés, de trous de loup, de chevaux de frise. Leur nombre exigu toutefois les rend

très-mobiles. Elles sont commandées en chef par des princes du sang ou par des maréchaux, car la charge de connétable vient d'être supprimée.

Les grades subalternes étaient conférés par commission sans règles bien fixes; les écoles militaires étaient les divers corps d'armée dans lesquels on servait comme volontaire; après quoi, l'on achetait une compagnie, ou l'on recevait le brevet de lieutenant, de sous-lieutenant, d'enseigne.

SEPTIÈME PÉRIODE.

(1643-1793.)

DE LOUIS XIV A LA RÉPUBLIQUE.

Louis XIV, né en 1638, roi en 1643, mort en 1715.

Maréchaux du règne précédent. N. de l'Hospital; de Chaulnes; de Châtillon; de la Force; Bassompierre; d'Estrées; de Saint-Luc; de Maillé-Brézé; Schomberg; la Meilleraye; de Gramont; Guébriant; Lamotte-Houdancourt; Fr. de l'Hospital; du Plessis-Praslin de Choiseul.

Maréchaux du règne de Louis XIV. Turenne; Gassion; Rantzau; Villeroi père; d'Aumont; d'Estampes; d'Hocquincourt; de la Ferté; de Grancey; de la Force; d'Albret; de Clérambault; de Castelnau; Montdejeu; Fabert; Créqui; Bellefonds; d'Humières; d'Estrades; de Navailles; de Schomberg; de Duras; de Vivonne; de la Feuillade; de Luxembourg; de Rochefort; de Lorges; d'Estrées; de Choiseul; de Villeroi fils, *en charge sous le règne suivant;* de Joyeuse; de Boufflers; de Tourville; de Noailles; Catinat; Villars; Chamilli; d'Estrées; Châteaurenaud, *ces quatre derniers en charge sous le règne suivant;* Vauban; Rosen; d'Uxelles; de Tessé; de Montrevel; de Talard; d'Harcourt, *ces six derniers en charge sous le règne suivant*; de Marsin; de Berwick; de Matignon; de Bezons; de Montesquiou, *ces quatre derniers en charge sous le règne suivant.*

Grands maîtres de l'artillerie. Les deux la Meilleraye du règne précédent; Henri de Lude; Louis d'Humières; Louis, duc du Maine; Louis, comte d'Eu, *démissionnaire sous le règne suivant.*

Généraux en chef. Le grand Condé; le duc d'Orléans, frère du roi; le comte de Montclar; le comte du Bourg; le duc de Vendôme; le Grand, prieur de Vendôme; le duc de Bourgogne; le comte de Toulouse; de Medavi; le duc d'Orléans, neveu du roi; le comte de Clermont.

Louis XV, né en 1710, roi en 1715, mort en 1774.

Maréchaux du règne de Louis XV. Du Bourg; de Medavi; Roquelaure; de Broglie; de la Feuillade; de Gramont; de Montesquiou; de Coëtlogon; d'Alègre; Biron; Noailles; de Coigny; d'Asfeld; de Montmorency; de Puységur; de Broglie; de Brancas; de Chaulnes; de Nangis; prince d'Isenghien; de Duras; Maillebois; Belle-Isle; comte de Saxe; de Balincourt; de la Fare; d'Harcourt; de Montmorency; de Clermont-Tonnerre, *en charge sous le règne suivant;* de Lamotte-Houdancourt; de Lowendall; de Richelieu, *en charge*

sous le règne suivant; de Senneterre; de Latour-Maubourg; de Lautrec; Biron, *en charge sous le règne suivant;* de Luxembourg; d'Estrées; de Thomond; Mirepoix; Bercheny; Conflans; de Contades; de Soubise; de Broglie, *les trois derniers en charge sous le règne suivant;* de Lorges; d'Armentières; de Brissac; de Nicolaï, *les trois derniers en charge sous le règne suivant.*

Premier inspecteur général de l'artillerie. Vallière.

Louis XVI, né en 1754, roi en 1774, mort en 1793.

Maréchaux du règne de Louis XVI. D'Harcourt; de Noailles; de Fitz-James; de Mouchy; de Duras; de Mailly; d'Aubeterre; de Beauveau; de Castries; de Croy; de Laval; de Vaux; de Ségur; de Choiseul-Stainville; de Lévis; de Luckner; de Rochambeau.

Généraux en chef. La Fayette; Montesquiou; Biron.

Premier inspecteur général de l'artillerie. Gribeauval.

I. — RÈGNE DE LOUIS XIV.

1. FIN DE LA GUERRE DE TRENTE ANS.

Richelieu laissa la France en possession de l'Artois, du Hainaut méridional, des places de la Lorraine, de l'Alsace, d'une partie de la Franche-Comté, des places du Piémont et du Montferrat, du Roussillon et de la plus grande part de la Catalogne. Ces acquisitions que le temps a rendues définitives, en deçà des limites naturelles du royaume, furent le fruit de huit campagnes d'un éclat médiocre. Aussi, à la mort du cardinal les cabinets de Vienne et de Madrid reprirent partout l'attaque, et crurent aisément ressaisir des conquêtes qui semblaient dues seulement à une grande volonté et à des diversions lointaines.

Mais c'est alors que brillèrent les armées nationales et les généraux élevés à l'école suédoise.

On résista sur tous les points à l'élan de la maison 1643.
d'Autriche. En Catalogne, en Piémont, on contint les Espagnols; Guébriant, à la tête des weymariens, lutta corps à corps avec le bavarois, comte de Merci. Torstenson tint en échec les Impériaux sur les frontières de la Bohême, et fit fuir en Franconie le célèbre Gallas.

Mais l'attaque principale était dirigée sur les frontières de la Champagne, par où l'on voulait, comme toujours, se frayer la route de Paris. François de Mello déboucha des Pays-Bas à la tête de 26 000 hommes d'élite, et débuta par investir Rocroy. Le jeune duc d'Enghien, depuis le grand Condé, commandait l'armée française, forte de 22 000 hommes, sous la tutelle du maréchal de l'Hospital. La cour, à la mort de Louis XIII, lui défendit de rien hasarder; mais il n'écouta que ses inspirations et les conseils de Gassion, l'un des plus braves élèves de Gustave.

Il se concentra à Mézières et marcha sur Rocroy. Les Espagnols, se croyant suffisamment couverts par les marais et les bois dont cette petite place est entourée, n'avaient point de lignes de circonvallation, et ils pressaient vivement le siége. Enghien sonda ces bois, ces marais, trouva un défilé laissé ouvert à dessein, s'y lança tête baissée, et se rangea à la vue de l'ennemi, qui, non moins que lui, désirait la bataille. Les deux armées se canonnent jusqu'à la nuit, et le lendemain au point du jour on s'ébranle pour un choc décisif. Les Espagnols mettent aux ailes leur cavalerie, au centre leur formidable infanterie sous le vieux comte de Fuentès. Enghien confie au maréchal de l'Hospital le soin de contenir à la gauche François de Mello; il prend son aile droite que commande Gassion, charge impétueusement l'aile gauche ennemie, la rompt, la disperse et veut s'élancer à la poursuite des fuyards. Son ardeur l'eût perdu. Gassion l'arrête, et appelle son attention sur ce qui se passe à l'autre aile. De ce côté tout fléchissait; l'Hospital était blessé, ses canons enlevés, il fallait un prompt secours. Gassion le dispose; de sa personne il passe avec l'infanterie derrière Fuentès pour arriver sur les derrières de Mello. En même temps d'Enghien, avec la cavalerie,

Bataille de Rocroy. 19 mai 1643.

court au galop; il aborde de front l'aile victorieuse, et sa réserve manœuvre pour l'envelopper. En un clin d'œil Mello est entouré, enfoncé, détruit. Restaient les vieilles bandes espagnoles, elles se forment en carrés et serrent leurs rangs comme des murailles qui ne s'entr'ouvrent que pour vomir le feu de 18 pièces.

Le jeune général redouble d'audace à la vue de ces troupes réputées invincibles, il les entoure, il les charge trois fois avec une infatigable fureur; enfin, la brèche est faite, Fuentès tombe percé de coups, le carnage commence, les Espagnols perdent leurs drapeaux et leurs canons, 15 000 des leurs sont tués ou prisonniers.

Il était sans exemple que le général en chef se portant tour à tour avec ses plus braves troupes sur les trois parties de l'armée opposée, les eût détruites l'une après l'autre. La gloire du fougueux vainqueur retentit dans toute l'Europe, et les Pays-Bas semblèrent le prix de ce premier triomphe du grand règne de Louis XIV. D'Enghien, en effet, menaça Bruxelles; mais les événements de l'est le rappelèrent de ce côté. Le duc de Lorraine souleva encore ses États, et Guébriant fut rejeté en Alsace par l'armée des cercles; il fallut y marcher. Enghien traversa le Luxembourg, mit inopinément le siége devant Thionville, et envoya 7 000 hommes de renfort aux weymariens. En sept semaines, Thionville fut réduite; Guébriant, reprenant l'offensive, rentra en Souabe, et fit capituler la petite place de Rottweil, mais il fut tué. Rantzau qui le remplace, veut suivre le succès pour pénétrer jusqu'en Bavière; il passe le Danube à Tuttlingen; il est vaincu et prisonnier. L'infanterie allemande se disperse, la cavalerie revient en deçà du Rhin; le vicomte de Turenne, second fils du duc de Bouillon, est appelé au commandement de l'armée.

Prise de Thionville. 18 août 1643.

5 décembre.

Turenne avait trente-deux ans; volontaire dans l'armée du prince d'Orange, son oncle, il porta le mousquet, et passa par tous les grades jusqu'à celui de maréchal qu'il venait d'obtenir au siége de Trino, en Piémont, lorsqu'il reçut la mission de réorganiser l'ancienne armée de Weymar.

1644. Après avoir hiverné sur le versant oriental des Vosges, il déboucha de Brisach à la tête de 9 000 hommes dont 5 000 cavaliers, laissa garnison dans Freybourg, franchit les montagnes Noires, et enleva 400 Bavarois près des sources du Danube. Mais cette provocation n'imposa pas au comte de Merci, qui sortit de son camp avec 15 000 hommes, fit reculer ses adversaires jusqu'en Alsace, et assiégea Freybourg. Le maréchal passant de nouveau le Rhin, suivi de 10 000 hommes, reconnut qu'il ne pouvait sauver la place; elle se rendit. Merci établit son camp, et se retrancha en avant de ses murs, situés au pied d'un contre-fort des montagnes Noires et séparés du ressaut inférieur par une étroite plaine.

Bataille de Fribourg. 3 août. Enghien accourut (5 000 fantassins, 5 000 chevaux), prit le commandement en chef, et ordonna l'assaut de la colline, au haut de laquelle on voyait les tentes de l'ennemi. A cinq heures du soir son armée gravit l'escarpement avec l'ardeur qu'il savait lui inspirer. Cependant Turenne, qui s'est mis en marche à la pointe du jour, monte une gorge entre les deux gradins, et tombe sur le flanc droit des Bavarois. Le combat fut opiniâtrément soutenu; les assaillants commençaient à se décourager; enfin Condé met pied à terre, jette son bâton de commandement dans les retranchements si vaillamment défendus, et fait appel à la vaillance des siens pour l'aider à le reprendre. Les lignes sont emportées, mais le feu continue toute la nuit. A l'aube du jour les Français se déployèrent

victorieux sur le plateau. Mais Merci, reculant sans désordre, se remit en bataille, la droite aux murs de Freybourg, la gauche aux montagnes. Le lendemain, après vingt-quatre heures de repos, les Français poussèrent sur cette position nouvelle une reconnaissance qui devint une affaire générale, très-meurtrière et sans résultat. On passa ensuite trois jours en observation; enfin Enghien, voyant l'ennemi se tenir immobile, tourna Freybourg, remonta à trois lieues au nord, laissa sur la gauche la grande route de Bade, et s'enfonça par sa droite dans les gorges des Alpes de Souabe. Merci comprit que cette manœuvre tendait à le prévenir sur la crête des monts, à le prendre à revers, à le balayer jusqu'au Rhin; il se hâta d'abandonner ses bagages, d'évacuer son camp, et de se retirer dans le Wurtemberg, où il arriva hors de combat.

L'armée victorieuse était elle-même trop affaiblie pour le poursuivre à outrance; elle traversa rapidement l'Alsace, obtint le passage dans Strasbourg, jeta un pont sur le Rhin, investit Philipsbourg, et fit capituler cette place, alors très-importante, avant que Merci eût le temps de se réorganiser. Lorsque ce dernier reparut, Enghien laissant garnison dans la ville conquise, revint entre Rhin et Moselle, s'empara de toutes les forteresses de cette vaste contrée, et rentra en France, confiant à Turenne une tâche à laquelle le maréchal excellait, et à laquelle il réussit, celle de contenir les Bavarois au delà du Rhin, et d'interdire au duc de Lorraine l'entrée de cette province.

9 sept. 1644.

Les événements en Italie, en Catalogne se bornèrent, comme depuis le commencement de la guerre, à des siéges, à des combats qui n'eurent rien de décisif, et furent sans rapport avec les résultats généraux. Le seul échec saillant fut la perte de Lérida à la suite d'une bataille obstinée.

Mai-Juillet.

1645. L'année suivante, la maison d'Autriche reçut, avec sa constance ordinaire, de terribles atteintes. Les Transylvains l'attaquent à l'est, Torstenson entre en Bohême, défait à Thabor l'armée impériale, marche sur Brünn, l'assiége, et répand encore, à Vienne même, les plus vives alarmes. Ces mouvements devaient être combinés avec l'invasion de la Bavière par les Français. Turenne (12 000 hommes, 5 000 chevaux, 15 canons) passa le Rhin, puis le Necker, et repoussa Merci. Ce général ayant fait rentrer en Bavière 4 000 hommes, prolongea sa retraite jusqu'au Rauhe-Alp, chaîne de montagnes qui côtoie la rive gauche du haut Danube. Du revers septentrional de ces monts descendent les affluents du Rhin et du Mein, le Necker, puis la Tauber, puis la Rednitz. Turenne se porta sur la Tauber, mit son armée en quartiers de rafraîchissements autour de Mergentheim ou Marienthal, lança des coureurs jusqu'à la Rednitz, et leva des contributions dans toute la Franconie. Rassuré par son inaction, Merci rallie des renforts, se concentre et débouche en colonne serrée par la route de Nordlingen à Wurtzbourg. Turenne fait battre le rappel, lève ses cantonnements, et leur donne rendez-vous, non à Marienthal où le cours d'eau l'eût couvert, mais à deux lieues en avant de la ville. Cette témérité le fit battre; il n'avait encore sous la main que 3 000 fantassins et sa cavalerie lorsqu'il fut inopinément attaqué. L'infanterie, écrasée par la supériorité du nombre, lâcha pied, et la cavalerie, d'abord victorieuse, débordée en flanc par les progrès de la ligne ennemie, recula et se dispersa dans un bois auquel elle était adossée. Par bonheur des troupes fraîches accouraient; Turenne raffermit sur elles les fuyards, et opéra sa retraite en bon ordre en contenant les vainqueurs. Il laissa l'infanterie dans Phi-

Bataille de Marienthal. 5 mai.

lipsbourg, et conduisit les cavaliers entre le bas Necker et le Mein. Il avait perdu ses canons, 1 500 chevaux, 2 à 3 000 hommes; mais le landgrave de Hesse lui donna ses troupes; un détachement suédois le rejoignit; huit jours après la bataille il avait déjà 15 000 hommes, quand Enghien, après avoir pourvu à la sûreté de la Flandre et du Hundsruck [1], lui amena 8 000 hommes.

Le jeune prince prit encore le commandement, se concentra à Spire, déboucha de Philipsbourg, franchit le Necker, puis la Tauber, et replia sans combat l'armée des cercles, toujours commandée par Merci. Au delà de la Tauber, au lieu de la poursuivre, il tourne à droite et se jette dans les gorges du Rauhe-Alp, espérant saisir avant son adversaire les ponts du Danube. Merci ne se laissa point surprendre; on le trouva en bataille au pied du Rauhe-Alp, près de Nordlingen, la droite à la Wernitz, la gauche à l'Eger, son affluent; le centre couvert par le village d'Allerheim. Déjà les ennemis commençaient à se retrancher, quand le prince ordonna de brusquer l'attaque.

Bataille de Nordlingen. 3 août 1645.

Malgré son ardeur à payer de sa personne, sa droite, son centre, sa réserve furent complétement défaits; la gauche seule, commandée par Turenne, composée de 16 escadrons weymariens et de 6 bataillons hessois, conserva ses rangs. Enghien s'élance avec son opiniâtreté fougueuse; il entraîne le maréchal; leur effort est irrésistible; l'aile droite ennemie perd son général, ses canons, est enfoncée, culbutée, dispersée. Turenne aussitôt, par une inspiration décisive, change de front et se porte sur les derrières d'Allerheim, où était rangé le centre. Ces troupes, émues par l'agonie du général en chef, qui venait de recevoir une bles-

[1] Le Hundsruck, contrée située au confluent du Rhin et de la Moselle.

sure mortelle, ne savaient que faire de leur victoire. Lorsqu'elles virent la cavalerie weymarienne les prendre à revers, elles se crurent enveloppées et déposèrent les armes. Jean de Werth, qui marchait à leur secours avec la gauche victorieuse, n'eut plus qu'à vider le champ de bataille pour repasser précipitamment le Danube.

Mais cette journée fut sans fruit. L'empereur, par des concessions, se dégagea de la diversion des Transylvains, ce qui força Torstenson de lever le siége de Brünn et de rentrer en Bohême. Alors l'archiduc Léopold passa de la Hongrie dans la Bavière avec 5 000 chevaux, rejoignit Jean de Werth et lui rendit l'offensive.

Enghien était tombé malade et l'armée était trop affaiblie pour tenir la campagne. Turenne la ramena sur le Rhin, l'établit entre le fleuve et les fortifications de Philipsbourg, jeta un pont pour assurer sa retraite sur la rive gauche, et tint l'archiduc en échec jusqu'au moment où de nouveaux succès des Suédois rappelèrent les Impériaux en Bohême. Alors il passa le Rhin, marcha rapidement sur Trèves, l'enleva, rétablit l'électeur et prit ses quartiers d'hiver.

Les progrès des autres armées furent moins éclatants, mais moins contestés. Harcourt entra dans
23 juin 1645. Roses, gagna la victoire de Llorens, prit Balaguer, et
1645-1646. n'échoua que devant Lérida. En Italie, la ligue française, victorieuse sur terre et sur mer, pénétra jusqu'en Toscane. Mais c'est surtout en Flandre que l'on porta aux Espagnols de sanglantes blessures. Le duc d'Orléans prit Gravelines, Cassel, Béthune, Saint-Venant, pendant que le prince d'Orange envahissait le Brabant septentrional.

En Flandre, en Italie, en Catalogne, on prenait des places; en Allemagne, on faisait la grande guerre, la

guerre d'invasion, sur des plans jusqu'alors inconnus.

Dès le printemps, les Suédois se divisent : leur gauche doit sillonner la Silésie, leur droite rallier Turenne dans la Hesse et marcher au Danube : le rendez-vous commun est Vienne; mais Mazarin a obtenu de l'électeur de Bavière la promesse de retirer ses troupes de l'armée des cercles si les Français ne passent point le Rhin : les ordres de la cour arrêtent Turenne. Cependant, le duc d'Enghien s'empara de Courtrai; malgré l'armée espagnole, il prit Bergues, Furnes et enfin Dunkerque; la vigueur de ses coups fit craindre aux Hollandais de le voir pénétrer jusqu'à Anvers; dès lors ils cessèrent leurs incursions au nord des Pays-Bas. D'un autre côté, Léopold fit entrer les Impériaux dans la Hesse, et les Bavarois, au mépris de leur promesse, le rejoignirent. Alors, les Suédois reculent jusqu'en Bohême; mais Turenne, indigné, descend la rive gauche du Rhin, passe sur la rive droite à Wesel, rallie Wrangel et ses Suédois, et, tandis que Léopold se retranche non loin de Francfort, il marche sans s'arrêter, à la tête de 20 000 hommes, jusqu'au Danube, surprend le pont de Donauwerth, passe le Danube, puis le Lech, pénètre au cœur de la Bavière, fait capituler Rain et assiége Augsbourg. Léopold accourt; il dégage Augsbourg; il détermine Turenne à regagner la rive gauche du Lech; il le suit et débouche du pont de Landsberg.

1646.

Prise de Courtrai et de Dunkerque. 29 juin-11 octobre.

10 août.

Alors Turenne reprend l'attaque, se jette entre la rivière et le camp ennemi, enlève le pont de Landsberg et frappe les Impériaux d'une telle épouvante, qu'ils reculent jusqu'en Autriche, laissant aux Bavarois le soin de défendre leur territoire. L'hiver suspendit les opérations de part et d'autre.

Combat de Landsberg.

La cour entrava ces grands succès par des considérations de haute politique auxquelles il ne manqua

1647.

que la facilité de l'exécution. Mazarin avait deviné dans le duc d'Enghien, devenu prince de Condé, un chef de parti du même caractère, mais d'une plus vaste portée que ceux que son prédécesseur n'avait cessé de combattre. Il l'envoya se compromettre en Catalogne dans le commandement d'une armée délabrée. En même temps, il traita avec l'électeur de Bavière, malgré sa trahison récente; il détacha les électeurs de Mayence et de Cologne de la ligue des cercles catholiques; enfin, il conclut, avec l'électeur protestant de Saxe, qui, en haine des Suédois, s'était rapproché de la cour de Vienne, une convention de neutralité. L'empereur restait seul contre les Suédois et Turenne; une dernière campagne l'eût sans doute abattu; mais Mazarin, prévoyant qu'il faudrait toujours rendre les conquêtes au delà du Rhin, et que le moment où l'Angleterre en révolution oubliait sa surveillance inquiète sur nos progrès en Flandre, était le plus favorable à la réunion des Pays-Bas, donna ordre à Turenne d'envahir le Brabant avec son armée, la plus forte de l'époque (34 000 hommes, dont 20 000 de cavalerie).

12 mai-17 juin 1647.

Une objection devait ruiner ces habiles combinaisons: c'était l'impossibilité de faire obéir cette masse, composée en majeure partie d'étrangers. Turenne exposa ses craintes, ses doutes; la régente, insistant, lui fit passer l'injonction formelle de commencer le mouvement prescrit par le cardinal. Ces négociations consumèrent un temps précieux, et l'été approchait quand Turenne partit pour le Rhin. Les Suédois, comme il l'avait prévu, restèrent en Allemagne; les weymariens le suivirent jusqu'à Saverne; mais, à l'ordre de quitter l'Alsace, qu'ils regardaient comme leur domaine, ils se révoltèrent et refusèrent d'aller plus loin. Bientôt ils repassèrent le fleuve : Turenne les

Révolte des weymariens.

suivit, fit garrotter Rosen, soldat de fortune, qui les commandait sous lui, rattacha à sa cause le plus grand nombre, y compris les officiers et sous-officiers, livra bataille au reste, le chassa au delà de la Tauber, et le dispersa.

Après cet incident funeste, il entra en Luxembourg; mais l'archiduc Léopold le précéda dans les Pays-Bas et reprit l'offensive avec succès, tandis qu'en Allemagne l'électeur de Bavière viola le traité, vainquit Wrangel, rejeta les Suédois au delà du Weser, passa le Rhin et assiégea Worms.

Les plans de Mazarin étaient bouleversés; il fallut rappeler de la Catalogne, où il avait échoué devant Lérida, le grand Condé, pour lui rendre l'armée de Flandre, qui fléchissait devant les Espagnols; il fallut renvoyer les weymariens en Allemagne.

Les premiers mouvements de Turenne eurent pour 1648.
effet la levée du siége de Worms. Le maréchal opéra sa jonction avec Wrangel, près de Hanau, marcha au Danube, le franchit entre Ulm et Donauwerth, atteignit Bataille de Susmarhausen. 17 mai.
à Susmarhausen les Austro-Bavarois, qui n'avaient pas cessé de reculer devant lui, les força de recevoir la bataille, les mit en déroute, tua leur général en chef Melander, les repoussa en désordre au delà du Lech, envahit sur leurs pas la Bavière, et, pour la première fois, porta le drapeau français jusqu'aux rives de l'Inn.

Dans le même temps, la colonne suédoise de la gauche, commandée à cette époque par Kœnigsmark, pénétra en Bohême. Turenne brûlait de conquérir la paix au cœur de l'Autriche. Deux fois il tenta le passage de l'Inn : sur un point l'ennemi bordait en force ses rives escarpées; sur un autre point les bateaux du maréchal furent enlevés. Cependant, Piccolomini concentra l'armée impériale à Passau. De peur d'être

débordés par leur gauche, les Français reculèrent jusqu'à Munich; mais l'ennemi, tenu en suspens par l'entrée de Kœnigsmark à Prague, n'osa rien entreprendre.

Paix de Westphalie. 6 août-24 oct. 1648. L'automne, et surtout la paix de Westphalie, signée à Munster, mirent fin aux hostilités. Paix glorieuse! au lieu de la théocratie ou de la monarchie universelles rêvées par Grégoire VII, Innocent III, Charles-Quint et Philippe II, elle fit de l'Europe une vaste confédération d'États libres dont l'indépendance fut mise sous la garantie commune; elle donna à la France les trois évêchés, l'Alsace moins Strasbourg, Brisach et l'usage militaire de la forteresse de Philipsbourg, ou, en d'autres termes, l'arbitrage de l'Allemagne; elle consacra, comme clause de droit public, la neutralité de la Suisse; elle rendit au duc de Savoie ses États, dont toutefois elle laissa l'entrée aux Français en leur livrant Pignerol; elle ne stipula rien pour le duc de Lorraine, dont les places continuèrent à être occupées, et qui n'accepta point ses États démantelés.

L'Espagne continua la guerre, malgré ses désastres en Catalogne et en Flandre. Schomberg s'empara de Tortose, et Condé, de retour sur le théâtre de ses premiers exploits, après avoir fait capituler Ypres et
10 août. laissé prendre Courtrai, marcha avec 15 000 hommes au secours de Lens, que Léopold (18 000) assiégeait. Il pousse jusqu'aux lignes de circonvallation, il feint de les trouver trop fortes, il recule dans un trouble apparent et attire en plaine l'armée ennemie. Lorsqu'elle est déployée tout entière, il s'élance en s'écriant: *Amis, souvenez-vous de Rocroy, de Freybourg, de Nordlingen;* la cavalerie espagnole est dispersée, l'infanterie taillée en pièces. 3 000 morts, 5 000 prisonniers, les bagages, les canons, les drapeaux sont le prix de la vic-

toire ; l'archiduc fuit presque seul ; mais les troubles intérieurs empêchent encore de faire la conquête des Pays-Bas et retardent la paix avec l'Espagne.

II. GUERRES DE LA FRONDE.

Pendant que Mazarin scellait l'œuvre de Richelieu en faisant la France plus grande qu'elle ne l'avait jamais été, deux partis formidables éclatèrent contre lui. L'un, véritable contre-coup de la révolution anglaise, s'arma pour opposer des barrières au pouvoir absolu et prit pour centre d'action le parlement de Paris. L'autre, dernier reflet des grands fiefs, des Armagnacs, eut aussi pour mobile l'abaissement de l'autorité royale, mais dans l'intérêt de la haute noblesse.

La cour, chassée de Paris par une journée de barricades, rappela le vainqueur de Lens qui, après de longues hésitations, et contre ses sentiments personnels, accepta le commandement des troupes du roi. Son épée eut bientôt tranché la question, il enleva les petites villes de la Seine et de la Marne, il accabla dans Charenton les frondeurs qui osèrent lui tenir tête, il menaça d'affamer Paris, il mit le parti aux abois. 27 août 1648. 8 févr. 1649.

Les seigneurs invoquèrent le secours de l'archiduc qui aussitôt entra en Champagne. Turenne lui-même entraîné par le duc de Bouillon son frère aîné, ordonna à ses vieux weymariens de marcher contre la cour. Mais les troupes de Turenne, gagnées par le cardinal, l'abandonnèrent et le forcèrent de se réfugier en Hollande; les parlementaires s'indignèrent à l'approche de l'étranger. On négocia; Molé, président du parlement, signa avec la régente la paix de Ruel; le général d'Harcourt (30 000) repoussa l'archiduc au delà de l'Escaut et tenta vainement d'enlever Cambrai. 1er mars.

Le traité de Ruel ne fut point observé par les sei-

gneurs; ils intriguèrent pour s'assurer de la coopération des Espagnols et pour soulever de nouveau les parlementaires. Ccux-ci ne s'empressèrent pas d'embrasser une cause qui n'était pas la leur et, avant les premières hostilités, Mazarin soupçonnant avec raison Condé d'être le chef le plus ardent de cette ligue féodale, le fit enfermer à Vincennes avec les ducs de Beaufort et de Longueville. Bouillon se trouva le personnage le plus éminent de la Fronde; il courut à Bordeaux pour soulever le midi, et prescrivit à son frère d'entrer en Picardie à la tête de 18 000 hommes dont 5 000 Espagnols.

Turenne prit le Catelet, puis Guise, après quoi il remit le commandement en chef à l'archiduc qui amenait des renforts; tous deux passèrent l'Oise, s'emparèrent des petites places qui commandent le cours de l'Aisne et se rabattirent sur la Meuse pour faire capituler Mouzon.

Cependant l'armée royale (16 000) se tint immobile sous Paris, jusqu'au moment où la reine, ayant elle-même soumis Bordeaux et paralysé le midi, vint donner l'ordre au maréchal du Plessis-Praslin de pousser en avant. L'armée marcha sur Rhetel, l'investit, la réduisit en trois jours et battit complétement sous ses murs Turenne (8 000) qui prétendait la dégager.

Bataille de Rhetel. 17 décem. 1650.

La cour ne profita point de cette victoire; les parlementaires obtinrent le bannissement de Mazarin, l'élargissement des princes. Condé rentra dans Paris, hautain, arrogant, tyrannique; il changea le ministère, humilia la régente et s'en alla enfin en Guienne pour prendre ouvertement la direction du parti en soulevant les provinces au delà de la Loire. La cour n'avait à Paris aucun appui; elle se retira sur la Loire avec une petite armée commandée par Hocquincourt; la Ferté resta en Picardie pour observer les Espagnols; on

laissa aussi des troupes en Champagne et, par un bonheur inespéré, Mazarin ayant traité avec le duc de Bouillon, Turenne vint se mettre à leur tête, plaça dans leurs rangs l'habile cardinal, puis se porta entre l'Yonne et la Loire.

Après avoir rallié Hocquincourt, Turenne signala son arrivée par d'heureuses escarmouches dont le retentissement émut Condé au fond de la Guienne. Le prince accourut et trouva son armée campée à la rive gauche du Loing, petite rivière que côtoie le canal de Briare. Les royalistes étaient cantonnés sur l'autre rive. Condé soudain entra en opération; il enleva Montargis par où il commandait les deux cours d'eau, puis il fit irruption dans les quartiers d'Hocquincourt, les dispersa, rejeta leurs débris du côté de l'Yonne et marcha sur la Loire; il n'avait plus qu'à surprendre Turenne pour ruiner la cause royale. L'alarme fut grande à Gien où étaient le jeune roi, la régente, le cardinal; on voulait fuir; le maréchal prit sur lui de rassurer la cour, convaincu que tout serait gagné si l'on montrait aux frondeurs qu'on n'était point pris au dépourvu.

Combat de Bléneau. 7 avril 1652.

Il rassemble 4000 hommes, s'avance à la rencontre de forces triples, chemine toute la nuit et, à l'aube du jour, entendant le bruit des tambours et des clairons de son adversaire, il fait halte pour l'attendre à l'issue d'un long défilé dans le bois de Bléneau. Le prince déconcerté de voir la route fermée engagea toutefois son avant-garde; mais lorsqu'elle fut dispersée à coups de canon, il céda le terrain et laissa Turenne rouvrir la communication avec Hocquincourt. Son but n'était pas de livrer bataille et de compromettre les premiers succès de ses armes; il aspirait à exploiter l'impression qu'ils avaient faite à Paris et l'exaspération produite par le retour du cardinal, pour entraîner les par-

lementaires à se coaliser encore avec les seigneurs et à leur livrer la capitale dont ils étaient maîtres absolus. Il se rendit de sa personne au foyer de ces intrigues passionnées; mais Turenne combattit efficacement son influence en établissant la cour à Saint-Germain. Mazarin, malgré ses conseils, n'osa faire plus et refusa de forcer l'entrée de Paris. Alors Turenne se retourna contre l'armée des frondeurs qui de Montargis s'était portée à Étampes; il la renferma dans cette dernière ville, l'entoura d'une ligne de contrevallation et résolut de l'affamer.

Les parlementaires ne s'occupant pas de la dégager, les princes firent encore appel à l'Espagnol. Trop circonspect pour s'aventurer au cœur du royaume, l'archiduc leur envoya le duc de Lorraine qui, en attendant la restitution pure et simple de ses États, se tenait dans les Pays-Bas avec sa petite armée (10000). L'occasion était belle d'appuyer, par la force, des négociations qui duraient depuis la paix de Munster; les Lorrains traversent la Champagne et poussent jusqu'au confluent de la Seine et de la Marne. A leur approche, Turenne donne sans succès l'assaut, lève le siége d'Étampes, passe la Seine à Corbeil et se déploie, à portée de canon de leurs tentes, sur les hauteurs de Villeneuve Saint-Georges. Le duc de Lorraine ne hasarda pas une bataille qui l'eût peut-être anéanti; il s'éloigna en livrant le pont qui liait son camp avec la rive gauche de la Seine. A peine avait-il vidé la position, que Condé arriva à la tête de l'armée des princes et se trouva, non sans un dépit mortel, en présence des troupes royales. Il recula jusqu'aux hauteurs de Saint-Cloud pendant que la cour se transportait à Saint-Denis où se concentrèrent Turenne et la Ferté. Les royalistes supérieurs en nombre firent aussitôt leurs dispositions d'attaque. Paris qui refusait ses portes

aux deux partis était le prix d'une victoire, et la paix était dans le Louvre.

Condé crut déjouer les desseins de son rival en essayant ce que Mazarin n'avait osé tenter; il parut avec toutes ses forces à la porte de la Conférence (place de la Concorde) et s'efforça de se la faire livrer ou de l'enlever. Il échoua; alors il se mit à côtoyer à grands pas le rempart pour se couvrir de la Marne et manœuvrer sur la rive gauche de ce grand cours d'eau. Le maréchal l'épiait; il chargea son arrière-garde à l'extrémité du faubourg Saint-Denis et le poussa si vivement qu'il le força de chercher un refuge dans le vaste faubourg Saint-Antoine, que les bourgeois avaient retranché depuis la Seine jusqu'aux collines de Charonne. Turenne presse sa marche, le prévient aux issues du faubourg et l'attaque par les trois grandes rues qui aboutissent aujourd'hui aux barrières de Charonne, du Trône et de Charenton.

Bataille du faubourg St.-Antoine. 2 juill. 1652.

Après de longues vicissitudes et de nombreux combats où se signalèrent la valeur individuelle des soldats et la fougue de la jeune noblesse engagée dans les deux partis, les frondeurs furent acculés en désordre à la place de la Bastille où ils eussent été dispersés et anéantis, si Mademoiselle, fille du duc d'Orléans, cousine de Louis XIV, n'eût obtenu des magistrats l'ordre d'ouvrir aux vaincus la porte Saint-Antoine. Ils s'y précipitèrent éperdus et l'audacieuse princesse, sous les yeux du jeune roi qui déjà grave et fier regardait la bataille du haut des collines, arrêta les troupes victorieuses en faisant tirer sur elles le canon de la Bastille.

L'armée des princes entrant à Paris sous l'impression d'une défaite n'y produisit que du désordre, et Turenne eût immédiatement recueilli le fruit de sa victoire sans l'irruption en Picardie de 20 000 Espagnols, outre les Lorrains. Il fallut avant tout détour-

ner ce nouveau péril. La cour recula jusqu'à Pontoise et le maréchal conduisit l'armée à Compiègne. Les Espagnols l'évitèrent; ils détachèrent le duc de Lorraine en Champagne et rentrèrent en Flandre. Dans le même temps, Condé sortit, par la rive gauche de la Seine, de la ville où dominaient toujours les parlementaires qui ne le haïssaient pas moins que Mazarin.

Turenne, après quelques manœuvres pour s'opposer à sa jonction avec le duc de Lorraine, se retrancha comme précédemment celui-ci, dans le camp de Villeneuve Saint-Georges. Condé passa la Seine au-dessus du confluent de l'Yères, rallia les Lorrains et se rapprocha du camp royal dans une position semblable à celle que Turenne naguère avait prise contre eux. On resta six semaines en présence; au bout de ce temps, Mazarin, dont le retour était le principal motif de l'irritation de Paris, sortit du royaume. Condé, sur ces entrefaites, tomba malade; Turenne saisissant le moment passa l'Yères, tourna le camp ennemi, passa la Marne, gagna Saint-Germain, prit dans ses rangs le jeune roi,
21 oct. 1652. le fit entrer par la porte Saint-Honoré dans Paris, où il fut accueilli avec enthousiasme, et sortit par les portes de l'est pour livrer bataille aux frondeurs. Ceux-ci déjà s'étaient retirés; il les poursuivit en Champagne, prit Bar-le-Duc, Ligny, et chassa hors du royaume Condé avec les Lorrains.

III. GUERRES CONTRE LA BRANCHE ESPAGNOLE DE LA MAISON D'AUTRICHE.

Le dénouement de ce funeste épisode de la Fronde ne remit point les choses dans l'état où elles se trouvaient après la victoire de Lens. L'Espagne avait repris tout ce qu'elle avait perdu en Italie, en Catalogne; Dunkerque, le Hainaut étaient retombés en son pou-

voir; par un traité particulier avec la Hollande, elle s'était débarrassée de la diversion perpétuelle qui la menaçait au nord des Pays-Bas, en consentant à la fermeture de l'Escaut. Libre de porter son action au midi de ces provinces, elle pouvait s'appuyer sur les petites places de la Champagne où les Lorrains avaient laissé garnison. Enfin le fougueux prince qui deux fois l'avait accablée lui apportait son épée.

Comme citoyen, Condé eût terni sa mémoire si, dans les mœurs féodales, un homme de son rang avait été citoyen. Comme capitaine, il a compromis sa gloire et donné prise à son noble émule en se mettant aux ordres d'une puissance ombrageuse, dont la circonspection devait enchaîner son génie. L'armée espagnole (30 000) déboucha du Cambrésis commandée en chef par Léopold, en second par Condé. La cour ne put mettre en campagne que 16 000 hommes dont 10 000 cavaliers. Mais Turenne connaissait le service espagnol, il n'ignorait pas que Condé n'était pas le maître, que si Paris était son but, l'archiduc ne songeait qu'à reculer la frontière septentrionale de la France, en évitant de compromettre son armée. Ces considérations lui inspirèrent le plan audacieux de se serrer en masse, de côtoyer l'ennemi comme une forteresse mobile, à quatre ou cinq lieues de distance. Il comptait ainsi l'empêcher d'assiéger les places importantes, couper ses convois, l'user par des marches sans fin.

Comme il était campé sur la rive gauche de l'Oise, non loin de la Fère, les Espagnols tournant les sources de la Somme allèrent assiéger Roye, qui en deux jours ouvrit ses portes. Il porta ses quartiers à Noyon et détermina l'archiduc à se rapprocher de la Somme. Il n'hésita pas à suivre ce dernier mouvement et il fit halte sous le canon de Ham. Il se porta ensuite entre Prise de Roye. 3 août 1653.

Péronne et Cambrai dans l'espérance d'enlever un convoi qui rebroussa chemin ; et il attira l'ennemi sur la rive droite de la Somme où il se concentra près de Péronne.

Turenne était au mont Saint-Quentin à une demi-lieue de la ville, quand les coureurs espagnols, ayant forcé leur marche et enlevé ses éclaireurs, le surprirent vers neuf heures du matin. Sa position était mauvaise, il s'ébranla, fit une lieue en avant et s'arrêta sur un ruisseau qui s'échappe d'une montagne escarpée et se perd dans les marais de Péronne. Ses lignes étaient formées quand, à trois heures, l'archiduc arriva. Condé eut la douleur de ne pouvoir obtenir l'ordre d'attaque et, pendant la nuit les Français se retranchant, rendirent leur camp inexpugnable. On resta trois jours en présence ; enfin les Espagnols partirent brusquement dans le dessein de se rapprocher de l'Oise et de surprendre Guise. Turenne les devina, fit galoper jusqu'à la place 2 500 chevaux et se porta lui-même un peu au-dessus de Ham. Les Espagnols se voyant prévenus, dressèrent leurs tentes de l'autre côté de la rivière, à deux lieues au nord de la même ville.

Un mois déjà s'était écoulé en manœuvres ; l'ennemi, que les maladies minaient, n'avait profité de la supériorité du nombre que pour prendre une bicoque inutile, défendue seulement par des bourgeois ; Condé était au désespoir. Cependant il décida l'archiduc à échapper par un mouvement résolu à l'habile surveillance du maréchal. On lève le camp, on se glisse entre la Sambre et l'Oise, on fond sur Rocroy et on l'investit. Turenne n'était pas en mesure de livrer bataille, il préféra faire diversion en assiégeant Mouzon et Sainte-Menehould. Mais les Espagnols ne lâchèrent pas prise et lorsque, ces deux places s'étant rendues,
Sept. 1653. il marcha sur Rocroy, ils en étaient maîtres.

Au printemps de l'année suivante, Turenne fit assiéger Stenay par Hocquincourt et couvrit cette opération avec 16 000 hommes. L'archiduc (32 000), loin de la troubler, se concentre et marche sur l'Artois. Turenne est informé à temps, il s'élance, arrive à Péronne, fait entrer dans Arras, où la garnison est très-faible, quelques détachements et, s'ébranlant lui-même avec toutes ses forces, se porte sur cette ville. Les lignes de circonvallation étaient alors complètes ; mais le maréchal n'hésita pas, il établit son camp à une portée de canon de l'ennemi, à cheval sur la route de Cambrai ; flanqué à droite par la Scarpe, à gauche par le petit Cogeule, il s'entoure d'un retranchement d'une lieue de développement. Après quoi, il attend, pour attaquer, la prise de Stenay et l'intervention d'Hocquincourt. 1654.

Cependant Arras se défend avec vigueur, encouragée par sa présence ; les garnisons des villes voisines battent la campagne, harcèlent les assiégeants, enlèvent leurs convois. Au bout d'un mois de tranchée ouverte, l'armée de l'archiduc est bien réduite, quand Hocquincourt est signalé. Turenne le rallie, passe la Scarpe et, au coucher du soleil, marche sur six points différents aux lignes de l'ennemi. Secours d'Arras. 24 août.

Quoique surpris, les Espagnols continrent Hocquincourt et la Ferté ; mais Turenne perce les retranchements, les rase, comble les fossés et fait irruption dans le camp. Condé qui commande le quartier le plus éloigné accourt à l'aube du jour à la tête de la cavalerie ; mais la circonspection de l'archiduc paralyse sa valeur ; il ne peut que couvrir la retraite qui se prolonge jusqu'au territoire ennemi. Outre les pertes du siége, les Espagnols laissèrent dans les lignes d'Arras 3 à 4 000 tués, blessés ou prisonniers, les bagages et 63 canons.

Turenne voulut signaler sa victoire par la conquête du Hainaut; il s'empara du Quesnoy et descendit la rive gauche de la Sambre, croyant par ce seul mouvement faire tomber les petites places en deçà de cette rivière. Mais Condé déboucha de Mons, faillit le surprendre et le ramena dans la forêt de Mormal. Les hostilités, jusqu'à la fin de la saison, se réduisirent à quelques escarmouches.

1655. La troisième campagne est pleine d'intérêt si on la compare à la première. Les deux armées s'étaient alors côtoyées durant un mois sur un espace de quelques lieues entre la Somme et l'Oise, et la proximité des Français avait toujours empêché les Espagnols de mettre à fin aucune opération. Ici elles se côtoyèrent encore, mais pendant toute la saison Turenne eut l'initiative, et il prit sous les yeux des Espagnols trois places importantes par leur position et leur corrélation.

5 juillet. Landrecies coupait la communication entre Guise et le Quesnoy, on l'investit; les Espagnols s'interposèrent entre l'Oise et les lignes, on n'en tint pas compte. On poussa vivement la tranchée, en dix-sept jours on réduisit la place. L'ennemi s'éloigna par la rive droite de l'Escaut; Turenne feignit de le suivre en remontant la rive droite de la Sambre, puis, à deux lieues de Maubeuge, il fit une contre-marche de huit lieues pour enlever la Capelle, nœud des routes de la Flandre et de la Picardie. Mais, informé que ses adversaires, loin de songer à troubler cette opération, se retranchaient derrière la Haine, il laissa là cette proie facile et retourna au delà de la Sambre pour reconnaître le but et la force de leurs dispositions défensives. Leur camp lui parut inexpugnable de front, il rétrograda de nouveau, franchit l'Escaut près de Bouchain et marcha sur la petite ville de Condé par la rive gau-

che du fleuve. Ce mouvement tendait à tourner les retranchements par leur droite ou à attirer en plaine l'armée qu'ils couvraient. En effet elle déboucha de Valenciennes, se mit en bataille sur les collines d'Anzin et parut résolue à recevoir le choc. Toutefois à l'approche de Turenne, elle battit en retraite jusqu'à Tournai, livrant à ses coups la ville de Condé qu'en trois jours il força de se rendre. Dès le lendemain il 25 août 1655. assiégea Saint-Guillain qui le cinquième jour capitula. Ainsi les Français, par Guise, Landrecies, le Quesnoy, furent maîtres de pousser leurs approvisionnements jusqu'aux murs de Valenciennes, par Condé et Saint-Guillain, ils interceptèrent les communications de cette grande place avec le Tournaisis et le Hainaut.

Le maréchal, au printemps, l'investit avec 1656. 25000 hommes; l'archiduc réduit à 20000 combattants était remplacé par don Juan d'Autriche.

Valenciennes est sur l'Escaut, dont le cours, contenu par des digues, formait sur la rive gauche, jusqu'aux collines d'Anzin, une inondation d'un quart de lieue. Le maréchal de la Ferté eut le commandement de ce côté; le reste de l'armée se déploya sur l'autre rive.

L'ennemi ne pouvait arriver que par la route de Douai. Il se concentra dans cette ville, passa l'Escaut à Bouchain, s'avança en descendant la rive droite, et se retrancha à demi-portée de canon des lignes, flanqué à gauche par le fleuve, à droite par le cours encaissé de la Rhonelle.

Turenne ne craignait rien pour ses quartiers; il 15-16 juillet. comptait sur la vigilance de la Ferté, qui n'avait qu'à surveiller l'Escaut; il crut pouvoir continuer le siége sans livrer bataille. Cette faute et l'imprévoyance de son lieutenant eurent de funestes résultats. La Ferté fut surpris, son quartier enlevé, lui-même fait pri-

sonnier avec 4 000 des siens. Au bruit du combat, Turenne, sans s'inquiéter d'une fausse attaque qui menace ses propres lignes, Turenne s'élance ; mais la distance à parcourir est grande et, lorsqu'il parvient au fort de la mêlée, les vainqueurs sont déjà en communication avec la place.

La retraite se fit immédiatement sur le Quesnoy ; on rallia les débris de la Ferté (3 000). Don Juan n'osa ni pousser ni attaquer l'armée, et, après quelques hésitations, il assiégea Condé, qui fut repris. Turenne alors passa l'Escaut pour l'attirer dans l'Artois, où il le fatigua par ses habiles manœuvres, en pivotant sur Arras, Béthune et Lens. Enfin, lorsqu'il le vit rentrer dans le Hainaut, prévoyant qu'il voulait reprendre Saint-Guillain, il le força de lâcher prise en assiégeant lui-même la Capelle. Les Espagnols s'approchèrent de ses lignes : elles n'étaient ni étendues ni coupées comme à Valenciennes; ils n'osèrent attaquer. Ils ne purent empêcher la place de se rendre, et ils furent tenus en échec dans le Cambrésis, jusqu'à l'hiver.

Mazarin, pendant les suspensions d'armes, cherchait au dehors des auxiliaires, car l'état des finances ne lui permettait pas d'augmenter l'armée ; et, par la création de taxes nouvelles, il eût donné prétexte au parlement de lui demander compte de sa rentrée dans le royaume. Cromwell lui promit 6 000 hommes à la condition que l'on prendrait Dunkerque pour l'Angleterre, qu'alors il gouvernait. L'alliance fut signée : toutefois, les Français soutinrent seuls encore une campagne ; mais on se borna de part et d'autre, depuis la Meuse jusqu'à l'Océan, à une guerre de sièges, dans laquelle, malgré quelques alternatives, tout l'avantage resta aux Français. Leur aile droite d'abord entoura Montmédy ; les Espagnols ne laissèrent de ce

côté que 3 000 cavaliers sous le grand Condé ; leurs masses se portèrent sur les côtes de l'Océan. Leur but était de prendre les places du littoral pour s'opposer au débarquement des Anglais.

Turenne, espérant mettre à profit la divergence de ces mouvements, investit Cambrai ; mais, avant que ses lignes fussent achevées, Condé, laissant Montmédy capituler, accourut au galop à Bouchain. A la nuit, il perça les assiégeants du côté de la citadelle, entra dans Cambrai et rompit l'investissement ébauché. L'armée espagnole entière, après avoir échoué dans ses desseins, arriva et se concentra au cœur du Hainaut. On se tint de part et d'autre en observation pendant deux mois, au bout desquels le maréchal se porta sur Saint-Venant et s'entoura de lignes de circonvallation. Les Espagnols partent de Marienbourg, marchent sur lui, reconnaissent son camp, le jugent inattaquable et se jettent sur Ardres pour faire diversion. Turenne ne s'en émeut pas ; il fait capituler Saint-Venant, après quoi il délivre Ardres, refoule l'ennemi sous le canon de Dunkerque, et prend Mardick, qu'il remet aux Anglais.

31 mai 1657.

27 août.

Ces succès préparèrent les coups décisifs que l'hiver retarda de quelques mois. Le siége de Dunkerque ouvrit la dernière campagne. La ville était défendue par 3 000 hommes de garnison, et l'inondation, tendue jusqu'à Bergues, en couvrait les approches. L'armée française brava tous les obstacles ; elle traversa cette immense nappe d'eau à l'aide de planches, de claies, de fascines ; elle se retrancha sur les Dunes ; elle rallia les 6 000 Anglais et l'on ouvrit la tranchée sur deux fronts d'attaque.

Bataille des Dunes. 14 juin 1658.

Don Juan, Condé, 14 000 combattants, dont 8 000 cavaliers, partent d'Ypres et s'avancent dans les Dunes, la droite à la mer, la gauche au canal de Furnes. Ils

n'ont point d'artillerie ni d'outils pour se retrancher; mais Condé leur a promis de percer jusqu'à la place. Turenne déjoua ce projet en sortant des lignes à la tête de 9 000 fantassins, 6 000 chevaux et quelques pièces de canon.

C'était, depuis six ans, la première bataille rangée : elle ne fut point indécise. Les Espagnols, foudroyés par une artillerie à laquelle ils ne pouvaient répondre, harcelés en flanc par les vaisseaux anglais, sont rompus. Condé seul, à la tête de l'aile gauche, charge avec sa ténacité habituelle et menace de pousser jusqu'aux remparts; mais il n'est point secondé, et il est enfin obligé de fuir. Toute l'armée vaincue se replie confusément jusqu'à Furnes, affaiblie de 4 000 prisonniers, outre les morts et les blessés.

Dix jours après la bataille, Turenne reçut les clefs de la place; il força ensuite Bergues, Furnes, Dixmude, Gravelines, Audenarde, Menin, Ypres, toutes les forteresses entre la Lys et l'Escaut. Rien ne s'opposait à ses conquêtes, lorsque la paix des Pyrénées y mit un terme.

Ce traité fut le complément de celui de Munster; il confirma ce qui avait été stipulé pour l'Allemagne et pour l'Italie, où la guerre avait continué avec des succès variés et peu saillants. Il donna à la France le Roussillon, la Cerdagne, l'Artois et une ligne de places frontières en Flandre, en Hainaut, dans le Luxembourg. La Lorraine continua d'être occupée militairement, par le refus du duc d'accéder aux con-
7 nov. 1659. ditions auxquelles on lui restituait ses États. Le jeune roi épousa Marie-Thérèse d'Autriche, fille de Philippe IV, et consentit à des renonciations que Mazarin ne regardait pas comme sérieuses. Cet homme d'État vécut encore près de deux années, et, à sa mort, Louis résolut de gouverner sans principal ministre.

IV. GUERRE POUR L'HÉRÉDITÉ DE PHILIPPE IV D'ESPAGNE.

La paix fut un instant troublée par l'ouverture de la succession de Philippe IV. Louis réclama les Pays-Bas, qu'il prétendit dévolus à la reine. Après deux ans de négociations, on eut recours aux armes; mais le cabinet de Madrid n'était pas en mesure. 1667.

Turenne (35 000), flanqué à droite par Créqui (10 000), et à gauche par d'Aumont (10 000), déploya son front d'opérations depuis Armentières jusqu'à Charleroi, et prit presque sans combat ces deux places; puis, entre elles, Maubeuge et Douai. Pendant ce temps, d'Aumont fit capituler Bergues, Furnes, Courtrai, et Créqui manœuvra sur la frontière du Luxembourg pour observer l'Allemagne. Turenne, ensuite, rallia d'Aumont et assiégea Tournai, qui se rendit, après quoi il se porta sur Lille. Cette grande ville renfermait, outre 15 à 20 000 bourgeois en armes, 6 000 hommes de garnison. Turenne l'entoura de lignes, et son étendue l'obligea de rappeler Créqui, qu'au reste rien n'inquiétait. La tranchée s'ouvrit et, en dix jours, la garnison, déjà réduite de moitié, capitula. Les Espagnols marchaient à son secours; ils furent vaincus et perdirent 1 500 prisonniers. Juin-juillet. 28 août. 31.

Maître de Lille, Louis s'arrêta; l'Europe murmurait; la Hollande, fidèle à sa politique de n'avoir point pour voisins les Français, agitait toutes les cours, sous prétexte d'offrir sa médiation, mais, en réalité, pour soulever une coalition générale si le roi poussait plus loin. Cependant, Condé, au milieu de l'hiver, envahit brusquement la Franche-Comté et, en dix-neuf jours, la soumit tout entière. 1668. 2-21 février.

Bientôt après, le roi, par le traité d'Aix-la-Chapelle, rendit cette province, après en avoir démantelé les Paix d'Aix-la-Chapelle, 2 mai.

places fortes; mais il garda la Flandre et les villes du Hainaut dont il avait pris possession.

V. GUERRE CONTRE LA HOLLANDE.

L'ardeur des Hollandais à traverser les projets d'agrandissement de la France fit naître de nouvelles complications. Louis XIV était alors dans tout l'enivrement de la jeunesse, de la gloire, de la puissance. L'adulation épuisait toutes les formes pour l'élever au-dessus des conquérants les plus renommés. L'histoire ne suffisait plus aux comparaisons; on les cherchait dans la Fable et parmi les dieux du vieil Olympe. Les deux grands ministres, à qui le royaume devait son éclat et sa prospérité, n'avaient point laissé de successeurs. Colbert, Louvois étaient d'habiles administrateurs. On devait au premier le développement de l'industrie, l'ordre dans les finances, d'immenses ressources que le second mettait à profit pour augmenter le nombre des armées, recruter une formidable infanterie, rassembler un riche matériel. Mais la direction suprême, l'emploi de ces moyens d'exécution étaient réservés au roi, qui, oubliant toutes les traditions, ordonna l'expédition la plus impolitique de son long et fastueux règne.

Pendant la paix, il avait racheté Dunkerque du frivole Charles II, placé par une restauration sur le trône d'Angleterre; il avait secouru l'Empire menacé par les Musulmans; il avait, par un traité secret avec l'empereur Léopold, partagé la succession éventuelle du jeune roi d'Espagne. Il crut, par la conquête des Provinces-Unies, consolider son ascendant sur l'Europe, et peut-être faire triompher les idées d'unité qui avaient si vainement tourmenté Charles-Quint et son fils.

Mais les états généraux néerlandais exerçaient sur les autres puissances une action défensive que l'on excita dans toute son énergie en les provoquant sur leur propre territoire. On ne réussit qu'à ruiner leur marine militaire au profit de la Grande-Bretagne, et l'on fit revivre ces coalitions contre la France que le lecteur a vu commencer dès le règne de Philippe Auguste, mais que la constitution européenne, promulguée par le traité de Westphalie, semblait avoir brisées pour toujours.

Louis eut pour alliés : 1° l'électeur de Cologne et l'évêque de Munster, qui couvrirent son flanc droit du côté de l'Allemagne ; 2° l'Angleterre, qui s'empressa de faire sortir des ports ses nombreux vaisseaux.

110 000 hommes, dont les deux tiers d'infanterie, se déployèrent sur la Sambre et la Meuse, en même temps que 110 voiles anglo-françaises, sous le duc d'York, se disposèrent à forcer l'entrée des bouches de l'Escaut pour débarquer des troupes en Zélande.

Ce n'étaient pas là les auxiliaires que recherchaient Richelieu et Mazarin ; mais une multitude de circonstances concouraient pour faire illusion au jeune roi sur la nature et l'étendue de son autorité. Depuis que Turenne l'avait fait rentrer victorieusement dans Paris, la Fronde s'était profondément assoupie ; le parlement humilié se taisait et ne songeait plus qu'à remplir dans l'ombre ses fonctions judiciaires ; les grands s'empressaient autour du maître et aspiraient plus à obtenir un de ses regards qu'à prendre les armes contre lui. L'éclat de ses fêtes était rehaussé d'une manière magique par les productions des plus grands génies dont la France s'honore. L'Europe entière semblait s'incliner devant cette suprématie de l'intelligence. La langue de Corneille, de Molière, de La Fontaine, était la langue des cours, qui toutes se

modelaient sur celle de Louis. L'aristocratie féodale cédait partout au prestige, et les masses populaires, émues des formes sublimes que revêtait la pensée, acceptaient la liberté de la pensée en échange de ce qu'il leur restait des libertés indécises du moyen âge. Louis se méprit sur ce mouvement des idées ; il en fit honneur au principe monarchique, et non aux bienfaits que l'on recevait de la monarchie, aux progrès qu'elle promettait encore. Il rapporta à lui-même le pouvoir absolu qu'il tenait de son influence civilisatrice ; et, dans son action extérieure, il en commença l'usage par l'excès ; car ce fut un excès que de dédaigner les alliances traditionnelles pour s'attaquer à l'un des peuples les plus avancés dans la carrière de la civilisation et de la liberté !

Cette erreur fatale l'entraîna à soutenir trois grandes guerres :

La première commença en 1672, par l'invasion de la Hollande, souleva une coalition générale contre la France, et se termina en 1678 par le traité de Nimègue.

La seconde fut suscitée par la ligue d'Augsbourg ; elle se compliqua de la révolution d'Angleterre qui expulsa les Stuarts et fut close en 1698, après neuf ans de chances diverses, par le traité de Ryswick.

La troisième eut pour cause immédiate la succession d'Espagne ; elle commença en 1701 ; les traités d'Utrecht et de Rastadt y mirent fin en 1713 et 1714.

Ainsi, pendant vingt-neuf des quarante-sept années que dura son règne à partir de la paix d'Aix-la-Chapelle, Louis XIV combattit une grande partie de l'Europe. On conçoit que, selon les vicissitudes et le développement de la lutte, il modifia l'effectif de ses armées et leur armement ; mais le fond de l'organisation resta le même.

Les grandes charges de connétable et de colonel gé-

néral de l'infanterie étant supprimées (1° en 1627; 2° en 1661), le roi est commandant-né de toutes les troupes; sous lui ou à sa place sont : les princes du sang commissionnés à cet effet, le maréchal général (charge créée pour Turenne en 1660) et les maréchaux de France.

En second ordre sont les lieutenants généraux, dont le titre, donné d'abord temporairement aux maréchaux, est devenu un grade (en 1633). A chaque armée est attaché un certain nombre de lieutenants généraux, entre lesquels roule journellement le service. Selon leur ancienneté, ils ont, à chaque opération, un poste assigné; l'affaire terminée, ils ne s'occupent plus des troupes.

Quelques lieutenants généraux, auxquels on veut donner autorité sur leurs collègues, reçoivent le titre ancien et longtemps supprimé de capitaine général (créé en 1302, aboli en 1558, rétabli en 1635).

Les maréchaux de camp, dont les fonctions ont été longtemps circonscrites à ce que ce nom indique (de 1534 à 1661) tiennent maintenant du lieutenant général et du brigadier, en ce sens que, selon leur commission, ils font l'un ou l'autre service.

Les brigadiers (créés en 1667, jadis, depuis 1515, sergents de bataille), commandent la brigade, unité de force de l'époque composée de 6 à 8 bataillons ou escadrons, terme moyen, le bataillon étant de 16, puis 13 compagnies, et l'escadron de quatre compagnies de 25 à 50 hommes.

Enfin les colonels et mestres de camp (colonels de cavalerie légère) commandent les régiments (1, 2 et 4 bataillons, 2, 3, 4 escadrons). Ils sont secondés par des lieutenants-colonels ou majors, dont la fonction spéciale est l'instruction de la troupe (maniement des armes et évolutions); viennent ensuite, comme offi-

ciers, les capitaines, dont le plus ancien commande le bataillon, les lieutenants, les sous-lieutenants, et, comme sous-officiers, les maréchaux de logis, sergents, caporaux, anspessades et brigadiers.

Telle est la chaîne hiérarchique; il y a en outre à l'état-major, 1° un major général; 2° les mestres de camp généraux de la cavalerie et des dragons, et le colonel général des Suisses; 3° deux maréchaux généraux des logis; 4° des aides de camp; 5° et des intendants d'armées ou (en 1704) commissaires ordonnateurs des guerres. On y ajoute en 1688 des ingénieurs géographes. L'artillerie et le génie ont leurs états-majors particuliers, dont il sera parlé ci-après.

L'infanterie a été considérablement accrue; elle compte, en 1672, 52 régiments nationaux et étrangers. Ce nombre, constamment augmenté, sera porté à 138 (1701), à 176 (1702), à 235 (1705), à 259 et 260 (1706 à 1709). Les trente premiers régiments ont à leur tête une compagnie de grenadiers, et bientôt chaque bataillon aura la sienne. La cavalerie se divise en grosse cavalerie ou dragons (2 régiments), et en cavalerie légère, subdivisée en carabins (12 régiments), cuirassiers (1 régiment), chasseurs ou spécialement cavalerie (41 régiments); en tout, 56 régiments. Ce nombre sera modifié, 1° par la réunion de tous les carabins en un seul régiment de carabiniers, fort de 20 escadrons à 5 compagnies chacun (1692), le tout décomposé en 5 brigades constituées comme des régiments; 2° par la création de 31 nouveaux régiments de cavalerie proprement dite (chasseurs); 3° par la création de 2 régiments de hussards (1692 et 1698); 4° et par l'augmentation successive du nombre des régiments de dragons, porté enfin à 43 (1690).

La maison du roi constitue une imposante réserve d'infanterie et de cavalerie. Les gardes à pied sont,

1° la compagnie des Cent-Suisses (créés en 1478); 2° le régiment des gardes françaises (32 compagnies de 100 hommes) (créé en 1563); 3° le régiment des gardes suisses (12 compagnies de 200 hommes) (créé en 1573).

Les gardes à cheval sont, 1° les 4 compagnies des gardes du corps armés de la cuirasse, du casque, du sabre, du pistolet; 2° une compagnie de gendarmes, armés de toutes pièces; 3° une compagnie de chevau-légers, armés du sabre et du pistolet; 4° 2 compagnies de mousquetaires (dragons de la garde), armés de l'épée et du mousquet, puis du fusil; 5° les gentilshommes à bec-de-corbin et les gardes de la porte (3 compagnies); 6° les gardes de la prévôté. Le nombre d'hommes par compagnie varie, dans ces corps, de 100 à 400.

Enfin, à côté de la maison du roi, marche la gendarmerie, dernier vestige de l'antique chevalerie, composée de 8 escadrons, savoir : 5 escadrons ou 10 compagnies de gendarmes, et 3 escadrons ou 6 compagnies de chevau-légers. Les compagnies ont de 63 à 80 hommes, non compris les officiers.

Les Suisses avaient eu longtemps le privilége de garder les pièces de canon; on vient de le leur ôter et de créer (1671) un corps spécial sous le nom de fusiliers, pour les remplacer dans cette mission de confiance. C'est le noyau du corps royal d'artillerie. On doit (1693) le réorganiser, l'augmenter, y fondre toutes les compagnies de canonniers, et en former enfin le régiment royal d'artillerie, fort de 5 bataillons, de 16, puis de 13 compagnies de 100 hommes; on y adjoint, 1° un régiment de bombardiers, d'abord de 2, puis de 12, puis de 25 compagnies, en 2 bataillons; 2° 9 compagnies d'ouvriers; 3° 1 compagnie de sapeurs; 4° 3 compagnies de mineurs.

Le corps royal d'artillerie a son grand maître, ses lieutenants généraux, ses premiers inspecteurs généraux, ses commissaires ordinaires et extraordinaires, un maréchal général des logis, des majors (ou maréchaux de logis des équipages), un capitaine général, et de simples capitaines des charrois, des officiers conducteurs.

Il a sa juridiction propre, son bailliage, sa prévôté, ses officiers de plume.

L'école théorique et pratique de Douai est près d'être fondée (1679), modèle de celles qui seront plus tard formées à Metz, à Strasbourg, etc.

Dans toutes les places de guerre, on construit des arsenaux sous la surveillance d'un garde général, de gardes particuliers, de commissaires; pour entrer en campagne, on tire des arsenaux autant d'équipages d'artillerie qu'il y a de corps d'armée, et on lève, selon le besoin, des chevaux, des mulets pour les transports.

10 pièces font une brigade : celles de siége sont les mortiers, les mortiers à perdreaux (lançant un groupe de petits projectiles), les canons de 24, de 16 (dont les boulets pèsent 24 livres, 16 livres), les obusiers (en 1693); celles de campagne sont les canons de 12, 8, 4.

On attache des brigades de 8 à 10 pièces à chaque armée; elles marchent à part, et ne sont envoyées près des combattants que le jour de l'action.

Le génie n'a point encore de troupes; ses sapeurs, ses mineurs appartiennent à l'artillerie; il ne se distingue de ce dernier corps que par ses premiers inspecteurs généraux, qui ont la surveillance des forteresses, et par ses ingénieurs ordinaires, lesquels toutefois comptent encore, selon leurs grades, dans les armes ou états-majors dont ils font partie (en 1690 on en forme un corps particulier).

On a longtemps adopté pour le recrutement le système de laisser les nationaux à leurs travaux, et d'employer des fantassins achetés à l'étranger; maintenant les Suisses et les lansquenets ne suffiraient plus à des besoins qui chaque jour s'accroissent, on leur adjoint des volontaires; on donne commission à des officiers de lever, dans les provinces, un nombre déterminé de recrues en leur laissant une grande latitude sur les moyens. On ne renonce pas toutefois au vieux principe que le service militaire est obligatoire pour le pays; les ecclésiastiques, qu'on en exempte, sont tenus de fournir un contingent d'hommes et de l'argent (1636); on recense la population en état de porter les armes; on en lève une partie. En 1688, ceux qui doivent marcher sont désignés parmi les célibataires de vingt à quarante ans, par les habitants de chaque paroisse, à raison d'un homme par 2 000 livres de contributions (taille). On organise cette milice par compagnies, armées et équipées aux frais des communes; on la renforce (1691) par la voie du tirage au sort; on en forme 30 régiments qui sont mobilisés et non renouvelés, quoique le tirage soit maintenu comme mode de recrutement.

Les campements, les marches, l'ordre de bataille, sont aussi réglementés.

On dresse le camp selon les circonstances du terrain; on le retranche, on le met à l'abri des surprises; on le coupe de rues alignées au cordeau; toutes les armes sont mises en faisceau à la tête des bataillons; chaque corps, chaque arme a son rang, son quartier, et, dans les dispositions de détail, on observe l'ordre de bataille.

La règle générale est de ranger l'armée sur deux lignes, avec des intervalles égaux au front d'un bataillon ou d'un escadron, l'infanterie au centre, la cavalerie

sur les ailes. Les pleins de la seconde ligne répondent aux vides de la première, et la réserve est postée au gré du général en chef. Le grand quartier général est au centre, entre les deux lignes; l'artillerie, qui a campé devant le centre de la première ligne, est répartie entre les divers corps.

Il est prescrit aux bataillons de marcher à l'ennemi en silence, les officiers en avant, le commandant à cheval, au centre. Le pas emboîté n'est pas encore en usage, et l'on s'avance sur quatre rangs, les rangs ouverts, les files serrées. Le soldat est préparé à ne point tirer avant d'essuyer le feu de l'ennemi; les officiers et sous-officiers sont répartis sur le front, les ailes et les derrières du bataillon, de manière à l'affermir, à le rallier, s'il y a lieu. Le major et un autre officier se tiennent à cheval, l'un à droite, l'autre à gauche; le premier a à sa gauche les grenadiers; le second a à sa droite le piquet (détachement de garde).

La disposition de l'escadron est tout à fait analogue; le cheval du commandant sort à moitié du premier rang. On change son ordre de marche, qui est par rang de taille des chevaux, et l'on fait passer au premier rang tous les meilleurs cavaliers; l'escadron est flanqué de carabiniers.

Il y a tous les jours deux piquets de garde; l'un pour la droite, l'autre pour la gauche de l'armée; on commande pour chaque piquet un lieutenant général, un maréchal de camp, un brigadier, un colonel, un lieutenant-colonel, et un major de brigade.

Au commandement de marche, le bataillon se forme en colonne; les grenadiers en tête, le piquet en arrière. L'armée entière se divise en plusieurs colonnes: l'artillerie et les bagages au centre ou en arrière, selon que l'on se porte en avant ou que l'on bat en retraite. Chaque colonne, dirigée par les maréchaux de logis et les ca-

pitaines de charrois, est précédée de pionniers (non militaires), qui réparent les chemins, font des ouvertures dans les haies, les bois, les clos; ou d'ouvriers d'artillerie qui jettent des ponts sur les ruisseaux. Les colonnes marchent de manière à se soutenir si elles viennent soudain à faire halte et à se mettre en bataille.

Il y a, en avant et en arrière, de gros détachements qui observent, qui contiennent l'ennemi, et l'on a soin de faire préparer ou de conduire des vivres au lieu où les troupes doivent arriver. L'accroissement des bagages et de l'artillerie a rendu ces précautions nécessaires, car on transporte encore, outre des vivres, si l'on n'a pu faire de magasins, les effets de campement, des équipages de pont, et le matériel des siéges.

On distribue le pain aux soldats et le fourrage à la cavalerie; dès lors, on règle les marches stratégiques sur la possibilité d'établir des boulangeries et des magasins. Les blessés, les malades reçoivent des soins dans des hôpitaux ambulants.

L'hôtel royal des Invalides est institué. La croix de Saint-Louis récompense la valeur militaire.

L'uniforme, payé d'abord par les capitaines, et varié à leur gré, est au compte de l'État, qui régularise la forme et la couleur des habits. Le signe distinctif du grade est une écharpe, que doit (en 1692) remplacer l'aiguillette ou nœud d'épaule. Le mousquet est l'arme de jet dominante, quoique le fusil commence à être prescrit.

C'est surtout dans l'attaque et la défense des places que l'*art conduit la force* (*Allent*). On élève sur le bastion un autre bastion ou cavalier; on a plusieurs étages de parapets. Pour rendre le front inaccessible, on multiplie les dehors : la tenaille, la demi-lune, la lunette sont jetées en avant de la courtine; la contre-garde en

avant du bastion. Le fossé contient toutes ces pièces qu'enveloppe la contrescarpe, couronnée elle-même d'un parapet en glacis et d'un chemin couvert palissadé. Ce n'est pas tout : on creuse dans la campagne des galeries souterraines qui viennent déboucher dans les fossés de la place. Si la tranchée s'ouvre, on se porte au-devant des assiégeants par des lignes de contre-approche; enfin on *défile* les ouvrages en inclinant le plan de leur crête, de manière à défendre l'intérieur, des coups directs de l'ennemi.

Vauban annule tous ces efforts de la défense; « il imagine les trois parallèles, et l'assiégé voit avec surprise l'assaillant s'avancer sur un front toujours plus grand que le sien. Les zigzags de la tranchée ne marchent plus que sous le feu d'une place d'armes. L'artillerie, que les tranchées recèlent, l'infanterie qui les borde, la cavalerie postée sur les ailes, foudroient, repoussent, enveloppent les sorties. » (*Allent.*)

Telle fut la puissante organisation militaire avec laquelle la France soutint de longues et sanglantes luttes; elle avait reçu ses principaux perfectionnements lorsque la guerre de Hollande commença.

L'armée de terre, où, comme dans la précédente guerre, le roi parut en personne, côtoya la Meuse en passant sur le territoire de l'électeur de Cologne. Turenne traça et fit adopter le plan de campagne. On tourna, on isola Maëstricht, qui renfermait une garnison de 12 000 hommes, et l'armée se divisa en quatre corps : à l'aile droite, le maréchal de Luxembourg se détacha pour rallier les troupes de Munster, et attaquer les Provinces-Unies par la frontière orientale; à gauche, Chamilly continua à longer la Meuse, et prit la petite ville de Maseyck pour couper Maëstricht
15 mai 1672. de la basse Meuse; à l'avant-garde, Condé (25 000), tirant à droite, poussa jusqu'au Rhin, le franchit, et

descendit la rive droite; enfin, au corps de bataille, le roi et Turenne (60 000) suivirent Condé jusqu'au fleuve, qu'ils descendirent par la rive gauche. Le maréchal général trouva sur sa route trois petites villes du duché de Clèves occupées par des garnisons hollandaises : Orsoy, Rheinberg et Buderich; il les investit 3-6 juin 1672.
et s'en empara. La dernière est vis-à-vis Wesel, que de son côté Condé enleva. Alors toute l'armée passa sur 4.
la rive droite, et prit Emmerick. A quatre lieues de 7.
cette ville, le Rhin, après avoir projeté en avant le grand bras du Wahal, tourne à droite, et coule du sud au nord pendant deux lieues, au bout desquelles il se divise encore pour former, à droite l'Yssel, à gauche le Leck.

Le prince d'Orange (25 000) attiré à l'est par les 6-9.
démonstrations de Luxembourg et des Munstériens, couvrait l'Yssel; les approches du Rhin entre ce dernier cours d'eau et le Wahal n'étaient défendues que par les cinq petites forteresses dont les Français venaient de se rendre maîtres brusquement. L'avant-garde arriva sur la berge de la rive droite, en face de Tolhuys et, ne voyant personne sur le bord opposé, commença à jeter un pont de bateaux; mais l'extrême Passage du Rhin.
droite ennemie vint à paraître. Alors Condé, sans lais- 12.
ser le temps au corps d'armée d'accourir, lança la cavalerie dans le fleuve et le traversa lui-même en bateau avec de l'infanterie; les chevaux ne perdirent pied qu'un moment. On brave le feu des Hollandais qui se sont mis en bataille dans la rivière; on les culbute, on les disperse, on aborde vainqueurs la rive qu'ils n'ont pu défendre; on protége l'établissement du pont et, le lendemain, l'armée défilant tout entière débouche sur les derrières du prince d'Orange et de la grande place de Nimègue.

Jamais marche n'avait été plus habile; Turenne

avait trouvé le défaut de la cuirasse, le côté vulnérable de ces provinces hérissées de forteresses. Il
15 juin-26 juill. 1672. reçut les clefs d'Arnheim, du fort de Schenck, de Nimègue, des forts de l'île de Bommel; le roi balaya le cours de l'Yssel; Luxembourg passa la frontière de l'est. On eut cinquante places fortes, mais au lieu de les démanteler, on dissémina l'armée pour y tenir garnison. De plus, quelques cavaliers qui avaient saisi sur le Zuyderzée la petite ville de Muyden, nœud de toutes les écluses, ne comprenant pas l'importance de cette position, l'abandonnèrent pour coopérer à la prise d'Utrecht où le roi fit une entrée fastueuse.

7 juin. Cet incident, la nouvelle d'une grande bataille navale soutenue à Soul's-Bay par Ruyter contre la flotte combinée et dont le résultat fut le salut de la Zélande, exaltèrent les partisans de la guerre. Le prince d'Orange enhardi par l'opinion publique prit une résolution extrême; il ouvrit les écluses, inonda la Hollande et entoura Amsterdam d'une profonde nappe d'eau dans laquelle des bâtiments de guerre vinrent s'embosser et arrêtèrent les vainqueurs.

Une insurrection furieuse éclata contre un parti qui associait dans ses idées la paix, le maintien des institutions, le développement du commerce maritime, l'abandon des possessions au delà de la Meuse. Ses
20 août. chefs furent massacrés et le prince d'Orange, proclamé stathouder, de général en chef qu'il était, devint souverain. Pendant que Louis XIV recevait à Paris un triomphe prématuré, l'ambitieux Guillaume fit appel, au nom de la foi protestante, à l'ancienne ligue de Smalkalde; au nom de la liberté de l'Empire, à la diète. L'empereur, l'électeur de Brandebourg armèrent en sa faveur; le landgrave de Hesse les imita; l'Espagne qui avait secrètement secouru les Hollandais se déclara

ouvertement; enfin le duc de Lorraine reparut sur la scène avec son armée.

VI. INTERVENTION DES IMPÉRIAUX.

Montécuculli à la tête des Impériaux (18000) partit de la Bohême et arriva à Erfurth pour s'y concentrer avec Frédéric-Guillaume de Brandebourg qu'on nommait déjà le grand électeur (24000). 13 sept. 1672.

La conséquence de cette prise d'armes pouvait être la défection des alliés allemands et l'isolement en Hollande de l'armée qui eût été gravement compromise. Turenne était là; ce grand capitaine comprit qu'il fallait reporter la guerre sur la frontière orientale des évêques de Cologne et de Munster, qu'il fallait en même temps surveiller la neutralité douteuse de l'électeur palatin et des électeurs ecclésiastiques de Trèves et de Mayence. Il part de Bois-le-Duc qu'il se disposait à assiéger, et gagne si rapidement Wesel avec 12000 hommes, qu'après avoir pourvu à la sûreté des passages du fleuve et rallié sur la rive droite, outre quelques renforts, les troupes des alliés, il prévient sur la Lahn l'armée ennemie. Sa présence inattendue la paralysa jusqu'au milieu d'octobre.

Cependant Condé courut en Alsace se mettre à la tête de 18000 hommes; le duc de Duras, neveu de Turenne, rassembla sur la Meuse un corps d'observation, et Luxembourg reçut le commandement de l'armée de Hollande réduite, à cause des garnisons, à 16000 combattants.

Montécuculli tomba malade; en son absence le grand électeur, au lieu de se heurter contre Turenne, négocia pour entraîner les princes neutres et obtint de l'électeur de Trèves la promesse qu'on livrerait à ses postes

le pont de Coblentz. Le maréchal soupçonnant ces intelligences les déjoua en occupant le pays de Trèves. Alors Frédéric-Guillaume remonte le Rhin, demande le pont de Mayence qu'on lui refuse, et court à marches forcées jusqu'à Strasbourg. Les bourgeois de cette grande ville, toujours inquiets du voisinage de la France, étaient très-disposés à favoriser les opérations de l'ennemi. Condé abandonna au cours du Rhin des brûlots qui incendièrent le pont de Kehl, déconcertèrent le grand électeur et le forcèrent de chercher au loin un autre passage. Il le trouva enfin sur les terres
3 nov. 1672. de Mayence; il jette un pont au-dessus de la ville, il défile, il marche sur le duché de Luxembourg, mais Turenne l'arrête tout court en manœuvrant sur ses communications. Aussitôt il repasse le Rhin, espérant devancer le maréchal général et enlever à l'électeur de Cologne le comté de la Mark situé entre la Rhur et la Sieg. Tous ses plans furent devinés et bouleversés. Les troupes électorales d'abord le continrent, puis Turenne
25 févr. 1673. accourant l'attaqua si rapidement qu'il le contraignit d'abandonner ses équipages de siége. Ces échecs, ces marches, ces contre-marches ruinèrent l'armée combinée, elle était réduite à 20 000 hommes quand les Impériaux exaspérés contre les Brandebourgeois, les quittèrent pour hiverner en Franconie. Malgré la saison avancée, malgré les instructions de Louvois, Turenne ne manqua pas l'occasion d'accabler le grand électeur; il s'enfonça l'épée à la main dans le nord de l'Allemagne. On fut quelque temps sans recevoir ses courriers; le roi commençait à concevoir de graves inquiétudes et l'orgueil de Louvois triomphait, lorsqu'on apprit coup sur coup que les Français avaient passé victorieusement le Weser, poussé jusqu'à l'Elbe les débris de Frédéric, saisi ses possessions en Westphalie et frappé son armée, ses généraux, sa cour, d'un tel découra-

gement qu'il demandait la paix. Elle fut signée dans les premiers jours du printemps. 10 avril 1673.

Aussitôt que les Allemands eurent attiré Turenne au delà du Rhin, Guillaume essaya de reprendre l'offensive en Hollande; il investit sur la frontière de l'est la forteresse de Coverden par où il avait dessein de faire diversion dans l'évêché de Munster. Couvert d'un vaste marais dont une seule digue donnait l'entrée, il foudroya la place, mais elle fut sauvée. Les assiégés firent une vive sortie, pendant qu'un corps de secours traversant intrépidement le marais tomba sur les flancs 12 oct. 1672. du stathouder. Cette double attaque le rompit, lui causa de grandes pertes et le força de battre en retraite.

Mais le caractère saillant de sa longue carrière fut une imperturbable opiniâtreté. Vaincu au delà de l'Yssel, il se rabat entre la Meuse et la Roer pour tendre la main au grand électeur. Informé que celui-ci plie devant Turenne, il rallie les Espagnols des Pays-Bas; et pour menacer les communications de l'armée de Hollande, il descend au sud jusqu'à la Sambre, puis il assiége Charleroi.

Tandis qu'il resserrait cette place, l'hiver devint rigoureux. Luxembourg concentre à Utrecht 12 000 fantassins, résolu à mettre la circonstance à profit pour enlever Amsterdam; deux colonnes débouchent sur Leyde et la Haye par les canaux que recouvre une épaisse couche de glace. Jamais la Hollande n'avait été plus près de sa perte; un dégel subit la sauva, faillit engloutir les Français, et ne leur laissa pour retraite qu'une digue coupée par un petit fort, que, par un bonheur inespéré, son commandant abandonna. 28 décembre.

Leur tentative, que quelques degrés de froid pouvaient renouveler et faire réussir, l'approche de Louis XIV,

22 déc. 1672. dégagèrent Charleroi, et rappelèrent le stathouder en Néerlande.

Ainsi, les premiers efforts des alliés pour dégager la Hollande, furent sans résultat; cette campagne couvrit de gloire les armes du roi, entretint son orgueil, et lui laissa l'initiative. Ses subsides engagèrent encore l'Angleterre à lui prêter ses flottes qui livrèrent encore deux grandes batailles navales d'un succès indécis.

On eut, outre les autres armées, une armée des Pays-Bas (30 000) commandée par Louis en personne, et réunie à Courtrai. On tint les Espagnols en suspens en feignant tour à tour de marcher sur Gand, sur Bruxelles; puis, tirant brusquement à l'est, on investit Maëstricht. Vauban déploya devant cette grande forteresse toutes les ressources de son génie, et mit le sceau aux perfectionnements qu'il avait introduits dans l'attaque des places. Malgré 7 000 hommes de
29 juin 1673. garnison, en treize jours, Maëstricht fut réduite.

Louis croyait, par un coup si éclatant, abattre la constance des états généraux et du stathouder. Celui-ci, loin de perdre courage, représenta aux puissances étrangères le danger de laisser entre les mains du roi la clef de la Hollande et des provinces transrhénanes. Enfin, il ranima leur inimitié que la merveilleuse campagne de Turenne faisait hésiter.

Montécuculli (30 000) déboucha de la Bohême en Franconie; les contingents de Saxe, les Lorrains (10 000) le renforcèrent. Turenne (30 000), au retour du printemps, s'était concentré sur la Lahn; il passa le Mein, la Tauber, et, contre son usage, il offrit la bataille. Son rival parut disposé à l'accepter, et, pendant quinze jours, ils manœuvrèrent pour se ménager l'avantage du terrain.

En même temps, le duc d'Orléans, frère de Louis

(20000), entra en Belgique et Condé (15000) se rangea sur la basse Meuse pour retenir le stathouder en Hollande, où Luxembourg conserva son attitude menaçante. Le roi était retourné à Saint-Germain.

Malgré les armées, les grands généraux, les obstacles qui les séparaient, Guillaume et Montécuculli osèrent se donner rendez-vous sous les murs de Cologne. Le premier, après avoir pris Naerden, déboucha 14 sept. 1673.
par la rive gauche du Rhin, à la tête de 25000 hommes. Condé crut le retenir en s'efforçant de pénétrer en Hollande, mais le stathouder, sans se troubler de ces diversions qui favorisaient ses desseins, et que l'inondation rendit inutiles, remonta le fleuve jusqu'à Bonn, qu'il investit. Montécuculli échappa à Turenne avec non moins de bonheur. Après l'avoir trompé par son apparente résolution de recevoir la bataille, il séduisit l'évêque de Wurtzbourg qui, au mépris de ses engagements envers le maréchal, lui livra le pont de cette ville par où il gagna à grands pas la rive droite du Mein. Son empressement à se porter sur Mayence donna le change à son rival. Turenne, craignant pour l'Alsace, recula à marches forcées jusqu'à Philipsbourg, seule ville d'ailleurs où il eût un pont, et se rangea tout entier sur la rive gauche du Rhin; mais, loin de l'attaquer, Montécuculli, à peine en deçà du fleuve, embarqua son infanterie, descendit jusqu'à
Bonn, se réunit au prince d'Orange, et fit capituler la 12 novembre.
place. Turenne, revenu trop tard de sa méprise, courut vainement à son secours, il la vit au pouvoir de l'en-
nemi, revint sur la Sarre, et se vengea en prenant 15 novembre.
Trèves; après quoi l'on entra de part et d'autre en quartiers d'hiver.

VII. COALITION CONTRE LA FRANCE.

(Suite des guerres avec la maison d'Autriche.)

1. OPÉRATIONS EN FRANCHE-COMTÉ.

1674. La prise de Bonn, la concentration de 50 000 ennemis dans l'électorat de Cologne, entraînèrent dans l'alliance impériale les deux évêques jusque-là fidèles aux Français. Les trois autres électeurs rhénans, de neutres, devinrent hostiles. Bientôt Frédéric-Guillaume viola la paix jurée, le parlement anglais força Charles II à faire la paix avec les Provinces-Unies; enfin l'Espagne dirigea des troupes sur le Roussillon. Louis XIV n'eut plus d'alliés que la Suède paralysée par l'accroissement du Brandebourg; il n'y eut plus dans le corps germanique d'autres neutres que les électeurs de Hanovre et de Bavière. Mais il existait une neutralité dont le maintien était plus décisif, celle de la Suisse, par où le Milanais, la Souabe, la Franche-Comté pouvaient se mettre en communication, par où la Lorraine, l'Alsace, la Bourgogne pouvaient être ouvertes aux armées de la ligue.

L'ascendant de Louis XIV l'emporta sur les efforts de la diplomatie étrangère; et, pour consacrer l'heureux résultat de ses négociations, il se mit en personne à la tête d'une armée (25 000) qui fit irruption dans la Franche-Comté. Les Espagnols n'entretenaient point, pour garder cette province, d'autres troupes que les garnisons des forteresses qu'ils avaient relevées et approvisionnées. On marchait donc à une guerre de siéges, genre d'opérations dans lequel le roi qui avait compris le système de Vauban, avait la prétention d'exceller au point de balancer la gloire de Condé et de Turenne.

Toutes les places furent prises en quatre mois sans pouvoir être secourues. Besançon, clef de la province, ouvrit ses portes; la garnison se réfugia dans la citadelle bâtie sur un rocher, et dont les approches étaient encore défendues par le fort Saint-Étienne. On attaque de ce côté, on escalade le roc en plein jour, on arrache les palissades, on enlève d'élan le fort, on hisse des canons qui foudroient la citadelle et en deux jours la réduisent à capituler. 15-22 mai 1674.

La Suisse neutralisée, la Savoie contenue par la possession de Pignerol, il n'y eut plus que trois théâtres d'opérations, 1° la Belgique; 2° la Souabe et l'Alsace; 3° les Pyrénées.

2. OPÉRATIONS EN BELGIQUE.

Condé (40 000) évacua la Hollande, démantela les places, ne laissa de garnison que dans Grave, dans Maëstricht, et se concentra sur le Piéton, ruisseau encaissé qui se jette dans la Sambre, à une demi-lieue au-dessus de Charleroi. Dans cette position, Condé pouvait braver une attaque directe, ou, en remontant la rivière, déjouer les ennemis s'ils manœuvraient par la route de Mons à Valenciennes.

Bataille de Séneffe. 11 août.

Le prince d'Orange commandait l'armée combinée (60 000). Il vint reconnaître le camp des Français, et le jugeant inexpugnable, il recula jusqu'à la route de Nivelles, tourna à droite, et marcha sur Mons. La route est un long défilé, coupé, resserré par le cours de la Senne, par les villages de Séneffe, de Fay et par les bois de Séneffe. Les Espagnols, à l'arrière-garde, couvraient le mouvement. Condé, s'élançant sur leurs pas, les atteignit dans les bois, tomba sur eux avec sa furie accoutumée, les tailla en pièces, repoussa la cavalerie hollandaise qui se portait à leur secours, et

refoula leurs débris sur le corps de bataille. Le stathouder fait halte, se forme sur les collines boisées de Fay, et met en batterie des canons qui enfilent la chaussée.

La fougue des vainqueurs s'épuisa devant ces coteaux bordés d'un terrain fangeux; ils prodiguèrent leur sang; Condé eut trois chevaux tués sous lui, mais il ne put déposter les coalisés, et à minuit le feu cessa. Alors les deux armées, effrayées l'une et l'autre d'une perte de 7 à 8 000 combattants, vidèrent en même temps le champ de bataille.

Les coalisés crurent gagner de vitesse; ils tournèrent à droite, passèrent du Hainaut dans la Flandre, et investirent Audenarde; mais Condé arriva aussitôt
20 sept. 1674. qu'eux devant cette place, et les contraignit de se retirer sur Gand.

Les armées se disloquèrent. Condé envoya des renforts en Alsace; le stathouder laissa devant lui les Espagnols et les Impériaux, prit les Hollandais, et assiégea Grave qui le retint un mois, ruina son armée,
28 octobre. et ne se rendit, à l'entrée de l'hiver, que sur l'ordre exprès du roi, aux conditions que la garnison voulut obtenir.

3. OPÉRATIONS SUR LE RHIN.

Turenne n'eut d'abord que 10 000 hommes; mais les coalisés arrivèrent l'un après l'autre sur le théâtre de la guerre, et lui laissèrent l'initiative. Son premier soin fut de chasser du Brisgau les Lorrains (2 000) qui cherchaient à passer le Rhin pour pénétrer en Franche-Comté par le pays de Bâle.

Après de vains efforts, cette petite troupe se jeta dans les rangs des Impériaux (7 000) que Caprara tenait vis-à-vis Strasbourg. Le général ennemi, loin de se prévaloir de leur arrivée, prévoyant que Tu-

renne allait marcher sur lui, recula pour aller attendre, au delà du Necker, 12000 Autrichiens que le duc de Bournonville amenait de la Bohême. Turenne prit 9 000 hommes, 6 canons, passa le Rhin à Philipsbourg, s'élança sur Caprara, impatient de l'atteindre avant sa jonction avec les renforts, et le força de faire volte-face à Sintzheim, à égale distance du Rhin et du Necker. L'infanterie française était la plus nombreuse; elle enleva la ville de Sintzheim, déboucha victorieuse au delà du défilé, culbuta la cavalerie impériale, prit 500 hommes, en mit hors de combat 2 500, et ne perdit que 1 500 hommes. Bataille de Sintzheim. 16 juin 1674.

Cette victoire et des renforts qui portèrent l'armée à 18 000 hommes, rendirent Turenne maître du Palatinat. Selon l'ordre de Louis, il ravagea cruellement cette province et incendia deux villes et vingt-cinq villages, pendant que Bournonville et les débris de Caprara (15 000) établirent leur camp sur la rive droite du Necker, à trois lieues de son confluent. Le maréchal les défia; mais ils s'enfuirent jusqu'au Mein et attendirent, entre Mayence et Francfort, les contingents de l'Empire. Lorsqu'ils eurent 40 000 hommes, ils passèrent le Rhin et remontèrent la rive gauche. Turenne se hâta d'obéir à leur mouvement pour les prévenir dans les positions de Wissembourg; mais, au lieu de l'attaquer, Bournonville franchit de nouveau le fleuve, côtoya la rive droite, passa le pont de Strasbourg et prit possession de cette grande ville, que lui livrèrent les magistrats. 25 septemb.

C'était un coup de foudre; Louis XIV, Louvois, la cour s'en émurent; on ordonna au maréchal d'évacuer l'Alsace; il demanda, il obtint carte blanche et prit tout sur lui.

L'armée (25 000) marche sur Strasbourg et se déploie au nord de la ville; Bournonville (40 000) sort

à sa rencontre, Turenne le tourne en manœuvrant au sud, et le retrouve encore de ce côté, dans un camp dont le village d'Entzheim couvre le centre, et dont les ailes s'appuient sur deux bois retranchés, défendus par de formidables batteries.

La situation était critique, le grand électeur (25000) accourait; il était urgent d'imposer à l'ennemi. Turenne se décide à livrer bataille; à la chute du jour, il se met sous les armes, marche toute la nuit, et aborde, aux premières lueurs du matin, le camp de Bournonville.

Bataille d'Entzheim. 4 oct. 1674.

C'est à gauche qu'il faut frapper; c'est par là qu'on peut pénétrer à revers dans la position de l'ennemi, et le détacher du Rhin et de Strasbourg. Turenne lance sur le bois où s'appuie Bournonville, 8 escadrons de dragons à pied, soutenus par une batterie. Le combat s'engage avec ardeur, des renforts arrivent de part et d'autre; enfin, les Français forcent la première ligne de retranchements. Un second choc, plus vif encore, plus sanglant, plus acharné, leur livre la deuxième ligne et le bois tout entier, que les Impériaux s'efforcent vainement de reprendre.

Ceux-ci toutefois ne renoncèrent pas au champ de bataille; ils formèrent sur leurs deux ailes deux énormes masses de cavalerie dont ils espéraient étreindre et rompre l'armée française. Ce double mouvement fut contenu; Bournonville, culbuté sur tous les points, se retira sous le canon de Strasbourg, après avoir perdu 4000 hommes, 13 canons, des drapeaux.

Mais la longue résistance du bois donna aux résultats de cette journée un caractère indécis; les victorieux eux-mêmes reculèrent. Leur succès n'empêcha pas le grand électeur d'entrer dans Strasbourg et de porter à près de 60000 hommes les forces des coalisés. Ils reprirent alors leur camp d'Entzheim, et,

après quatre jours d'hésitation, ils marchèrent sur Turenne, qui s'était posté derrière la Mussig, sur la route de Saverne. A l'approche de leurs masses, le maréchal se retira péniblement d'abord sur Saverne, puis sur Hagueneau. En avant de cette dernière ville, il fit halte aux bords escarpés de la Zorn, dans un camp presque inaccessible que couvraient les villages de Dettwiller et Hochfelden. C'est là qu'avec l'œil d'aigle du génie, il pénétra tous les desseins de ses adversaires et conçut un admirable plan dont Louis XIV fut le seul confident. Le grand électeur se heurta vainement pendant un mois contre les rochers à pic qui protégeaient le camp, et enfin il lâcha prise.

Cependant, les renforts arrivaient de plusieurs points; le roi avait convoqué l'arrière-ban de la noblesse, qui avait mis sur pied 6 000 cavaliers. En outre, 14000 hommes avaient été détachés de l'armée de Flandre. Turenne voulut qu'on laissât ces troupes en Lorraine; puis, lorsque les coalisés se furent repliés, lorsqu'ils se furent disséminés entre Strasbourg et Colmar comme pour annoncer qu'ils commenceraient par l'attaque de la Franche-Comté la campagne suivante, il leva brusquement son camp et évacua entièrement l'Alsace. Fin de nov. 1674.

Les coalisés jetèrent un cri de joie; ils crurent avoir enfin triomphé de sa constance, et ils se répandirent avec sécurité dans leurs cantonnements d'hiver. Mais la campagne n'est point terminée; à peine au delà des Vosges, sans confier à personne le secret dont le roi est dépositaire, Turenne, laissant des postes sur la Sarre, au pied des monts, tourne au sud, divise en plusieurs colonnes ses 20 000 vétérans, les engage dans tous les sentiers du versant occidental, où, à leur insu, ils sont à toute heure en mesure de se réunir, et, malgré les neiges, malgré les rigueurs de la

saison, en vingt-deux jours il gagne pas à pas Belfort,
27 déc. 1674. à l'extrémité méridionale de l'Alsace, sans que l'ennemi ait rien soupçonné de ce merveilleux mouvement.

En un clin d'œil, sa petite armée est concentrée, pleine d'enthousiasme et d'ardeur; elle pénètre au cœur des quartiers de l'ennemi, enlève dans chaque
29. village de nombreux détachements, culbute à Mulhouse et rejette sur Bâle la première troupe (6 000) qui ait pu se mettre sous les armes, et surprend le lendemain un régiment entier.

Bataille de Turkheim. 5 janv. 1675. Le grand électeur lève précipitamment ses cantonnements et rallie entre Colmar et Turkheim ce qu'il lui reste de son armée. Un ruisseau coule au pied des retranchements qu'il élève à la hâte. Turenne, à l'entrée de la nuit, commande une fausse attaque sur Colmar, tandis que lui-même, à la tête de ses troupes d'élite, aborde et enlève Turkheim. Les coalisés aussitôt font défiler leurs bagages, et, à minuit, ils se mettent en retraite, affaiblis d'une perte de 3 000 hommes. Au jour, les Français prennent possession de Colmar, où ils ramassent plusieurs milliers de prisonniers. Frédéric, à six lieues au-dessous de cette ville, jette un pont sur le Rhin et se réfugie dans le Brisgau après avoir perdu la moitié de son armée. Les vainqueurs ont la joie d'entrer en quartiers d'hiver dans la province qu'ils ont si vaillamment reconquise.

4. OPÉRATIONS AU MIDI.

1674. Le maréchal de Schomberg (10 000) défendit le Roussillon contre les Espagnols; il les contint; il leur prit plusieurs places; il les suivit au delà des Pyrénées, jusqu'au moment où, pour la plupart, ils s'embarquèrent, attirés en Sicile par une diversion imprévue en faveur de la France.

Messine se révolta; une flotte espagnole, bloquant Août 1674. le port, affama les habitants et les poussa au désespoir. Ils arborèrent le drapeau français; ils implorè- 15 septemb. rent le secours de Louis XIV. Quatre voiles aussitôt cinglèrent vers la Sicile, percèrent la ligne de blocus et débarquèrent 600 hommes, auxquels les Messinois livrèrent leurs citadelles. Bientôt après, l'amiral Vivonne, ayant sous lui l'audacieux Duquesne et une escadre, dispersa la flotte espagnole et fit entrer des 11 févr. 1675. troupes dans le port. Vivonne fut accueilli en libérateur, prit possession de Messine au nom de la France, reçut le serment des magistrats en qualité de vice-roi, et commença les hostilités contre les garnisons espagnoles de l'île.

5. SUITE DES OPÉRATIONS AU NORD ET A L'EST.

Les succès de la glorieuse campagne de 1674 rendirent aux Français l'offensive. Les Suédois envahirent le Brandebourg et rappelèrent Frédéric dans ses États. Montécuculli, à la tête des Impériaux (25 000), eut pour mission de menacer l'Alsace; le duc de Lorraine avec l'armée des cercles (20 000) se porta sur la Moselle pour la remonter et rentrer dans son duché; enfin, le stathouder (40 000) défendit les Pays-Bas.

A Montécuculli, le roi opposa Turenne (20 000) au prince de Lorraine, Créqui (12 000). Lui-même, secondé par Condé et Luxembourg (70 000), s'ébranla pour saisir la ligne de la Meuse, prendre à revers la Belgique et menacer la Hollande.

L'armée royale emporta d'abord les petites villes de 29 mai-21 juin. Dinant, de Huy, de Limbourg, après quoi elle s'étendit jusqu'à Liége, sans que le stathouder osât livrer bataille. Assise sur la Meuse jusqu'à Maëstricht, il lui était loisible de choisir un point d'attaque décisif,

lorsque des événements désastreux à l'est suspendirent ses coups et la ramenèrent sur la Sambre.

27 mai 1675. Turenne, aussitôt ses quartiers d'hiver levés, campa sous Strasbourg, dont les magistrats étaient d'intelligence avec l'ennemi. Montécuculli, pour leur donner l'occasion d'éclater, tenta d'éloigner de leurs murs l'armée qui les contenait. Il descendit la rive droite du Rhin, le passa et feignit de vouloir forcer les lignes de Wissembourg. Le maréchal, loin de s'en émouvoir, jette un pont de bateaux à Ottenheim (à quatre lieues au-dessus de Strasbourg), le couvre d'une
7 juin. tête retranchée, et établit son camp à Willstett, près de Kehl, de manière à protéger son pont et à intercepter celui de Strasbourg. Le général ennemi se hâte de revenir sur ses pas et de manœuvrer pour menacer à la fois ces deux communications. Turenne les resserra en faisant descendre jusqu'à Altenheim et en rapprochant ainsi de Wilstett son pont et les bataillons qui le gardaient. Montécuculli, après quelques combinaisons toujours déjouées, porta son camp au-dessous de celui des Français, au delà de la Rench, et commanda aux Strasbourgeois de lui envoyer des bateaux pour établir un pont. Turenne le suivit; il se rangea de l'autre côté de la Rench, et, informé de ses desseins, il hérissa de batteries les îles du Rhin, dont il fit barrer le courant par de grandes estacades. Après avoir rendu le fleuve inaccessible, Turenne passa la Rench au-dessus du camp de ses adversaires, se forma tout entier entre leur gauche et les montagnes, les coupa de leurs communications, de leurs magasins, que gardait Caprara, et menaça de les pousser dans le Rhin. Ils reculèrent, quittèrent la plaine, se rapprochèrent des monts, et firent halte à Sassbach pour rallier Caprara et passer avec lui dans la vallée du Necker. Turenne marcha comme eux et

s'arrêta comme eux; ses mesures étaient prises et il comptait les écraser pendant cette retraite. A la vue des positions où il projetait de les attaquer, il s'écria : *Je les tiens, ils ne m'échapperont pas.* Mais, dans son ardeur à observer de plus près leurs lignes, à épier leurs moindres mouvements, à leur opposer son artillerie, il fut tué d'un coup de canon. Mort de Turenne. 27 juill. 1675.

Ainsi périt, âgé de soixante-quatre ans, le grand capitaine qui seul tenait en échec toutes les forces de l'Empire et couvrait les opérations de la formidable armée du roi. Le même boulet emporta le bras du général d'artillerie Saint-Hilaire ; et comme son fils au désespoir le pressait sur son sein : *Ce n'est point moi,* dit-il, *c'est ce grand homme qu'il faut pleurer.*

La mort de Turenne fut un deuil, une calamité publics, et valut aux Impériaux plus qu'une victoire. Il fut impossible de retenir les soldats consternés, qui l'appelaient leur père. Les lieutenants généraux Lorges et Vaubrun les ramenèrent au pont d'Altenheim ; mais, lorsque Montécuculli les eut atteints, ils se retournèrent pleins de fureur, lui tuèrent 5 000 hommes, et restèrent maîtres du champ de bataille. Toutefois, ils repassèrent le Rhin; ils laissèrent les Impériaux entrer à Strasbourg, puis assiéger Saverne et Haguenau. 28 juillet.

D'un autre côté, le duc de Lorraine, que jusque-là le grand nom de Turenne avait fait hésiter, marcha sur Trèves pour faire tomber la première des forteresses qui l'empêchaient de remonter la Moselle et de pénétrer dans le duché. Créqui courut au secours de la place; mais le prince de Lunebourg vint au-devant de lui jusqu'à Consarbruck, au confluent de la Sarre et de la Moselle, et le battit complétement sans pouvoir toutefois l'empêcher de se jeter dans Trèves. La présence du maréchal raffermit la garnison qui résista 11 août.

jusqu'à ce que la brèche fût ouverte. Créqui voulait
6 sept. 1675. se défendre encore; les troupes se soulevèrent, capitulèrent pour leur compte et le laissèrent prisonnier. La mort de Turenne, la défaite de Créqui, sauvèrent les Pays-Bas. Louis XIV se résignant à réduire l'armée royale à la défensive, détacha à l'est Condé qui, après avoir pourvu à la sûreté de la Sarre, prit les troupes de Turenne comme elles repassaient les Vosges, et les fit rentrer en Alsace. Avec ses vétérans, il sembla s'être approprié ses inspirations: lui, si fougueux, on le vit se retrancher non moins patiemment que le maréchal et, par ses campements autour de Strasbourg, fatiguer les Impériaux, inquiéter Montécuculli sur ses com-
22 août-14 septemb. munications, dégager Haguenau, Saverne, rejeter la guerre au delà du Rhin.

Ainsi la campagne de 1675 n'aboutit qu'à préserver le territoire; celle de l'année suivante ne fut pas plus décisive. Condé, que Louvois mettait à la tête des armées uniquement par jalousie à l'égard de Turenne, n'ayant pu obtenir que son fils commandât sous ses yeux, quitta la cour pour se retirer à Chantilly où il passa les onze années qu'il vécut encore.

1676. Le roi envoya à l'est Luxembourg (40 000) et prit lui-même l'armée du nord (40 000) avec Schomberg et Vauban pour lieutenants. Les Espagnols étaient encore maîtres du cours de l'Escaut et, en débouchant des quatre places de Condé, Valenciennes, Bouchain, Cambrai, ils prenaient à revers à leur droite la Flandre et l'Artois; à leur gauche, le Hainaut et la Picar-
Prise de Condé. 26 avril. die. Le roi débuta par réduire Condé, après quoi il mit le siége devant Bouchain. Le stathouder (50 000) marcha au secours de cette place dont la chute rendait inévitable celle de Cambrai, en l'isolant, et vraisemblablement celle de Valenciennes, en ne lui laissant d'approches libres que du côté de Mons. La circonspection

de Monterey, gouverneur des Pays-Bas, empêcha Guillaume de livrer bataille et le força de rester campé sous le canon de Valenciennes. Le roi, couvert par l'Escaut, se rangea à cheval sur la chaussée; son frère prit la direction du siége et fit capituler la ville. Prise de Bouchain. 11 mai 1676.

Les princes après ces deux succès ne manquèrent pas de retourner à la cour : aussitôt les coalisés se portèrent sur Maëstricht. Alors le roi ordonna à l'aile gauche de son armée de faire diversion en investissant Aire. Le stathouder n'en tint pas compte et ne se détourna pas de son but. Mais lorsqu'Aire eut ouvert ses 31 juillet. portes, Schomberg se concentra et marcha droit aux coalisés qui depuis six semaines s'épuisaient devant les remparts de Maëstricht. Déjà le prince d'Orange était blessé et hors de combat, déjà l'armée minée par le dénûment et les maladies était réduite de moitié. A l'approche du secours, les ennemis décampèrent et 27 août. laissèrent aux Français l'honneur des armes. Mais leurs humiliations reçurent en Allemagne une compensation glorieuse. Le nouveau duc de Lorraine, Charles V, prit les deux armées (impériale et des cercles, 60 000) et bloqua Philipsbourg par les deux rives du Rhin, en se couvrant du côté de l'Alsace, sur les bords de la Lauter, par de formidables retranchements. Le blocus dura six mois sans que les efforts de Luxembourg pussent ni le troubler, ni le rompre, ni faire diversion. Enfin au bout de soixante-dix jours de tranchée ouverte, cette clef de la rive droite du Rhin, cette précieuse concession du traité de Westphalie, après une héroïque résistance, capitula. 17 septemb.

Louis, impatient de venger un si cruel échec, n'attendit pas la fin de l'hiver pour recommencer les hostilités en Belgique. Il investit Valenciennes et poussa vivement les travaux. Ses batteries de brèche eurent bientôt foudroyé les ouvrages extérieurs que l'Escaut,

divisé en plusieurs bras, séparait du corps de la place. Alors il tint conseil pour donner l'assaut. Ces attaques se faisaient d'ordinaire à l'entrée de la nuit; Vauban contre l'usage, contre l'avis général, demanda qu'on opérât en plein jour et persuada le roi.

Prise de Valenciennes. 17 mars 1677.

A neuf heures du matin, les mousquetaires, deux bataillons d'infanterie, cent grenadiers, s'élancent, entrent par toutes ses faces dans un grand ouvrage qui commande toute la position, égorgent 800 hommes de 2000 qui se sont jetés sur les brèches et frappent les survivants d'une telle épouvante, qu'en fuyant ils ne songent ni à lever les ponts, ni à fermer les poternes. Les mousquetaires les poursuivent, tête baissée, traversent sur leurs pas quatre fossés y compris le grand cours de l'Escaut, escaladent autant de murailles, franchissent le souterrain creusé sous le rempart principal et débouchent enfin pêle-mêle avec eux au sein de la ville. Ils y trouvent des charrettes, établissent une barricade, s'emparent des premières maisons, contiennent par leur feu la troupe et les bourgeois éperdus, jusqu'à ce que d'imposants renforts arrivent et viennent achever ce qu'une impétueuse valeur a si bien commencé. La garnison (4000) dépose les armes, et le roi, grâce à un coup de main audacieux propre au caractère national, prend possession, avant que les coalisés aient rassemblé leur armée, de cette grande ville qui, fière d'avoir résisté à Turenne, se croyait imprenable.

Le siége de Cambrai était la conséquence de la reddition de Valenciennes; mais Cambrai n'avait plus de communication avec les Pays-Bas. Il en était de même, depuis la prise d'Aire et de Saint-Venant, de la forteresse de Saint-Omer. L'armée put donc se diviser pour investir simultanément les deux places. Cambrai ouvrit ses portes et la garnison se retira dans la citadelle.

Cependant, le stathouder (30 000) envahit brusquement la Flandre française, non pour troubler directement l'une ou l'autre opération, mais dans le but d'attirer à lui les armées. Il n'attendit pas longtemps, Louis envoya des lignes de Cambrai Luxembourg à la tête d'un fort détachement, et le duc d'Orléans en personne partit de Saint-Omer avec le gros de ses forces. Le prince se heurta le premier contre l'ennemi au pied de la montagne de Cassel. Comme Guillaume hésitait s'il attendrait le choc ou s'il ouvrirait l'attaque, Luxembourg parut; les forces de part et d'autre se trouvèrent égales, et les Français résolurent à l'instant de franchir un ruisseau qui séparait les deux camps. En deux heures la victoire fut complète. Le stathouder perdit ses canons, ses bagages, 6 à 7 000 hommes et s'enfuit en désordre au delà de la frontière. Les troupes victorieuses retournèrent à leur poste, et peu de jours après les deux places furent réduites. Ainsi de la Meuse à l'Océan s'étendit une triple ceinture de forteresses, de laquelle disparurent les interstices par où depuis un siècle les ennemis avaient porté tant de fois le ravage jusqu'aux portes de Paris.

4 avril 1677.

Bataille de Cassel. 11 avril.

Prise de la citadelle de Cambrai. 17 avril. Prise de Saint-Omer. 20 avril.

La perte de Philipsbourg était bien rachetée; toutefois le duc de Lorraine espérait obtenir sur le théâtre glorieux de ses premières armes des succès plus décisifs.

Il laisse l'armée des cercles dans le Brisgau, sous les ordres du prince de Saxe Eisenach; il déploie autour de l'Alsace ses drapeaux où on lit cette devise : *Aut nunc aut nunquam;* il tourne les Vosges, il passe la Sarre à la tête de 24 000 hommes, résolu à reconquérir enfin l'héritage de sa maison.

Créqui remplaçait à l'est Luxembourg; il confia au baron de Montclar la mission de harceler au delà du Rhin l'armée des cercles, et lui-même se dévoua, avec des forces inférieures, à déjouer les plans du prince

de Lorraine. En prenant pour appui la grande place de Metz, il lui ferma toutes les routes par où il voulait pénétrer; il intercepta ses convois, ses vivres, ses fourrages et l'obligea de marcher toujours en colonne serrée, souvent à la portée de son canon.

Cependant, tous les renforts dont l'Allemagne put disposer passèrent en Belgique et portèrent à 60 000 hommes l'armée du stathouder qui, avec un immense matériel, se déploya devant Charleroi. Le duc Charles fut convié à prendre part à cette conquête; le projet était d'emporter la place, de tourner par la droite l'armée royale, d'inonder la Champagne et de se frayer de ce côté l'entrée de la Lorraine.

9 août 1677.

Mais Créqui, côtoyant son adversaire, ne lui permit pas de passer la Meuse. Cependant Luxembourg, secondé par d'Humières, manœuvra sur la rive gauche de la Sambre, investit le stathouder dans ses lignes, coupa ses communications avec Mons, Bruxelles, Namur, et le contraignit d'abandonner honteusement une opération sur laquelle reposaient des espérances si pompeuses. Les deux maréchaux ne s'opposèrent point à sa retraite qui s'opéra sur le Brabant. Le duc Charles crut pouvoir profiter de l'attention que les Français prêtaient à ces mouvements pour dérober à Créqui quelques marches. Il traverse rapidement la Moselle, la Sarre, les Vosges, rentre en Alsace par Landau et donne rendez-vous, sous les murs de Strasbourg, au prince de Saxe. Mais Créqui le pénètre, le devance et déjà est au delà de Brisach, lorsque l'armée des cercles défile par le pont de Kehl. Il l'atteint, la prend en queue, l'entasse dans une île qui coupe en deux le pont, enlève une multitude de prisonniers et est sur le point de faire capituler le reste, lorsque Charles paraît sur l'autre rive et ouvre ses rangs aux débris des vaincus.

24 septemb.

Créqui revint batailler contre lui; mais il le vit en retraite sur le duché de Deux-Ponts, rappelé par les inquiétudes que lui donnaient des détachements français concentrés sur la Sarre. Créqui le poursuit, taille en pièces à Kochersberg, aux environs de Saverne, l'aile droite de la cavalerie qui couvre sa marche et feint de prendre ses quartiers d'hiver. Les Impériaux aussi se répandent dans leurs cantonnements. Alors Créqui lève les siens, passe le Rhin et investit Freybourg. Charles frappé de stupeur bat le rappel, court à la rive droite du fleuve, force sa marche, se heurte contre des lignes inexpugnables et a la douleur de laisser prendre la place sous ses yeux. Cette heureuse expédition termina la campagne à l'est; au nord, l'armée royale ne s'arrêta qu'après avoir enlevé en huit jours la petite ville de Saint-Guillain.

7 oct. 1677. — 16 novembre. — 11 décembre.

6. SUITE DES OPÉRATIONS AU MIDI.

Aux Pyrénées, les Français, commandés d'abord par Schomberg puis par le maréchal de Navailles, eurent constamment l'ascendant. Ils prirent Figuières, ils gagnèrent la bataille d'Espouilles, qui coûta aux vaincus 4 à 5000 hommes. Mais ce fut dans les eaux de la Sicile que leurs armes jetèrent un éclat nouveau.

1675-1677. — Bataille d'Espouilles. 4 juill. 1677.

L'expédition de Vivonne entraîna le soulèvement de la moitié de l'île; l'Espagne fit appel à la puissante marine des Provinces-Unies. Ruyter qui déjà venait d'essuyer un échec à la Martinique, entre dans la Méditerranée avec 23 vaisseaux hollandais et rallie 20 voiles espagnoles. A cette nouvelle, Duquesne sort de Toulon, déploie 37 voiles et cingle vers le détroit de Messine. Les alliés lui barrent le passage, il tire le canon près des îles de Stromboli pour s'ouvrir l'entrée du port, mais n'ayant pu réussir, il s'éloigne,

1676. — Bataille navale de Stromboli. 8 janvier.

tourne la Sicile et atteint son but en gagnant l'entrée orientale du détroit. Dès lors Messine est inexpugnable; Ruyter à son tour reprend le large, et les alliés cherchent à enlever la forteresse d'Agosta. Duquesne
Bataille du Mont-Gibel. 22 avril 1676. les suit, leur livre bataille et les chasse. Ruyter reçoit une blessure mortelle à laquelle il succombe sept jours après. La flotte combinée, privée de ce grand homme, n'a plus qu'à se réfugier dans le port de Palerme et à
Bataille de Palerme. 2 juin. se mettre sur la défensive. L'amiral français fond sur elle, détruit la moitié des vaisseaux et disperse le reste. L'année suivante, le maréchal d'Estrées battit
23 février-12 décembre 1677. encore dans les Antilles l'amiral hollandais Tromp et prit Tabago.

L'Angleterre s'émut de ces victoires. La France déjà si redoutable sur le continent semblait prête à saisir la suprématie maritime! Le parlement força le roi à se déclarer contre Louis XIV. Ainsi la coalition fut complète. D'un autre côté la Suède, abattue par les efforts combinés du grand électeur, du roi de Danemark et des escadres hollandaises, se vit hors d'état de continuer au nord la diversion qu'elle opérait depuis quarante-sept ans. Mais la Hongrie soulevée, secourue par les subsides de la France, tint en échec l'empereur. Toutefois Louis, croyant devoir consacrer toutes ses ressources à la défense du territoire, ordonna l'évacuation de la Sicile.

7. FIN DES OPÉRATIONS AU NORD ET A L'EST.

1678. Pour annuler l'intervention anglaise, il fallait intercepter les routes qui conduisent de la mer au cœur de la Belgique. Le roi résolut de s'assurer du cours de l'Escaut; il avait déjà Condé, Audenarde; la route de Tournai était barrée par Courtrai; Gand était la clef de l'opération; maître de cette grande ville, on

dominait la Flandre maritime. Mais comment l'assiéger à portée des foyers d'approvisionnement, d'activité, de résistance de la coalition? Louis se rendit à Metz comme s'il eût voulu faire irruption en Allemagne, de là il revint à Verdun, annonçant le projet de prendre Namur. Cependant son aile gauche marche sur Ypres et son centre sur Mons. Les Espagnols désorientés se hâtent de faire entrer dans ces places de nombreuses garnisons. Alors l'armée (60 000) les tourne par toutes les routes, et ses colonnes éparses arrivent à point nommé sous les murs de Gand où il n'y a personne. Les lignes de circonvallation s'élèvent, et le roi lui-même a pris le commandement avant que les généraux ennemis reconnaissent qu'ils ont été trompés. En six jours la place, la citadelle se rendent, et les 9-12-25 mars 1678. vainqueurs se rabattent sur Ypres qui leur envoie ses clefs. Les Anglais débarqués à Ostende sont paralysés, et le roi prenant pour base l'Escaut menace à la fois la Hollande, Anvers, Bruxelles et Mons.

Cette fière attitude, les événements de l'est précipitèrent la signature du traité de Nimègue et le dénoûment des négociations que l'on suivait depuis le commencement de la guerre.

Après la prise de Freybourg, Créqui revint hiverner en Alsace; son adversaire, par une combinaison analogue à celle qui porta si haut la gloire de Turenne, imagina de se concentrer à l'extrémité méridionale du Brisgau, de passer le Rhin à Rhinfeld et de tourner les Français par le territoire de Bâle. Mais il attendit la fin du printemps et se laissa deviner. Créqui débouche de Brisach, court à Rhinfeld, trouve encore les Impériaux sur la rive droite, les bat, les balaye jusqu'à 6-23-27 juill. la Kintzig, les bat encore, aux bords de cette rivière, comme ils veulent faire halte à Offenbourg, et les refoule au delà du bas Necker. Ils n'ont pu se remettre

de leur désordre que l'on se rabat jusqu'à Kehl, on détruit le pont, on châtie Strasbourg et ses violations de neutralité; enfin on descend la rive droite du Rhin et, en se déployant dans les lignes de Wissembourg, on ôte au duc Charles l'espoir de rentrer dans cette province si disputée.

Paix de Nimègue. 10 août 1678. La paix fut conclue à Nimègue avec les états généraux qui forcèrent la volonté du stathouder. A ce moment, Luxembourg assiégeait Mons, il suspendit le feu, et ses quartiers se relâchèrent de la vigilance habituelle. Tout à coup, il voit une armée entière descendre en bon ordre des collines qui dominent la vallée de la Haine, et bientôt ses avant-postes sont vivement attaqués dans le bourg de Saint-Denis. C'est le stathouder qui fait un dernier effort et veut, par une victoire, prévenir l'échange des ratifications du traité. Malgré sa surprise, le maréchal fut victorieux; Guillaume vida le champ de bataille après une perte de 4 000 hommes, et se hâta de publier lui-même, pour arrêter les vainqueurs, le traité qu'il avait tenté de rompre.

Bataille de Saint-Denis. 14 août.

17 sept. 1678-5 févr. 1679. L'Espagne, l'Empire, l'Angleterre accédèrent tour à tour à ce traité et laissèrent la France en possession, outre la Franche-Comté, des places de la Flandre et du Hainaut qui encore aujourd'hui défendent sa frontière. Le reste fut rendu aux diverses puissances, sauf Freybourg que Louis conserva en échange de Philipsbourg.

Le grand électeur refusa seul une paix qui le dépouillait de ses conquêtes sur la Suède. Créqui (30 000) marcha sur la Westphalie, saisit les possessions électorales de cette province, et poussa jusqu'à l'Elbe qu'il menaçait de franchir quand Frédéric céda enfin à la nécessité. Tel fut le dénoûment d'une guerre imprudemment commencée dont les résultats,

26 mars-29 juin.

tout glorieux qu'ils furent, auraient pu être obtenus à moins de frais, si Louis XIV, en persévérant dans le système de Richelieu et de Mazarin, eût attendu ou fait naître des circonstances où leur politique fût devenue applicable.

VIII. TRANSITION ENTRE LES DEUX PREMIÈRES COALITIONS.

Louis XIV s'était isolé; il accepta cette situation avec un orgueil plein de grandeur; l'unité intérieure, la domination extérieure sourirent à son âme hautaine et il prit position contre l'Europe entière, instruit désormais qu'il pouvait lui tenir tête. Les clauses des traités de Munster et de Nimègue l'autorisèrent à faire, en pleine paix, des acquisitions non moins importantes que ses plus belles conquêtes.

L'Alsace et les trois évêchés étaient cédés à la France avec toutes leurs dépendances. Deux juridictions furent établies à Metz et Brisach pour rechercher les fiefs que l'on pouvait revendiquer.

Il se trouva que Strasbourg, que les villes de la 1681.
Sarre, que beaucoup d'autres localités possédées, presque toutes, par des souverains étrangers, furent adjugées au roi. Ses troupes étaient toutes prêtes, elles ne perdirent pas un instant pour occuper les places dont ses propres juges le reconnurent maître; 20000 hommes entrèrent à Strasbourg, et Vauban 20 septemb.
aussitôt l'entoura de remparts inexpugnables.

L'évêque de Trèves, l'électeur palatin, les princes dépossédés, firent appel à la diète de Ratisbonne qui se borna à d'inutiles représentations.

Louis ne s'en tient pas là, il achète, du duc de 30 septemb.
Mantoue, Casal, clef du Montferrat; il construit Landau, Huningue pour fermer l'Alsace; Bitche et Phalsbourg pour fermer les défilés des Vosges; Saarlouis

pour fermer les passages de la Sarre ; il entoure Metz, Lille, Valenciennes, etc., de fortifications, de citadelles non moins formidables que celles de Strasbourg; il coordonne entre elles ces places qui, au nord, forment autour de la France une triple ligne de murailles hérissées de troupes et d'artillerie; il y construit des arsenaux, de vastes casernes. Dans le même temps, il creuse et perfectionne les ports de Toulon, de Brest, de Rochefort; il arme 100 vaisseaux, il soumet 60 000 marins à la discipline la plus sage, la plus sévère. Ses escadres bombardent Alger, châtient Tunis, Tripoli, et délivrent des milliers de captifs. Jamais Charles-Quint n'avait été si grand.

Bombardement d'Alger. 30 août 1682.

26-27 juin 1683.

Le stathouder répandit l'alarme dans toutes les cours; mais la diplomatie française avait préparé une terrible diversion qui paralysa l'Empire. Avant le traité de Nimègue, Louis entretint la révolte des Hongrois et s'efforça de soulever les vieilles haines de la Porte ottomane envers la maison d'Autriche. Le divan se laissa persuader; mais avec sa lenteur habituelle, il ne fut prêt que quatre ans après la fin des hostilités. Toutefois il ordonna d'attaquer : 200 000 Musulmans, auxquels se joignirent les troupes hongroises, marchèrent sur Vienne, l'investirent et forcèrent l'empereur Léopold de s'enfuir à Lintz.

14 juillet.

La maison d'Autriche semblait frappée à mort; 80 000 Français se rangèrent sur le Rhin pour épier l'heure de sa chute et saisir le protectorat de l'Allemagne. Cette grande fortune leur échappa. Vienne, mollement attaquée par le grand vizir, fut sauvée par Jean Sobieski, roi de Pologne. Mais les troupes de Louis entrèrent en Belgique, elles prirent Courtrai, Dixmude, elles bombardèrent Luxembourg. L'Espagne les arrêta, par la médiation des Provinces-Unies, en cédant le Luxembourg et la principauté de

12 septemb.

Novembre et décembre.

Chimay. L'empereur, la diète intervinrent dans cette trêve que toutes les puissances continentales signèrent à Ratisbonne en stipulant qu'elle durerait vingt ans. 15 août 1684.
La prise de possession par le roi des villes que ses juridictions lui avaient adjugées fut reconnue en fait.

L'Europe s'humiliait avec l'espoir de se venger. Les événements intérieurs lui en donnèrent bientôt l'occasion. Louis, la croyant à ses pieds, révoqua ce que le siége de la Rochelle avait laissé survivre de l'édit de Nantes. Révocation de l'édit de Nantes. 2 oct. 1685. Les protestants réduits par Richelieu aux proportions d'une secte religieuse, sans consistance politique, furent violemment dépouillés de ce reste de liberté. On leur défendit l'exercice de leur culte; on envoya des dragons pour les convertir; on força 200 000 familles de s'exiler; on exaspéra les princes de l'ancienne ligue de Smalkalde; on fournit enfin au stathouder assez de prétextes pour nouer la ligue d'Augsbourg dans laquelle entrèrent les mêmes souverains qui venaient de signer la trêve de Ratisbonne. Ligue d'Augsbourg. 9 juill. 1686.

Guillaume, si habile à exploiter les craintes qu'inspirait Louis XIV, était non moins que lui dévoré d'une insatiable ambition. Naguère citoyen d'une république que maintenant il gouvernait en maître absolu, il aspirait au trône d'Angleterre. Son beau-père Jacques II, par ses tendances catholiques et unitaires, soulevait contre les Stuarts l'opinion d'un royaume protestant et libre. Guillaume ourdit, pour le renverser, de vastes intrigues qu'il eut l'adresse de faire approuver en secret par toute la ligue, en lui démontrant quelle force elle retirerait de l'accession des îles britanniques. Sûr de l'assentiment des puissances, il commença de grands armements dont il dissimula le but.

Louis pénétra ses desseins, avertit Jacques Stuart, ébranla 80 000 hommes pour mettre en possession de

l'électorat de Cologne un compétiteur dévoué à la France, et revendiquer, au nom de la duchesse d'Or-
1688. léans, sa belle-sœur, une part du Palatinat. L'armée, commandée par le dauphin, saisit sans résistance, l'évêché de Spire, les places des électeurs palatin, de Trèves, de Mayence, de Cologne, la grande barrière du Rhin. Mais cette brillante initiative qui eût sauvé les Stuarts, s'ils avaient été capables de résistance, les perdit. Le stathouder, profitant du moment où tous les regards, en France, se portaient vers l'Allemagne,
15 novemb. débarqua en Angleterre. Jacques livré, sans secours, à ses coups, ne sut ni rallier ses partisans, ni agir; il s'enfuit à la cour de Louis et laissa son gendre ceindre les couronnes d'Angleterre et d'Écosse.

L'Irlande seule resta fidèle à la cause catholique. C'était assez pour agiter les autres royaumes, et ramener la fortune, à l'aide des flottes françaises. Stuart le tenta, il se jeta dans les bras des Irlandais; mais il
11 juill. 1690. perdit la bataille de la Boyne et, malgré la victoire
10 juillet. signalée remportée par l'amiral Tourville à Beachy-Head, il céda au découragement; on ne le revit plus en personne sur la scène; la ligue cependant avait déjà commencé les hostilités générales.

IX. SECONDE COALITION CONTRE LA FRANCE.

1. OPÉRATIONS SUR LE RHIN.

Louis mit sur pied 350 000 combattants, sans autres appuis extérieurs que l'Irlande aux abois, les Hongrois qui, peu après, se soumirent, et les Turcs dont les incursions furent rarement en rapport avec les mouvements de nos armées. Le duc de Savoie chercha d'abord à faire acheter son alliance; mais il prit définitivement parti pour les coalisés. La ligue eut des armées non moins nombreuses : ce

grand accroissement portait surtout sur l'infanterie, dont l'organisation s'acheminait vers celle qu'elle a aujourd'hui. Mais dans cette guerre tout fut transitoire, armement, ordonnance, grandes manœuvres. Le fusil, inventé depuis quarante ans, remplaça peu à peu le mousquet; on fit usage de la baïonnette qui était alors une longue lame, adaptée à un manche de bois que l'on insinuait dans le canon, lorsqu'au feu on substituait l'arme blanche. (Le fusil avec la baïonnette à douille ne fut adopté que pendant la guerre suivante, ce qui amena la suppression des piques employées jusqu'alors.) Il n'y eut point d'uniformité dans l'ordonnance de la troupe. On vit des bataillons exercés à croiser la baïonnette; d'autres, comme autrefois, manœuvrèrent avec leurs piques.

Enfin, les généraux, qui se trouvèrent tout à coup à la tête de masses inaccoutumées, éprouvèrent à les manier un embarras qu'on ne peut leur reprocher, car elles étaient réellement peu mobiles.

Toute cette guerre fut très-meurtrière sans résultats saillants. Il y eut plus de grandes batailles que dans les campagnes précédentes, elles produisirent moins de fruits. Parmi les successeurs de Condé et de Turenne, Créqui, le plus brillant de tous, était mort prématurément; Schomberg avait émigré comme protestant; Luxembourg doué, sur le champ de bataille, de coup d'œil, d'une bravoure entraînante; Catinat plus méthodique, ignoraient la grande guerre, science pour laquelle le stathouder semblait avoir plus d'aptitude, sans toutefois que ni lui, ni les autres généraux de la coalition en connussent tous les secrets. Louis XIV toujours aidé de Vauban, toujours engoué de son propre talent pour conduire les opérations que traçait, d'une main sûre, son grand ingénieur, parut encore à plusieurs siéges, où sa pré-

sence et celle de sa cour fastueuse furent une entrave de plus pour les généraux en chef.

L'âme des combinaisons générales, l'ordonnateur des campagnes fut le ministre de la guerre Louvois, dont l'incontestable habileté était ternie par un caractère inflexible jusqu'à la cruauté. Louvois débuta par une mesure rigoureuse, impitoyable, qui mit le comble aux haines que son maître avait déjà soulevées. Pour entourer l'Alsace d'un désert, il fit dévaster, incendier, avec une fureur inouïe, le Palatinat, l'évêché de Spire, le margraviat de Bade, l'électorat de Trèves.

Incendie du Palatinat. Février 1689.

L'Allemagne, d'ordinaire si lente à émouvoir, se leva pleine de ressentiment. Trois armées s'ébranlèrent. Celle de droite (des cercles, 37 000), sous le prince de Waldeck, passa dans les Pays-Bas pour renforcer les Hollando-Espagnols; celle du centre (Brandebourgeois, 28 000), sous le grand électeur, envahit l'électorat de Cologne et assiégea Bonn; celle de gauche (Impériaux, 40 000), sous le duc de Lorraine, investit Mayence.

Les siéges de Bonn et de Mayence consumèrent toute une campagne. D'Uxelles défendait la seconde de ces places; au bout de deux mois, l'insuffisance des approvisionnements le força de capituler et les vainqueurs se réunirent à Frédéric-Guillaume, que d'Asfeld tenait en échec devant Bonn. Après la mort de ce brave général, après trois mois et demi de tranchée ouverte, après de terribles assauts, la garnison céda et se rendit. Les deux princes marchèrent sur l'armée active, commandée par le duc de Duras (25 à 30 000), qui n'avait rien fait jusque-là pour les troubler et qui se replia devant eux jusqu'aux frontières.

8 septembre.

12 octobre.

Alors on fit passer de ce côté des renforts, on divisa

le commandement, on mit à la tête de l'armée d'Alsace ou du Rhin (27 700), le dauphin, secondé par le maréchal de Lorges; on mit à la tête de l'armée de la Moselle, en deçà des Vosges (32 000), le maréchal de Boufflers. Les coalisés se séparèrent et se portèrent : 1690.
les Impériaux commandés, depuis la mort du duc de Lorraine, par l'électeur de Bavière, sur l'armée du Rhin; les Brandebourgeois, sur l'armée de la Moselle.

Boufflers et le grand électeur, après quelques manœuvres où le maréchal eut l'ascendant, se jetèrent en Belgique et rentrèrent dans le système des opérations en deçà de la Meuse.

Lorges et les Impériaux s'observèrent pendant trois mois au pied des Vosges, sans livrer de combats, sans faire de siéges. L'année suivante, l'électeur passa en 1691.
Piémont avec une partie de ses forces et fut remplacé par l'électeur de Saxe; mais l'armée française envoya aussi des renforts en Flandre et se tint sur la défensive, sans être sérieusement attaquée. Les prétentions de Lorges se bornèrent à vivre en pays ennemi et son adversaire ne put l'en empêcher.

A la fin de l'été 1692, il profita d'une irruption des Turcs en Hongrie pour passer le Rhin à Philipsbourg, 1er et 2 sept. 1692.
enlever la petite ville de Pforzheim et battre à Heidesheim le prince Charles de Wittenberg, qui fut fait prisonnier de la main de Villars. Mais les Turcs, ayant été complétement vaincus à Salankemen, il reprit ses positions primitives.

Le prince Louis de Bade, vainqueur des infidèles, 1693.
eut le commandement de l'armée impériale. Le dauphin amena des troupes à Lorges. On passa le Rhin au printemps, on ravagea encore le Palatinat; les ennemis laissèrent prendre Heidelberg, puis, lorsqu'on 21 mai.
voulut forcer le passage du Necker et pousser jusqu'en Franconie, ils se retranchèrent devant Heil-

de changer de direction et menacent d'envelopper le camp.

Waldeck après avoir vainement et non sans vaillance tenté d'arrêter le torrent, commande un changement de front en arrière sur son aile droite; on le presse si vigoureusement pendant cette manœuvre, que toute sa troupe lâche pied et se met en déroute. Sa perte fut de 6000 morts, 8 à 10000 prisonniers, outre ses canons, ses drapeaux. Les vainqueurs eurent à peine 3000 hommes hors de combat.

Après une si belle marche, après une si belle victoire, on devait obtenir d'immenses résultats, on devait poursuivre sans relâche les fuyards; on devait atteindre et accabler le grand électeur. On ne fit rien; on laissa Waldeck se rallier, se concentrer sous Bruxelles avec les Brandebourgeois, reprendre à la fois la supériorité du nombre et l'ascendant. On ne s'empara même pas de Charleroi; le seul fruit qu'on retira de la journée de Fleurus fut de *tapisser Notre-Dame* et de vivre sur le territoire étranger. Les coalisés au reste n'eurent pas plus d'activité, et l'on attendit patiemment de part et d'autre l'ouverture de la troisième campagne. Elle fut signalée par la prise de Mons; le roi en personne investit, à la tête de 100000 hommes, cette dernière barrière de la grande route de Bruxelles à Paris. Guillaume prit le commandement de 100000 coalisés; mais il n'osa livrer bataille et
9 avril 1691. laissa sous ses yeux la place capituler.

Louis, selon sa coutume, retourna à Versailles. Luxembourg porta son camp sous Tournai et détacha à droite Boufflers à qui il commanda de réduire Liége. Cette diversion divisa les forces ennemies : Waldeck prit position à Leuze, à cinq lieues du camp français, et Guillaume marcha sur la Meuse pour éloigner Boufflers. Lorsqu'il y eut réussi, il revint au sud de

Bataille de Fleurus. 1er juill. 1690.

Ce prince se crut maître de la campagne. Luxembourg est au loin sur la droite, Boufflers plus loin encore sur la gauche; le Hainaut, la Champagne semblent découverts, le moment est venu de reprendre le projet si souvent déjoué de pénétrer au cœur de la France. Waldeck appelle, pour coopérer à cette invasion, Frédéric-Guillaume qui accourt en s'efforçant de dérober son mouvement à l'armée de la Moselle. Mais avant que l'électeur ait opéré sa jonction, Waldeck apprend que les Français passent la Sambre et marchent sur son camp. C'est Luxembourg, c'est Boufflers (50000) qui eux-mêmes ont trompé, l'un les Brandebourgeois, l'autre les Espagnols; ils se sont habilement concentrés dans le Hainaut, et ils s'élancent tête baissée sur Waldeck, impatients de l'écraser pendant qu'il est seul encore.

Sans trop s'émouvoir, il se range en arrière de Fleurus sur un plateau escarpé que sépare de la Sambre un sol très-accidenté; il espère contenir, refouler les assaillants et joindre bientôt l'avantage du nombre à celui de la position.

Il en fut autrement; ces plis de terrain sur lesquels il comptait pour embarrasser Luxembourg, servirent au contraire à masquer un mouvement décisif. Du haut de leurs collines, les ennemis voient s'avancer une armée dont le déploiement n'indique pas une force plus nombreuse que la leur, et où, par une disposition singulière, toute la cavalerie est groupée à l'aile droite. Ils apprêtent leurs armes, résolus à faire bonne contenance. Mais, au moment de s'aborder, la cavalerie a disparu subitement pour céder la place aux divisions de la Moselle. Les ennemis s'étonnent, et, pendant que le feu s'ouvre, ils sont vivement chargés sur leur flanc gauche par ces mêmes cavaliers qui, ayant d'abord appuyé à droite, viennent

incendiés et l'on abandonna l'expédition sur laquelle on comptait pour attirer Guillaume en Angleterre. Malgré ce désastre Louis investit Namur. Cette forteresse est située au confluent de la Sambre et de la Meuse; les coalisés la regardaient comme leur plus formidable boulevart; l'ingénieur hollandais Coëhorn, digne émule de Vauban, se dévoua à sa défense. Guillaume lui-même se mit à la tête de 100000 hommes pour troubler les assiégeants. Luxembourg, à Namur comme à Mons, le tint en respect; rangé sur la Mehaigne affluent de la Meuse, il opposa aux tentatives des alliés une barrière insurmontable. Cependant Vauban força son rival à capituler, après la résistance la plus vigoureuse et trente-deux jours de tranchée ouverte. Le roi quitta encore l'armée en ordonnant à Luxembourg de se borner à préserver les places conquises. Le maréchal passa donc le reste de la saison à pivoter sur Mons, sur Maubeuge, sur Condé, de manière à empêcher l'immense armée de la coalition d'entreprendre aucun siége, et à la resserrer toujours sur Bruxelles. Comme il était campé à gauche du village de Steinkerque, entre les deux routes qui partant de Mons et de Tournai, se croisent à Hall, Guillaume après l'avoir trompé par un faux avis que fut contraint de lui transmettre un de ses espions qui était tombé entre les mains des coalisés, Guillaume déboucha inopinément de plusieurs défilés qu'une seule brigade observait. Les avant-postes en un instant sont culbutés, l'ennemi n'a plus qu'un pas à faire et il va brusquer la victoire; mais des ravins, des broussailles lui font perdre quelques minutes, qui ont suffi au maréchal pour parer ce coup imprévu. La première ligne d'infanterie, tambours battants, se déploie en avant des tentes, contient les assaillants et donne le temps à la seconde ligne de se former. L'armée entière est en mesure, la bataille s'engage avec

Prise de Namur. 30 juin 1692.

Bataille de Steinkerque. 4 août.

des chances égales, les jeunes princes (de Conti, d'Orléans, etc.) se sont élancés au premier rang l'épée à la main; ils conduisent eux-mêmes les charges d'infanterie. Les coalisés, qui croyaient saisir une proie facile, se troublent, reculent et repassent en désordre leurs défilés d'où ils gagnent Bruxelles, affaiblis d'une perte de 7 à 8000 hommes. Celle des Français ne fut pas moindre; mais ils profitèrent de l'inaction forcée de Guillaume pour prendre Furnes et Dixmude.

On faisait des progrès lents mais enfin on avançait, 1693.
et le roi, dont le but était de ne point rendre à la paix les forteresses qui reculaient sa frontière, hésitait à les commettre aux chances d'une journée. A la reprise des opérations, il concentra 100000 hommes à Gembloux. De son camp il pouvait 1° en traversant la forêt de Soignies, menacer Bruxelles; 2° en côtoyant cette forêt par la lisière de l'est, atteindre Louvain; 3° en manœuvrant sur les collines qui encaissent la Meuse, gagner Liége.

Guillaume craignant également chacune de ces trois opérations, les prévint par une combinaison téméraire, fondée sur la présence de toute la cour à l'armée royale et sur la répugnance de Louis à livrer bataille. Il fit entrer 20000 hommes dans Liége; il fit surveiller les autres débouchés et, de sa personne à la tête de 40000 combattants, il se jeta en avant de la forêt. Luxembourg supplia vainement Louis de saisir l'occasion, de forcer la marche, d'acculer son ennemi aux défilés de la forêt, de le tailler en pièces, il ne put rien obtenir. On se borna à investir Charleroi, comme si l'on eût eu à cœur de rassurer Guillaume. Celui-ci reporta son camp à Louvain et Louis partit de l'armée où désormais il cessa de paraître. Luxembourg aussitôt manœuvra pour tourner les coalisés par leur gauche et couper leurs communications avec Liége, mais

Bataille de Neerwinde. 29 juillet.

il ne put surprendre le vigilant Guillaume. Il le trouva déployé sur sa route, la droite appuyant à la petite Geete et au village de Neerwinde, la gauche à la ville de Landen. Couvert de retranchements protégés par 100 canons, l'ennemi tirait sa force des villages de Neerwinde et d'Oberwinde, entre lesquels s'élève un monticule qu'on appelle la tombe de Mittelwinde. Le feu s'ouvrit sur toute la ligne et le fort de l'attaque se porta sur les points décisifs. Neerwinde, qui en est la clef, est d'abord enlevé d'élan, mais on ne peut s'y maintenir; Guillaume emprunte à son centre, à sa gauche, des renforts qui, après une longue et terrible lutte, repoussent les Français. Un second assaut, une seconde mêlée, non moins longs, non moins sanglants, ont le même résultat. Les heures s'écoulent et le carnage est affreux. Enfin, Luxembourg tire une partie de l'infanterie de sa droite et forme en masse la maison du roi; Guillaume, pour parer ce choc formidable, est entraîné à dégarnir ses retranchements. C'est ce qu'on a prévu, c'est ce qu'on épie, et d'avance on a disposé deux moindres colonnes destinées à pénétrer dans le camp et à rompre par le flanc les troupes du secours. Le signal est donné, on s'élance sur trois points et le triple assaut est couronné du plus brillant succès. Le village tant disputé, enlevé de front par l'infanterie, pris à revers par la cavalerie, reste au pouvoir des vainqueurs; l'aile droite des coalisés est balayée jusque dans la Geete, le centre, la gauche sont débordés, entamés et vident à l'instant le champ de bataille.

Guillaume perdit 14000 hommes et les Français 8 000, mais sa retraite ne fut point une déroute, il rallia des recrues à Louvain, et Luxembourg ne se trouva assez fort ni pour assiéger Liége, ni pour pousser les vaincus et investir Bruxelles. Il se borna donc à rece-

voir les clefs de Charleroi qui se fût de même rendue sans l'infructueuse et sanglante journée de Neerwinde.

Louis XIV aspirait à la paix : la mort prochaine du roi d'Espagne, l'épuisement des finances, la détresse intérieure qu'une famine avait portée au comble, le désir de garder pour frontière la belle ligne de forteresses qui comprenait Luxembourg, Namur, Charleroi, Mons et Courtrai, enfin l'inutilité des ruineuses victoires de son général en chef, le rendirent plus circonspect que jamais. Il donna à toutes ses armées l'ordre impératif de rester sur la défensive.

Les alliés, sans repousser ses ouvertures, redoublèrent d'efforts, et Guillaume mit en œuvre toutes les ressources de son génie pour forcer Luxembourg à recevoir la bataille. Le maréchal le vainquit par son art à l'éluder. Il promena ses camps au nord de la Sambre en les appuyant sur Maubeuge, sur Mons, sur Charleroi, sur la Dyle. Guillaume enfin, convaincu de son obstination à ne point lui donner prise, le laissa non loin de Louvain et partit pour la Flandre maritime, où il voulait seconder, par la prise des places du littoral, les mouvements des flottes combinées, qui sillonnaient la Manche et l'Océan et bombardaient tour à tour Brest, Saint-Malo, le Havre, Dieppe, Calais, Dunkerque. 1694.

Mais Luxembourg, devinant son adversaire, lève à la hâte son camp, fait en quatre jours quarante lieues et le devance entre l'Escaut et la Lys, dans la position qu'il espérait surprendre. Cette belle marche, plus décisive qu'une victoire, termina la carrière du maréchal qui peu après mourut. Alors commença l'époque des revers : Guillaume (100 000), après avoir trompé Villeroi, successeur de Luxembourg, par de fausses attaques en Flandre, en Hainaut, courut à Namur, l'investit, se couvrit du cours de la Mehaigne et brava 22-25 août. 1er juill. 1695.

l'armée française comme elle l'avait bravé précédemment.
13, 14, 15 août 1695. Villeroi essaya vainement de le distraire en faisant bombarder Bruxelles, il ne s'en émut point, et, après un mois de tranchée ouverte, il eut la joie de
4 août. recevoir les clefs de la place qu'avait vaillamment défendue Boufflers avec 15000 hommes de garnison;
2 septembre. vingt-huit jours après la citadelle capitula.

1696. La fierté de Louis XIV fléchit; il renonce à lutter con-
10 septemb. tre toute l'Europe, il achète chèrement l'alliance de la Savoie; il fait passer au nord l'armée d'Italie pour aider
1697. l'armée de Flandre, non à combattre, mais à appuyer, par son attitude, les négociations déjà ouvertes à Rys-
5 juin. wick (près de la Haye). Jusqu'à la signature du traité, on se borna à la prise d'Ath que Catinat força de capituler.

3. OPÉRATIONS AU MIDI.

Le duc, depuis maréchal de Noailles (6 à 7000), commanda en Catalogne et se tint sur la défensive durant les deux premières campagnes. Ses mouvements ensuite, secondés par la flotte, furent très-lents; il prit
11 juill. 1691. Urgel tandis que d'Estrées bombardait Barcelone. Mais l'amiral ayant repassé le détroit pour coopérer avec
27 juin 1693. Tourville à la victoire signalée du cap Saint-Vincent, l'armée de terre rentra dans son inaction; il fallut, pour l'en tirer, des renforts venant du Piémont. Alors, à nom-
Bataille du Ter. 27 mai 1694. Prise de Girone. 25 juin. bre égal, elle battit les Espagnols (25000) sur le Ter et s'empara de Girone. Noailles prit ensuite les places qui commandent les approches de Barcelone que Tourville se disposait à bloquer par mer. L'approche des flottes alliées ajourna de deux ans cette opération capitale. Enfin Noailles fut remplacé par le duc de Vendôme, petit-fils de Henri IV, général comparable, par ses talents et ses défauts, à Luxembourg, doué comme lui de l'art d'entraîner le soldat. Vendôme, sou-

tenu par l'escadre d'Estrées, réduisit Barcelone dont la prise contribua à faire signer la paix. 10 août 1697.

Les opérations en Italie furent plus animées et semées de plus de vicissitudes. Le traité de Munster, dans le but d'opposer au delà des Alpes, comme au delà du Rhin, aux empiétements de la maison d'Autriche, le protectorat de la France, laissa cette dernière puissance en possession de Pignerol et de l'entrée du Piémont. Le duc de Savoie n'était pas encore, comme depuis il l'a été si longtemps, *le portier des Alpes*. Le prince régnant, Victor-Amédée, fils de Charles Emmanuel dont Richelieu avait jadis pris la tutelle, ambitieux de s'agrandir aux dépens des deux maisons rivales dont ses États séparaient les possessions, surveillé par Catinat (12000), sollicité par l'Espagne, évita, quoiqu'il fût engagé dans la ligue d'Augsbourg, de se déclarer jusqu'au moment où l'armée française, marchant sur Turin, le somma de lui livrer ses places et ses troupes. Victor feignit d'hésiter; mais il concentra 30000 Piémontais ou Impériaux et marcha aux Français, en côtoyant le pied des Alpes, de manière à couper leur retraite et à les balayer au delà du Pô. Catinat, se voyant débordé, lève son camp de Carignan, recule jusqu'à Saluces, et fait éclairer par un détachement la route de Pignerol. Victor presse le pas, coupe ces troupes du général en chef, les écrase à Lucerne, et se rabat plein de joie sur le corps de bataille qu'il espère anéantir.

Bataille de Staffarde. 18 août 1690.

On se heurte près de l'abbaye de Staffarde; Catinat, avec sa poignée d'hommes, tourne les deux ailes de l'ennemi, les pousse, les entasse en désordre sur le centre qui, à son tour, est culbuté. Les alliés se débandent et fuient, abandonnant 4 000 hommes, leurs canons, leurs bagages.

Cette victoire, qui coûta à peine aux Français 4 à

500 hommes, les rendit maîtres de presque toutes les places du Piémont; en même temps, une division détachée du Rhin s'empara des vallées de la Savoie. La coalition se hâta d'envoyer à Victor des renforts commandés par un jeune général, né en France du comte de Soissons et d'une nièce de Mazarin. C'était le célèbre prince Eugène de Savoie, que Louis XIV avait jeté dans les bras de l'étranger en lui refusant un régiment.

21 mars-9 juin 1691. Malgré son intervention, Catinat enleva le comté de Nice, après quoi il repassa les Alpes pour diriger en personne le siége de Montmélian, clef de la Savoie. Lorsqu'il l'eut réduite, après une défense opiniâtre, 21 décembre. il se retourna contre Eugène qui commença à se signaler en se maintenant sur le versant intérieur des 29 juin. Alpes maritimes et en rompant l'investissement de Coni.

Sur ces entrefaites, la cour prit à Catinat presque toutes ses troupes pour les envoyer en Flandre; il ne lui resta plus que 10 000 hommes au moment même où l'électeur de Bavière, arrivant du Brisgau à la tête de 25 000 hommes, portait à 50 000 la force de l'armée combinée.

1692. Catinat se retranche au pied des Alpes et couvre à la fois les cols de Suse et de Fénestrelles. Les alliés le bloquent dans son camp, investissent Casal et détachent, sous les ordres de Victor en personne, une forte colonne qui tourne les sources de la Durance, Prise d'Embrun. 17 août. pose le pied sur le territoire français, prend Embrun, Gap, Sisteron et dévaste cruellement toute la contrée. Une épidémie dont le prince et presque tous les siens furent atteints, la fureur des montagnards dont il avait incendié les propriétés, l'attitude menaçante de Catinat, le rappelèrent en Piémont où il mit le siége devant Pignerol.

Il commençait à bombarder cette place, lorsque

Catinat déboucha de ses lignes et se déploya entre les assiégeants et Turin. Les alliés coururent l'attaquer, mais ils ignoraient qu'il eût reçu de l'intérieur un renfort imposant. La bataille fut livrée à la Marsaille et la victoire fut décidée en faveur des Français par une charge de 20 bataillons qui s'avancèrent en croisant la baïonnette. On essayait pour la première fois cette manœuvre, elle fut irrésistible; les alliés lâchèrent pied, perdirent 12 000 hommes, tout leur matériel et abandonnèrent Pignerol. Les Impériaux qui investissaient Casal s'enfuirent. Catinat saisit de nouveau tout le Piémont; mais on l'affaiblit encore pour prendre l'offensive en Catalogne, et l'on ouvrit, avec le duc de Savoie, des négociations secrètes qui rendirent insignifiantes les deux dernières campagnes. Le seul événement saillant fut la prise de Casal, à laquelle l'habile prince contribua pour mettre les plénipotentiaires du roi en demeure de souscrire à ses conditions. On s'y résigna et, par un traité particulier, on le détacha de la coalition. On lui rendit Nice et la Savoie; on lui céda Pignerol, on stipula la neutralité de l'Italie, et les alliés se hâtèrent d'évacuer le Milanais, de peur d'avoir pour ennemi ce prince aussi entreprenant que profond politique. De ce côté, la guerre cessa jusqu'au moment où le traité de Ryswick fit déposer partout les armes.

Bataille de la Marsaille, 4 oct. 1693.

11 juill. 1695.

Paix de Ryswick. 20, 26 sept.

Par ce traité général, Louis rentra dans ses frontières du traité de Nimègue et renonça à Philipsbourg, à Brisach, à Freybourg. Il restitua au duc Léopold de Lorraine ses États que la France tenait en séquestre depuis cinquante ans; mais aux conditions que les prédécesseurs de ce prince avaient toujours refusées. Enfin il consentit à laisser les Hollandais mettre garnison dans les places de la Belgique, et il reconnut Guillaume comme roi d'Angleterre.

30 octobre 1697.

Par compensation, il resta maître de Strasbourg et l'on n'exigea point de lui, comme précédemment, sa renonciation à la succession du roi d'Espagne. Ce prince était mourant et n'avait point d'héritier. Toute l'Europe était en suspens, dans l'attente des grands événements que sa mort allait amener, et ce ne fut pas une des moindres causes qui firent conclure la paix à des conditions qui ne donnèrent complète satisfaction à aucune des puissances belligérantes.

X. GUERRE DE LA SUCCESSION D'ESPAGNE.

1. PHILIPPE V A MADRID.

Dès la mort de Philippe IV, mais surtout pendant les trois dernières années du règne de son fils, on négocia en Europe le partage de ses États. La fierté castillane s'indigna de ces transactions. L'opinion des grands et du peuple fut unanime pour conserver, dans son intégrité, la monarchie de Charles-Quint; elle dicta le testament de Charles II, qui mourut après avoir légué à un prince français, au duc d'Anjou, second fils du dauphin, les Espagnes, l'Amérique, les Pays-Bas, les Deux-Siciles, le Milanais.

Mort de Charles d'Espagne 1er nov. 1700.

11 novembre. Après quelques hésitations, Louis, qui eût préféré un partage, accepta au nom de son petit-fils toutes ces couronnes. En se séparant de lui, il lui recommanda de n'oublier jamais sa mère patrie, et son dernier adieu fut ce mot célèbre : *Il n'y a plus de Pyrénées.*

4 décembre.

Philippe V fut accueilli à Madrid avec ivresse. L'Angleterre, le Portugal, la Hollande, l'Italie, l'Allemagne le reconnurent; l'empereur seul protesta et se prépara secrètement à soutenir par la guerre les droits que la maison d'Autriche pouvait prétendre au trône d'Espagne, soit à cause de sa descendance di-

recte de la mère de Charles-Quint, soit comme héritière, dans la ligne maternelle, du jeune prince de Bavière, désigné d'abord par le feu roi. Il voulait faire couronner, en Espagne, son second fils, l'archiduc Charles, et il comptait que le temps et le caractère impérieux de Louis XIV donneraient des alliés à sa cause.

Le roi, en effet, transporté de joie des succès de son petit-fils, ne tarda pas à provoquer le plus ardent de ses ennemis. En violation des clauses de Ryswick, il fit prisonnières les troupes hollandaises, qui tenaient garnison en Belgique, et les remplaça par des Français. Avant ces actes d'hostilité, il avait déjà donné à Guillaume un grave prétexte, pour faire partager à toute l'Europe ses haines et ses craintes. Le testament de Charles II imposait à son jeune successeur la condition de renoncer pour lui et ses descendants à la couronne de France. Louis, par des lettres patentes, enregistrées au parlement de Paris, recon- 3 févr. 1701.
nut la branche espagnole capable de monter sur son trône, en cas d'extinction de la ligne directe. Guillaume effraya les cabinets par la perspective de la réunion des deux royaumes; il les souleva au nom de la liberté européenne; il renoua la ligue par un traité entre l'empereur, le roi d'Angleterre, les États généraux, les électeurs palatin, de Hanovre et de Brandebourg. Ce dernier, fils du grand électeur, venait de prendre le titre de roi de Prusse.

Mais déjà on était aux prises en Italie. Louis eut d'abord pour alliés le duc de Savoie, les électeurs de Bavière et de Cologne. Le bassin de la mer Baltique était alors le théâtre des exploits de Charles XII, ce qui le mettait en dehors des événements du midi. Les électeurs de Trèves, de Mayence, le duc de Lorraine, la Suisse et l'Italie centrale se déclaraient neutres.

Jamais la France ne commença de guerre sous des auspices plus favorables. On était maître de toutes les forteresses des Pays-Bas, dont chacune naguère coûtait une campagne ; on était maître des passages de la Meuse par Liége et ses dépendances ; on était maître de ceux du Rhin, par les places de l'électorat de Cologne ; on était maître, par l'alliance de la Bavière, de pousser jusqu'à cette ligne de l'Inn que Turenne le premier avait explorée ; on était maître, par la possession du Milanais, de saisir cette ligne de l'Adige qui, resserrée par d'immenses marais, par des montagnes inaccessibles, est la véritable barrière de l'Italie contre l'Allemagne.

Mais l'alliance décisive du duc de Savoie et de l'électeur de Bavière, dont le concours actif et dévoué eût permis d'étreindre l'Autriche, comme l'avait fait jadis Charlemagne, comme l'a fait de nos jours Napoléon, ne produisit point ces grands résultats. On ne sut pas assez stimuler leur ardeur. Il fallait se les attacher par des concessions entraînantes. Il fallait donner à Victor-Amédée le Milanais qu'on lui promit trop tard et trop vaguement. Il fallait donner au Bavarois toute la Belgique, dont il était gouverneur ; on le fit à la vérité, mais lorsque ses indécisions avaient déjà compromis le système général d'opérations, lorsqu'il n'était plus temps de désarmer la jalousie des Hollandais.

Louis XIV plus que jamais gouvernait seul ; et il était gouverné par madame de Maintenon, femme d'un esprit pénétrant, mais sans grandeur, que depuis quinze ans il avait en secret épousée. Louvois, Barbezieux, son fils, étaient morts ; Seignelay, digne fils de Colbert, les avait précédés dans la tombe. Il ne restait personne de cette génération d'habiles administrateurs, de diplomates fermes et déliés, formés

à l'école de Richelieu, de Mazarin. Les élèves de Condé, de Turenne, aussi étaient morts, mais en laissant des successeurs. Si les secrets des deux grands capitaines de l'époque étaient perdus, Vendôme, Villars, Berwick rappelèrent les inspirations de Luxembourg. Heureuse la France si, à côté de ces derniers reflets du grand règne, l'influence de la cour et de la favorite n'eût point fait percer des généraux inhabiles et présomptueux. Catinat et Vauban vivaient encore; le premier, qu'on accusait de philosophie, était en butte à de mesquines préventions; le second ne fut point employé comme il aurait dû l'être; son esprit actif et organisateur s'appliqua toutefois aux détails du service. Dès le début de la guerre, il fit supprimer entièrement le mousquet, auquel on substitua, dans tous les corps, le fusil avec la baïonnette à douille. La pique disparut pour toujours. On continua à se former sur quatre rangs et on laissa subsister l'organisation par brigades; les bagages, le matériel rendirent encore les armées trop pesantes. Toutefois la grande guerre fit de véritables progrès; par malheur, ce fut du côté des coalisés, parmi lesquels brillèrent trois généraux éminents : Eugène, Churchill, duc de Marlborough, et le prince Louis de Bade. Entre autres essais, inspirés par l'accroissement numérique des armées, il est à propos de mentionner d'immenses lignes, hérissées de redoutes, de canons, d'abatis. Cette innovation n'eut pas de succès; l'avantage de couvrir un grand espace, comme l'intervalle entre l'Escaut et la Meuse, était annulé par l'impossibilité de porter assez promptement secours au point soudainement menacé par des masses formidables. Il n'y eut pas de ligne attaquée qui ne fût forcée.

2. OPÉRATIONS EN ALLEMAGNE.

L'alliance de l'électeur de Bavière et de l'électeur de Cologne, son frère, donna pour front d'opérations aux armées des Bourbons, l'Inn, le Danube et le Rhin. Mais cette grande et formidable ligne, prise à revers par la Gueldre hollandaise, interrompue par la neutralité de Mayence et de Trèves, était encore coupée de plusieurs ouvertures : par le Palatinat, par la Souabe, par les villes impériales d'Ulm, de Ratisbonne, de Passau.

Louis XIV ne déploya pas assez de forces et ne donna pas aux premiers mouvements une assez vive impulsion pour garder l'initiative. Il n'eut sur pied que deux armées : l'une (45 000) sous Tallard en Alsace, l'autre (57 000) sous Boufflers et le duc de Bourgogne, destinée à défendre l'électorat de Cologne et les Pays-Bas.

Lorsque l'empereur eut déclaré la guerre, il refusa de reconnaître la neutralité de Trèves et de la Lorraine, ce qui obligea Tallard de se détacher avec 20 000 hommes pour saisir les places de ces deux
1702. provinces et de laisser seulement 25 000 hommes en Alsace, où Catinat vint prendre le commandement. Grâce à cette diversion, les coalisés portèrent les premiers coups, sur tous les points, avec l'avantage du nombre.

Par des démonstrations dans la Flandre maritime, les Anglo-Hollandais tinrent en suspens Boufflers dans les vastes retranchements qu'il avait élevés depuis Anvers jusqu'aux remparts d'Huy sur la Meuse. Lorsqu'ils se furent assurés qu'il ne se concentrait pas, eux-mêmes se serrèrent en masse dans la Gueldre, remontèrent les deux rives du Rhin, et firent

halte à dix lieues de Cologne, devant Kaiserswerth, ville forte située sur la rive droite. Les Hollandais l'investirent, et leurs alliés, commandés par le comte d'Athlone, couvrirent le siége, en se déployant sur l'autre rive. Ils avaient déjà perdu deux mois devant la place, quand enfin Boufflers, débouchant de la Meuse, marcha aux Anglais, les força de battre en retraite jusqu'à Nimègue et les refoula rudement dans ses murs, pendant que, de leur côté, les assiégeants se repliaient précipitamment. 11 juin 1702.

A ce moment arriva Churchill avec des renforts. Guillaume venait de mourir, après avoir donné le commandement en chef au plus brillant des généraux anglais que la dernière guerre eût formés. Churchill, dès le début, se montra digne de sa confiance et ramena la fortune sous ses drapeaux. Il passe la Meuse à Grave; il repousse, pied à pied, Boufflers en lui offrant la bataille que les ordres de la cour lui défendent d'accepter; il le fait rentrer dans son immense camp; il l'y retient en le faisant harceler du côté de la Flandre par d'infatigables détachements; il enlève, sous ses yeux, Venloo, Ruremonde, Liége. Ses premiers pas ont encouragé les Hollandais à reprendre le siége de Kaiserswerth. Cette place capitule; la province de Cologne est envahie; l'électeur se réfugie derrière l'armée française. 23 septemb.-23 octobre. 15 juin.

Ainsi, sans qu'on eût livré bataille, tout le bas Rhin, depuis la frontière de l'Alsace, fut désormais hors de la question. L'armée de Boufflers[1] redevint l'armée des Pays-Bas et remplit, jusqu'à la fin de la guerre, un rôle défensif, sans rapport immédiat avec les opérations auxquelles elle eût dû toujours être liée.

Le poids de la guerre d'Allemagne fut, de ce mo-

[1] Boufflers fut remplacé peu après par Villeroi.

ment, supporté par l'électeur de Bavière et l'armée d'Alsace. Le prince, n'étant contenu que par l'armée des cercles, sur laquelle il avait l'avantage du nombre, manœuvra pour combler l'intervalle qui le séparait
8 sept. 1702. de la France. Il prit Ulm, puis Biberach; il donna rendez-vous à Catinat près des sources du Danube. Le maréchal luttait péniblement contre Louis de Bade (30 000) qui, en trois mois, réduisit Landau, Wissembourg, Lauterbourg, Haguenau, et le refoula sous le canon de Strasbourg. Les progrès de l'électeur rappelèrent, au delà du Rhin, les Impériaux qui se hâtèrent de prendre position dans le pli du fleuve, entre Rhinfeld et Brisach. Alors Catinat trouva trop de difficultés à leur passer sur le corps, pour se prêter aux combinaisons du prince allié. Ses hésitations tenaient à sa défaveur à Versailles, dont au reste il se préoccupait trop; elles firent la fortune de Villars, l'un de ses lieutenants généraux, qui obtint de se charger de l'entreprise.

Villars, aussitôt investi du commandement, arme les îles du Rhin; débouche d'Huningue, marche à l'ennemi, disperse en plaine sa cavalerie, et fait attaquer, par son infanterie, l'infanterie allemande sur des hauteurs où elle s'est retranchée; il la déposte, il lui fait perdre 3000 hommes et ses canons; il investit le fort de Friedlingen qui, peu après, capitule.

Combat de Friedlingen. 14 octobre.

Louis de Bade gagna la crête des montagnes, d'où un second choc l'eût sans doute culbuté; mais sur ces entrefaites l'électeur devint tout à coup inactif. Il prêta l'oreille aux avances que lui faisait l'empereur pour l'attirer dans la coalition, et il ne repoussa ces ouvertures que lorsque Philippe V lui eut cédé héréditairement les Pays-Bas.

Ses fluctuations firent perdre le fruit de la journée de Friedlingen, qui ne profita qu'à Villars, à qui elle

valut le bâton de maréchal et le commandement définitif de l'armée.

La campagne suivante s'ouvrit de la manière la plus brillante. Pendant que les Hongrois révoltés tenaient l'empereur en échec à Vienne, l'électeur vainquit l'armée des cercles sur les deux rives du Danube, s'empara de Ratisbonne, et marcha au-devant de Villars. Le maréchal franchit le Rhin à Huningue, attaque à revers Louis de Bade, le balaye jusqu'à la Rench, enlève Kehl, tourne par la gauche l'armée ennemie, la renferme dans le camp de Stolhoffen, immense retranchement qui contient presque tout le margraviat de Bade, appelle Tallard pour l'y tenir bloqué, s'élance dans la vallée de la Kintzig, et opère sa jonction avec l'électeur, près des sources du Danube. 1703. Prise de Kehl. 9 mars.

A la tête de 50 à 60 000 hommes, ils devaient dicter la loi à l'Allemagne; par malheur ils ne purent s'entendre. Villars proposa de marcher rapidement sur Vienne, et de finir brusquement la guerre par un coup décisif; le prince, objectant la présence, entre la Tauber et la Rednitz, de l'armée des cercles, qui pouvait dégager Louis de Bade, écraser Tallard, saccager l'Alsace ou la Bavière, refusa de se prêter à ce plan aventureux. Tout ce que l'audacieux maréchal put obtenir fut de l'engager à envahir le Tyrol, pendant que les Français, campés à Dillingen, non loin d'Ulm, observeraient les deux armées ennemies. 18-26 juin.

Les premiers pas semblèrent promettre des succès inespérés; l'électeur saisit tout le Tyrol allemand, s'empara d'Inspruck, attira les Impériaux qui occupaient le Mantouan, dégagea l'Italie, et encouragea Vendôme qui, de ce côté, commandait l'armée française, à faire irruption dans le Tyrol italien.

La jonction des trois armées, sur les rives de l'Inn, eût gravement compromis l'empereur; de tous les

points, les circonstances concoururent pour le sauver. La défection du duc de Savoie força Vendôme de lâcher prise et de se rendre en Piémont. D'un autre côté, Louis de Bade échappant à la surveillance de Tallard, rallia sur le Necker l'armée des cercles; descendit, fort de 50 000 hommes, le Rauhe-Alp, et dressa ses tentes vis-à-vis le camp de Villars.

6 sept. 1703. Tallard, au lieu de s'attacher à ses pas, de le prendre entre deux feux, crut le retenir en réduisant Brisach, puis en assiégeant Landau. Ce fut donc l'ennemi qui se trouva concentré au cœur de l'Allemagne, et maître de l'initiative. A ces nouvelles, l'électeur empressé par-dessus tout de couvrir sa capitale, se rabattit sur Munich. Louis de Bade résolut de faire tomber sur lui ses premiers coups. Il laisse dans son camp l'armée des cercles, sous le comte de Styrum; il remonte le Danube pour chercher un passage; il le franchit au-dessus d'Ulm; il marche sur Augsbourg

5 septembre. et s'en empare. Cependant, Villars à force d'instances, décida l'électeur à se jeter tout entier dans ses rangs, et à profiter de la séparation des deux armées ennemies pour préserver la Bavière par des batailles. Aussitôt que Styrum les vit réunis, il décampa pour passer le Danube à Donauwerth et gagna Augsbourg; c'est ce que Villars a prévu; il lance ses masses à sa

Victoire de Hochstett. 20 septemb. poursuite, il l'atteint à Hochstett, le force de recevoir la bataille, le culbute, lui tue 3 000 hommes, lui prend 7 000 prisonniers, refoule ses débris sur Nuremberg, et passe aussitôt le fleuve pour couper la retraite de Louis de Bade. Ce prince, à son approche, se hâte d'évacuer Augsbourg, et retourne, par de longs détours, en Franconie.

Dans ces dernières affaires, l'électeur ne se prêta qu'avec une répugnance extrême aux combinaisons du maréchal. Malgré le succès qui les justifia, leur més-

intelligence devint si vive que, d'un commun accord, le rappel de Villars fut demandé. La cour, à sa place, 1704. envoya le maréchal de Marsin dont le nom devait être attaché aux plus cruels désastres de l'époque. A peine dégagé de la tutelle de Villars, l'électeur, après être rentré dans Augsbourg, s'empara de Passau et mit 8 janvier. encore en alarmes Vienne que menaçait vers l'orient l'insurrection hongroise.

Bataille de Spire. 15 nov. 1703.

Cependant, Tallard fut troublé au siége de Landau par les troupes palatines, renforcées d'un corps détaché des Pays-Bas, sous les ordres du prince de Hesse. Le maréchal, sans les attendre dans ses lignes, courut au-devant d'elles jusqu'au Speyerbach. Il les aborda comme elles se mettaient en bataille devant le cours d'eau. Soit résolution, soit méprise, sans se déployer, il commande de charger à la baïonnette, selon son ordre de marche. Malgré le feu violent des coalisés, la furie française produit son effet accoutumé. Le centre de l'ennemi est rompu avec une violence qui fait perdre contenance aux deux ailes; tout s'enfuit au delà du Speyer, abandonnant canons, drapeaux, 10 000 morts, blessés ou prisonniers. Landau se rendit le lendemain de la bataille.

Cette victoire, celles de Villars, les succès de l'électeur et des Hongrois excitèrent l'inquiète attention de la ligue. On concerta un coup décisif en Allemagne. Les conjonctures permettaient, sans rien compromettre, de rester sur la défensive en Belgique et en Italie; les meilleurs généraux, les troupes d'élite se rendirent sur le Rhin et le Danube.

Eugène, avec des renforts, prit le commandement 1704. des vaincus du Speyerbach et renferma 20 000 hommes dans le camp de Stolhoffen pour retenir Tallard. En même temps Marlborough (20 000) partit de Maëstricht, feignit de menacer la Lorraine, et par une prompte

contre-marche, passa le Rhin à Coblentz. Il franchit ensuite le Mein, le Necker, les gorges du Rauhe-Alp, rallia près d'Ulm Louis de Bade (30 000) et marcha avec lui contre l'électeur (20 000) qui s'était retranché, en avant de Donauwerth, sur les hauteurs de Schellemberg. La position fut forcée, les Franco-Bavarois rejetés sous Augsbourg, la Bavière envahie et saccagée.

Bataille de Schellemberg. 2 juillet 1704.

Cependant Villeroi (30 000), informé du départ de Marlborough, le suivit, opéra sa jonction avec Tallard en Alsace, passa le Rhin et se chargea de bloquer les lignes de Stolhoffen, pendant que son collègue prenant 35 000 hommes, remonta jusqu'à Huningue, passa le fleuve, traversa le Val-d'Enfer et arriva à Augsbourg où se trouvèrent réunis 60 à 70 000 hommes. Au bruit de ses pas, Marlborough, laissant Louis de Bade assiéger Ingolstadt, remonta la rive gauche du Danube, pour rallier Eugène, qui ayant trompé Villeroi, accourait du camp de Stolhoffen.

On était loin des traditions de Turenne. Villeroi, au lieu de déboucher du Rauhe-Alp sur les pas de son adversaire, le laissa gagner dix journées de marche; Tallard, Marsin, au lieu de contrarier la jonction des deux généraux ennemis, ne franchirent le Danube qu'après que Marlborough et Eugène, réunis à Hochstett, purent les attendre à nombre égal; enfin, au lieu de se retrancher et d'appeler Villeroi, ils brusquèrent la bataille pour refouler les coalisés en Franconie, sauver Ingolstadt et délivrer l'électorat.

Défaite de Hochstett ou de Blenheim. 13 août.

Les ennemis se déployèrent au delà d'un ruisseau qui séparait les deux camps. Les deux maréchaux, croyant reconnaître une démonstration destinée à masquer la retraite, forment leurs lignes : Tallard à droite en face de Hochstett, Marsin à gauche appuyant au Rauhe-Alp. Chacun d'eux range son armée, pour

son compte, dans l'ordre ordinaire, de sorte que le centre général est composé de cavalerie. Ce n'est point assez de cette disposition funeste, Tallard, par un vertige inexplicable, laisse inutilement entassés derrière sa droite, dans le village de Blenheim, au bord du Danube, 4 régiments de dragons et 27 bataillons d'élite.

A cette vue, Eugène et Marlborough concertent un plan soudain et irrésistible : le premier se charge de franchir le ruisseau, de pousser à Marsin pour l'attirer et distraire son attention des autres scènes du champ de bataille. Tandis qu'en effet il l'absorbe, il l'épuise, l'Anglais se rue, à la tête d'une formidable colonne d'infanterie et de cavalerie, sur le point de séparation des deux armées françaises. L'aile gauche de Tallard en un clin d'œil est accablée. Bientôt une large ouverture est faite entre son collègue et lui, son centre est débordé, pris à revers, culbuté, poussé dans le Danube. Pour comble de disgrâce, comme avec sa vue faible, il veut reconnaître de plus près les dispositions de l'ennemi, il est fait prisonnier. Alors une extrême confusion se met parmi tous les rangs et, dans ce désordre fatal, personne ne songe que l'on peut encore changer la fortune.

Marsin, qui avait enfin repoussé Eugène au delà du ruisseau, pouvait par un à droite prendre en flanc Marlborough, et le rejeter sur le camp de Blenheim; la petite armée si malencontreusement oubliée dans ce village, pouvait en sortir tête baissée et ramener la victoire. Mais Marsin, ému de l'immense désastre dont il était témoin et qui déjà ébranlait sa propre troupe, ne songea qu'à battre précipitamment en retraite sur Ulm, sans s'occuper de l'autre armée. Les troupes de Blenheim, entourées de toutes parts, déposèrent les armes en frémissant de rage; le reste du corps de Tallard périt ou se dispersa. Marsin lui-même ne put re-

tenir tous les siens. A peine ramena-t-il à Ulm 20000 combattants; il fallut reculer jusqu'au pied des montagnes Noires où se trouvait Villeroi avec 30000 hommes. Les alliés n'avaient pas perdu moins de 12000 des leurs; on avait encore l'avantage du nombre; on eût été en mesure de rentrer en opérations et de reconduire dans ses États l'électeur éploré, si l'on eût conservé la confiance du soldat; on l'avait perdue, on fut forcé de repasser les défilés des montagnes Noires, puis le Rhin. On se réfugia en Alsace, abattu, consterné; on abandonna aux vainqueurs la Bavière, l'Allemagne, l'honneur des armes.

29 octobre-23 novembre 1704. Eugène, Marlborough arrivèrent au Rhin, le franchirent à Philipsbourg, reprirent Landau, Sarrebruck, Trèves, tout l'espace entre Rhin et Moselle. Enfin ils annoncèrent hautement le dessein d'envahir la Lorraine au printemps suivant.

1705. Louis racheta, par sa constance à l'époque des revers, la vanité de ses entrées triomphales au temps de sa prospérité. Sans s'émouvoir, il ordonne une levée de 20000 hommes; il convoque l'arrière-ban de sa noblesse; il rassemble 50000 hommes à Sierk sous le canon de Metz, et appelle à leur tête Villars. Ce maréchal, jusque-là toujours heureux, depuis un an bataillait, dans les Cévennes, contre les Camisards, insurgés protestants qui, poussés au désespoir par les dragonnades, faisaient expier au despotisme du roi l'un de ses plus odieux excès, en retenant loin des frontières, dans l'extrémité où se trouvait la France, une armée de 25000 hommes. Villars fit, dans son camp de Sierk, une si bonne contenance que les coalisés n'osant l'attaquer, désespérèrent de pénétrer en Lorraine. Cependant Marsin (26000) eut le commandement en Alsace; Villeroi et l'électeur de Bavière prirent celui de l'armée des Pays-Bas. Ces deux derniers attirèrent à eux
16 juin.

Marlborough; Eugène partit pour l'Italie. Le prince de Bade (30 000) resta seul aux prises avec les deux maréchaux qui d'abord eurent l'ascendant. Villars rentra dans Trèves; les deux armées enlevèrent les 3 juill. 1705.
lignes de Wissembourg. Toutefois il leur restait à déposter l'ennemi de son camp, sur la Lauter, quand Marsin avec la plus grande partie des troupes eut ordre de renforcer Villeroi. Villars fut soudainement réduit à une inaction dont son adversaire profita pour re- 28 septemb.-
prendre Wissembourg, Haguenau et investir le fort 5 octobre.
Louis.

L'année suivante la coalition porta tous ses efforts 1706.
sur les deux ailes, c'est-à-dire en Flandre et en Italie, et Villars se borna à batailler en Alsace. Il dégagea le fort Louis; il repoussa le prince de Bade au delà du Rhin, il recouvra les places depuis Lauterbourg jusqu'à Ha- 2-11 mai.
guenau. Il se disposait à passer le fleuve; mais on lui emprunta encore la moitié de ses troupes pour les envoyer en Belgique, et il attendit des renforts et le printemps pour prendre l'offensive.

A la reprise des hostilités, il enleva, par un coup 1707.
de main hardi, le célèbre camp de Stolhoffen, déblaya tout le pays entre Rhin et Necker et donna ses ordres 2 mai.
pour descendre le Rauhe-Alp, afin de saisir Ulm. Mais il était dans sa destinée d'être toujours arrêté, au fort de ses succès, par des désastres lointains; il fut obligé de détacher une partie de son armée pour défendre la Provence envahie. Alors il revint en deçà du Rhin; mais avec des soldats victorieux et fiers; lui-même fut envoyé dans les Alpes et remplacé par le duc de Berwick et l'électeur de Bavière.

Peu après les deux généraux en chef partirent pour la Belgique; on ne laissa de part et d'autre sur le Rhin que des détachements qui se tinrent sur une défensive réciproque. On en sortit un moment l'année suivante. 1708.

26 août 1709. Une division ennemie passa le fleuve, près d'Huningue, pour pénétrer en Franche-Comté; elle fut détruite par le comte du Bourg et l'on ne fit plus rien jusqu'au traité d'Utrecht que l'empereur n'accepta pas.

Lorsque l'on n'eut plus pour ennemi que ce prince, on rassembla sur le Rhin 100 000 hommes, commandés par Villars. Eugène (70 000) se rangea sur l'autre rive et ne put empêcher son rival de prendre Spire, Worms, Kaiserslautern, positions qui barrent les routes de Lan-
Prise de Landau et de Freybourg. 20 août-16 novembre 1713. dau. Villars réduisit ensuite cette clef de l'Alsace, puis remontant le fleuve jusqu'à Strasbourg, il le franchit, assiégea et enleva Freybourg. Alors on ouvrit des né-
Traité de Rastadt. 6 mars 1714. gociations qui amenèrent la paix de Rastadt. Ce traité remit les choses à l'égard de l'Allemagne dans l'état où elles étaient après la paix de Ryswick.

3. OPÉRATIONS EN BELGIQUE.

Lorsque Marlborough eut repoussé les Français
30 juin 1703. dans leurs lignes, il les fit attaquer à leur gauche par un corps hollandais que Boufflers battit à Eckeren. Lui-même, après avoir achevé la conquête de l'électo-
26 juin. rat de Cologne, les entama en prenant Limbourg et Huy. Mais le départ de toutes les armées pour l'Allemagne suspendit les opérations en Belgique. Après le désastre de Hochstett, Villeroi se porta en deçà de la Meuse, avec
12 juill. 1705. l'électeur de Bavière, reprit Huy et investit Liége. Marlborough, après avoir tâté le camp de Villars sous Metz, courut au plus pressé et marcha sur Liége. A son approche, Villeroi recule; l'Anglais (70000) le
Fin de juillet. poursuit jusqu'à Louvain et rentre dans Huy. Là, il fait halte et se tient prêt à se reporter au besoin sur l'entreprenant maréchal qui commande à l'est. La cour se méprit sur les causes de son inaction, elle affaiblit Villars, elle envoya Marsin pour seconder Villeroi.

Lorsqu'au printemps celui-ci eut 80 000 hommes, on lui ordonna de frapper un grand coup. Marlborough n'eut pas plutôt vu qu'on avait dégarni le Rhin qu'il ébranla de nouveau ses masses. Les deux armées partirent, l'une de Maëstricht, l'autre du camp de la Dyle, et ne tardèrent pas à se heurter. Les Français arrivaient : la droite à la Mehaigne, la gauche derrière les marais d'où s'écoule la petite Geete, lorsque l'ennemi fut signalé entre les deux rivières. Ils se hâtent de jeter des troupes dans le village de Ramillies, situé en avant du centre de la position. Ils espèrent contrarier le déploiement des alliés et cependant se mettre eux-mêmes en bataille. Villeroi forme ses lignes, mais sans chercher un autre terrain que celui où il s'est arrêté. L'aile gauche tout entière est donc encore masquée par les marais, quand on apprend que Marlborough, ayant enlevé brusquement Ramillies, est déjà rangé à bout portant, sur le front de l'armée. Telle est son activité, telle est la lenteur du maréchal qu'au moment où il attaque, on n'a pas eu le temps de faire filer, sur les derrières, l'immense convoi de bagages qui encombre l'espace entre les deux lignes des Français. Ce n'est pas assez : d'un coup d'œil Marlborough a jugé que toute leur aile gauche est paralysée par la nature du sol; il appelle son aile droite, la porte sur l'aile gauche, serre ces deux masses en colonne et les lance contre l'aile droite de son adversaire. Celui-ci le vit faire ces apprêts mortels sans songer à parer le coup, sans songer à disposer de sa gauche en sens inverse. Aussi du premier choc, en vingt minutes, la bataille fut perdue. Vainement la maison du roi s'élance au secours de la droite, le nombre l'accable. Les troupes qu'elle a voulu raffermir sont culbutées; le centre débordé, assailli à revers, se débande; l'aile gauche, sans être entamée, bat immédiatement en retraite.

Bataille de Ramillies. 23 mai 1706.

Ce n'était là qu'une échauffourée, on n'avait pas 4000 hommes hors de combat; mais ce qui fit de cette fatale rencontre un affreux désastre, fut le désordre de la retraite. Il y eut une telle confusion que l'ennemi ramassa en marchant 20000 prisonniers. Villeroi, sans chercher à se raffermir ni sur les affluents de l'Escaut, ni sur ce grand fleuve, ne se crut en sûreté que sous le canon de Lille.

La Belgique entière fut abandonnée. Marlborough, surpris de recueillir de sa victoire des fruits aussi inespérés, saisit Bruxelles, Anvers, Gand, Bruges, la plupart des places.

1707. L'indignation générale fit remplacer Villeroi par Vendôme. On tira de toutes les armées des troupes pour renforcer la sienne. Le nouveau général passa la Sambre, se tint dans une position défensive entre cette rivière et la forêt de Soignies, et sut imposer au général victorieux.

1708. L'année suivante, Vendôme eut 80000 hommes; mais, par une combinaison de cour, dont les résultats furent déplorables, on lui adjoignit le duc de Bourgogne, fils aîné du dauphin. Ce jeune prince le haïssait, et dans toutes les circonstances graves, leurs divisions éclatèrent. L'armée, ayant hiverné dans le Hainaut, déboucha sur Nivelles. Marlborough, réduit à 40000 hommes par la nécessité de mettre dans les places une multitude de garnisons, se replia sur la Dyle et appela le secours de l'armée du Rhin. Eugène, qui la commandait, fit de fausses attaques sur la Moselle pour retenir Berwick; après quoi il gagna rapidement Bruxelles, rallia le général anglais, et marcha avec lui sur l'Escaut, que les Français, déjà maîtres de Gand et de Bruges, étaient à la veille de couvrir par la prise d'Audenarde. Les coalisés rencontrèrent l'armée comme elle se divisait pour investir cette petite

Combat d'Audenarde ou de Gavre. 11 juillet.

ville par les deux rives du fleuve. Ils enlevèrent le pont de Gavre par où elle défilait, prirent, tuèrent 10 000 hommes, et rejetèrent en désordre ses colonnes désormais séparées, sur Gand, sur Bruges, sur Tournai. Sans lui donner le temps de se reconnaître, les deux généraux ennemis prirent une de ces résolutions audacieuses qui appartiennent au génie. Laissant les vaincus épars sur leurs derrières, ils envahirent intrépidement la Flandre française. Eugène (25000) investit Lille; Marlborough (50000) se déploya dans des lignes de circonvallation pour protéger le siége. L'armée française, grâce à l'impéritie et aux contradictions perpétuelles de ses deux généraux, resta dans une incroyable inertie. Ni Berwick (25000), ni l'électeur (20000) qui arrivèrent tour à tour, n'inspirèrent au petit-fils de Louis XIV la tentation de troubler les assiégeants. Le ministre de la guerre (Chamillart) lui-même, vint reconnaître les lignes et les trouva inexpugnables. Lille se rendit après trois mois de siége; Boufflers, avec la garnison, se réfugia dans la citadelle. Alors l'électeur essaya d'une diversion en se portant sur Bruxelles qu'il crut enlever d'assaut. Mais les alliés avaient conçu de leurs adversaires une opinion telle, que Marlborough ne craignit pas de faire sur le Brabant un détachement de 15000 hommes. Cette troupe éluda les corps français, remplit sa mission, dégagea Bruxelles, et refoula l'électeur sur Namur. Personne n'eut l'idée de profiter de l'affaiblissement des lignes pour les attaquer, et Boufflers, le seul nom pur de cette triste époque, Boufflers capitula après des prodiges de valeur. La France était blessée au cœur; Gand, Bruges, où étaient renfermées de petites armées, ouvrirent leurs portes sans résistance. L'Artois, la Picardie, furent insultés; un parti ennemi poussa l'audace jusqu'à venir enlever

Août 1708.

Prise de Lille et de sa citadelle. 23 octobre-8 décembre.

26 novembre.

au pont de Sèvres une voiture de la cour où se trouvait le premier écuyer du roi.

1709. L'hiver rigoureux de 1709, et une famine affreuse, mirent le comble aux misères publiques. Louis demanda la paix; on lui imposa des conditions si humiliantes qu'il les divulgua en faisant appel à l'honneur national. La France s'émut à la voix de ce monarque qui l'avait faite grande et glorieuse. On courut en foule aux armées; le vieux roi lui-même eut le généreux dessein, dont le détourna la favorite, de les encourager par sa présence. Le ministère, par des emprunts, par la refonte des monnaies, se procura des ressources. Villars, l'heureux Villars, fut mis à la tête de l'armée de Flandre, où les nouvelles levées réparèrent les pertes de la précédente campagne. On déploya 100 000 hommes; mais les alliés, fiers de la prise de Lille, réunirent dans la même contrée leurs troupes d'élite, et concentrèrent 120 000 vétérans sur la rive droite de la Scarpe, entre la Flandre française et le Hainaut.

Ils mirent ainsi Villars en demeure, soit de se tenir sur la défensive, et d'abandonner à leurs coups les Pays-Bas espagnols, soit de courir les chances d'une bataille décisive, avec des troupes neuves, tourmentées par la disette, encore émues des désastres récents. Le choix ne pouvait être douteux; le maréchal se contenta d'abord de défendre la Scarpe. Lorsque les alliés se furent assurés de ses dispositions, ils tournèrent à droite, investirent Tournai, et, après un siége héroïquement soutenu, réduisirent cette place. Alors ils marchèrent sur Mons, mais Villars était en mesure, ses miliciens s'étaient exercés, et, malgré de cruelles privations, ils étaient pleins d'ardeur.

Prise de Tournai et de sa citadelle. 29 juillet-5 septembre.

Bataille de Malplaquet. 11 septembre. 70 000 hommes courent à Bavay, résolus à livrer bataille; les alliés, en pareil nombre, s'élancent à

leur rencontre; Villars se retranche à peu de distance de Bavay, dans les bois de Blangies, en avant du hameau de Malplaquet. Ses ailes occupent les bois; son centre est rangé dans un vallon qui les sépare, couvert par une ligne de redoutes garnie de 50 canons, dont le milieu est masqué par une vieille tourelle.

L'action s'engagea avec une fureur extrême; les Français, depuis deux jours, manquaient de pain; on leur faisait une distribution lorsque les premiers coups de feu retentirent dans les bois. Ils jetèrent aussitôt leurs vivres, et ne songèrent plus qu'à venger leurs longues injures.

A l'aile gauche des alliés s'avancent les Hollandais; Boufflers, qui s'est noblement mis sous les ordres d'un collègue moins ancien en grade, les reçoit à bout portant, les charge à la baïonnette, les culbute, les taille en pièces. Cependant Villars lutte plus péniblement contre l'autre aile, composée des Anglais de Marlborough; il recule, il est obligé d'emprunter au centre des secours qui lui font enfin regagner le terrain perdu. Eugène, qui commande le centre des coalisés, s'est aperçu qu'on a dégarni les retranchements; il ordonne de les enlever; les troupes qui les défendent cèdent à une terreur panique, lâchent pied, et se jettent dans les rangs des deux ailes, à ce moment victorieuses. Situation étrange! Villars n'a plus de centre, et entre ses masses, entre celles de Boufflers, les masses d'Eugène sont trop formidables pour qu'on tente de les écraser. Les deux maréchaux, pour se rallier, sont contraints d'évacuer le champ de bataille qu'ils ont jonché de 24 000 ennemis; ils se retirent entre Valenciennes et le Quesnoy, sans laisser ni prisonniers, ni drapeaux, ni canons, affaiblis seulement de 8 000 hommes.

Par malheur, Villars avait reçu une grave blessure,

Prise de Mons. 20 oct. 1709. et avant qu'il pût remettre l'armée en mouvement, les coalisés s'emparèrent de Mons. Ainsi, malgré le généreux élan de la nation, malgré l'étoile du général en chef, malgré le carnage de Malplaquet, l'avantage de la campagne fut pour eux.

Louis XIV fit encore des ouvertures aux cabinets étrangers; on exigea que d'abord il promît de se mettre à la tête des troupes qui devaient détrôner Philippe V. *Puisqu'il faut faire la guerre*, s'écrie le vieux roi, *j'aime mieux la faire à mes ennemis qu'à mes enfants.*

Le plan de la coalition était de s'ouvrir les routes de Paris. Celle qui, partant de Mons, traverse Valenciennes, le Quesnoy, Landrecies, Guise, était alors comme précédemment, comme depuis, l'avenue que l'on voulait surtout frayer, parce qu'elle serpente entre l'Escaut, la Sambre, l'Oise, la Somme et offre de grandes facilités aux colonnes envahissantes, pour appuyer leurs flancs. Mais il fallait avant tout réduire les places de l'Escaut ou les séparer des corps français en les isolant. Le siége de Valenciennes seul pouvait ruiner une armée; car ses vastes inondations divisent les assiégeants en deux masses qui, se prêtant difficilement un mutuel secours, courent le risque d'être écrasées al-
1710. ternativement. Les généraux ennemis trouvèrent plus sûr de tourner ce grand boulevart de la France; ils as-
25 juin-29 août. siégèrent et prirent tour à tour, pour être maîtres du cours de la Scarpe et de ses approches, Douai et Béthune; pour être maîtres du cours de la Lys, Saint-Ve-
29 septemb.-9 novembre. nant et Aire. Ces opérations leur coûtèrent 30000 hommes et consumèrent toute une campagne. Villars cependant se borna à les observer, à les harceler, à les ralentir.

1711. L'année suivante, une révolution de parlement à Londres changea la face des affaires. Les communes se prononcèrent pour la paix, renversèrent le ministère

wigh, mirent en accusation Marlborough, l'âme du parti, et décidèrent les nouveaux ministres à signer un traité en vertu duquel la reine Anne retira ses troupes de la coalition. Ces grands événements firent trêve aux combats. Eugène courut vainement à Londres pour soutenir le parti de la guerre; sa voix se perdit, et lorsqu'il revint se mettre à la tête de son armée, sa seule entreprise fut le siége et la réduction de Bouchain. 13 sept. 1711.

Toutefois il ne modifia en rien ses projets; il retint sous ses drapeaux, à l'aide des subsides de la Hollande, les troupes allemandes jusque-là soldées par le cabinet britannique; il eut encore 100000 hommes; il les déploya entre la Sambre et l'Escaut, et négligeant Valenciennes qu'il avait isolée, il enleva le Quesnoy, puis investit Landrecies. 1712. 4 juillet.

Il semblait qu'on fût revenu aux époques critiques des guerres de Charles-Quint; les coureurs de l'ennemi insultaient les villes ouvertes de la Picardie, de la Champagne. La France perdait courage et Villars frémissait d'impatience. *Marchez à l'ennemi,* lui dit enfin le roi, *livrez bataille et, si vous êtes vaincu, je monterai à cheval, pour m'ensevelir avec vous sous les ruines de la monarchie.*

Le corps de siége était couvert par l'armée entière que protégeaient de vastes lignes de circonvallation, élevées sur les bords de la haute Sambre, de la Selle, de l'Escaut. Cet immense camp tirait ses approvisionnements de la Flandre; les convois remontaient l'Escaut, puis la Scarpe et étaient débarqués à Marchiennes, entrepôt général de la coalition. Pour défendre cette petite place, un second camp retranché, servant de tête de pont au premier, renfermant la réserve (17 bataillons, 14 escadrons hollandais) avait été formé à Denain sur la rive gauche de l'Escaut, près du lieu où ce fleuve coupe la route de Valenciennes; enfin une Bataille de Denain. 24 juillet.

longue caponnière assurait la communication entre Marchiennes et Denain. Au moyen de cette suite non interrompue de travaux, les vivres, les munitions arrivaient, par un mouvement continu, jusqu'aux tranchées devant Landrecies.

La Selle, qui du côté du sud servait de barrière aux assiégeants, tombe dans l'Escaut en face de Denain et prend sa source non loin de la Sambre. Villars feignit tout à la fois de vouloir passer entre la Selle et la Sambre et de vouloir forcer les rives escarpées du premier de ces cours d'eau. Un corps de dragons débouche de Guise et l'armée se porte sur la Selle. Inquiet de ce double mouvement, Eugène resserre ses positions et se met sous les armes au sommet des collines qui semblent menacées. Cependant, par les ordres du maréchal, deux ponts sont jetés sur l'Escaut, au-dessus du confluent de la Selle. Aussitôt qu'ils sont praticables, Villars tout entier défile par la gauche, passe le fleuve, masque Marchiennes et monte à l'assaut du camp de Denain : en un clin d'œil les retranchements sont enlevés; les Hollandais s'enfuient en désordre, et veulent rejoindre l'armée de siége en franchissant le pont de la route de Valenciennes; ils le trouvent rompu; ils se débandent; tout est tué ou pris. Au bruit du combat, Eugène accourt et se déploie sur les hauteurs qui commandent le cours de l'Escaut; il fait ses dispositions pour forcer le passage; mais le canon de Villars le contient, porte dans ses rangs le ravage et la mort et l'oblige de reculer. Il bat en retraite jusqu'à Landrecies, rallie à la hâte le corps de siége et s'enfonce dans la forêt de Mormal. Les vainqueurs investissent Marchiennes, qui, au bout de quatre jours ouvre ses portes, et livre d'immenses ressources. Ils assiégent ensuite Douai; Eugène vient tâter leurs lignes et n'ose attaquer; la place se rend; enfin les garnisons de Bouchain,

du Quesnoy déposent les armes. L'armée ennemie est hors de combat, la France est sauvée, et après de si cruelles angoisses, le roi peut enfin traiter de la paix sur des bases acceptables. On n'entreprit rien jusqu'à la conclusion du traité d'Utrecht qui laissa à la France, au nord et à l'est, les mêmes frontières que la paix de Nimègue. Les Pays-Bas furent cédés à la maison d'Autriche, et les Hollandais, outre la fermeture de l'Escaut, obtinrent de nouveau la garde des places frontières. Paix d'Utrecht. 11 avril 1713.

4. OPÉRATIONS EN ITALIE.

Les Impériaux prirent l'offensive en Italie avant que la ligue se dévoilât. Ils avaient intérêt à prévenir une double attaque sur le Tyrol et à rapprocher la guerre des États de Victor-Amédée, qui déjà négociait sa défection. Eugène concentra 35000 hommes sur le haut Adige. L'armée des Bourbons se composait de Français, des garnisons espagnoles du Milanais et du contingent piémontais, en tout 40000 hommes. Victor-Amédée avait le titre de généralissime; mais Catinat était le commandant réel et sous lui servait, avec un zèle problématique, le prince de Vaudemont, général des Espagnols. 1701.

Placé à la tête d'une armée hétérogène, avec un allié douteux et un lieutenant dont il soupçonnait le mauvais vouloir, surveillé par la cour dont il se savait haï et qui n'attendait qu'un prétexte pour le disgracier, Catinat compromit sa brillante renommée par ses indécisions.

Au premier mouvement des Impériaux, il s'ébranle, mais sans oser franchir la limite du territoire vénitien. Eugène eut moins de scrupule; peut-être d'accord avec le doge et le sénat, il déboucha du Tyrol par la grande route qui côtoie la rive gauche de l'Adige.

Cette violation flagrante d'une neutralité, au reste toujours équivoque, autorisait l'armée française à saisir franchement les positions qui maîtrisent le cours du fleuve. Catinat ne prit qu'une demi-mesure. Il se rangea sur le Mincio, fit occuper par son aile gauche les bords du lac de Garde et les hauteurs, depuis si célèbres, de Rivoli, puis il plaça quelques postes à l'issue des vastes marais où se perdent les eaux de l'Adige, au sortir de Legnago.

Les Impériaux pouvaient avoir deux buts : le siége de Mantoue, l'invasion du Milanais. Eugène tint en suspens son rival, en se montrant sur divers points, depuis la frontière du Tyrol jusqu'à l'Adriatique; puis trompant sa surveillance, il se concentra à quelques lieues au-dessous de Legnago, traversa le fleuve et ses rives fangeuses, écrasa un détachement de 4 à 5 000 hommes, qui occupait Carpi, débouché du marais, position que l'armée entière eût dû prendre, si l'on eût mieux épié ses mouvements. Sous l'impression de ces premiers succès, les vainqueurs bloquent Mantoue et marchent rapidement à la pointe méridionale du lac de Garde pour enlever la gauche de Catinat.

Combat de Carpi. 9 juillet.

Le maréchal la rappela à temps et rallia un renfort de Piémontais, que lui amena le duc de Savoie en personne. Toutefois il mit tous ses soins à éviter la bataille; il laissa l'ennemi passer le Mincio à Peschiera et pousser en avant jusqu'à Brescia. L'armée entière, appuyant à droite, se forma près du confluent de l'Oglio. Ce mouvement, qui la rapprochait de Mantoue, eût peut-être, dans d'autres circonstances, arrêté Eugène; mais ce prince, encouragé par ses négociations avec Victor-Amédée, ne douta pas d'attirer lui-même ses adversaires en menaçant le Milanais; il établit donc son camp au lieu où l'Oglio coupe la chaussée de Brescia. En effet l'armée française remonta la rivière

pour s'opposer à ses progrès; mais ce n'était plus Catinat qui la commandait, c'était Villeroi. Ce général malencontreux, sans tenir compte des motifs de la circonspection de son prédécesseur, commande l'attaque; Eugène replie ses avant-postes et se serre en masse dans des retranchements inabordables, à Chiari, à deux lieues au delà de l'Oglio. Villeroi qui se flatte de l'avoir mis en retraite ordonne d'enlever d'assaut ce camp qu'il croit en partie abandonné. On échoue et, après des prodiges de valeur, après une perte de 5 à 6000 hommes, on a la douleur de revenir en deçà de la rivière.

Combat de Chiari. 1er septemb. 1701.

On se maintint de part et d'autre sur la défensive; peu après cependant, les Impériaux reçurent des renforts, dans le même temps que le duc de Savoie, se voyant deviné, partit avec ses troupes. Il fallut reculer encore; on couvrit le Pô et l'Adda, depuis Crémone jusqu'au confluent du Serio, et cette rivière jusqu'à Bergame. Eugène ne suivit pas ce mouvement; il se rapprocha de Mantoue, après quoi il passa sur l'autre rive du Pô, pour prendre ses quartiers d'hiver sur les terres des ducs de Modène et de Guastalla, et forcer ces princes de sortir de leur neutralité. L'armée française pivotant sur sa droite, se mit en cantonnements sur la rive gauche du Pô, depuis Crémone jusqu'au confluent de l'Oglio. Ainsi, malgré ses marches audacieuses, malgré deux combats heureux, malgré ses intelligences dans le camp opposé, Eugène n'avait point isolé Mantoue ni entamé le Milanais, et la querelle restait indécise. Le prince tenta de la trancher par un coup de main non moins hardi que ses premiers pas. Il prend 12000 hommes, il marche pendant la nuit et arrive devant Crémone où Villeroi a établi son quartier général. Eugène place 8000 hommes à l'entrée du pont et, avec le reste de sa troupe, il passe sur l'autre rive du

1702.

Pô. Un prêtre, partisan de l'Autriche, l'y attend; 400 hommes sont introduits par un égout, égorgent la garde des deux portes voisines et ouvrent ces portes par où soudain 4 000 Impériaux font irruption. Il était quatre heures du matin : à ce moment un régiment se rassemblait sur l'esplanade pour passer la revue de son colonel. Il recueille une rumeur toujours croissante, et sans délibérer, il se porte au fort du tumulte. La fusillade aussitôt s'engage, le reste de la garnison prend les armes; les uns courent au pont et le coupent, les autres arrêtent sur tous les points les Impériaux. Ceux-ci sont frappés d'épouvante; ils reculent pas à pas, perdent la moitié de leur monde et sortent par les issues dont ils se sont emparés. Les Français qui devaient être surpris, enlevés, désarmés, restent maîtres de la ville. Le général en chef et son état-major seuls ont été faits prisonniers. Malgré leur retraite, l'attaque de Crémone eut pour les Impériaux l'effet d'une victoire; les Français reprirent leurs positions sur l'Adda; le blocus de Mantoue ne fut plus inquiété; les ducs de Modène et de Guastalla reçurent dans leurs places les troupes de la coalition.

Surprise de Crémone. 2 févr. 1702.

Vendôme remplaça Villeroi et continua à se tenir sur la défensive, jusqu'au moment où Philippe V, après s'être fait reconnaître roi de Naples, lui amena son armée. Fort de 50 000 hommes, le prince reprit aussitôt l'attaque, franchit l'Adda, l'Oglio, débloqua Mantoue et refoula les Impériaux entre le Mincio et l'Adige. Mais au lieu de tenter le sort des armes dans ces positions, où la victoire eût mis ses adversaires hors de combat, il entra dans le Modénais et investit Luzzara, château situé au confluent du Crostolo. Eugène n'hésita pas à lui disputer cette place qui assurait la communication de la vallée du Pô avec Mantoue.

Les assiégeants faillirent être surpris; l'ennemi s'a-

vançait derrière une digue sans qu'ils soupçonnassent sa présence, quand un officier y monta par hasard, le découvrit et donna l'alarme. Un combat furieux s'engagea entre l'infanterie des deux armées, pour la possession de cette digue qui resta au pouvoir des Français. Les vaincus affaiblis de 3 à 4000 hommes retournèrent sur le Mincio. Luzzara se rendit, et Vendôme prit tout l'État de Modène.

Bataille de Luzzara. 15 août 1702.

Cependant la guerre était devenue générale. Les désastres de l'empereur en Allemagne, en Hongrie, rappelèrent à Vienne Eugène, qui laissa le commandement au comte de Stahremberg. C'est ce général qui, attiré par l'invasion du Tyrol allemand, se réfugia dans le Trentin. Vendôme le suivit et fit bombarder Trente. A ce moment le duc de Savoie, peut-être pour obtenir de meilleures conditions de la France, laissa divulguer le traité par lequel il prenait parti pour la coalition, moyennant la cession du Montferrat. Louis XIV, au lieu de négocier avec un prince toujours prêt à se livrer au plus offrant, crut sa prospérité assez bien établie pour l'écraser. Vendôme évacua donc le Tyrol et traversa rapidement le Milanais; mais Stahremberg, plus prompt encore, le devança en remontant la rive droite du Pô. Vendôme, qui espérait déposséder facilement le duc dont il avait désarmé les troupes, fut obligé de batailler, pendant plus de deux ans, pour lui prendre une à une ses places au delà des monts, tandis qu'un nouveau corps d'armée s'emparait de la Savoie et du comté de Nice. Enfin au milieu de la cinquième compagne il ne restait plus à Victor-Amédée que sa capitale; le cabinet aulique chargea Eugène de la sauver et de passer en Italie à la tête de 30 000 hommes. Arrivé à Trente, le prince, brusquant l'attaque du Milanais, tourne à droite, traverse la Valteline, côtoie le lac de Côme, puis l'Adda, jette un pont à

1703.

29 septemb.

Bataille de Cassano. 16 août 1705.

Cassano et, malgré les troupes qui bordent l'autre rive, débouche en colonne serrée par la chaussée de Milan. Mais quelle qu'ait été sa promptitude, les Français sont là tout entiers. C'est leur centre qui a plié devant ses masses ; avant qu'elles aient achevé de défiler, les deux ailes se ruent sur leurs flancs, les brisent, tuent 3000 hommes et refoulent le reste en désordre au delà de l'Adda. Eugène battit en retraite jusqu'au lac de Garde, puis il se rendit à Vienne où le rappela la mort de l'empereur Léopold et le couronnement de Joseph I[er].

Bataille de Calcinato. 19 mai 1706.

Jusque-là, la fortune souriait avec une constance inaccoutumée aux armes françaises. On chassa les Impériaux de Calcinato, au pied du Monte-Baldo ; on reprit la ligne de l'Adige ; on se fortifia sur les deux rives du lac de Garde. Vendôme se dévoua à contenir les secours qui pouvaient descendre du Tyrol. Cependant le duc de la Feuillade investit Turin où s'étaient renfermés le duc de Savoie et les auxiliaires autrichiens qui, depuis près de trois ans, l'avaient défendu.

Jamais l'Italie ne fut si près d'être conquise : un siége heureux, et c'en était fait. Vauban offrit de le diriger, sous les ordres du jeune la Feuillade. *Je laisserai,* dit-il, *mon bâton de maréchal à la porte.* On refusa ce dévouement désintéressé, et le présomptueux général qui dédaigna la vieille expérience du grand ingénieur, ne fit rien que d'inconcevables fautes.

Vendôme lui-même sembla s'oublier ; l'inaction de l'armée impériale, qui restait entassée à Roveredo, devait lui donner l'éveil. Elle était de moitié moindre que la sienne et, en se lançant, tête baissée, dans les défilés qui la couvraient, il l'eût anéantie. Il la laissa recevoir des renforts de toutes les parties de l'Allemagne. Lorsque Eugène eut repris le commandement, ce qui était le signe infaillible d'un mouvement inopiné, il ne s'en émut point et se tint immobile dans ses posi-

tions. Elles étaient en effet inattaquables, mais c'était un motif de plus pour croire que l'entreprenant prince se hâterait de les tourner. Il n'y manqua pas; comme précédemment, il viola le territoire neutre de Venise, et se transporta à sept lieues de l'Adriatique, dans la Polésine de Rovigo, province formée de plusieurs îles que baignent les eaux confondues du Pô et de l'Adige. L'armée franchit les bras nombreux des deux fleuves, se déploya dans la légation de Ferrare, remonta le Pô par la rive droite jusqu'au Seraglio, et détacha, au delà du fleuve, le landgrave de Hesse (15000) pour manœuvrer entre le Mincio et l'Adige, et donner le change aux Français. 6 juillet 1706.

C'est à cette époque que Vendôme parut le seul général capable de ranimer la confiance de l'armée de Belgique, ébranlée par la cruelle disgrâce de Ramillies. On le remplaça en Italie par le duc d'Orléans, neveu de Louis XIV, sous la tutelle de Marsin. Le maréchal, laissant dans le Mantouan, le comte de Médavi (20 000), avec mission de tenir tête au prince de Hesse, côtoya, sur la rive gauche du Pô, la marche aventureuse d'Eugène. Mais il lui permit, sans tenter de l'arrêter, de remonter le vaste bassin de ce grand fleuve, de traverser soixante rivières, de franchir le long défilé qui sépare la plaine de Plaisance de celle d'Alexandrie. Enfin il crut avoir assez fait en le prévenant, après une marche de deux mois, dans les lignes de Turin.

La Feuillade, pendant un si long espace de temps, loin d'avancer les opérations du siége, n'avait pas même complété l'investissement de la place. Il ne put s'opposer à ce que le duc de Savoie (10 000) en sortît quand Eugène eut passé le Tanaro. Les deux princes opérèrent leur jonction et portèrent leurs forces réunies (40 000) entre le Pô et la Doire. 28 août-5 septembre.

Bataille de Turin. 7 sept. 1706.

Cette manœuvre, près des routes de la France, pouvait les perdre. On avait l'avantage du nombre (60 000); on devait sortir du camp, passer la Doire, leur livrer bataille; les tourner par leur gauche, les acculer aux Alpes, les anéantir. Le duc d'Orléans le proposa, tous les généraux applaudirent; Marsin montra un ordre formel du roi qui prescrivait de lui obéir, et il commanda d'attendre l'attaque dans les lignes; l'état-major garda le silence et le jeune duc se résigna plein d'une douloureuse indignation.

La circonvallation avait cinq lieues de tour et était coupée par le Pô et la Doire. Marsin y laissa les troupes comme elles étaient réparties avant la venue de l'armée de secours. Il ne tint aucun compte de ses manœuvres ultérieures et, lorsque, ayant franchi la Doire, elle fonça en huit colonnes sur l'enceinte occidentale du camp, en deux heures elle enleva les retranchements quoique vaillamment défendus; elle frappa les assiégeants d'une telle stupeur que tout s'enfuit pêle-mêle de l'autre côté du Pô, abandonnant canons, bagages, munitions.

Bataille de Castiglione. 9 septembre.

On ne perdit que 2 000 hommes; mais les résultats furent aussi funestes qu'à Ramillies. La retraite était indiquée sur le Milanais, que Médavi n'avait pas permis aux Hessois d'entamer; il venait de les disperser sur les hauteurs de Castiglione, et si les 58 000 combattants qui s'échappaient de Turin avaient pu le rallier, on eût encore ressaisi l'offensive. Mais la confusion fut irremédiable; Marsin était mort et le duc d'Orléans blessé; ni la Feuillade, ni les lieutenants généraux ne purent se faire écouter des soldats, qui leur échappèrent, se jetèrent sur leur gauche et quittèrent la route de Casal pour gagner en désordre celle de Pignerol, par où ils s'enfoncèrent comme un troupeau dans le col de Fénestrelles.

Les Impériaux triomphants dédaignèrent de les poursuivre; ils reprirent toutes les places du Piémont; ils firent capituler Médavi dans le Milanais; ils détachèrent, au midi de la péninsule, 10 000 hommes qui, selon l'usage, furent accueillis à Naples comme des libérateurs et prirent possession des Deux-Siciles. 1707. 10 février-20 mars. 5 juillet.

Ce n'était pas assez; Eugène et Victor-Amédée envahirent la Provence et assiégèrent Toulon. Ils ne furent pas plus heureux que ne l'avaient été jadis Bourbon et Charles-Quint. Après de longs et vains efforts, ils eurent comme eux la honte de faire retraite et de perdre, avant de repasser le Var, la moitié de leur armée. Eugène partit pour un plus vaste théâtre de guerre et, jusqu'à la paix, on se tint en observation sur les deux versants des Alpes. Le duc de Savoie essaya encore une fois de pénétrer dans le Dauphiné; mais il fut vigoureusement contenu sur son territoire. Invasion de la Provence. 22 août.

Les puissances traitèrent l'une après l'autre. L'Italie entière fut perdue pour les Bourbons. L'empereur eut Naples, le Milanais, le Mantouan; Victor-Amédée eut le Montferrat, Novare et la Sardaigne.

5. OPÉRATIONS EN ESPAGNE.

Les vieilles rivalités entre l'ancien royaume de Castille et celui d'Aragon se réveillèrent à l'avénement de Philippe V. Populaire à Madrid, le petit-fils de Louis XIV fut, par cela même, impopulaire à Sarragosse, à Barcelone, à Valence. La coalition, pour tirer parti de cette disposition des esprits, avait besoin d'un pied-à-terre dans la péninsule; ses flottes le cherchèrent et Cadix fut leur premier but; elles débarquèrent sous ses murs 12 000 hommes qui l'assiégèrent. Cette opération échoua et les alliés se vengèrent en attaquant, en brûlant, en capturant dans le

22 oct. 1702. port de Vigo la flotte des Indes, où ils firent un riche
1703. butin. Mais leur diplomatie obtint un succès plus décisif, elle détacha la maison de Bragance de la cause des Bourbons.

Le Portugal devait son indépendance à la politique de Richelieu, qui tendait à entourer d'ennemis les princes autrichiens. L'élévation d'un Français au trône de Madrid changeait l'état de la question; il ne fut pas difficile d'éveiller les méfiances du cabinet de Lisbonne et de l'entraîner à se mettre désormais sous la protection de la Grande-Bretagne. Alors les souve-
9 mars 1704. rains ligués reconnurent à Vienne, comme roi d'Espagne, l'archiduc Charles d'Autriche. Ce prince partit pour Lisbonne, débarqua avec 10 000 Anglais, rallia 20 000 Portugais et marcha sur l'Estramadure.

L'Espagne était tombée dans un incroyable affaissement; sans épargne, sans soldats, à peine comptait-elle six millions d'habitants. Les subsides de la France ne suffirent pas à la mettre en état de défense. Toutefois, Philippe V et Berwick rassemblèrent assez de troupes pour contenir l'archiduc; mais ils laissèrent vulnérables d'autres points, et la flotte an-
Prise de Gibraltar. 4 août. glaise, après avoir tâté la côte orientale, surprit, sans garnison, l'imprenable Gibraltar. Elle s'empara de cette clef de la Méditerranée, de cette forteresse inaccessible, bâtie au pied d'un rocher à pic, baigné de tous côtés par la mer. La flotte française fit force de voiles, espérant encore disputer à ses ennemis une si précieuse conquête; on se heurta dans les eaux de
24. Malaga et, après une bataille acharnée, il fallut renoncer à cette entreprise.

1705. Le cabinet de Madrid envoya des troupes destinées à bloquer Gibraltar et à fermer ce débouché à la coalition. Mais l'archiduc s'assura d'un troisième point d'attaque; il prit terre en Catalogne avec 20 000 hommes,

souleva Barcelone et fut proclamé roi, sous le titre de Carlos III, dans Valence et en Aragon. 9 oct. 1705.

Les Bourbons abandonnent Gibraltar, se tiennent sur la défensive en Estramadure et portent leur effort sur la Catalogne. Les maréchaux Noailles et Tessé balayent cette province avec des troupes françaises. Philippe V les rallie, et à la tête de 40000 hommes, bloque Barcelone dont 40 vaisseaux, commandés par le comte de Toulouse, ferment la rade. 1706.

La venue d'une nombreuse flotte anglaise ruina l'expédition, dégagea la Catalogne, dispersa l'armée et força Philippe de traverser le territoire français pour gagner sa capitale par la route de Bayonne. Il n'y resta pas longtemps, les alliés débordèrent de toutes parts; Berwick, poussé sur les deux rives du Tage par les Anglo-Portugais, recula jusqu'à Burgos; la cour le suivit et l'archiduc entra triomphant à Madrid. Mais il ne put vaincre les préventions de cette grande ville; l'orgueil castillan se souleva contre lui, des renforts arrivèrent de France; l'esprit national se manifesta, avec toute l'ardeur méridionale, en faveur de Philippe. Le jeune roi reprit victorieusement l'offensive et refoula les alliés au delà du Tage. Leur armée (35000) se composait de colonnes parties de points divergents; au lieu de se diviser, elle battit en retraite par la grande route de Murcie; puis tirant à droite, elle se jeta dans le royaume de Valence. Berwick (30000) s'élance sur ses pas et la poursuit si vivement qu'il la force de faire volte-face à Almanza, sur la crête des montagnes qui étreignent à l'ouest la plaine de Valence. Rumigny, émigré protestant que l'Angleterre avait fait comte de Galloway, commandait sous l'archiduc; il conseilla de livrer bataille pour prévenir et déjouer l'arrivée de nouvelles forces qui se réunissaient au pied des Pyrénées, sous le duc

12 mai. — 25 juin. — Bataille d'Almanza. 25 avril 1707.

d'Orléans et le maréchal de Noailles. Les alliés commencèrent l'attaque; mais ils essuyèrent une défaite complète, perdirent 12 000 hommes, leurs bagages, traversèrent en fuyant le royaume de Valence et ne ramenèrent, en Catalogne, que de tristes débris. Cette dernière province fut envahie au midi par les vainqueurs, après qu'ils eurent reçu la soumission de Valence; elle fut envahie au nord par Noailles et à l'ouest par le duc d'Orléans, qui y pénétra par l'Aragon et prit Lérida. On y fit avec succès une longue
1707 et suiv. guerre de siéges, pendant laquelle les Anglais s'emparèrent de Minorque et de la Sardaigne.

Les désastres de ses autres armées ayant enfin contraint Louis XIV de rappeler toutes ses troupes, Philippe V se trouva aux prises, à la tête de 20 000 nationaux indisciplinés, avec l'archiduc fort, grâce à de nouvelles recrues, de 35 000 combattants. Rejeté de
20 août 1710. la vallée de la Ségré sur Saragosse, battu sous les murs de cette ville, poursuivi par le vainqueur, il lui céda encore une fois Madrid et se réfugia à Valladolid.

Sa cause semblait perdue : l'amour du peuple espagnol la sauva; toutes les classes de la population s'y dévouèrent avec cette passion locale qui puise sa force dans les revers. Vendôme, disgracié en France depuis deux ans, vint prendre le commandement de son armée, qui bientôt fut égale en nombre à celle de son rival. Celui-ci ne se trouvant pas en sûreté à Madrid, où il ne recueillait que de la haine, prit position sur le Tage pour rallier l'armée portugaise. Mais ces auxi-
mai. liaires furent arrêtés chemin faisant par le marquis de Bay et ne purent le joindre. Alors, ému des souvenirs d'Almanza, il craignit de s'aventurer dans les plaines du midi, et, au risque d'une marche de flanc, il s'enfourna dans les hautes vallées de la Nouvelle-Cas-

tille, impatient de se mettre en sûreté au cœur de l'Aragon.

Philippe et Vendôme ne lui en laissèrent pas le temps. Après être rentrés à Madrid au milieu des acclamations universelles, ils manœuvrèrent pour l'acculer aux montagnes qu'il espérait franchir, et d'où descendent le Tage et le Henarès. Les auxiliaires anglais, se dévouant au salut commun, firent volte-face pour tenter de suspendre ce coup décisif; ils furent taillés en pièces, et le gros de l'armée, obligé de recevoir la bataille à Villaviciosa, fut si complétement vaincu, fut si vivement poursuivi après sa défaite, qu'à peine 7 à 8 000 hommes repassèrent l'Èbre. Tout se soumit au roi, sauf la Catalogne que l'on attaqua encore sur plusieurs points.

Bataille de Villaviciosa. 10 déc. 1710.

Peu après, l'archiduc, à la mort de Joseph Ier, fut élu empereur, sous le nom de Charles VI, et la coalition lui fit aussitôt comprendre qu'elle ne lui donnerait, dans aucun cas, l'Espagne; il s'empressa de commander lui-même l'évacuation de la Catalogne, plus ambitieux d'obtenir de larges indemnités sur le continent que de prolonger une lutte inutile. Déjà le Portugal, abattu par la prise de Rio-Janeiro, dont s'empara Dugay-Trouin, avait signé une trêve. Philippe V régna désormais sans trouble; mais on ne lui rendit ni Gibraltar, ni Minorque, ni la Sardaigne.

II. RÈGNE DE LOUIS XV.

I. GUERRE DE LA SUCCESSION DE POLOGNE.

(Suite des guerres avec la maison d'Autriche.)

Louis XIV mourut après un règne de soixante-douze ans, ayant survécu à tous les siens, et laissant à son arrière-petit-fils, âgé de cinq ans, la France agrandie, mais épuisée, pliant sous le faix d'une dette énorme, fatiguée du despotisme mesquin de ses dernières années.

Ce roi ne comprit pas mieux à l'intérieur qu'au dehors par quelle politique il pouvait perpétuer la grandeur des Bourbons, si habilement fondée par Henri IV et Richelieu. De même qu'il tenta de réagir, par la force des armes, contre l'indépendance des souverainetés qui devaient leur affranchissement à la guerre de Trente ans, à la paix de Munster, c'est-à-dire à la France, de même il tenta, par la persécution, d'étouffer les semences de liberté qu'il avait d'abord répandues sur un sol merveilleusement disposé à les féconder.

A partir de la révocation de l'édit de Nantes, il s'attaqua, avec une rigueur qui tint de la cruauté, à toute opinion religieuse tendante à contrarier l'unité de la foi. Ce triste effort l'entraîna à renouveler les querelles théologiques, et à léguer à son successeur une guerre de controverse qui acheva de détruire la vieille constitution de la monarchie.

La société, que les années brillantes de son règne avaient formée et grandie, considérait avec dédain ces retours vers des temps qui n'étaient plus; il s'éteignit, le peuple célébra ses funérailles par des réjouissances, et les partis, si longtemps comprimés, se réveillèrent.

Mais, comme pour montrer que toute force était déplacée, ces partis se réveillèrent bien émoussés; la haute noblesse n'eut garde de recommencer la Fronde: elle se contenta de réclamer les grands emplois. Le parlement cassa le testament du roi, et, en dépit de sa volonté suprême, donna la régence au duc d'Orléans; après quoi il rentra dans son immobilité.

Le régent tint le sceptre d'une main débonnaire; il ajourna les discussions sérieuses, et, profitant des dispositions de la cour à se délasser des longues guerres, des austérités du grand règne, il donna le signal des plaisirs effrénés.

Après ces folles orgies, vinrent celles de l'agiotage, puis la banqueroute et le bouleversement des fortunes privées. Mais, tandis que régent, noblesse, parlement semblaient abdiquer, des hommes, qui n'avaient point place officielle parmi les puissances du siècle, s'apprêtaient à revendiquer, au nom de l'humanité et du génie, l'exercice de la souveraine autorité. Grâce à l'éclat de la littérature nationale, les écrivains s'étaient élevés, dans l'estime du pays, au niveau des grands et des princes eux-mêmes. Ils allaient employer cette force d'opinion pour s'élancer hardiment hors du champ des spéculations poétiques; ils allaient profiter de leur inviolabilité pour entrer, avec le prestige de leurs formes éblouissantes, dans les réalités de la vie politique, et prendre l'initiative de toutes les réformes.

Cependant l'Europe changeait de face : l'Angleterre, gouvernée par la maison de Brunswick, préparait sa domination sur les mers; l'Espagne, un moment troublée par le ministère d'Albéroni, sortait de ses ruines; le second roi de Prusse disciplinait son armée, et entassait des millions; la Suède, épuisée par Charles XII, par ses projets de restauration de la Pologne, disparaissait pour jamais du rang où Gustave-Adolphe l'a-

vait fait monter; Pierre Ier créait, par la force d'une indomptable volonté, le grand empire russe; enfin, l'empereur Charles VI, allié du czar, victorieux des Turcs, des Hongrois, maître de l'Italie, des Pays-Bas, n'avait d'autre souci que d'assurer son riche héritage à sa fille Marie-Thérèse.

Ce prince publia une *pragmatique sanction*, déclarant sa succession indivisible et ses filles habiles à lui succéder par ordre de primogéniture, acte qui faillit, dès ce moment, mettre en feu toute l'Europe, et dont, par un concours étrange de négociations, l'effet im-
16 mars 1731. médiat fut d'appeler à la couronne ducale de Parme et de Plaisance don Carlos, fils de Philippe V.

Mais si le cabinet aulique ne s'opposa point, par la force des armes, à la réintégration des Bourbons en Italie, il ne permit point que leur influence s'étendît au nord de l'Allemagne. Auguste II, électeur de Saxe
1er févr. 1733. et roi de Pologne, mourut, et la diète élut à sa place son précédent compétiteur, Stanislas Leczinsky, beau-père de Louis XV, jadis roi par la volonté de Charles XII. L'empereur, d'accord avec les Russes, combattit l'élection d'un prince allié à la famille royale de France. Les Russes entrèrent en campagne, dispersèrent la cavalerie polonaise, et renfermèrent Stanislas dans les murs de Dantzick.

Louis XV, majeur depuis dix ans, avait pour principal ministre le cardinal de Fleury, esprit modéré, qui réduisait toute sa politique au maintien de la paix et à l'alliance anglaise. Tous ses soins s'appliquaient à fermer les plaies de la guerre et de la banqueroute; sa condescendance pour ses amis de Londres lui faisait négliger la marine; toutefois, il prêtait plus d'attention aux armées de terre, et c'est sous son administration qu'on institua une milice permanente recrutée par la voie du sort, milice qui, à son tour, servait en

partie à recruter la troupe régulière. Son premier mouvement fut de secourir efficacement Stanislas et d'armer une flotte; le cabinet de Saint-James s'y opposa. On n'envoya dans le nord que 1 500 hommes, qui ne purent percer les lignes de Dantzick, s'y firent prendre et furent emmenés à Saint-Pétersbourg, après quoi la place se rendit. 28 juin 1734.

Cependant, le cardinal s'était ligué avec l'Espagne, avec le duc de Savoie, et les armées s'étaient ébranlées sur le Rhin (80 000), au pied des Alpes, pour attaquer l'empereur en Allemagne, en Italie. De plus, les Espagnols embarquèrent des troupes pour les jeter dans le royaume de Naples. D'habiles négociations, l'empressement du ministre français à reconnaître la neutralité des Pays-Bas, rassurèrent l'Angleterre et la Hollande, qui ne prirent point part à la querelle. 1733.

Eugène (100 000) s'avança en Souabe, mais il ne put empêcher Berwick, son adversaire, de réduire le fort de Kehl et de s'assurer du passage du Rhin. L'hiver approchait; on suspendit de part et d'autre les opérations. L'armée impériale se retrancha entre l'Alb, le Rhin et les montagnes Noires, dans un camp que les Français attaquèrent au printemps par les deux rives du fleuve, et forcèrent, comme ils avaient forcé jadis celui de Stolhoffen. Eugène recula jusqu'au Necker, et les vainqueurs investirent Philipsbourg. Berwick fut tué, mais Noailles poussa le siége, et d'Asfeld le couvrit dans une ligne de circonvallation que l'ennemi jugea inattaquable. Après cinquante jours de tranchée, la place capitula; mais jusqu'à la fin des hostilités, on fut contenu en deçà du Necker. 29 octobre. 18 juill. 1734.

En Italie, Villars et le duc de Savoie Charles-Emmanuel III, fils de Victor-Amédée, devenu roi de Sardaigne, s'emparèrent de Pavie, des places de l'Adda, de Milan, de son château. Villars insista pour que l'on

s'affermît dans cette rapide conquête en refoulant les Impériaux jusqu'au Tyrol, et en occupant les belles positions qui commandent l'Adige. Mais Emmanuel, fidèle à la politique de son père, négociait avec l'Autriche; il paralysa l'énergique volonté du vieux maréchal, et obtint que, pendant l'hiver, on assiégeât ce qu'il restait à prendre du Milanais.

Cependant Merci, à la tête des Impériaux (40 000), débouche du Tyrol, passe le Pô, et reporte la guerre dans le duché de Parme. Villars venait de s'éteindre, âgé de quatre-vingt-trois ans; le maréchal de Coigny prit sa place, marcha aux ennemis et leur livra près de Parme une bataille où ils perdirent leur général en chef et 10 000 hommes. Toutefois, les vaincus reformèrent leurs rangs, et une seconde journée sur le Crostolo, non loin de Guastalla, ne fut pas plus décisive. Ce ne fut que l'année suivante que les Impériaux s'enfuirent enfin dans les gorges du Tyrol. Dans le même temps, le duc de Montemar aborda à Naples, repoussa les troupes du vice-roi jusque dans la Pouille, les vainquit à Bitonto, les obligea de déposer les armes, et prit possession des Deux-Siciles au nom de don Carlos.

Bataille de Parme. 29 juin 1734.

Bataille de Guastalla. 19 septemb.

Bataille de Bitonto. 25 mai.

L'empereur consterné entra en négociations. Le traité de Vienne donna à la France la Lorraine, dont le roi Stanislas eut l'usufruit. Le duc François, fils de Léopold, gendre de Charles VI, reçut en échange la Toscane; don Carlos resta maître des Deux-Siciles, et rendit à la maison d'Autriche Parme et Plaisance; enfin le roi de Sardaigne eut Tortone et ses dépendances.

Traité de Vienne. 3 oct. 1735-8 nov. 1738.

Cette paix glorieuse pour les Bourbons compléta les conquêtes qui, depuis Henri II, reculèrent, des forêts de l'Argonne au Rhin, la frontière orientale du royaume.

II. GUERRE DE LA PRAGMATIQUE SANCTION.

(Fin des guerres avec la maison d'Autriche.)

1. OPÉRATIONS EN ALLEMAGNE.

Avec l'empereur Charles VI s'éteignit la postérité masculine de Maximilien d'Hapsbourg. Toute l'Europe fut profondément émue. La Prusse, la Bavière, la Sardaigne coururent aux armes pour dépouiller, au mépris de la pragmatique sanction, l'enfant encore au berceau né de l'union de Marie-Thérèse avec le grand-duc de Toscane.

Le troisième roi de Prusse, Frédéric II, commença les hostilités en envahissant la Silésie, qu'il revendiquait en vertu d'un droit très-équivoque, mais appuyé d'une armée merveilleusement disciplinée; la victoire de Molwitz lui assura sa conquête. Ce succès fut pour l'Europe un événement funeste; il fit cesser les indécisions du cardinal, et l'entraîna à former, avec les souverains hostiles à la cour de Vienne, une ligue à laquelle accédèrent l'Espagne, déjà aux prises avec l'Angleterre, la Pologne, les électeurs palatins, de Saxe, de Cologne. La fortune de la maison d'Autriche, naguère si puissante, et maintenant si près de sa perte, voulut que les Hongrois, jadis insubordonnés, rebelles, avides de leur indépendance, se fussent affectionnés pour elle, fascinés par les victoires d'Eugène sur les Turcs et par le rétablissement de leurs franchises. Marie-Thérèse puisa des forces inattendues dans ces provinces à demi barbares, où, depuis deux siècles, la population entière avait toujours le sabre à la main.

Les coalisés toutefois eurent les premiers succès; Charles-Albert, électeur de Bavière, prit Passau, et

deux armées françaises passèrent le Rhin : l'une (40 000), commandée par le maréchal de Belle-Isle, se joignit sur l'Inn aux forces de l'électeur; l'autre (40 000), sous le maréchal de Maillebois, entra en Westphalie, pour garantir la neutralité de la Hollande et celle du Hanovre, promise par le roi d'Angleterre.

Prise de Lintz. 15 août 1741. On frappa sur trois points de terribles coups : les Franco-Bavarois (60 000) passèrent l'Inn, et s'emparèrent de Lintz, capitale de la haute Autriche, nœud de toutes les routes qui sillonnent la vallée du Danube. Les Saxons remontèrent les rives de l'Elbe, et Frédéric fit irruption en Moravie. Ces trois colonnes eussent dû converger vers Vienne, et terminer brusquement la guerre. La cour aulique s'y attendait, et elle en ressentit tant de crainte, que Marie-Thérèse s'enfuit en Hongrie, convoqua les magnats, les entraîna par sa fermeté, par son éloquence de mère, leur présenta son enfant, et leur fit jurer de mourir pour lui. Ils levèrent une armée, que grossirent les milices indisciplinées de la Dalmatie, de la Croatie. Ces masses se portèrent sur la Moravie.

Mais Vienne était déjà sauvée; au lieu de profiter de son effroi, au lieu de marcher au-devant de Frédéric, Charles-Albert et Belle-Isle passèrent le Danube à Lintz, y laissèrent 15 000 hommes, et s'enfoncèrent imprudemment au cœur de la Bohême, sans place pour les appuyer ou assurer leur retraite. Jamais combinaison ne fut plus malencontreuse. La Bavière, la rive droite du Danube n'étaient protégées que par Lintz; on invitait donc les ennemis à porter sur ce point tout leur effort. D'abord ils saisirent, sur les derrières de l'armée de Bohême, les défilés par où elle pouvait se rabattre dans la vallée du Danube et les villes de Budweiss, de Thabor, qui commandent ces passages.

En même temps, le grand-duc signa un armistice avec le roi de Prusse; après quoi, tournant à gauche à la tête de ses Hongrois, il manœuvra pour acculer Belle-Isle et l'électeur aux murs de Prague, où ils avaient rallié les Saxons.

Les alliés sortirent de la situation la plus critique, grâce à l'un de ces audacieux coups de main qui sont si fréquents dans l'histoire nationale. Il n'y a de salut que dans Prague; le lieutenant-colonel Chevert se charge de l'enlever pendant la nuit; il prend un de ses plus intrépides sous-officiers, lui montre le côté faible de la muraille, lui ordonne de le gravir, et lui dit : « Tu trouveras là une sentinelle qui te criera trois fois : *qui vive!* garde-toi de répondre, et avance toujours; à la troisième fois, elle fera feu et te manquera; tu sauteras sur elle, et déjà je serai là pour te soutenir. » Tout se passe comme Chevert l'a prévu; le rempart est escaladé, surpris, les portes sont ouvertes, la ville est occupée, presque sans perte. Prise de Prague. 26 nov. 1741.

Malgré leur isolement en Bohême, les Franco-Bavarois, couverts par la Moldaw, où la veille ils risquaient d'être précipités, déconcèrtrent le grand-duc. Ce prince lâcha prise, et se porta au sud de la Bohême. Sa nombreuse cavalerie légère lui donna l'avantage de harceler, d'affamer les alliés, qui manquaient presque entièrement de cavalerie. 1742.

Cependant, Charles-Albert, après s'être fait couronner roi de Bohême, fut élu empereur à Francfort sous le nom de Charles VII. L'Allemagne entière, sauf l'Autriche, le reconnut, mais lui refusa des secours, et, tandis qu'il posait sur son front la couronne de Charlemagne, il perdit ses États héréditaires. Le grand-duc remit le commandement au prince Charles de Lorraine, son frère, qui investit Lintz, réduisit sa nombreuse garnison à capituler, passa l'Inn, s'empara de

Janvier 1742. Munich et livra impitoyablement toute la Bavière au pillage. Les alliés s'émurent; ils s'efforcèrent de renouer à droite et à gauche leurs communications, ils échouèrent devant Budweiss; mais ils prirent Égra à l'extrémité occidentale de la Bohême. En même temps des secours arrivèrent de France, et Maillebois eut ordre de remonter la vallée du Mein pour pénétrer jusqu'à Prague. Enfin Frédéric rentra en opérations, dans le seul but toutefois de se faire acheter chèrement sa neutralité.

10 mars.

Alors les Autrichiens formèrent deux colonnes de 30 000 hommes chacune : l'une, sous le prince Charles, courut au-devant du roi de Prusse, qui se frayait l'entrée de la Bohême, par le comté de Glatz; l'autre, sous le prince de Lobkowitz, manœuvra pour resserrer dans Prague l'armée combinée, commandée maintenant par le maréchal de Broglie. Les deux colonnes furent battues à Czaslaw et Sahay; Broglie repoussa Lobkowitz jusqu'à Budweiss, et Frédéric se déploya victorieusement en Bohême. Mais Marie-Thérèse, par une décision prompte, arrêta le roi de Prusse, en lui cédant définitivement la Silésie, avec le comté de Glatz; les Saxons furent compris dans le traité de paix. Toutes les forces de l'Autriche se réunirent contre les Français réduits à eux-mêmes (25 000), les resserrèrent dans Prague et ouvrirent la tranchée.

17-25 mai.

Maillebois seul tenait la campagne; on apprit son approche, au moment même où une habile sortie détruisit les travaux de siége; les ennemis se jetèrent tout entiers au-devant de lui; mais ils ne purent empêcher 10 à 12 000 hommes de la garnison de le rejoindre. Avec ce renfort il était assez nombreux pour leur passer sur le corps. Broglie s'étendit vainement jusqu'à Tœplitz pour l'inviter à ce mouvement décisif; il hésita et se rabattit enfin sur la Bavière, où il

replia les détachements impériaux au delà du Danube. La cour, mécontente de cette fausse combinaison, le remplaça par Broglie, et renvoya Belle-Isle prendre le commandement dans Prague. Le premier ne fit rien en Bavière; le second tint avec fermeté jusqu'à ce que la rigueur de l'hiver et l'épuisement de la contrée contraignissent les Autrichiens d'étendre leurs quartiers et de repasser la Moldaw. A peine l'eurent-ils dégagé de leur étreinte, qu'il mit sous les armes tous les hommes valides, et sortit de la ville avec 12 à 15 000 hommes, y compris 3000 cavaliers. La rivière charriait des glaçons et l'ennemi avait replié ses ponts de bateaux. Cette circonstance donna l'avance aux Français; malgré les cruelles souffrances d'une retraite de trente-huit lieues, dans une province ruinée; malgré l'intensité du froid, malgré la nécessité où ils se trouvèrent de bivouaquer plus d'une fois sur la neige, ils arrivèrent en bon ordre à Égra, le neuvième jour, sans autre perte que 1 200 hommes moissonnés par les privations et le froid.

Retraite de Prague. 16-26 déc. 1742.

Cependant, les Autrichiens menacèrent vivement Prague, où Chevert, devenu général, était resté avec une faible garnison et quelques milliers de malades. Cet intrépide officier obtint, par sa noble contenance, de capituler à la condition de rejoindre Belle-Isle. Bientôt l'armée de Bohême tout entière évacua l'Allemagne, après avoir laissé dans Égra une vaillante garnison. Broglie prit ses quartiers d'hiver entre le Danube, la Wernitz et le Rauhe-Alp.

1743.

L'année suivante, on renforça les débris ramenés de Prague; on y joignit les troupes d'élite, les gardes françaises, la maison du roi. On mit sous les ordres du maréchal de Noailles, cette masse de 60 000 hommes qui manœuvra en remontant la rive gauche du Mein. Le projet était de rallier Broglie auprès de Donauwerth, puis d'envahir l'Autriche. Mais le roi d'An-

gleterre, qui jusque-là n'était intervenu dans la querelle qu'en fournissant des subsides à Marie-Thérèse, avait fait filer des troupes dans l'évêché de Liége. A la fin du printemps, il se mit en personne à leur tête, franchit la Meuse, puis le Rhin, remonta jusqu'au Mein et paralysa Noailles. D'un autre côté, Charles de Lorraine consacra toutes les forces de l'Autriche (60 000) à inquiéter Broglie sur ses communications, en débordant sa gauche, et à le faire reculer. Le maréchal, de peur d'être enveloppé, coupé du Rauhe-Alp, rejeté sur le Tyrol, battit en retraite jusqu'aux montagnes Noires. Cependant Noailles (60 000) observait le roi d'Angleterre (50 000). Il le côtoya sur la rive gauche du Mein, et, profitant habilement de la disposition des lieux, il jeta des ponts au-dessus et au-dessous d'Aschaffenbourg, intercepta ses approvisionnements et rendit périlleux tout mouvement ultérieur. Georges prit le parti de revenir sur ses pas et de descendre la rive droite de la rivière. Mais d'Aschaffenbourg à Dettingen, il fallait suivre une chaussée resserrée par des collines à pic, il fallait, au sortir de cette plaine étroite, s'enfourner à Dettingen même, dans un profond ravin. Noailles embusqua, sur la rive droite, pour charger brusquement l'armée ennemie lorsqu'elle serait entassée dans cette gorge, la maison du roi, y compris les gardes françaises. En même temps, il mit en batterie ses canons sur la rive gauche pour foudroyer ses flancs, à l'instant où son front serait vigoureusement assailli.

Bataille de Dettingen. 26 juin 1743.

Une manœuvre aussi décisive exigeait l'exécution la plus précise; le maréchal la confia au duc de Grammont, son neveu, colonel des gardes françaises. Mais, fidèle aux traditions chevaleresques, le jeune général perdit l'occasion par sa téméraire impatience. Il quitte trop tôt son poste; il se déploie à l'entrée du ravin,

dans un espace où les Anglais eux-mêmes peuvent se mettre en bataille et faire jouer leur artillerie. Grammont, malgré l'infériorité du nombre, commande l'attaque, et le maréchal, désespéré d'abandonner un plan si bien conçu, se lance tout entier dans la rivière pour soutenir l'élite de l'armée. Mais par ce mouvement il masque ses canons et donne à l'Anglais tout l'avantage de la position. Celui-ci n'eut qu'à recevoir les Français à bout portant à leur sortie du cours d'eau; il les empêcha, malgré des prodiges de valeur, de s'affermir sur la berge où il était formé. Après trois heures d'une mêlée meurtrière, il les rejeta tous sur la rive opposée. Georges se hâta de gagner Hanau et abandonna ses blessés. Ainsi une journée qui devait donner aux Français l'Allemagne, fut pour eux sans fruit. Noailles se borna à faire un détachement pour protéger la retraite pénible de son collègue. Les deux armées repassèrent le Rhin. Coigny prit la place de Broglie, et contint le prince Charles dans le Brisgau. Noailles arrêta le roi d'Angleterre au nord de l'Alsace. Toutefois les partisans hongrois, conduits par Mentzel, le plus farouche de ces chefs de hordes, se glissèrent au travers des défilés des Vosges et pillèrent les deux versants de cette montagne. Ils poussèrent l'audace jusqu'à tenter un coup de main sur Sarrebruck; mais Mentzel y trouva la mort, et l'hiver suspendit les hostilités.

Marie-Thérèse ouvrit des négociations avec l'empereur, traita avec les Hollandais, la Saxe, la Pologne, et n'eut bientôt pour ennemie que la France. L'effort de la guerre alors se porta, selon l'habitude, dans les 1744.
Pays-Bas. On ne laissa en Alsace que 40 000 hommes sous le duc de Coigny.

Charles de Lorraine, avec des forces doubles, fran- Juillet-août.
chit le Rhin à Spire, enleva les lignes de Wissem-

bourg, refoula Coigny sur Saverne, et poussa son aile droite au delà des Vosges jusqu'à la Sarre. L'Alsace, la Lorraine étaient compromises. Noailles accourut de Flandre à la tête de 50 000 hommes; mais les provinces envahies reçurent, en même temps, un secours non moins efficace. Frédéric, informé que Marie-Thérèse avait acheté l'alliance de l'électeur de Saxe, en lui promettant la Silésie, fit irruption en Bohême, à la tête de 80 000 hommes, et enleva Prague, qui renfermait 20 000 hommes de garnison. Les Impériaux y coururent; l'Alsace, l'Allemagne méridionale, la Bavière furent dégagées. Charles-Albert, qui peu après mourut, rentra dans ses États. Son fils traita avec l'Autriche, et la France, qui n'avait point assez de confiance en Frédéric pour aventurer encore des
25 nov. 1744. armées loin de sa frontière, se borna à prendre Freybourg, puis à se tenir en observation. Les armées prussiennes soutinrent seules la guerre en Allemagne; d'abord repoussées en Saxe, elles vainquirent Charles à Friedberg, à Sohr, écrasèrent les Saxons à Kesseldorf, s'emparèrent de Dresde, et forcèrent Marie-Thérèse à traiter sur les mêmes bases que précédemment.

2. OPÉRATIONS EN BELGIQUE.

1744. La levée de boucliers de l'Angleterre et l'intervention probable des Hollandais, déterminèrent le cabinet de Versailles à ordonner à Noailles (60 000) de prendre les places entre l'Escaut et la mer, pendant que le comte Maurice de Saxe (40 000) couvrirait ses opérations. En même temps, on prépara une expédition pour débarquer, en Écosse, le prétendant Charles-Édouard Stuart, que les montagnards du nord de cette contrée regardaient toujours comme leur roi légitime.

Louis XV parut à l'armée de Noailles, sortit de Lille et enleva presque en courant Menin, Courtrai, Ypres, Furnes. Vade et d'Aremberg, généraux des coalisés (70 000), reculèrent frappés d'épouvante, et la Flandre entière était prête à se soumettre, quand la grande diversion du prince Charles arrêta les vainqueurs, en réduisant à 50 000 hommes l'armée qui resta sous les ordres du comte de Saxe. Maurice se tint sur la défensive; mais il manœuvra avec tant d'habileté qu'il réussit à gagner la fin de la saison, sans que les alliés osassent ni livrer bataille, ni entamer la frontière, ni faire de siége. 12 mai-10 juill. 1744.

Au printemps, l'est était libre d'inquiétude; Louis revint en Flandre pour reprendre les opérations naguère interrompues; l'armée fut portée à 80 000 hommes, et le maréchal de Saxe garda le commandement. Son premier but fut Tournai, l'une des places que les Hollandais occupaient en vertu du traité d'Utrecht. Les coalisés résolurent de troubler le siége et rassemblèrent 60 000 Anglais, Hollandais, Autrichiens et Hanovriens, qu'ils mirent sous les ordres du prince anglais duc de Cumberland.

A l'approche de l'armée de secours, qui s'avançait par la route de Bruxelles, Maurice laissa 20 000 hommes dans ses lignes et se porta avec 60 000 au-devant de l'ennemi. A une lieue et demie de la place, il fit halte entre l'Escaut et la chaussée, la droite appuyée au bourg d'Antoing, la gauche au bois de Barry, le centre couvert par le village de Fontenoy. Masqué par une petite colline qui ferme la plaine de Tournai, il éleva en avant de son front des redoutes hérissées d'artillerie; il mit en batterie, en deçà du fleuve, quelques pièces de 16 débordant Antoing; il protégea par des retranchements, un peu en arrière de ce bourg, le pont de Calonne, par où, en cas d'événement, le

roi pouvait faire retraite. Les apprêts achevés, il attendit l'attaque.

Bataille de Fontenoy. 11 mai 1745.

Toute la question pour les ennemis se réduisait à forcer l'armée française de repasser l'Escaut; la délivrance de Tournai, l'initiative des mouvements étaient la conséquence de ce succès. Ils se déployèrent hors de la portée du canon et marchèrent : les Hollandais sur Antoing, les Anglais sur Fontenoy. Le feu croisé de l'artillerie que vomirent toutes les redoutes les força deux fois à reculer très-maltraités; les Hollandais surtout éprouvèrent de grandes pertes, et l'on vit un de leurs escadrons presque entièrement détruit.

Le duc de Cumberland, laissant les auxiliaires devant les deux villages, ébranle 20 000 Anglais, les forme sur trois lignes, appuie à droite, et marche aux redoutes de Barry. Toute cette masse était entre Fontenoy et les bois qu'elle voulait enlever, lorsque son major général, qui avait pris les devants, revint sur ses pas, et déclara que la position était inexpugnable. Le prince était au désespoir, il fallait vider le champ de bataille ou recourir à une de ces résolutions extrêmes d'où naissent souvent les succès décisifs. L'honneur lui défend d'hésiter; il cède à une généreuse inspiration, commande par file à gauche et s'avance résolûment sur un étroit espace sillonné en tous sens par les boulets de Fontenoy et de Barry. Ses grenadiers perdent des rangs entiers; mais ils atteignent promptement, sans s'ébranler, la crête de la colline qui leur cache leurs adversaires et poussent devant eux six canons.

Jusqu'à ce moment, de ce côté, l'artillerie seule avait soutenu le combat; les deux lignes d'infanterie, la ligne de cavalerie, qui reliaient les deux positions, étaient restées dans la plaine en deçà du coteau. Le maréchal n'imaginait pas que l'ennemi fût assez témé-

raire pour s'aventurer au milieu de toutes ses forces, et il réservait ces troupes pour les chances à venir de la journée.

Les gardes françaises et les gardes suisses formaient la première ligne. Lorsqu'elles virent les six pièces anglaises apparaître sur le sommet du plateau, les plus braves se détachèrent et coururent pour les enlever; mais ils revinrent bientôt à leurs rangs et annoncèrent qu'une armée entière était là. On apprête les armes, et cependant les premières files de l'ennemi descendent le revers intérieur de la colline, se mettent en bataille et font halte. Les officiers de part et d'autre se saluent; un capitaine des gardes anglaises s'écrie : *Messieurs des gardes françaises, tirez! —Faites feu vous-mêmes,* lui répond une voix, *nous ne tirons jamais les premiers.* La première décharge fut très-meurtrière; les Français comprirent l'impossibilité d'arrêter une masse qui à chaque minute s'accroissait; ils lâchèrent pied pour se reformer plus loin. Les assaillants reprirent leur mouvement et serrèrent leurs trois lignes, de manière à ne former qu'une seule colonne. Ils rompirent de même la seconde ligne d'infanterie, celle de cavalerie; et, en peu de temps, on les vit tout entiers, appuyer à gauche, puis manœuvrer lentement dans le dessein de déborder les derrières de Fontenoy. L'armée française était gravement compromise; elle fut sauvée par l'intrépidité de la troupe. Les régiments, que la formidable colonne faisait plier, chargèrent sans relâche ses flancs; son feu les écrasait, mais ils lui portèrent aussi de rudes atteintes; elle finit par se tenir immobile, comme pour reprendre haleine, et se décider à tomber à revers, soit sur Fontenoy, soit sur Antoing.

Maurice, inquiet pour la personne du roi, pour celle du dauphin, fit, à diverses reprises, prier ces

princes de se mettre en sûreté au delà de l'Escaut; ils s'y refusèrent de peur d'ébranler les combattants. Ceux-ci tenaient ferme, et ni les Hollandais, ni les Allemands ne purent leur faire abandonner une seule redoute. Cumberland ne fut donc ni suivi, ni secondé par des diversions, et lorsque enfin le maréchal reconnut qu'il s'arrêtait, qu'il hésitait sur sa direction, il jugea que le moment était arrivé de saisir la victoire.

La maison du roi court au galop au-devant de l'ennemi précédée de quatre canons; à droite, à gauche, on reforme les débris des régiments culbutés tour à tour. Les quatre pièces commencent le feu, et lorsque leurs boulets ont ouvert la brèche, infanterie, cavalerie, tout se rue à la fois sur le front, sur les flancs de la colonne. Elle ne tint pas à ce terrible choc; elle vacilla, elle s'ouvrit; une multitude d'officiers succombèrent Toutefois, ce qui restait se serra avec un admirable sang-froid; Cumberland, affaibli de moitié, repassa en bon ordre le chemin périlleux qu'il s'était si audacieusement frayé.

Le cri de victoire retentit dans toute la plaine; les soldats saluent de leurs acclamations le roi qui n'avait pas désespéré de leur valeur, et le maréchal, épuisé de maladie, qui, tantôt à cheval, tantôt traîné dans une petite voiture d'osier, avait déployé, dans cette conjoncture imprévue, la plus ardente activité. La perte des vainqueurs fut de 5 à 6 000 hommes; celle des alliés dépassa 10 000 hommes; leur retraite se prolongea jusqu'à Bruxelles. Tournai se rendit, mais ce ne fut pas le seul fruit de la journée. Gand, surprise presque sans garnison, fut enlevée en quatre jours; l'une des colonnes qui l'assiégèrent se heurta, chemin faisant, près de l'abbaye de Mesle, contre 6 000 hommes que les alliés y dirigeaient, les culbuta, les prit, les dispersa. On enleva, dans le même temps

Prise des places de la Flandre. 23 mai-3 sept. 1745.

et à la fois, Bruges, Audenarde; puis peu après Ostende, jadis imprenable, qui, au bout de quinze jours de tranchée, ouvrit ses portes.

Jamais on n'avait réduit si rapidement les forteresses de la Flandre. Cependant une diversion qui bientôt devint formidable, tint en échec les forces britanniques. L'expédition, préparée l'année précédente en faveur du Prétendant, retenue par les vents contraires, fut enfin abandonnée. Charles-Édouard, sans recourir plus longtemps à des secours étrangers, débarqua seul en Écosse et souleva ses fidèles montagnards. Le succès, pendant l'automne et l'hiver, tint du prodige; Édimbourg prise, les Anglais écrasés à Preston-Pans, la frontière passée, les comtés du nord envahis, semblèrent promettre à l'infortuné prince la plus haute fortune; il perça jusqu'à trente lieues de Londres, lorsque Cumberland et les troupes anglaises, rappelés du continent, ruinèrent ses espérances dans la journée décisive de Culloden. Mais les Pays-Bas défendus seulement par le prince de Waldeck avec une poignée d'Allemands et les Hollandais, furent livrés aux coups redoublés de l'armée française. Maurice investit en plein hiver Bruxelles, dont la garnison, presque toute hollandaise, se rendit, sous les yeux des alliés concentrés à Malines. Anvers eut le même sort et, pendant que les vainqueurs se déployèrent de l'Escaut à la Meuse, des corps détachés firent capituler, presque sans résistance, Mons, Saint-Guillain, Charleroi.

1746.

Prise de Bruxelles. 21 février.

Prise d'Anvers, de Mons, de Charleroi. 15 mars, 10 juillet, 2 août.

La paix avec la Prusse rendait disponibles les Impériaux; Charles de Lorraine (50 000) passa la Meuse. Maurice prit toute l'armée, marcha sur Namur, campa sur la Méhaigne et chargea le comte de Clermont d'ouvrir la tranchée. Les coalisés ne purent sauver la dernière place qui restât à l'Autriche; le neuvième jour elle se rendit.

Prise de Namur. 19 septemb.

Les Pays-Bas conquis, on résolut d'attaquer immédiatement la Hollande; 100 000 hommes débouchent des lignes de la Méhaigne et descendent la vallée de la Meuse jusqu'à Liége où 80 000 alliés se sont retranchés, entre la chaussée de Tongres et le fleuve, le front couvert par les trois villages de Warem, Raucoux et Liers. Ce vaste camp communiquait avec la rive droite au moyen de plusieurs ponts. Le maréchal fit appel à l'impétuosité française, pour en forcer l'entrée et acculer brusquement l'ennemi à ces défilés. On s'élance à la baïonnette, on enlève à la gauche, au centre des alliés, Warem et Raucoux; on les presse, on les pousse, on leur fait perdre 10 000 hommes; mais Charles est imperturbable, il maintient l'ordre dans ses rangs affaiblis, se met en sûreté au delà du grand cours d'eau où l'on espérait le culbuter, marche rapidement à Maëstricht et prend ses quartiers d'hiver, sur la rive gauche, en avant de cette forteresse, qu'une victoire plus complète eût dès lors livrée à une attaque décisive.

Bataille de Raucoux. 11 octobre.

1747.

A la reprise des hostilités, de nouvelles complications survinrent. La Hollande proclama stathouder Guillaume IV de Nassau-Diest, prince d'Orange, arrière-petit-neveu de Guillaume III; Cumberland reprit le commandement en chef, et l'on apprit que la Russie prêtait aux coalisés un secours de 35 000 hommes. Il fallait se hâter de rompre la ligue par des victoires. *La paix est dans Maëstricht,* disait le maréchal. Il y conduisit toute son armée; mais il se heurta en avant de ses murs contre le prince anglais, rangé autour du village de Lawfelt. La bataille fut sanglante et les alliés s'avouèrent vaincus; mais ils se rallièrent de l'autre côté de la Meuse, et leur présence rendit impossible l'entier investissement de la place si ardemment convoitée.

Bataille de Lawfelt. 2 juillet.

Le maréchal y renonçant, porta son effort sur le Brabant hollandais. Tandis que de sa personne il contint les alliés, le comte de Lowendall passa le reste de l'année à réduire plusieurs forts et petites places, et surtout la ville, réputée imprenable, de Berg-op-Zoom. 17 sept. 1747.

Au printemps, Maurice feignit de suivre ces succès 1748. et d'assiéger Bréda. Pendant que les alliés en suspens, se concentrent sur la basse Meuse, il pousse ses colonnes autour de Maëstricht, l'investit par les deux Siége de Maëstricht. 13 avril. rives du fleuve, achève ses lignes de circonvallations, avant que l'ennemi soit en mesure, et menace de faire capituler la place sans que Cumberland, rangé au confluent de la Roër, ose livrer bataille.

Malgré l'approche des Russes, qui alors étaient en Franconie, la reddition inévitable de Maëstricht détermina les alliés à prêter l'oreille aux propositions de Louis XV. A chaque victoire, à chaque prise de place, ce prince offrait la paix; imbu des idées du cardinal de Fleury et des derniers conseils de son aïeul, il abhorrait la guerre qui, d'ailleurs, était peu compatible avec son esprit irrésolu, son caractère apathique, son amour effréné de la mollesse et des plaisirs. Ses conditions étaient bien faites pour précipiter le dénoûment des négociations d'Aix-la-Chapelle, il ne Paix d'Aix-la-Chapelle. 18 octobre. demanda rien de tant de conquêtes et rentra sans indemnités dans les limites du traité de Vienne.

3. OPÉRATIONS EN ITALIE.

Les troupes espagnoles débarquèrent à Naples; le 9 déc. 1742. roi don Carlos entra en campagne, et l'alliance du Piémont donna aux Bourbons l'initiative en Italie; ils forcèrent le grand-duc de Toscane de se déclarer neutre dans cette querelle où s'agitait le sort de sa femme et

de son fils; les possessions impériales étaient plus que jamais compromises, mais Vienne conjura le péril au moyen du procédé habituel, en séduisant le roi de Sardaigne, en l'effrayant sur le contact continu de ses États avec ceux des Bourbons, en lui promettant une partie du Milanais. Emmanuel, se déclarant brusquement avant les premiers coups de feu, débuta par fermer les Alpes aux Français. Ensuite il s'unit aux Autrichiens pour repousser l'armée espagnole hors du duché de Modène. Les Français (30 000), commandés par l'infant don Philippe, le contraignirent de revenir sur ses pas, lorsqu'après avoir fait la conquête
Décemb. 1743. de la Savoie, ils menacèrent les cols des grandes Alpes. Cependant une escadre anglaise entra dans la rade de Naples et prescrivit au roi don Carlos de rappeler ses troupes; il obéit à l'injonction, ce qui entraîna la retraite des Espagnols dans les États romains; les possessions de l'Autriche étaient sauvées. La guerre devint générale; les vaisseaux anglais parurent sur les côtes de Provence pour retenir l'infant et le prince de Conti, qui se disposaient à envahir le comté de Nice. La flotte française les attaqua, les rejeta dans le port de Minorque, et fraya aux deux princes la route qu'ils franchirent sans obstacle jusque dans Nice (50 000). L'armée piémontaise les attendait un peu
Combat de Villefranche. 19-20 avril. au delà, au pas de Villefranche. Ces roches escarpées, ces gorges profondes furent enlevées d'élan, et le roi n'eut d'autre ressource que de s'embarquer pour rentrer dans ses États par l'Apennin. On voulait le poursuivre, on voulait passer comme lui sur le territoire neutre de Gênes; la crainte d'attirer sur cette grande ville la colère des Anglais, détourna de ce dessein, et l'on se résigna à forcer les Alpes. Ce n'était plus une opération facile : tous les cols, tous les passages signalés par les anciennes guerres, étaient alors

barricadés, coupés par des forts, par des redoutes hérissées de canons.

Le plan était d'assiéger Coni, pour assurer la communication entre les deux versants des Alpes maritimes. L'armée remonte au nord jusqu'aux gorges d'où descendent la grande Sture et la Vraitta; c'est par ces deux vallées que l'on se propose de gagner Coni. La première est fermée d'abord par une double barricade, puis par le fort de Demonte : la seconde, par Château-Dauphin. Ces obstacles sont simultanément tournés, emportés, franchis avec l'agilité, l'audace, la furie nationales. La place fut investie; Emmanuel livra bataille pour la délivrer; il fut vaincu avec d'énormes pertes; toutefois le siége traîna en longueur; l'hiver arriva, et les princes, de peur d'être enfermés par les neiges, sans retraite, au pied des Alpes, repassèrent les cols dont ils détruisirent les fortifications. Les résultats de la campagne dans l'Italie méridionale ne furent pas plus décisifs. Toutes les forces autrichiennes, commandées par le prince de Lobkowitz, se consacrèrent à repousser l'armée espagnole. Le prince pénétra, par sa gauche, dans les Abruzzes; mais à la suite d'une vive escarmouche soutenue à Velletri par son centre et sa droite, il revint hiverner à Bologne et laissa ses adversaires dans les États romains.

Combat des barricades. 18 juill. 1744.

Combat de Château-Dauphin. 19 juillet.

Bataille de Coni. 30 septemb.

Combat de Velletri. 11 août.

L'année suivante, Gênes ayant pris parti pour les Bourbons, devint le pivot de tous les mouvements. Le comte de Gages y conduisit l'armée espagnole par la rivière du Levant; les Français, sous les ordres de Maillebois, s'y rendirent par la route de la Corniche. Lobkowitz se réunit aux Piémontais et chercha, avec eux, à défendre les débouchés de l'Apennin. Toutefois les alliés plièrent devant une masse de 40 à 50 000 hommes et reculèrent sous le canon de Tortone dans la plaine de Marengo. Maillebois descendit la rive droite

1745.

de la Scrivia, prit Plaisance, Parme, et inquiéta ses ennemis au point de les déterminer à porter leur camp à Bassignano, au confluent du Tanaro. Il attira ensuite Lobkowitz sur la rive gauche du Pô, par une feinte marche sur Milan, puis, revenant rapidement sur ses pas, il attaqua le camp de Bassignano, écrasa les Piémontais, les fit fuir jusqu'à Turin; prit Valence, Casal, Asti, Alexandrie, places qui les protégeaient; passa le Pô, s'empara de tout le Milanais et repoussa les Autrichiens sur le Mincio.

Combat de Bassignano. 27 septemb.

1746.

L'occasion se présentait enfin de prendre Turin, de désarmer cette famille de Savoie qui avait coûté tant de sang à la France. Charles-Emmanuel joua encore le cabinet de Versailles par des négociations, à l'ombre desquelles on lui laissa reprendre Asti et Alexandrie.

A ce moment, cette même paix avec Frédéric qui permit d'envoyer en Belgique le prince Charles de Lorraine, mit encore à la disposition de Marie-Thérèse 30 000 hommes qu'elle confia au prince de Lichtenstein. Cette nouvelle armée déboucha sans obstacle du Tyrol; ni l'Adige, ni l'Adda, ni le Mincio n'étaient gardés. L'infant et le maréchal n'avaient pu s'entendre sur un plan de défense, et le jeune prince eut la douleur d'évacuer Milan où il s'était follement obstiné à demeurer. Toute l'armée, dont le moral était ébranlé, se concentra dans la plaine de Plaisance; les Autrichiens l'attaquèrent, remportèrent la victoire, lui firent perdre 10 000 hommes et la rejetèrent en deçà de la Bocchetta. Les généraux ne ramenèrent pas plus de 16 000 combattants dans Gênes, qu'ils n'osèrent défendre; ils l'évacuèrent précipitamment, impatients d'éviter le roi de Sardaigne, qui manœuvrait sur le revers septentrional de l'Apennin. Ils le prévinrent à Savone et repassèrent en désordre le Var. Le roi

Bataille de Plaisance. 16 juin.

les poursuivit pendant que les Autrichiens forcèrent Gênes à ouvrir ses portes.

Les alliés crurent pouvoir profiter de leur ascendant pour tenter l'invasion de la Provence, toujours si funeste à ceux qui l'ont entreprise. Leur expédition Sept. 1746. eut le résultat ordinaire que la révolte de Gênes rendit plus prompt encore.

Au bruit du désastre de Maillebois, Belle-Isle accourt sur la Durance et se crée en un clin d'œil une petite armée; dans le même temps, les Génois qui ont reçu les Autrichiens, sans se défendre, ne peuvent supporter leur joug, se soulèvent au cri de liberté, et les chassent de leurs murs, où des vaisseaux français 5 décembre. transportent aussitôt un secours.

Les alliés, placés entre deux périls, évacuent la Provence. Belle-Isle les harcèle dans leur retraite, franchit sur leurs pas le Var, et reprend le comté de Nice. Cependant leur masse entière se porte sur Gênes qui, cette fois, secondée par les Français, résiste héroïquement; le maréchal contribue à son salut en attirant en Piémont le roi de Sardaigne.

Cette diversion coûta cher. Le comte de Belle-Isle, 1747. frère du maréchal, à la tête d'un nombreux détachement, remonta d'abord la Durance, après quoi il descendit le mont Genèvre; puis, au lieu de pousser sur Fénestrelles, il tira à gauche, espérant surprendre, enlever Exiles, et forcer le pas de Suse. Son impétuosité échoua devant les rocs à pic, et les retranchements d'Exiles qu'il eût été facile de tourner, il y trouva la mort; 4000 des siens, avec lui, périrent, et l'on renonça à pénétrer en Piémont. Mais le roi n'osa plus s'éloigner des Alpes; les Autrichiens, restés seuls, n'insistèrent pas pour prendre Gênes, et la paix mit fin à ces sanglantes hostilités. On rendit à Emmanuel, Nice et la Savoie; l'infant don Philippe reçut en

Combat d'Exiles. 17 juillet.

échange, Parme, Plaisance, et Guastalla; ce fut le seul fruit que recueillirent les Bourbons de cette longue guerre qui acheva de détruire leur marine. Le grand-duc fut reconnu empereur, et la maison de Lorraine hérita, dans toute son intégrité, de la puissance des derniers Hapsbourgs.

III. GUERRE DE SEPT ANS.

La maison de Bourbon possédait presque toute l'Amérique continentale. Les colonies britanniques étaient enclavées dans les Florides, la Louisiane, le Canada et une chaîne de postes qui reliaient ces deux dernières provinces en remontant l'immense bassin du Mississipi.

Au cœur des grandes Indes, où les hostilités continuèrent entre les deux Compagnies, celle de France balançait l'influence anglaise et pouvait lui disputer l'héritage de la dynastie décrépite des Mongols. Le Levant, fidèle à ses anciennes habitudes, ouvrait ses riches marchés au commerce de Marseille. Dans les deux hémisphères, l'industrie nationale trouvait de larges débouchés. Le développement des fortunes privées, de la fortune publique, dépassait ce que la paix fait naître d'espérances; enfin, la marine royale sortait florissante de ses ruines.

Le cabinet de Londres interrompit le cours de ces prospérités par une conflagration nouvelle. Les prétextes ne manquaient pas; outre la guerre que se faisaient dans l'Indostan les deux Compagnies rivales, on était en discussion sur les limites de l'Acadie et sur la propriété de quelques-unes des Antilles. A ces difficultés, se joignirent des prétentions élevées par le gouvernement colonial de la Nouvelle-Angleterre, au sujet de l'importante possession des forêts désertes qui

séparaient la Louisiane du Canada. Les Anglais tranchèrent la question en construisant sur le territoire en litige le fort Nécessité, où ils installèrent des milices coloniales sous les ordres du major Washington. Le commandant français envoya à cet officier, dont le nom depuis fut si grand, un parlementaire escorté de 50 hommes. On arrête, contre toute espèce de droit, les soldats; on massacre Jumonville, leur chef; on provoque la fureur de leurs frères d'armes, qui accourent, investissent le fort, et ont toutefois la générosité d'y entrer par capitulation [1]. Prise du fort Nécessité. 8 juill. 1754.

Le ministère britannique n'attendait que ce signal; ses escadres étaient prêtes; elles enlevèrent, dans le fleuve Saint-Laurent, deux bâtiments de guerre; elles saisirent, sur toutes les mers, 300 vaisseaux marchands qui naviguaient en pleine sécurité. En même temps, un officier général passa les Apalaches, avec mission de détruire les forts, objets de la querelle, de tourner le Canada du côté des lacs, et de s'en emparer. Dès les premiers pas, cette expédition échoua; le général fut tué; Washington se mit à la tête de ses troupes et se retira péniblement sur son territoire.

La rupture était inévitable : Louis XV s'y résigna. On réunit en Normandie des troupes destinées en apparence à descendre en Angleterre; on arma une flotte à Brest. Mais, pendant que toute l'attention des Anglais se portait sur l'océan Atlantique, une seconde flotte, commandée par la Galissonnière, sortit de Toulon et convoya 12 000 hommes, que le maréchal de Richelieu fit débarquer à Minorque.

On assiége le fort Saint-Philippe, citadelle du Port-Mahon, place que les Anglais ont cherché à rendre Prise de Port-Mahon. 27 juin 1756.

[1] Cette scène s'est passée non loin du lieu où est maintenant Pittsbourg en Pensylvanie, ville industrieuse de 20 000 habitants.

non moins imprenable que Gibraltar. L'amiral Byng accourt pour le sauver; la Galissonnière le bat et le force de se réfugier dans la rade de Gibraltar. Richelieu commande l'assaut, et la forteresse est enlevée avec l'élan national.

Ces deux échecs déconcertèrent le cabinet de Londres; il fit condamner à mort l'amiral. Cette vengeance ne remédiait à rien; la politique anglaise chercha, comme toujours, à absorber, par une guerre continentale, les forces d'un pays que d'abord on croyait affaissé, mais qui se montrait glorieusement aux premiers coups de feu.

Marie-Thérèse cherchait partout des alliés pour tirer vengeance du roi de Prusse. Le ministère anglais avertit Frédéric et signa avec lui une convention tendante à empêcher l'entrée des troupes étrangères en Allemagne. Les parties contractantes n'ignoraient pas que le traité serait regardé à Vienne et à Paris comme une insulte; elles se tinrent prêtes à tout événement.

Louis XV était gouverné, comme son aïeul, par une favorite qui, selon les idées dépravées de son époque, espérait rehausser sa position immorale en jouant un rôle politique, en se faisant un nom dans l'histoire! Madame de Pompadour vit une occasion de gloire dans une guerre générale; mais elle se détermina dans ses choix, dans ses alliances, par des motifs différents de ceux qui eussent décidé le cardinal de Richelieu.

Marie-Thérèse, la fière héritière des Hapsbourgs, n'avait point rougi de la flatter, de la traiter en égale; Frédéric la raillait en vers et en prose. Elle fit faire au cabinet de Versailles cette découverte : que, contrairement au système suivi avec tant de succès depuis deux siècles, l'Autriche était l'alliée naturelle des Bourbons. L'on devint donc l'humble auxiliaire du

conseil aulique pour réprimer l'ambition du roi de Prusse et lui reprendre la Silésie.

La guerre fut aussi honteuse que les considérations politiques qui la dirigèrent. Les grands commandements furent confiés aux courtisans d'une prostituée, à des généraux qui s'engageaient à suivre les plans de campagne, tracés de sa main féminine sur des cartes qu'elle tachetait de ces mouches dont la mode alors voulait qu'on se défigurât.

L'ensemble des événements, la part qu'y prit la Russie, ont été appréciés par Napoléon de la manière suivante :

« 1° La France ne doit pas être comptée parmi les puissances que Frédéric a eu à combattre, puisque ses armées ont toujours été contenues, sur le Rhin et le Weser, par l'armée de dix princes à la solde de l'Angleterre, composée d'Anglais, Hanovriens, Hessois, Brunswickois.

« 2° La Russie ne voulait point accabler la Prusse ; elle ne fit que ce qu'il fallait faire pour satisfaire à cet instinct ambitieux qui la portait à essayer ses armées contre des armées manœuvrières, pour pouvoir un jour accomplir ses destins, dont elle avait déjà le pressentiment. Ses troupes ne firent que des incursions, après quoi, victorieuses ou vaincues, elles eurent hâte de retourner dans leurs glaces ; le cabinet de Saint-Pétersbourg ne leur permit point d'hiverner sur le champ d'opérations.

« 3° L'Autriche n'avait qu'un état militaire très-faible, tandis que la Prusse, qui, depuis longues années, était organisée comme un camp, avait des armées nombreuses et manœuvrières. »

Frédéric, informé de la coalition qui se formait contre lui, aidé des subsides de l'Angleterre, prit 60 000 hommes, s'empara de Dresde, renferma l'armée saxonne

(18000) dans le camp de Pirna, laissa la moitié de ses forces pour la bloquer, et, avec l'autre moitié, courut au-devant des Autrichiens (40 à 50000). Ceux-ci, déjà déconcertés de son agression imprévue, furent encore obligés de se diviser en deux colonnes : l'une pour lui tenir tête, l'autre pour arrêter un grand détachement (30 000) qui débouchait de la Silésie. Comme la première avait passé l'Eger, Frédéric la battit à Lowositz et la rejeta sur la rive droite de cet affluent de l'Elbe. A la suite de cette journée, il fit capituler les Saxons et les incorpora dans ses rangs.

L'année suivante, l'armée prussienne (80 000) marche concentriquement sur Prague par la Silésie, par la Lusace, par la Saxe, et refoule sous ses murs le prince Charles et les Impériaux (70 000). Pour prévenir la jonction d'un secours que le maréchal Daun (30 000) amène de la Moravie, Frédéric brusque la bataille; bat, rompt, coupe l'armée opposée; disperse ou tue 30 000 hommes, et renferme le reste dans Prague. Il investit aussitôt cette grande ville, animé de l'espoir d'affamer, de réduire le prince Charles et de terminer d'un seul coup la guerre. Mais Daun débouche par la route de Moravie. Frédéric va lui-même prendre le commandement d'un détachement qui l'observe. On se heurte à Kolin; les Prussiens perdent la bataille, 15 000 hommes, leurs lignes devant Prague, et s'enfuient, hors de la Bohême, dans le camp de Bautzen.

A ce moment, les Russes (60 000) entrèrent en campagne, et les armées françaises s'ébranlèrent pour remplir le triste rôle qui leur était réservé. Soubise (24 000) se réunit à Erfurth à l'armée des cercles (26 000), sous le duc de Saxe-Hildburghausen, et le maréchal d'Estrées (80 000) fit irruption en Westphalie pour manœuvrer lentement contre le duc de

Cumberland et l'armée hanovrienne (60 000). Ce prince, à l'approche de ses adversaires, porta son camp au delà du Weser, à une lieue en avant de la place forte d'Hameln, la droite au fleuve, le centre couvert par le village d'Hastenbeck, la gauche appuyée à des hauteurs inaccessibles.

Bataille d'Hastenbeck. 26 juillet 1757.

D'Estrées commande à Chevert de tourner ces positions que lui-même menace de front; les collines sont emportées; l'élite des ennemis est précipitée dans le vallon fangeux que baigne le Weser; encore un élan, et la victoire est décisive. Mais la mollesse du maréchal et quelques hésitations donnèrent aux vaincus le temps de s'échapper, sans autres pertes que celles du combat; 3 000 hommes environ.

D'Estrées fut remplacé par Richelieu, qui, après avoir acculé les Hanovriens à l'Elbe, maître de les faire prisonniers, signa la convention de Closter-Seven, leur permit de se retirer dans leurs foyers sans déposer les armes, prit possession de l'électorat, et ne songea plus qu'à en tirer de riches contributions, sans s'occuper de la guerre, non plus que de la discipline de l'armée.

8 septembre.

Soubise, cependant, se porta sur la Saale; Frédéric chargea Bevern (50 000) de lutter en Lusace contre les Impériaux, et, prenant 25 000 hommes, il marcha sur ce nouvel ennemi. Soubise avait intérêt à l'éloigner de ses ressources; il recula habilement jusqu'à Erfurth; mais les Prussiens, rappelés par un mouvement des Impériaux sur Berlin, ne le poursuivirent point et se portèrent de Gotha à Leipzig, masqués par 15 escadrons. Alors, il reprit sa marche en avant. A peine était-il rentré dans Gotha, avec 8 000 grenadiers, que l'arrière-garde ennemie l'assaillit brusquement. Au lieu d'écraser cette poignée d'hommes, il s'imagina que le roi, à la tête de toute

l'armée, faisait volteface, et il se hâta de rebrousser chemin. Toutefois, il revint de sa surprise ; il apprit que Berlin était occupée par des partisans alliés; il crut le moment arrivé d'entrer franchement en opérations. Il passa la Saale à Naumbourg et se déploya sur les collines escarpées qui dominent la plaine de Leipzig. Mais Frédéric, déjà débarrassé des Autrichiens, revint sur lui, le refoula sur l'autre rive, et franchit les ponts de Naumbourg, de Mersebourg, de Halle. Ses manœuvres ultérieures, sa halte dans le camp de Rosbach, parurent à Soubise empreintes d'hésitation, et lui inspirèrent le hardi dessein de le tourner par sa gauche, de le détacher de la Saale, et de lui livrer bataille le dos à cette rivière. Frédéric, tout ému de joie, le laissa s'engager et commanda à toutes ses troupes de se ranger en potence derrière Rosbach, de manière à présenter leur front aux flancs des alliés. Ceux-ci, cependant, défilaient toujours; lorsque leur queue eut atteint Rosbach, l'armée ennemie se démasqua tout entière; sa cavalerie, ses canons chargèrent, foudroyèrent, sans lui laisser le temps de se mettre en bataille, la longue colonne qui espérait l'envelopper. En un clin d'œil, les alliés lâchèrent pied, perdirent 3 000 morts, 7 000 prisonniers, et s'enfuirent en désordre dans les montagnes d'où descend la Saale. Six bataillons prussiens seulement donnèrent, et la perte de Frédéric ne dépassa pas 300 hommes. Il ne put poursuivre les vaincus; les Russes envahissaient la Prusse royale, après avoir battu à Jagendorf, sur le Pregel, le maréchal Lehwald (30 000) : victoire, au reste, dont ils ne profitèrent pas; et, ce qui était plus grave encore, Charles, après avoir ramené Bevern en Silésie, ruiné son armée à Breslau, venait de s'emparer de cette ville, dont la perte pouvait entraîner celle de la province

Bataille de Rosbach. 5 nov. 1757.

entière. Frédéric court au fort du péril, rallie 36 000 hommes, attaque le prince de Lorraine sur la Schweidnitz, à Leutten, le défait complétement, tue 6 à 7 000 hommes, prend 150 canons, 7 000 prisonniers sur le champ de bataille, et 20 000 dans Breslau.

Cette brillante victoire, celle de Rosbach, la retraite des Russes, exaltèrent dans toute l'Europe les partisans de Frédéric, et leur donnèrent le pouvoir à Londres, en faisant nommer principal ministre Pitt, depuis lord Chatam, l'ennemi le plus irréconciliable de la France et des Bourbons. Pitt obtint des subsides pour son allié, rompit la convention de Closter-Seven, réorganisa l'armée anglo-hanovrienne et en fit donner le commandement au duc Ferdinand de Brunswick, qui eut pour lieutenant le duc de Brunswick-Lunébourg, alors prince héréditaire.

Les Français tenaient le Weser et ses places fortes; mais il était indispensable de rétablir la discipline et de remonter le moral de l'armée. Richelieu fut remplacé par le comte de Clermont, de la maison de Condé; on cassa un grand nombre d'officiers et d'intendants. Ces mesures ne suffirent pas : Ferdinand, avec des forces moindres d'un tiers, coupa par la gauche la ligne des cantonnements français, en franchissant le Weser, et les força de se replier : la droite et le centre derrière la sinuosité que fait le fleuve, entre Hameln et Minden, la gauche tirant de cette dernière ville à Osnabruck. L'ennemi eut la méprisante audace d'investir, de prendre sous leurs yeux la forteresse de Minden. Clermont n'essaya pas de troubler le siége, et, lorsque la place eut capitulé, il partit à grands pas pour Dusseldorf; il se hâta de repasser le Rhin, abandonnant hôpitaux, magasins, approvisionnements.

Prise de Minden. 8 mars 1758.

Ce n'était pas assez d'humiliations, Ferdinand passa

le Rhin, comme il avait passé le Weser, en rompant par la gauche les cantonnements de ses ennemis. Clermont changea de front l'aile gauche en arrière, et les flancs couverts par le fleuve et de vastes marais, il se décida enfin, mais non sans un ordre exprès de la cour, à livrer bataille dans les plaines de Crevelt.

Bataille de Crevelt. 23 juin 1758.

Jamais défaite ne fut plus honteuse; les Anglo-Hanovriens, malgré le désavantage de la position et du nombre, se divisent en deux masses : l'une manœuvre sur le front de l'armée, l'autre la tourne par la gauche, l'attaque sur ses derrières, la prend entre deux feux. La cavalerie française s'irrite, tire le sabre et combat intrépidement; mais le général en chef, au lieu de profiter de son ardeur pour écraser tour à tour les deux colonnes, qui ne peuvent se soutenir mutuellement, fait battre la retraite et se replie dans un camp sous Cologne, affaibli de 7 000 des siens.

On le remplaça par le maréchal de Contades; cependant, Soubise, que Ferdinand avait cru pouvoir négliger et laisser au delà du Rhin, envahit la Hesse, battit, à Sondershausen, un détachement qui l'observait et s'empara de Cassel. A ce signal, Contades s'élance pour saisir les ponts des alliés; mais ils repoussent ce mouvement inquiétant aussi bien conçu que mal exécuté; ils retournent sur la rive droite, et, lorsque Contades, les suivant, marche sur Lipstadt, où il espère rejoindre son collègue, ils se glissent entre les deux armées; ils poussent leur aile gauche sur Cassel. Soubise préserva sa conquête en remportant à Lutzelberg un second avantage; mais Contades retourna sans raison hiverner sur la rive gauche du Rhin et l'entraîna à évacuer la Hesse pour prendre ses cantonnements en deçà du Mein.

Combat de Sondershausen. 23 juillet.

Combat de Lutzelberg. 10 octobre.

Broglie eut le commandement qu'on ôta à Soubise, avec mission de se borner à un rôle défensif; son pre-

Bataille de Bergen. 13 avril 1759.

mier soin fut de se renfermer dans un camp inexpugnable, appuyé par la gauche à la Nidda, par la droite aux collines escarpées de Bergen. Instruit par l'expérience de l'année précédente, Ferdinand, avant de batailler contre Contades, entreprit de se débarrasser de cette armée qui inquiétait son flanc gauche. Mais il attaqua sans succès les retranchements de Bergen, et, après une perte de 5 à 6 000 hommes, il recula. On cria victoire à Versailles, on envoya à Broglie le bâton de maréchal, on ordonna à Contades de se porter sur l'armée victorieuse, d'en faire sa réserve et de reprendre l'offensive. Contades s'avança entre le Rhin et le Weser, balaya tout le terrain jusqu'à Osnabruck, fit enlever Minden par son collègue, et rétablit de part et d'autre les positions où l'on se trouvait avant l'étrange retraite du comte de Clermont.

Ferdinand, selon sa tactique, détacha le prince héréditaire sur les derrières de l'armée; l'occasion parut favorable au général en chef pour tenter le sort des armes; mais il vida le champ de bataille, toutefois sans grande perte; après quoi, il évacua, sans motifs, son camp de Minden; enfin, sur la nouvelle d'un avantage remporté par le prince héréditaire, il crut ne pouvoir battre sûrement en retraite qu'en suivant la rive droite du Weser, par où il gagna Cassel. Il attribua ce mauvais succès à la trahison de Broglie; celui-ci l'accusa d'ineptie; la cour jugea en faveur du vainqueur de Bergen et lui donna le commandement en chef. Ferdinand, obligé d'envoyer des renforts à Frédéric, se borna à reprendre les villes où Contades avait laissé garnison et ne dépassa pas la Lahn. L'armée principale des Français (90 000) resta sur le Mein, et l'on ne fit manœuvrer dans le pays de Clèves qu'un grand détachement (30 000), dont le comte de Saint-Germain, le comte du Muy, le duc de Castries prirent

Bataille de Minden. 1er août 1759.

tour à tour le commandement. A ces masses l'ennemi n'opposa comme précédemment que 70 000 hommes, encore le prince héréditaire fut-il presque constamment détaché au delà de l'aile droite.

1760. La campagne entière se passa en mouvements confus, en escarmouches sans portée; tout l'effort du maréchal sur lequel la cour comptait pour donner enfin quelque éclat à nos armes, aboutit à occuper Cassel et à conquérir, sans trop de fermeté, un espace de 30 lieues entre le Mein et le Weser. Ferdinand arrêta tout court ces médiocres progrès, en lançant au delà du Rhin son neveu, qui attira Castries dans la Gueldre, où il l'eût encore vaincu, quoique inférieur en nombre, sans le dévouement héroïque d'Assas, capitaine au régiment d'Auvergne.

Combat de Closter-Kampen. 16 octobre.

Au sortir de Rheinberg, l'ennemi essaya de surprendre le camp de Closter-Kampen; pendant la nuit, son avant-garde se glissa non loin des tentes, dans un bois que d'Assas s'était chargé de surveiller. L'intrépide officier est surpris seul, vingt baïonnettes se croisent sur sa poitrine : *Rendez-vous en silence ou vous êtes mort!* lui dit-on à voix basse; lui, d'une voix tonnante, s'écrie : *A moi, Auvergne, voilà l'ennemi!* Il succombe; mais ses grenadiers accourent, démasquent cette attaque imprévue et donnent l'alarme. Castries débouche et culbute les alliés; la circonstance lui offrait une victoire complète; le Rhin débordé venait d'emporter les ponts du prince héréditaire; un général actif l'eût forcé de déposer les armes, Castries lui permit de s'échapper. Le feu sacré se conservait, plein d'ardeur, dans les rangs subalternes, l'ineptie des généraux rendait tant de valeur inutile. Mais si la maison de Brunswick put s'énorgueillir des trophées de la guerre de Sept ans, elle a cruellement expié sa gloire; le neveu du duc Ferdinand, le prince héré-

ditaire, qui l'aida si énergiquement à se jouer des Clermont, des Contades, des Soubise, est le même que le lecteur retrouvera bientôt sur les champs de bataille de Valmy, du Geisberg, d'Iéna!

La victoire due au noble d'Assas, affermit Broglie dans la Hesse; il étendit ses quartiers d'hiver au delà du Weser. La cour porta son armée à 100 000 hommes, et celle du Bas-Rhin à 60 000. On mit à la tête de celle-ci Soubise, qui eut le commandement supérieur; on prescrivit aux deux maréchaux de se réunir, et d'en finir avec les alliés. Ferdinand ne reçut point de renforts; mais avec ses 70 000 hommes, il n'hésita pas à prendre l'initiative, et il résolut, sans attendre le printemps, de faire reculer Broglie en pesant sur ses deux extrémités. Les Français, vainqueurs à Fritzlar, à l'aile gauche, furent battus, à l'extrême droite, à Langen-Salza; ils plièrent alors sur toute la ligne et ne s'arrêtèrent qu'au Mein, abandonnant, outre d'immenses magasins, toutes les places de la Hesse, que le vainqueur aussitôt assiégea. Soubise se hâta d'envoyer à son collègue un renfort (15 000) à l'aide duquel celui-ci fit lever le siége de Cassel, après que son aile gauche eut battu le prince héréditaire à Grünberg sur la Lahn. Mais il se borna à rentrer dans ses positions et perdit deux mois à attendre que le général en chef débouchât de Wesel. Lorsque les deux armées furent au delà du Rhin, elles consumèrent encore six semaines en vaines manœuvres; toutefois les deux maréchaux concentrèrent 150 000 hommes; alors ils marchèrent sur le camp de Villinghausen, où 60 000 alliés étaient retranchés. Ils hésitèrent pendant huit jours à attaquer; enfin ils ouvrirent le feu, perdirent 6 000 hommes, et furent repoussés. A la suite de cette navrante journée, les deux maréchaux se séparèrent pour tirer, l'un au nord, l'autre à l'est;

1761.

Combat de Fritzlar. Février.

Combat de Grünberg. 20 mars.

Bataille de Villinghausen. 16 juillet.

mais Ferdinand, en se postant toujours à propos sur leurs communications, les empêcha de rien entreprendre, et ils reprirent les mêmes cantonnements qu'à l'ouverture des hostilités.

Bataille de Wilhemstadt. 24 juin 1762.

Broglie fut disgracié; on donna son armée, réduite à 80 000 hommes, aux maréchaux Soubise et d'Estrées. On mit le prince de Condé à la tête de l'armée du Bas-Rhin (30 000). Cette dernière campagne fut plus désastreuse encore que les précédentes. Ferdinand battit les deux maréchaux à Wilhemstadt, près de Cassel; il assiégea cette ville où ils avaient laissé une nombreuse garnison; puis, lorsqu'ils eurent rallié, malgré ses efforts, le prince de Condé sur la Lahn, il tint leurs massés en respect et fit capituler la place sous ses yeux. La paix mit un terme à ces affronts, qui présageaient encore de sanglantes défaites.

Prise du Canada. 10 sept. 1759.

Prise de l'Indostan. 10 janv. 1760.

Pendant ces sept années de douloureuse mémoire, les Anglais, libres de porter au delà des mers leurs énergiques ressources, prirent le Canada, que défendit héroïquement, avec une poignée de braves, le marquis de Montcalm, ruinèrent dans l'Indostan les armées commandées tour à tour par Dupleix, par Bussy, par Lally, et firent éprouver à la marine royale les plus cruelles disgrâces. Frédéric, si habilement couvert du côté de la France, lutta contre les Autrichiens, les Moscovites, les Suédois, les cercles de l'Empire avec des alternatives qui enfin l'eussent réduit aux abois, si la mort de la czarine Élisabeth n'avait changé la politique de la Russie. Le nouveau czar Pierre III, plein d'une admiration puérile pour le rival de Marie-Thérèse, lui envoya un secours de 24 000 hommes. Il fut peu après assassiné; mais Catherine II resta neutre; l'armée des cercles se retira et la cour de Vienne ne tarda pas à faire reposer enfin ses armes.

Cette longue lutte combla de gloire Frédéric. Roi de 4 000 000 de sujets, il avait tenu tête aux trois plus grandes puissances de l'Europe; il avait remporté les plus brillantes victoires du siècle. Ces merveilles firent ressortir encore la faiblesse de la France. On se rappela que, dans la guerre de la pragmatique sanction, les Bourbons avaient échoué partout, sauf dans les Pays-Bas, où leurs armées étaient commandées par des étrangers. On crut que la patrie des Condé, des Turenne était épuisée, avait fait son temps, comme récemment la Suède, comme précédemment la Pologne, l'Espagne. L'opinion s'accrédita que l'ascendant des armes passait aux puissances du nord, comme jadis pendant les rivalités des Austrasiens et des Neustriens.

La paix de 1763 était trop empreinte de faiblesse pour ne pas enraciner ces idées dans tous les esprits. Louis XV, sans autre compensation que le *Pacte de famille,* heureuse conception du ministère de Choiseul, qui fit des royaumes possédés par la maison de Bourbon une véritable confédération dont le chef résidait à Versailles, Louis rendit tout en Allemagne, céda aux Anglais l'Acadie, le Canada, le haut bassin du Missis-sipi, la Floride, qu'il acheta de l'Espagne au prix de la Louisiane, les Antilles contestées, la suprématie des grandes Indes. Pour comble d'abaissement, avant de fermer les yeux, il laissa la Prusse, la Russie et l'Autriche partager la Pologne, sans que cette barbare violation du droit des gens lui inspirât d'autre sentiment que cet étrange aveu d'une incroyable apathie : « Si Choiseul avait été là, le partage n'aurait pas eu lieu.»

Cependant, la France ne fut jamais si puissante par les idées. Sous ce règne si peu saillant au dehors et non moins inerte à l'intérieur, Voltaire, Montesquieu, Rousseau, les encyclopédistes sapèrent, avec une au-

dace qui n'avait point d'exemple dans l'histoire du monde, les fondements de l'ordre social né de l'invasion des barbares et des débris de la civilisation romaine. Ils avaient, disaient-ils, retrouvé les titres du genre humain, et ils réclamaient de nouvelles constitutions, basées sur des principes absolus de droit et de justice. Leurs œuvres, répandues en tous lieux, lues, dévorées, commentées dans les deux hémisphères avec une ardeur égale à celle qui les inspirait, agitaient tous les rangs. Catherine, Frédéric, se mêlaient à la foule de leurs flatteurs, et leur demandaient, en retour de leur amitié feinte, une popularité européenne. Le fils de Marie-Thérèse, Joseph II, avec plus de sincérité, adoptait la plupart de leurs plans de réformes administratives et judiciaires. Il semblait que l'univers fût prêt à changer de face à la voix de ces hommes qui s'annonçaient comme les précurseurs de tout ce que l'avenir recélait de raison, de sagesse, de bien-être; alors ils occupaient seuls la scène.

Louis XV avait dégradé la royauté par son incurie, par ses honteuses débauches; la haute noblesse ne s'était pas mieux montrée à la cour ou dans la vie civile que sur les champs de bataille, et le clergé se déconsidérait par ses vaines querelles avec le parlement. On en vint au point : d'une part, de refuser les sacrements aux mourants qui ne présentaient pas un billet de confession signé d'une main moliniste[1], et, de l'autre part, de punir le refus de sacrements d'un décret de prise de corps.

La cour, après avoir hésité entre les deux partis, se prononça contre les parlementaires, et leur donna une popularité dont ils se servirent pour attaquer sans relâche l'ordre des jésuites, et pour obtenir enfin sa sup-

[1] Moliniste, partisan des jésuites.

pression. Cette victoire tourna contre eux; ils fatiguèrent, par leurs prétentions, par leur opposition à l'esprit du siècle, l'opinion et la royauté. Voltaire prononça leur arrêt, et Louis XV, en séance solennelle, annonça au parlement de Paris qu'il eût à cesser ses fonctions. Le roi, selon son expression, retira la couronne du greffe; mais c'était une couronne sans prestige; et une révolution qui, en d'autres temps, eût été immense, passa presque inaperçue.

Les institutions militaires avaient fait peu de progrès. L'infanterie a emprunté aux Prussiens le pas emboîté et la décomposition des temps de l'exercice; elle se forme sur trois rangs. Elle a remplacé son casque par le chapeau de feutre; les grenadiers ont toujours leurs bonnets à poil. On a créé l'infanterie légère, qui, après plusieurs essais, est divisée en légions.

La cavalerie est armée de la carabine; elle a eu des chasseurs, distincts des régiments de cavalerie proprement dite, mais on les a réunis aux dragons.

L'artillerie a reçu plus de modifications; on l'a décomposée en 7 régiments ou écoles; elle a encore ses 9 compagnies d'ouvriers; les sapeurs et les mineurs, après en avoir été distraits, lui ont été rendus. On a changé la forme des pièces et des affûts; on a adopté le caisson à selle, sur lequel se placent les canonniers. On a fait revivre l'emploi, oublié depuis Henri IV, de pièces attelées; mais on n'est pas allé si loin que le roi de Prusse, qui a, dès lors, des canonniers à cheval.

Les milices, malgré de nombreuses vacillations, subsistent; elles constituent une réserve nationale, sous le titre de régiments provinciaux; elles contribuent au recrutement de l'armée, que complètent les enrôlements volontaires. L'école du génie, l'école militaire, les hôpitaux permanents, la solde de retraite,

la haute paye des *chevrons*, le grade de chef d'escadron ou de bataillon, sont des créations dignes d'un règne plus éclatant. Les officiers portent le hausse-col et l'épaulette. Ils ont pour arme l'épée.

III. RÈGNE DE LOUIS XVI.

I. GUERRE D'AMÉRIQUE.

1774-1789. Louis XVI hérita de l'autorité en apparence la plus absolue, en réalité la plus impuissante : il se trouva sans appui en présence de novateurs dont les aspirations n'admettaient aucune limite. Secondé par son ministre Turgot, il entra dans la carrière des réformes ; mais il crut devoir en même temps rappeler les parlementaires, qui lui suscitèrent des embarras sans fin, comme s'ils eussent craint qu'il ne conquît sans eux l'amour de la nation. Le parlement et la cour le contraignirent de renvoyer Turgot, et des circonstances imprévues l'entraînèrent à faire la guerre, comme il tentait d'apporter la plus stricte économie dans les dépenses de l'armée.

Il reprit ses plans à la paix, et, en résumé, lorsqu'il convoqua les états généraux, il avait réparti dans l'infanterie une partie des légions; il avait formé une infanterie légère; supprimé, puis rétabli les régiments provinciaux; organisé les pionniers militaires; remplacé la solde par deux masses, l'une de chaussure, l'autre générale; modifié l'école militaire, et réformé toute l'ancienne gendarmerie, plus les grenadiers à cheval de sa maison, les mousquetaires et les gardes de la porte.

L'état militaire de la France, en 1789, consistait en 10 000 hommes à pied et à cheval de la maison du roi; 101 régiments d'infanterie de ligne et 12 batail-

lons d'infanterie légère, donnant à peu près 127 000 hommes; 2 régiments de carabiniers, 24 de grosse cavalerie, 18 de dragons, 12 de chasseurs, 6 de hussards, en tout 62 régiments, qui pouvaient renfermer dans leurs cadres 35 000 sabres; 7 régiments d'artillerie présentaient, avec 6 compagnies de mineurs et 9 d'ouvriers, environ 8 500 hommes; les régiments provinciaux, formant 106 bataillons de milice, pouvaient mettre éventuellement sur pied 77 079 hommes.

Des 101 régiments d'infanterie, il n'y en avait pas les quatre cinquièmes de Français. On en comptait 11 suisses et 12 allemands, irlandais ou liégeois. Tous les régiments français et étrangers, celui du roi excepté, avaient une force de 1 200 hommes dans 2 bataillons de 5 compagnies, dont une de grenadiers ou chasseurs. Le régiment du roi présentait 2 294 hommes dans ses 4 bataillons, et les régiments suisses 1 033 hommes au complet. Les bataillons d'infanterie légère n'étaient que de 462 hommes; dans la cavalerie, il n'y avait que 4 régiments étrangers; les carabiniers seuls étaient à 4 escadrons; les autres régiments n'en avaient que 3, et leur effectif ne dépassait pas 450 hommes. Les régiments d'artillerie avaient 2 bataillons de 16 compagnies et 1 100 hommes au complet. Ceux-ci avaient pris le nom de leurs garnisons habituelles; ceux d'infanterie et de cavalerie étaient désignés par des noms de provinces, de villes ou de princes du sang et de familles ducales, auxquels ils semblaient inféodés.

L'état-major général comprenait 11 maréchaux, 5 colonels-généraux, 169 lieutenants généraux, 770 maréchaux de camp, 113 brigadiers et 69 mestres de camp.

Ces éléments incohérents demandaient une réforme plus complète que celle qui était entreprise, lorsque

les doctrines les plus abstraites des philosophes du XVIII[e] siècle trouvèrent une application inattendue, non loin de ces forêts où s'était engagée la guerre de Sept ans. La Nouvelle-Angleterre s'insurgea au sujet des impôts que lui demandait la métropole; ses miliciens désarmèrent les troupes britanniques, et un congrès, élu par toutes les provinces, publia sa déclaration d'indépendance, basée sur des principes généraux empruntés aux publicistes français.

Les victoires des Américains, les délibérations du sénat de Philadelphie répandirent en Europe une ivresse universelle. Les wighs (libéraux) à Londres, la czarine, Frédéric, la jeune noblesse de Versailles, n'eurent qu'un même sentiment, qu'ils exhalèrent avec les mêmes expressions d'enthousiasme.

Louis XVI en vain voulut résister au torrent; il fut entraîné. Déjà Lafayette, dernier rejeton d'une famille illustrée par des victoires contre les Anglais, Lafayette était parti, malgré la cour, avec un vaisseau équipé à ses frais, lorsqu'on apprit que le général anglais Burgoyne (10 000), au sortir du Canada, venait d'être entouré par les miliciens à Sarratoga, dans l'État de New-York, et forcé de déposer les armes. *17 oct. 1777.*

Il n'y eut plus qu'une voix : l'occasion se présentait de venger les affronts du dernier règne, de faire perdre à l'Angleterre ses vastes colonies. La guerre fut résolue, la marine avait été réparée; les escadres firent voile sur toutes les mers, et l'on mit, sous les ordres de Rochambeau, des troupes de débarquement.

Bataille navale d'Ouessant. 27 juill. 1778.

Le premier engagement fut la bataille d'Ouessant, livrée aux vaisseaux anglais sur les côtes de la Bretagne par la flotte de Brest : journée indécise dont les ennemis s'attribuèrent sans raison l'honneur.

L'intervention de l'escadre du comte d'Estaing en Amérique ne fut pas beaucoup plus efficace; il déli-

vra Philadelphie, mais des tempêtes le rejetèrent dans les Antilles, et les Anglais, déjà maîtres de New-York, se prévalurent de son éloignement pour porter la guerre dans les provinces méridionales, loin des passions ardentes du foyer de l'insurrection. Ils prirent sans difficulté Savannah, Charleston, et assiégèrent York-Town, capitale du comté d'York, en Virginie.

Fier de ces succès, le cabinet de Londres, fidèle à sa vieille tactique, chercha à appuyer ses opérations d'outre-mer par une guerre continentale. La mort de l'électeur de Bavière, l'extinction de sa famille, la prétention de l'empereur de s'approprier son héritage, pouvaient encore embraser l'Allemagne. Le ministère français eut enfin la sagesse de ne point se détourner de son vrai but; il refusa d'intervenir dans une querelle qui s'apaisa sans combat, grâce à l'attitude armée de Frédéric, par la médiation de la Russie et de la France. L'électeur palatin fut mis en possession des États de son parent, et, l'Espagne s'unissant à la France, les Anglais, au lieu de troubler tous les royaumes, eurent à défendre leur propre territoire. Une armée se rassembla en Normandie; 66 vaisseaux franco-espagnols croisèrent dans les eaux de la Manche, où ils n'avaient à combattre que 30 ou 40 voiles, qu'ils eussent sans doute vaincues, si une épidémie n'avait contraint l'amiral d'Orvillers de rentrer à Brest.

Cependant, Rochambeau débarqua 6 000 hommes dans la baie de Chesapeake. Après d'inutiles efforts pour reprendre New-York, il concerta avec Washington et Lafayette une attaque décisive contre l'armée anglaise qui, sous les ordres de lord Cornwallis, était encore autour de York-Town. Secondés par leurs escadres, qui débloquèrent la rade, les trois généraux

Capitulation d'York-Town. 19 oct. 1781. (20 000) investirent dans son camp l'armée ennemie (7 à 8 000), et la firent capituler.

Cet échec irréparable, des défaites dans les Antilles, la reprise de Port-Mahon, l'investissement de Gibraltar[1], les prises énormes faites sur l'Océan par Lamothe-Piquet et l'infortuné la Peyrouse, les exploits de Suffren qui, presque seul dans la mer des Indes, soutint la puissance d'Hyder-Ali et de Tippoo-Saëb, et remit en question la prodigieuse fortune de la Compagnie anglaise, firent tomber le ministère, malgré la victoire navale remportée près des Saintes par l'amiral Rodney sur le comte de Grasse. Bataille navale des Saintes. 12 avril 1782.

Paix de Versailles. 3 sept. 1783. Le nouveau cabinet signa le traité de Versailles qui reconnut l'indépendance des États-Unis, rendit à l'Espagne Minorque, à la France le Sénégal et ses comptoirs dans l'Inde, et annula la clause humiliante du traité d'Utrecht qui défendait de fortifier Dunkerque.

Tels furent la dernière guerre et le dernier traité de la vieille monarchie. Quoique le rôle glorieux eût été pour les Bourbons, les taches de la guerre de Sept ans n'étaient point effacées. Mais de grands événements se préparaient qui firent oublier ces disgrâces passagères, laissèrent à la France un riche héritage d'immortelles traditions, et la placèrent pour jamais au premier rang des nations guerrières.

II. GUERRE CONTRE L'AUTRICHE.

(Commencement des guerres de la révolution.)

Ni la guerre d'Amérique, ni le traité de Versailles ne donnèrent le change aux désirs de réforme qui agitaient la nation. Ils ne firent qu'ajouter aux difficultés

[1] Gibraltar était bloquée par le camp de Saint-Roch et par des batteries flottantes.

d'une situation inextricable. Les finances s'étaient encore obérées; les revenus de l'État dès longtemps ne suffisaient plus à ses dépenses. On voulut combler le déficit et créer de nouvelles taxes. Les ministères qui se succédèrent avec une fatale rapidité, les assemblées de notables, que convoqua la cour, proposèrent divers systèmes, et entre autres l'établissement d'une contribution territoriale, supportée par toutes les propriétés sans distinction. Les parlementaires firent rejeter tous ces projets avec la plus aveugle obstination, et proclamèrent enfin que les états généraux seuls avaient le droit de voter l'impôt.

On réunit donc, après deux siècles d'oubli, cette ancienne assemblée nationale dont la forme s'était tant de fois modifiée depuis l'invasion des Francs. Les députés du tiers état y parurent supérieurs en nombre comme en autorité; ils forcèrent ceux de la noblesse et du clergé de se réunir à eux pour ne faire qu'un seul corps délibérant; ils s'emparèrent de la souveraine puissance; ils jurèrent de doter le pays d'une constitution basée sur l'égalité des droits et sur l'abolition de tout privilége.

Les députés, ainsi que la nation entière, étaient imbus des doctrines que l'on publiait depuis plus d'un demi-siècle. Leurs décrets furent accueillis par le plus grand nombre des citoyens avec cet enthousiasme passionné qu'inspirent de fortes convictions. La cour fit de vains efforts pour ressaisir l'initiative de cette grande rénovation; ses appuis intérieurs : les corporations, l'armée, lui échappèrent. Cependant, l'assemblée ne détruisit pas l'ancien édifice social sans exciter des dissidences de plus en plus violentes : la noblesse émigra; la plupart des officiers abandonnèrent leurs corps et entraînèrent hors du royaume de nombreux détachements qui formèrent

un noyau de forces, assez imposant pour obtenir des souverains étrangers la déclaration de Mantoue, promettant à Louis XVI de le rétablir dans la plénitude de ses droits. Cet infortuné monarque alors hasarda une tentative qui précipita le cours des événements; il s'évada de Paris pour gagner la frontière de l'est, rallier des troupes qu'il croyait encore dévouées à sa cause et revenir dicter des lois à l'assemblée. Arrêté à Varennes, il fut ramené prisonnier dans son palais et ne tarda pas à accepter la constitution contre laquelle ses affidés au dehors n'avaient pas cessé de protester.

A cet acte, l'empereur et le roi de Prusse firent opposition par celui de Pilnitz, aux termes duquel ils se déclarèrent prêts à intervenir, par la force des armes, dans les affaires de la France, et invitèrent les autres souverains à joindre leurs troupes à celles qu'ils tinrent sur pied.

Selon la politique du temps, ce n'était pas seulement la réforme sociale, c'était aussi la nationalité française que l'on mettait en question. Mais, par un élan sublime, tout le peuple se dévoua à la défense du territoire, et après avoir repoussé les masses de l'ennemi, il ne ralentit pas sa colère avant d'avoir vu les armées nées de la révolution entrer victorieuses dans toutes les capitales du continent!

L'Europe conjurée contre la France n'est point l'Europe de François Ier, de Richelieu, de Louis XIV; il n'y a plus, au sud-est, ces Transylvains, ces Hongrois, ces Musulmans toujours prêts à marcher sur Vienne; il n'y a plus, au nord-est, cette ligue protestante, ces Suédois non moins redoutés par la cour impériale.

L'Autriche n'a que des sujets dévoués et la Turquie s'écroule. Catherine de Russie, la grande Cathe-

rine, comme l'ont appelée les écrivains français, s'enrichit des dépouilles du sultan; elle a donné à l'un de ses petits-fils le nom de Constantin; sur les chemins du midi, ses généraux ont inscrit : route de Constantinople, et, dans leur engouement poétique, les esprits cultivés de Paris l'ont conviée à faire revivre Athènes, à chasser les barbares. Le divan se méfie autant de son ancienne alliée que des idées nouvelles.

Frédéric, avant de mourir[1], a donné le change à ces projets ambitieux en mutilant la Pologne; mais les débris de cette généreuse nation s'agitent à la voix des orateurs de l'assemblée; il faut ou se résigner à lui rendre son existence, ou se décider à l'achever et à renverser la tribune qui la ranime. Les trois puissances copartageantes sont forcément coalisées contre la France. Le roi de Suède Gustave III réclame, au nom de l'absolutisme, l'honneur de diriger les coups qu'on projette de lui porter.

Entre ces quatre princes et la frontière, il y a le Danemark qui veut rester neutre, il y a l'Empire, pays de fermentation, où les peuples sont émus du cri de liberté, où les souverains apprêtent leurs armes pour se joindre au chef du corps germanique; il y a la Hollande impatiente du stathoudérat et disposée à secouer le joug; il y a la Belgique qui a déjà cherché vainement à conquérir son indépendance, et dont Joseph II a démantelé les forteresses.

Au midi, les Bourbons d'Espagne et de Naples, fidèles au pacte de famille, embrassent plus sincèrement la cause personnelle du chef de leur maison. Le roi de Sardaigne hésite, le reste de l'Italie frémit au souvenir de ses libertés perdues. Là, comme en Belgique, comme en Hollande, comme dans les provinces

[1] Mort en 1786, remplacé par son neveu Frédéric-Guillaume II, à qui succéda, en 1797, Frédéric-Guillaume III.

rhénanes, la victoire nous réserve des alliés. La Suisse est neutre par les traités, mais trop passionnée pour les questions du moment, pour rester impassible témoin de la querelle.

Enfin, le cabinet de Londres n'écoute que ses vieilles inimitiés. Si la presse, si les institutions, si l'opinion publique le contiennent, il encourage en secret les dispositions des souverains absolus.

Cependant le péril ne fut pas d'abord aussi grave que le nombre des ennemis cachés ou déclarés pouvait le faire craindre. Il n'y eut de prêts que l'empereur et le roi de Prusse, encore furent-ils prévenus.

1791. L'assemblée nationale avait sondé la plaie de l'armée; elle avait résolu de mettre un terme aux conflits perpétuels du privilége et de l'amour-propre qui résultaient de l'ancienne organisation. Poser les bases d'un ordre plus rationnel, fixer les proportions des diverses armes, pour les mettre en rapport avec les besoins du service, reconstituer l'état-major en en éliminant toutes les inutilités, en classant ses officiers d'après la nature de leurs fonctions, donner une organisation uniforme à tous les corps, effacer les dénominations oligarchiques des régiments et des compagnies pour y substituer des numéros, modifier la discipline en supprimant les punitions corporelles et les corvées empreintes de servitude, donner un nouveau règlement d'exercice à l'infanterie, enfin remplacer les bataillons de milice par des bataillons de volontaires tirés de la garde nationale, tels avaient été ses travaux préparatoires, lorsque la guerre éclata.

La paix, l'émigration, avaient réduit l'effectif des troupes régulières à moins de 150 000 hommes; plusieurs corps étaient entièrement disloqués et le matériel avait été malheureusement négligé. Mais cette même garde nationale qui déjà venait de lancer aux

armées 100 bataillons d'hommes exaltés était tout entière une grande et inépuisable réserve où, dans ces temps d'effervescence, toute la population virile s'exerçait au maniement des armes.

L'adjonction des volontaires, l'avancement rapide des officiers roturiers firent de l'armée un ensemble passionné, mais inhabile. On manquait d'ailleurs de ces généraux entraînants qui, en un clin d'œil, font d'une cohue inexperte d'intrépides phalanges. Au premier rang, brillaient Lafayette et Rochambeau, signalés par la guerre d'Amérique; puis, le vieux Luckner, élève et lieutenant du prince Ferdinand qui, après avoir combattu la France, s'était mis à son service. Après eux venaient Servan, Biron, Custine, Kellermann, les Dillon, noms inconnus du soldat, qui les suspectait pour la plupart à cause de leur attachement à la cour.

Hors des rangs, s'agitait, pour arriver au commandement en chef, l'homme le plus éminent de l'état-major. Naguère colonel, âgé de cinquante-trois ans, Dumouriez avait été nommé maréchal de camp, puis lieutenant général, grâce à une activité, tout en rapport avec cette époque d'entraînement; c'est lui qui rédigea le mémoire que les ministres présentèrent au roi pour le déterminer à prendre l'avance sur la coalition.

L'assemblée constituante (états généraux) fit place à l'assemblée législative où aucun de ses membres ne put siéger. Dans ces temps d'abnégation et de dévouement, les fondateurs du nouvel ordre social, cédant à un funeste élan de générosité, avaient cru devoir s'exclure de la direction des affaires.

La majorité de la nouvelle assemblée, secondée par les généraux en chef, par les autorités administratives, nées des élections, prêta un appui sincère au monarque et à la constitution. Mais la minorité dirigée par des

hommes jeunes, entraînants, doués d'une ardente éloquence, qu'on nomma *Girondins,* parce que les plus éclatants étaient députés de la Gironde, la minorité se montra pleine de haine et de méfiance envers la cour, envers la reine, envers les ministres qu'elle dénonça chaque jour comme voués à l'étranger.

Deux sociétés célèbres : les clubs des jacobins et des cordeliers, et les quarante-huit sections de Paris, partagèrent ces passions, les exagérèrent encore et les propagèrent dans tous les rangs.

D'un autre côté, l'émigration continua systématiquement et forma enfin une petite armée. Ses chefs représentaient aux souverains étrangers la France fatiguée de ses longues agitations, sans finances, sans soldats, aspirant à l'invasion que les masses regarderaient comme un retour à l'ordre et que des milices
1792. ignorantes ne pourraient empêcher. Ces raisons spécieuses encouragèrent la coalition, et lorsque les ministres de Louis XVI lui demandèrent de dissoudre les rassemblements d'émigrés qui menaçaient la frontière, pour toute réponse, elle activa ses armements.

20 avril. Ce fut alors que le gouvernement constitutionnel déclara la guerre à l'Autriche. Le moment était heureusement choisi : Gustave venait de périr victime d'un assassinat, et sa mort changeait la politique de la Suède. Un nouveau ministère vouait l'Espagne à la paix; le Danemark, la Suisse, l'Angleterre et la Hollande se déclaraient neutres. Restaient donc pour auxiliaires à l'Autriche : la Prusse, l'Empire et le Piémont qui n'étaient pas encore prêts à entrer en ligne, et la Russie trop occupée des Turcs pour se déployer au midi de l'Europe. L'empereur Léopold II était mort le mois précédent, laissant ses États héréditaires à son jeune fils François II qui sollicitait des électeurs la couronne impériale.

Quatre armées étaient alors déployées sur la frontière : Montesquiou (armée du Midi, 40 à 50 000) observait les Alpes et les Pyrénées; Luckner (armée du Rhin, 40 000) défendait l'Alsace; Lafayette (armée des Ardennes, 50 000) couvrait l'espace entre les Vosges et la Sambre. Enfin Rochambeau (armée du Nord, 40 000) était en Flandre en présence de 30 à 40 000 Autrichiens cantonnés en Belgique.

Dumouriez avait été appelé au ministère des affaires étrangères; il le quitta bientôt pour prendre celui de la guerre. Son plan favori était de s'emparer de la Belgique. Les armées du Nord et des Ardennes reçurent l'ordre de former trois colonnes, de pénétrer dans les possessions autrichiennes et de les révolutionner.

Les Français débouchèrent de Valenciennes et dé- 28 avril 1792.
postèrent l'ennemi du bourg de Quiévrain; mais, à la nuit, le cri de *sauve qui peut!* retentit dans les bivouacs. Une terreur panique saisit la colonne entière qui se réfugia en désordre sous le canon de la place. Le lendemain, les troupes sorties de Lille furent culbutées dès les premiers pas; elles se crurent trahies; elles massacrèrent leur général Théobald Dillon; la troisième colonne, qui devait côtoyer la Meuse, s'arrêta tout court.

A la suite de ces échecs on mit sous les ordres de 6 mai.
Lafayette les deux armées qui reprirent le mouvement, sans plus de succès. Les illusions que l'on s'était faites sur la facilité d'enlever, par des coups de main, les provinces impériales, s'évanouirent. On renferma les troupes du département du Nord (18 à 20 000) dans les places et dans les camps de Maulde, de Maubeuge, de Pont-sur-Sambre; on renferma celle des Ardennes (19 000) dans le camp de Sedan, et l'on se tint sur la défensive. Luckner (17 000) à Metz, Custine (15 000) à Landau restèrent en observation dans leurs cantonne-

ments, et les Impériaux, en attendant les renforts que levaient leurs alliés, se bornèrent à escarmoucher sur la frontière du département du Nord.

10 août 1792. La guerre ne tenait rien de ce qu'elle avait promis. Paris s'abandonna à une exaspération extrême; les Girondins, les clubs, les sections s'en prirent à la cour. Une nouvelle révolution éclata, détrôna Louis, remit provisoirement tous les pouvoirs à une assemblée insurrectionnelle, élue par les sections, sous le nom de *Commune de Paris* et fit hésiter les généraux sur leurs devoirs militaires en présence de l'ennemi. Lafayette essaya de diriger sur Paris les troupes du camp de Sedan, mais cette vaine tentative l'obligea de quitter la France. Luckner désavoua ses premières impressions, et bientôt le sentiment du danger de la patrie rallia toutes les volontés.

Déjà les Prussiens et les troupes de l'Empire avaient rejoint les Autrichiens; déjà les provinces de l'est étaient envahies; dès le commencement du mois, le prince de Hohenlohe-Kirchberg avait passé le Rhin au nord de l'Alsace, à la tête de 17700 Impériaux et émigrés. A sa droite, le roi de Prusse en personne avec le duc de Brunswick-Lunébourg (alors prince régnant), l'électeur de Hesse, les princes émigrés, marchaient sur les places de Longwy, Montmédy et Verdun avec 64600 hommes. Enfin le comte de Clerfayt amenait du Brabant 15000 Autrichiens pour former l'extrême droite.

100000 hommes se concentraient donc pour forcer le passage de la Meuse, séparer Luckner de Lafayette, se jeter en masse au cœur de la Champagne, disperser les troupes et se présenter en libérateurs à la population que l'on supposait ou hostile au nouvel ordre de choses, ou déjà fatiguée des sacrifices qu'exigeait son établissement. Le général en chef des coalisés crut

hâter, par la terreur, la réaction qu'ils attendaient. Il publia un manifeste rempli de menaces indignes des nations civilisées, mais il n'excita que de la colère et du mépris.

Hohenlohe commença l'investissement de Landau 8-10 août 1792.
après avoir rejeté Custine sur la Lautern; Brunswick, ayant opéré sa jonction avec Clerfayt, attaqua le 19.
camp de Fontoy et détermina Luckner à se replier sous le canon de Metz. Le lendemain il investit Longwy qu'il fit bombarder pendant quarante-huit heures et qui, le troisième jour, se rendit. 23.

Il se porta bientôt en avant, et tandis que Clerfayt, occupant par sa droite Stenay, faisait face au camp de Sedan et couvrait les opérations du corps principal, il investit Verdun sur les deux rives de la Meuse. Dans 30.
le même temps, l'aile droite de Hohenlohe et un détachement de Clerfayt bloquèrent sans obstacle Thionville et Montmédy. Cependant Kellermann, qui venait de remplacer Luckner, côtoyait lentement le flanc gauche de Brunswick.

Telle était la situation lorsque la révolution s'empara des affaires de la guerre et résolut de repousser les coalisés.

FIN DU PREMIER VOLUME.

